ÉTUDES

SUR

L'INDE ANCIENNE ET MODERNE

VII.

ÇAKYA-MOUNI

LA SOCIÉTÉ HINDOUE PENDANT LA PÉRIODE BOUDDHIQUE ET L'INVASION MUSULMANE

I.

S'élever au-dessus de la terre et parvenir à un monde meilleur, tel est le problème que tous les systèmes philosophiques et religieux de l'Inde ont cherché à résoudre. Parmi les chefs des écoles anciennes, il y en eut qui prétendirent que l'homme pouvait, par la seule énergie de ses facultés morales, dompter les puissances de la nature et commander aux élémens. Il s'agissait pour eux d'arriver à bien connaître les principes de toute chose. La science était le dernier mot de cette doctrine hardie. D'autres, moins éloignés de la tradition primitive, admettaient avec des dieux secondaires une divinité supérieure, symbole de ces mêmes puissances naturelles, souvent violentes dans leurs effets, — Civa, appelé aussi Mahâdéva, — *magnus deus*. En pratiquant de rudes austérités, en se livrant à une méditation intense, l'adorateur de Civa, pensaient-ils, devient assez fort pour soutirer l'éclat terrible qui réside dans le dieu objet de son culte, pour le désarmer en quelque sorte et arracher la foudre aux mains de ce Jupiter redoutable. Enfin d'autres penseurs, plus confians dans la bonté de Dieu, dont ils discernaient mieux les attributs, substituèrent à la science l'amour et la foi : ils se prirent à aimer

avec tendresse et à invoquer avec espérance les incarnations de la Divinité, qui se manifestait visiblement aux enfans de la terre. A Çiva qui détruit, ils opposèrent Vichnou qui conserve.

Cette dernière croyance se montra dans l'Inde après les deux autres. Appartient-elle en propre à la race âryenne? est-elle venue d'ailleurs? L'histoire ne nous apprend rien sur cette grave question. Toujours est-il qu'on la voit se produire longtemps après le naturalisme allégorique sorti de la doctrine des Védas, et entraîner les peuples de l'Inde hors des voies que leur traçait la tradition antique. De l'amour de Dieu à l'amour de l'humanité, il n'y a qu'un pas : ce pas fut franchi lorsqu'un fils de roi, Çâkya-Mouni, quittant le palais de ses pères, parcourut l'Inde en proclamant une doctrine nouvelle; mais, pour que ce réformateur trouvât à qui parler, il fallait qu'un élément étranger se fût mêlé à la race âryenne. Or cet élément, c'étaient les indigènes, longtemps qualifiés de barbares, qui avaient fini par entrer dans la société indienne, par la pénétrer avec leurs instincts plus naïfs et leurs aspirations vers le merveilleux. Était-il étonnant que l'esprit populaire réagît contre les dogmes imposés jadis par la conquête, quitte à y revenir plus tard, tant il se rencontre d'incertitude et de mobilité dans les masses?

Il y a donc lieu de signaler ce mélange des indigènes à peau noire avec les Aryens au teint blanc comme un fait important, et dont on doit tenir compte quand on parle de la société indienne. Il explique bien des contradictions apparentes, bien des modifications dans les idées religieuses. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Inde de purs Aryens que les brahmanes, et encore beaucoup d'entre eux, qui passent pour de faux brahmanes tardivement affiliés à la caste suprême, n'ont-ils aucun droit à revendiquer un titre de noblesse qu'ils s'arrogent sans preuves. La masse des populations indiennes se compose presque tout entière des descendans des peuples autochthones. A mesure que la race conquérante s'avançait vers le sud et vers l'ouest, des villages composés d'artisans et de laboureurs demandaient à entrer dans le système politique et religieux qui la régissait et constituait sa force. Le brahmanisme adoptait comme enfans de la famille âryenne ces utiles et pacifiques travailleurs; il leur donnait rang parmi les gens de la troisième caste, les *vaïcyas,* en leur conférant le cordon d'investiture comme récompense de leur conversion. Porter en sautoir le cordon fait de trois brins de laine (1), fût-on chaudronnier ou tisserand, c'est dire à la face de tous : « J'appartiens par naissance ou par adoption à la race des Aryens, à une caste

(1) Le cordon d'investure est de coton et en trois fils pour un brahmane, de trois fils de chanvre pour un kchattrya, et de trois brins de laine filée pour un vaïcya.

classée; j'ai reçu le sacrement d'initiation, et j'ai le droit de me faire lire les saintes écritures... » Les *vaïcyas* de nos jours ne sont pas moins fiers que ceux d'autrefois de montrer le cordon sacré, dont ils ont soin de faire flotter l'extrémité sur la hanche droite.

Vouée aux travaux de l'agriculture, aux arts manuels et au commerce, cette caste, inférieure dans l'ordre de la hiérarchie brahmanique, mais importante par le nombre, devait occuper dans l'état une place considérable. En elle résidait l'esprit pratique de la nation hindoue. Par l'industrie, elle acquérait de grandes richesses; par les voyages de terre et de mer, elle se mettait en communication avec les pays étrangers, et elle élargissait le cercle de ses connaissances. Il arriva une époque où presque tous les trônes de l'Inde, morcelée en petites provinces, furent occupés par des *vaïcyas;* mais cette époque se fit longtemps attendre. Dans les poèmes épiques, consacrés à chanter les hauts faits de la caste guerrière, et qui montrent les héros sous des traits divins, la caste des marchands et des agriculteurs n'a point de rôle encore. Quand les grands seigneurs se font la guerre, les petites gens sont mis en oubli. D'ailleurs le *vaïcya,* tout occupé de ses travaux journaliers, pouvait bien amasser des trésors, fonder des temples, doter des communautés de brahmanes : ses droits s'étendaient jusque-là; mais il lui était défendu de discuter sur les choses de la religion, comme aussi de se mêler de l'interprétation des lois. Cette liberté d'examen, refusée également à la caste guerrière, le *vaïcya* ne songeait point à la réclamer. Il se contentait de faire parade de sa fortune, d'honorer les dieux dans la personne des prêtres, et d'inscrire sur les murs des pagodes son nom plébéien. L'homme enrichi, dont l'orgueil trouve pleinement à se satisfaire, reconnaît volontiers que tout va bien dans ce monde; il n'est point tourmenté du désir de détruire ou d'innover.

Cependant, comme l'ambition est plus difficile à satisfaire que la vanité, il arriva que les guerriers, poussés par la rage de s'agrandir toujours, en vinrent à s'attaquer les uns les autres. L'amoindrissement de la caste royale eut pour effet de rendre plus puissante celle des brahmanes et d'élever d'un degré celle des *vaïcyas.* La nation indienne perdit, il est vrai, de sa grandeur, lorsque les vieilles familles royales, de plus en plus affaiblies, disparurent de la scène du monde. La haute poésie s'éteignit avec elles; après les guerres terribles racontées par le *Mahâbhârata,* il règne dans l'Inde un morne silence : les poètes n'ont plus rien à chanter. C'est au milieu de luttes acharnées produites par des haines de famille que les Pândavas ont succombé (1). De part et d'autre, les chefs engagés dans cette guerre

(1) Voyez sur les *Pandâvas* les livraisons du 15 avril et du 1er juin 1857; voyez aussi les autres parties de cette série dans la *Revue* du 1er mai, du 1er juillet 1856, du 1er janvier 1857, et du 1er janvier 1858.

impie obéissaient à des instincts pervers, l'ambition, l'envie, la cupidité. Toutefois, sur ce fond obscurci par les passions humaines, des sentimens héroïques avaient brillé avec un éclat incomparable. Si la cause était mauvaise, les guerriers avaient su se montrer les dignes fils et les émules des dieux sur le champ de bataille comme dans l'exil, dans les épreuves de leur longue carrière comme au moment de leur mort. Quand ils ont quitté ce monde, on sent qu'une grande et forte génération a disparu pour toujours. Que voit-on surgir en effet dans le domaine de la poésie et de la tradition? Un petit prince, Krichna, que la légende évoque du fond de sa province reculée. Qu'entend-on retentir sur le sol de l'Inde, que troublaient naguère les conques sonores et les tambours bruyans? La flûte du berger de Vrindavan, qui charme les oreilles et fascine les cœurs des gardeuses de vaches!

C'est qu'avec les générations nouvelles a commencé une ère nouvelle aussi. Rendues aux travaux des campagnes, au commerce, à l'industrie, les classes inférieures acquièrent une importance qui leur avait manqué tant que duraient les grandes guerres. Il se forma donc dans l'Inde, sous l'empire de la paix, quelque chose comme une bourgeoisie considérable par ses richesses, médiocrement éprise du passé, très occupée du présent et regardant l'avenir avec espérance. A l'avénement de cette classe intermédiaire correspond la réforme bouddhique, la réforme de Çâkya-Mouni, qui dut à cette bourgeoisie de l'Inde, il y a tout lieu de le croire, ses succès rapides et ses prodigieux développemens.

Les enseignemens de Çâkya-Mouni portaient atteinte aux priviléges des brahmanes et abaissaient l'orgueil tyrannique des rois; mais ils ne choquaient en rien les instincts des classes intermédiaires et inférieures qui composaient la masse de la nation hindoue. Basée sur le principe de l'union de l'âme individuelle avec l'âme universelle, sur le *djoguisme*, la doctrine du réformateur tendait ouvertement à modérer les désirs du cœur et à tempérer la fougue des passions. Poussé à ses extrêmes limites, ce système suspend la vie de l'âme, de l'esprit et du cœur, pour conduire l'homme à s'anéantir dans le grand tout. Dès lors plus de priviléges de castes, plus d'enivrement du pouvoir absolu, plus d'orgueil de race : l'homme vaut par lui-même, selon qu'il a plus ou moins de vertus. La distinction des castes une fois mise à néant, les classes méprisées relèvent la tête; elles ont leur place dans la société renouvelée. Ce qui distingue en effet Çâkya-Mouni de tous les autres chefs de secte qui ont paru dans l'Inde, c'est précisément une tendre et généreuse affection pour toutes les créatures. Sa doctrine semble avoir été d'abord toute pratique, à la différence de celles qu'avaient préconisées les brahmanes avant lui. Laissant de

côté la création, ne s'occupant ni de la théogonie établie, ni de la rivalité des sectes, il s'inquiète de l'homme qui souffre sur cette terre et aspire sans cesse à un monde meilleur. Vaincre la douleur et dompter la mort, tels sont les deux grands problèmes dont la solution le préoccupe. La douleur, dira-t-il, est produite par les mauvais penchans, par les passions, par les vices qui troublent nos cœurs; à force de veiller sur ses sens, on en détruira la cause. La mort est de sa nature un mal inévitable; mais si vous l'appelez un mal, c'est que vous avez pris la vie au sérieux. Or, la vie et tout ce qui la compose n'étant qu'illusion et mirage, pourquoi s'y attacher? Ne vaut-il pas mieux s'efforcer d'atteindre, dès ce monde, ce qui échappe au temps, s'associer, s'unir par une méditation intense à ce qui ne finira jamais?

Ainsi simplifiée, cette philosophie ascétique en vaut bien une autre, d'autant plus qu'elle recommande la vertu comme une condition essentielle du bonheur et de l'absence de toute souffrance. Le stoïcisme niait que la douleur fût un mal : Çâkya-Mouni admet le contraire; mais il espère éteindre la douleur par la vertu, comme on éteindrait sous les flots d'une eau pure un feu dévorant. Au lieu de déifier le vice ou de l'excuser par l'exemple des dieux, il se tient en défiance contre la surprise des sens. Il glorifie la continence, la chasteté, les hautes vertus que le brahmanisme avait prônées, lui aussi, mais sans s'apercevoir qu'il les attaquait dans des légendes grossières, et surtout sans se mettre en peine de les pratiquer. Çâkya-Mouni pratique tout le premier la vie de perfection dont il formulera les préceptes. Il peut dire : « Imitez-moi, et vous serez délivré des naissances à venir! »

Éviter les naissances à venir, tel est le dernier mot de la doctrine du réformateur. Enfermé dans le cercle des naissances multiples que le panthéisme indien traçait autour de lui, Çâkya-Mouni est allé se heurter contre ces dogmes désolans. A la différence des brahmanes, il a énoncé une morale simple, précise, obligatoire pour tous; mais à force de faire taire son cœur et de comprimer son âme, à force de condamner son esprit à la recherche de l'absolu, il n'a plus ressenti en lui-même, ni reconnu hors de lui, dans les œuvres de la création, le souffle et l'action puissante d'un Dieu éternel. Par sa doctrine épurée, Çâkya voulait faire des hommes autant de saints; seulement il oubliait que la sainteté a droit à des récompenses plus nobles que l'anéantissement final, moins négatives que l'extinction de toute douleur dans un sommeil léthargique. Aussi les brahmanes crièrent-ils à l'athéisme, non pas qu'ils eussent eux-mêmes la notion bien nette d'un dieu éternel, dégagé de la matière, mais parce qu'ils admettaient, officiellement du moins, les divinités immortelles et un paradis. Des partisans plus ou moins avoués de la doc-

trine panthéistique de Çâkya-Mouni ont dit aussi : La vertu pour la vertu, n'est-ce pas un dogme sublime et l'idéal du désintéressement? Le malheur de cette doctrine, c'est de faire de chaque homme un être isolé qui se retire dans la méditation comme dans une carapace, s'engourdit comme la marmotte sous la froide enveloppe de son égoïsme, et se fige comme la goutte de cire autour d'un flambeau éteint. Il faut que la vie soit un combat et non pas un sommeil; il faut que le cœur de l'homme batte pour quelque chose, et qu'il s'échauffe aux rayons de l'amour divin.

En quoi consiste donc la généreuse affection de Çâkya-Mouni pour les créatures? Elle consiste dans un sentiment profond de pitié et de sympathie pour tout ce qui souffre. On reconnaît que le réformateur est vivement affecté des maux qui accablent l'humanité. Voilà pourquoi il exhorte les hommes à s'abstenir de tout ce qui peut troubler l'harmonie et la paix au dedans et au dehors. Il ne s'apercevait pas qu'en obéissant aux préceptes de cette charité négative, le cœur humain perd chaque jour de sa sensibilité et finit par s'émousser complétement. Son désir le plus ardent était sans nul doute d'arracher les esprits aux erreurs d'un polythéisme extravagant. Il semble avoir songé surtout à ces masses de peuple, à ces foules ignorantes obéissant aux préceptes brahmaniques par routine, sans réflexion, sans nul souci de la morale, passant de la folie des sens à la crainte puérile des idoles, flottant au hasard des impressions du moment. Habitué à sonder son propre cœur, il s'émeut de pitié pour les populations aveuglées qu'un rayon de vérité pourrait éclairer et qu'une bonne parole amènerait peut-être à réfléchir et à raisonner. Rappelant sur la terre les imaginations fascinées par le merveilleux, il voulut les gouverner par les lois d'une affectueuse harmonie dans laquelle il faisait rentrer toutes les créatures, tout ce qui pense, tout ce qui vit, et même tout ce qui végète! A force d'étendre ses sympathies sur les êtres de la création, il abaissa l'homme au niveau de la bête privée de raison, et en vint à ne plus voir dans ses semblables qu'une manifestation de la vie plus parfaite, plus accomplie, dont il apercevait déjà le germe dans le plus chétif animalcule.

Sous les dehors d'une modération débonnaire, Çâkya-Mouni cachait, il faut le reconnaître, un système très hardi et même très dangereux. Il ne s'attaque point aux dieux, mais il n'admet pas les sacrifices du culte traditionnel; il ne prie plus, il médite. La division des castes est respectée en principe, mais quelle signification a-t-elle désormais? A quoi sert le prêtre quand il n'a plus d'autel, et le docteur de la loi quand les saintes écritures sont rejetées? C'est donc politiquement que Çâkya-Mouni reconnaît la caste des brahmanes et celle des rois : il y voit un fait historique, et rien de plus. A qui fait-il donc appel? qui prétend-il attirer à sa doctrine? On le

comprend sans peine; ceux qui ne sont ni prêtres ni guerriers, la nation en masse, les *vaïcyas*, qui, sans avoir l'influence des hautes classes, ont au moins la puissance du nombre. Il est de fait que le réformateur eut pour ennemis constans les brahmanes, qui s'alarmaient à la fois pour eux-mêmes, pour leurs priviléges, pour les traditions âryennes, qu'ils avaient eu tant de peine à maintenir à travers une longue série de siècles. Bien des rois aussi se montrèrent d'abord hostiles à la réforme de Çâkya-Mouni, qui blâmait leurs plus chères imperfections. Plus tard ils l'adoptèrent avec un certain empressement, s'étant aperçus que l'autorité religieuse enlevée aux brahmanes devenait dans leurs propres mains comme un second sceptre respecté des nations. Lorsque la royauté se fit bouddhiste, la physionomie de l'Inde fut profondément altérée. Littérature ancienne, culte traditionnel, tout fut mis en oubli, tout resta suspendu : on eût dit un monde nouveau; il n'y eut de persistant que l'intraitable orgueil des brahmanes refoulés dans l'ombre, méconnus, persécutés même, et qui pourtant ne désespérèrent jamais de faire rentrer la race des Aryens dans la voie des traditions anciennes.

II.

La primitive doctrine reconnaissait que l'âme humaine peut s'absorber en Brahma par la méditation. Quoique assez mal défini et à peine revêtu des caractères qui constituent la personnalité, Brahma est dieu, et on lui rend un culte réglé par le rituel. Çâkya-Mouni voulait que l'âme s'absorbât dans l'âme universelle, ou plutôt dans une sorte de néant qui ne réclame aucune adoration de la part des hommes. Toutefois, comme il laissait régner dans l'olympe indien les divinités âryennes depuis longtemps vénérées, comme il prêchait la vertu, son système, qui aboutissait à l'athéisme, n'avait rien de l'impiété agressive ou de l'irréligion effrontée qui épouvante les âmes honnêtes. Les populations hindoues s'y trompèrent facilement; le bouddhisme développa en elles les instincts d'une dévotion minutieuse et puérile. Elles ne vénéraient point dans Çâkya le raisonneur ennemi de la Divinité; la preuve, c'est qu'il devint dieu lui-même après sa mort; c'est que de sa doctrine même sortit une religion complète qui a son rituel aussi, ses cérémonies multipliées, ses temples, tout, excepté le sacrifice proprement dit, et encore serait-il permis d'appeler de ce nom les offrandes que l'on déposait devant ses statues. Cette religion, destinée à être professée par cent millions d'Asiatiques, avait encore cela de particulier, qu'elle était essentiellement expansive et avide de prosélytisme. Le bouddhisme semblait offrir à l'adoration des fidèles un dieu nouveau, libre de tout engagement vis-à-vis des *deux-fois-nés*, et qui contractait avec

l'humanité le pacte d'une nouvelle alliance. Il effaçait les différences de races et de nations : à ses yeux, tous les peuples sont enfans de la même famille et formés du même limon. Il n'y avait là au fond qu'une application plus large de la pensée de Çâkya-Mouni, qui supprimait la distinction des castes au point de vue philosophique. D'ailleurs toute prédication implique une certaine ardeur de prosélytisme, et Çâkya, le premier en Orient et dans les temps anciens, prêcha publiquement sa doctrine.

Fils de roi, élevé dans un palais, au sein des grandeurs, le jeune Çâkya semble avoir contracté de bonne heure le dégoût des choses de ce monde. On se le figure volontiers sous les traits d'un jeune homme mélancolique, porté à la rêverie et à la tristesse, médiocrement tourmenté par les passions, habitué à se rendre compte de ses sensations et de ses idées, très impressionnable par tempérament, et partant très prompt à tomber dans l'abattement, à ressentir de ces peines indéfinissables qui troublent le cœur et inquiètent l'esprit. Il ne pouvait avoir le culte des héros, auxquels il ressemblait si peu. Rien en lui ne rappelait le guerrier âryen, le chevalier errant, le dompteur de monstres, le kchattrya célébré par les poètes de l'Inde. Ses historiens prétendent qu'il refusa de se marier. Préférant les rigueurs d'une vie d'anachorète aux mollesses d'une existence princière, il se retira dans la campagne pour méditer. Après de longues années passées, à la manière des anciens sages, sous un arbre, dans l'attitude d'une méditation recueillie, Çâkya, mûr pour la prédication, commença de faire entendre sa parole aux foules qui l'écoutaient. Non-seulement il avait renoncé au trône, mais il avait embrassé la vie pauvre d'un ermite. En quittant le palais de ses pères, il a coupé ses cheveux, emblèmes d'une jeunesse épanouie, il a distribué ses richesses à ses serviteurs, il s'est dépouillé de tout ce qui pouvait lui donner sur le peuple une autre autorité que celle de ses vertus, un autre prestige que celui de la vérité, qu'il croit avoir trouvée.

S'il y avait eu dans l'Inde des artistes capables de retracer par la couleur ou par le ciseau les prédications de Çâkya, quels curieux ouvrages ils auraient produits, et comme la postérité prendrait plaisir à les étudier! On y aurait vu le réformateur assis, les jambes croisées, sous son arbre favori; les gens de la classe moyenne, appuyés sur leurs instrumens de travail, l'écoutent avec une surprise mêlée de joie, tandis que d'un côté les brahmanes, s'arrêtant au seuil de la pagode antique, lui montrent le poing avec colère, et que de l'autre passent, fièrement revêtus d'armures splendides, et portés sur leurs éléphans de parade, les guerriers hautains, regardant avec un sourire de pitié le fils de roi qui s'est fait humble pour parler aux petits. A défaut de ces compositions allégoriques, — et trop sou-

vent déclamatoires, — nous avons les bas-reliefs et les pierres sculptées qui représentent les quatre phases de la vie du pieux réformateur : la naissance, la méditation, la prédication, et le sommeil éternel. Il va sans dire que la légende a brodé ses capricieuses arabesques autour de ces quatres sujets, si simples en eux-mêmes. Ce qu'on y remarque cependant, c'est que l'art a fini par rentrer dans les données de l'humanité et de l'honnêteté. Plus de figures monstrueuses, plus d'obscénités surtout : les formes sont devenues plus naturelles, les attitudes plus gracieuses. L'expression de la piété et de l'adoration y est rendue avec simplicité. Le Bouddha a vraiment la physionomie d'un saint personnage, et l'on conçoit très bien que l'assistance lève vers lui des bras supplians. La vue de ces bas-reliefs bouddhiques éveille des idées bien autrement douces et recueillies que les terribles et fantasques sculptures des grottes d'Éléphanta, où toutes les têtes sont sévères jusqu'à la dureté, souvent même grimaçantes jusqu'à l'ignoble (1).

L'art peut être considéré comme le reflet et l'expression de l'époque au milieu de laquelle il se développe. Ce qui reste de l'art bouddhique semble indiquer une société moins éprise du fantastique et du monstrueux que par le passé, moins dominée aussi par les terreurs d'une superstition grossière. Çâkya-Mouni a pris les traits d'un dieu, ceux du Bouddha par excellence; mais ce dieu n'a plus que deux bras, ces deux bras sont désarmés, et les mains se joignent sur la poitrine avec un geste de tendresse persuasive. Sous l'influence du culte de cette divinité débonnaire, les mœurs de l'Inde durent s'adoucir et aussi s'épurer. La quiétude de l'âme, si fortement recommandée par la doctrine nouvelle, tendait à effacer les haines de famille entre les princes, elle devait aussi amoindrir singulièrement l'amour de la gloire. Le peuple se détournait du souvenir des héros et de leurs sanglans exploits; il laissait les brahmanes laver, frotter, parfumer en silence les idoles délaissées, frapper aux fêtes solennelles les gros tambours et les cymbales retentissantes; il les

(1) Sur l'une de ces pierres sculptées, l'artiste a représenté la scène du départ pour la forêt. Le jeune Çâkya a les cheveux coupés; à ses côtés, on voit le cheval sur lequel il va partir. Ses serviteurs l'entourent en le regardant avec admiration et surprise; à ses pieds s'agenouille une femme qui tend son vêtement vers Çâkya, et celui-ci y verse à pleines mains des monnaies d'or. On dirait une légende du moyen âge, une scène de la vie des saints reproduite d'après un vitrail. Ce qui est dit ici des sculptures de la grotte d'Éléphanta peut s'appliquer à toutes les sculptures brahmaniques, remarquables assurément par la grandeur de leur caractère, mais terribles à faire peur. J'en excepterai cependant les gigantesques compositions taillées dans les rochers de Mahamalipouram, non loin de Madras, et qui sont des bergeries colossales. Il est vrai qu'elles représentent les scènes de la jeunesse de Krichna. Dans le nord de l'Inde, on trouve aussi des monumens d'une délicatesse incontestable dans lesquels se révèlent un certain respect des formes et un sentiment plus net de la correction des lignes; mais ils sont postérieurs à l'époque des dynasties grecques de la Bactriane.

laissait souffler dans les longues trompettes recourbées qui pouvaient l'effrayer encore, mais qui ne lui commandaient plus le respect. Entraînées par un irrésistible désir d'adorer une divinité et de lui adresser des prières, les populations hindoues avaient bien pu mettre la sainte auréole autour du front de Çâkya, qui ne l'ambitionna jamais; ce qui vaut mieux, c'est qu'elles avaient aussi pris au sérieux ses enseignemens de morale, au moins dans une certaine mesure. On voyait d'innombrables monastères couvrir le sol de l'Inde quelques siècles après la mort du réformateur. Dans les temps de la première ferveur, on y vécut régulièrement. Toute l'activité de l'esprit se tournait vers la contemplation; l'étude et la compilation des textes sacrés absorbaient complétement les pieux fidèles qui avaient déclaré à leurs sens une guerre opiniâtre. Depuis le pays de Bamyan jusque sur les deux rives de la presqu'île et jusqu'à Ceylan, des milliers de saints personnages, nommés *arhat,* étudiaient avec ardeur et enseignaient avec zèle les traités relatifs aux dogmes, à la discipline et aux divers systèmes sortis de la doctrine bouddhique. De toutes les contrées de l'Inde il s'élevait comme un murmure confus de voix priant, récitant les formules consacrées, répétant sans relâche avec ferveur et espérance le nom de Bouddha. Les Hindous de toutes les classes, moins les brahmanes (1), semblaient ne former qu'un peuple de religieux discutant sur les mérites de Çâkya, sur les actes de sa vie, sur ses prodiges, sur sa mort triomphante, et aussi de casuistes occupés à approfondir les puérilités les plus niaises.

Dans l'intimité des familles et dans la vie domestique, on adorait aussi Bouddha, et on lui présentait des offrandes. On racontait les histoires merveilleuses et édifiantes de marchands navigateurs sauvés du naufrage pour avoir invoqué son nom, de bonzes voyageurs qui avaient converti des brigands prêts à les égorger; on parlait encore de brahmanes forcés de se rendre à l'évidence de la doctrine bouddhique et d'en proclamer la vérité. Dans les contrées où les représentans de l'ancienne loi résistaient avec obstination aux entraînemens de la foule, on en venait à se battre à coups de discours. Il y avait des colloques entre les brahmanes les plus savans et les bonzes les plus instruits. Dans ces réunions solennelles, on discutait vivement et longuement; souvent on se séparait sans s'être entendu, et plus ennemis qu'auparavant, mais avec les apparences de la cordialité. Quelquefois un brahmane, fier de sa science, proposait un défi à ses antagonistes avec cette clause que la langue du vaincu serait clouée sur un poteau. Venaient ensuite les persécutions des adhérens du brahmanisme contre les sectateurs des dogmes

(1) Encore y en eut-il quelques-uns qui adoptèrent et professèrent publiquement la doctrine nouvelle.

nouveaux, et de ceux-ci contre leurs adversaires. Le vieux levain de la haine et de la colère, qui fermentait au cœur des brahmanes, reparaissait soudainement, et alors malheur aux bouddhistes s'ils avaient le dessous! Ils étaient traités en rebelles; puis, quand venait l'heure de la revanche, ceux-ci se ruaient avec rage contre la caste implacable qui toujours relevait la tête. Ainsi s'aigrissaient les esprits; ainsi des luttes violentes, en arrachant les bouddhistes à la quiétude de leurs méditations, leur apprenaient à eux-mêmes qu'ils n'étaient décidément victorieux ni de leurs propres passions, ni de leurs éternels ennemis.

Au milieu de ces conflits religieux, auxquels la politique ne pouvait demeurer étrangère, il restait un rôle à prendre pour la royauté. Tandis que quelques princes demeuraient les fidèles alliés du brahmanisme, d'autres se déclaraient pour la doctrine de Çâkya-Mouni. Parmi ces derniers, le plus célèbre fut Açoka, qui régnait à Patalipoutra (1). Les bouddhistes disent, en parlant de lui, qu'il fit prospérer leur religion dans l'Inde entière; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il marque la période la plus brillante du bouddhisme, et son nom, oublié désormais dans sa patrie, vit encore dans la mémoire des bonzes chinois. Il apparaît dans l'histoire comme une espèce de piétiste fort occupé de moraliser ses peuples. Les inscriptions tracées par ses ordres sur des piliers, afin que chacun pût les lire et qu'elles fussent comme un monument éternel de son zèle, ressemblent à des sermons. Il ne s'agit pas de transmettre à la postérité la date ou les circonstances d'une victoire, mais bien de réveiller dans l'âme des gens de toutes les classes l'amour de la vertu. « Qu'importent la gloire et la renommée? dit-il quelque part. Il n'y a d'utile et de bon que l'observance des devoirs et la pratique des vertus morales! » Tout roi qu'il est, son langage a l'humilité qui convient à un bonze; il proclame les misères du cœur humain et la difficulté qu'il y a pour les grands d'atteindre à la perfection. Dans ces pieux discours, écrits sur la pierre, Açoka s'adresse indistinctement à tous ses sujets, et aux femmes comme aux hommes. Il parle avec l'autorité d'un roi qui n'a pas de supérieur dans l'ordre de la hiérarchie spirituelle, et aussi comme un chef de famille, comme un père qui veille sur l'éducation morale de ses enfans (2). Il avait donc réuni entre ses mains la double autorité politique et religieuse que les souverains exercent dans certaines contrées de l'Europe séparées de la cour de Rome. Ce seul fait révèle tout un ordre social nouveau pour l'Inde, et dont le témoignage irrécusable a été transmis à la posté-

(1) On fixe la date de sa mort à l'an 226 avant Jésus-Christ.

(2) Voyez l'*Introduction à l'Histoire du Bouddhisme indien* de M. E. Burnouf, ouvrage d'une science profonde, où se révèle aussi le talent d'un écrivain de premier ordre.

rité par ces mêmes inscriptions que la sagacité des philologues modernes devait déchiffrer malgré la forme étrange d'une écriture vieille de vingt siècles. L'autorité des brahmanes est éclipsée, puisque l'enseignement ne leur appartient plus. Il n'y a plus de castes, puisque la même morale est prêchée à toute la population, puisque la parole royale convie tous les habitans du pays à la pratique des mêmes austérités et des mêmes devoirs. Le prince dévot qui a écrit ses mandemens sur le granit croyait à la pérennité de sa foi; il la voyait s'étendre autour de lui et sous sa protection jusqu'aux confins de son royaume. En une occasion solennelle, il donna à manger à soixante mille religieux, s'il faut en croire les textes bouddhiques. Que l'on réduise de moitié ce chiffre prodigieux, il n'en demeure pas moins évident que, trois siècles après la mort de Çâkya (1), des milliers d'Hindous de toutes les classes se vouaient, à l'exemple du maître, au silence et à la retraite. Les trésors des rois, jadis consacrés à fonder des temples brahmaniques, s'épuisaient à construire des monastères grands comme des villes, et à couler en or et en argent de colossales statues de Bouddha. Il faut convenir que les princes devaient bien quelque reconnaissance à la doctrine nouvelle qui les débarrassait de la tutelle des brahmanes, et les plaçait véritablement à la tête de la société. Cependant l'aristocratie guerrière s'abaissait du même coup. Les descendans des grandes familles âryennes reniaient le passé glorieux de leur race. Noblesse conquérante et peuples conquis s'absorbaient dans une même pensée, méditer, discuter, invoquer Bouddha. On eût dit qu'il n'y avait plus dans l'Inde que des disciples de Çâkya-Mouni, des religieux, des demi-religieux, des prédicans et des auditeurs attentifs. Il semblait que la nation entière n'avait qu'une seule passion : vivre de la vie contemplative.

III.

Tout insolite qu'il fût, cet état de choses dura plusieurs siècles. Pour s'expliquer comment il finit, il importe d'examiner comment il avait commencé. Dans la doctrine prêchée par Çâkya se révélait un attrait de nouveauté et d'indépendance qui charmait les populations; il y avait aussi dans la personne et dans la parole du réformateur qui parlait aux foules un prestige particulier. Çâkya parcourait les provinces de l'Inde en y exposant ses dogmes, tantôt mal accueilli par les rois, tantôt appelé par eux et reçu avec de grands honneurs. On vit même des princes régnans se convertir avec tout leur peuple, tant l'exemple qui vient d'en haut a d'efficacité sur les masses! Ses

(1) On s'accorde généralement à croire qu'il vécut au VIe siècle avant notre ère.

disciples, dont le nombre grossissait chaque jour, l'accompagnaient en formant autour de lui un cortége qui donnait à ses pérégrinations un air de marche triomphale. D'ailleurs, ne l'oublions pas, il était de race royale, et jamais on n'avait vu un *kchattrya* s'arroger hardiment le droit d'enseigner. Quand il mourut, sa doctrine, adoptée déjà dans l'Inde centrale et prêchée dans les provinces du nord et de l'est, avait pris la consistance d'un système philosophique, et même d'une théorie religieuse. Aussitôt trois de ses principaux disciples se chargèrent de la rédaction des livres qui devaient servir de base à la croyance nouvelle. Kâcyapa, brahmane de caste, désigné pour succéder au maître en qualité de pontife (1), compila les ouvrages canoniques, ceux qui touchent au dogme et à la métaphysique. Ananda, guerrier de naissance et cousin de Çâkya, rédigea les traités de morale, et rassembla les légendes relatives à la vie du réformateur. Enfin un *çoûdra*, du nom d'Oupâli, réunit en un code complet tout ce qui se rattache à la discipline. Ces trois recueils, appelés *les Trois Corbeilles*, représentaient comme une arche sainte renfermant toute la doctrine au triple point de vue de la philosophie, de la morale et de la pratique. A plusieurs reprises, on les examina dans des conciles qui s'attachaient à en fixer la rédaction d'une manière plus précise, à mesure que l'esprit mobile et inquiet des sectaires y introduisait quelque dangereuse nouveauté. De ces *Trois Corbeilles* en effet s'échappaient, comme autant de germes emportés par le vent, des systèmes d'une subtilité singulière qui se propageaient avec rapidité, et menaçaient d'étouffer la pensée primitive du réformateur. Quatre siècles après la mort de celui-ci, on ne comptait pas moins de dix-huit sectes bien distinctes. Déjà se trahissait dans la croyance nouvelle le manque d'unité qui devait la détruire un jour.

Les conciles avaient bien de la peine à mettre d'accord les chefs des écoles dissidentes, qui tendaient les unes au déisme, les autres à un nihilisme absolu. Celles-ci, plus philosophiques, semblaient aboutir au néant par une suite de raisonnemens logiquement déduits de la parole même du maître; elles s'appuyaient aussi sur d'anciens systèmes brahmaniques, — les *sankhya* par exemple, — auxquels le réformateur avait fait plus d'un emprunt. Celles-là ramenaient le dogme nouveau vers la notion d'un dieu suprême; elles refaisaient peu à peu un olympe peuplé d'une innombrable quantité de divinités classées par ordre de hiérarchie, et au milieu desquelles rayonnait la physionomie placide du grand Bouddha. Ainsi le nouveau

(1) Le pontife était le maître de la loi. Il ne faut pas le confondre avec le grand lama, qui est le premier des *bouddhas vivans*, celui en qui revit l'âme du bouddha suprême. Le lamaïsme est sur ce point et sur beaucoup d'autres une déviation du bouddhisme indien.

culte se scindait de plus en plus en deux partis : il y avait d'un côté le matérialisme, de l'autre une superstition déréglée. Entre ces deux extrêmes cherchait à se maintenir le panthéisme, que rien ne peut fixer, qui remonte pour retomber encore, comme le rocher de Sisyphe. De ces dissidences naissaient d'interminables controverses, vives et passionnées, qui occupaient les esprits en les surexcitant toujours. La confusion régnait partout, dans les intelligences troublées, dans la société, qui ne pouvait faire autre chose que languir, envahie comme elle l'était par la stérile passion d'argumenter, et dans le gouvernement des états, là où les rois, emportés par la même folie, n'avaient plus d'autre soin, plus d'autre ambition que de s'asseoir sur les bancs de l'école.

Il n'est pas de pays qui puisse résister à un pareil régime. L'Inde était d'autant plus menacée de se perdre dans ces rêveries philosophiques, dans ces abîmes sans fond de la pensée, qu'elle les prenait plus au sérieux. Le droit de discuter sur les choses de la religion n'appartenant plus exclusivement à une caste, chacun en usait. Tandis que les savans péroraient et écrivaient de volumineux traités de métaphysique, les instincts populaires se révélaient dans un retour graduel au culte superstitieux des idoles. A côté des temples élevés à Bouddha s'abritaient de petites pagodes dédiées aux divinités terribles (1). Le peuple continuait à y pratiquer les mystères du vieux paganisme, sous la direction de brahmanes devenus pauvres et, pour ainsi dire, réduits à mendier à la porte des palais où leurs ancêtres avaient connu des jours glorieux. Ce fut durant cette époque d'épreuves et d'humiliation que le brahmanisme commença l'apprentissage de la dissimulation et de la résignation feinte, double hypocrisie qui le caractérise encore aujourd'hui. Il végétait alors, comprimé, légalement reconnu comme aristocratie, frappé de stérilité comme caste religieuse; mais il montrait, en se soutenant toujours, ce qu'il y a de vivace dans les traditions de certaines familles qui ont foi dans leur haute origine et qui sentent couler dans leurs veines le sang d'une race conquérante. La société indienne avait échappé à la direction des brahmanes; rois, bourgeois et peuple semblaient s'entendre pour secouer leur joug. La doctrine nouvelle, passée à l'état de religion, avait franchi l'Himalaya, et, sous la forme de bonzes mendians, elle se faisait ouvrir les palais des empereurs de la Chine. Elle traversait les fleuves, les déserts brûlans et les déserts glacés, unissant par les liens d'un même dogme des peuples étrangers les uns aux autres, antipathiques d'instinct et de races; mais cette expansion faisait sa faiblesse : pareil à un lac qui, débordant sur des plaines immenses, perd de sa profondeur et finit par

(1) Voir sur le bouddhisme actuel de Ceylan la livraison du 1er janvier 1854.

n'être plus qu'un marais, le bouddhisme, en sortant de l'Inde, ne tarda pas à s'épuiser. Cette croyance, athée à son sommet et qui plongeait de plus en plus dans la superstition, ne différait plus essentiellement des doctrines qui avaient régné lorsque l'Inde était partagée entre des systèmes philosophiques, atomistes, matérialistes, et un culte grossièrement païen. Le panthéisme de Çâkya-Mouni ne pouvait être invoqué non plus comme une nouveauté, puisqu'il était le centre auquel venaient aboutir soit à leur insu, soit avec préméditation, les écoles considérées jadis comme orthodoxes.

Les populations hindoues ne s'apercevaient pas sans doute du retour des esprits à l'ancienne religion brahmanique : elles n'avaient pas conscience de cette évolution qui les ramenait à leur point de départ. Inhabiles à discerner la solidité ou la faiblesse d'un raisonnement, elles avaient obéi à l'impulsion donnée. Pendant des siècles, elles avaient donc erré au gré des systèmes nouveaux qui morcelaient la doctrine bouddhique comme on dissèque un cadavre. Le bouddhisme allait s'éteignant, et les brahmanes mettaient à profit l'expérience qu'ils venaient d'acquérir. La croyance rivale n'était plus qu'un édifice miné qui se soutenait à peine; la vie se retirait d'elle, et les deux-fois-nés achevaient de l'étouffer. Ce fut alors qu'ils recueillirent avec un soin particulier toutes les légendes historiques, cosmiques, religieuses, dont ils gardaient les copies, tracées sur des feuilles de palmier. Çâkya avait vécu parmi les hommes, il y avait prêché sa loi, et cette personnalité du réformateur, incontestée, bien établie par une tradition récente, avait fait en grande partie le succès de ses enseignemens, même après sa mort. Les brahmanes, qui plaidaient pour leurs divinités, groupèrent autour de chacune d'elles les légendes qui s'y rattachaient, afin de leur donner aussi cette existence réelle qui frappe l'imagination des peuples (1). Ils affectèrent de considérer le bouddhisme, qui les avait vaincus durant plus de dix siècles, comme une aberration passagère, comme une maladie de l'esprit hindou. Dans les livres écrits depuis l'époque de la renaissance brahmanique, ils ont pris le parti de ne jamais mentionner le nom de Çâkya; c'est à peine s'ils disent un mot de sa doctrine. Ils ont rigoureusement banni de leurs bibliothèques et complétement détruit (2) tous les ouvrages que renfermaient jadis *les Trois Corbeilles* et ceux qui furent composés plus tard par les sectaires. A force de n'en plus parler, ils ont fait oublier jusqu'au nom

(1) Les *Pourânas*, poèmes sacrés, au nombre de dix-huit, qui traitent de la création, des dieux, de leur filiation, des héros et de leur généalogie, ont été rédigés sous leur forme actuelle du xe au xiiie siècle de notre ère. On peut reporter aussi à cette date, comparativement récente, la rédaction définitive des grandes épopées.

(2) On n'a de livres bouddhiques rédigés en langue sanskrite que ceux écrits ou conservés dans le Népal, où le bouddhisme règne encore aujourd'hui.

du bouddhisme parmi les enfans de ceux qui le firent triompher jadis, et aujourd'hui même, si quelque Européen trop curieux interroge sur Çâkya et sa doctrine un savant pandite, celui-ci secouera la tête en répétant pour toute réponse : *Nastika, nastika!* (athée, athée!)

La doctrine de Çâkya avait eu le sort de ces arbres plantés dans un terrain léger, qui poussent rapidement, étendent au loin leurs rameaux, et s'arrêtent tout à coup, parce que leur séve s'est épuisée. Pour expliquer jusqu'à un certain point le retour des Hindous au brahmanisme, on pourrait dire que le fond des populations n'acceptait le bouddhisme que comme un accessoire du culte établi, sans en bien comprendre toute la portée. Obéissant aux rois qui parlaient quelquefois en leur nom sans les consulter, les peuples n'hésitèrent point à vénérer jusqu'à l'adoration le réformateur dont ils faisaient un dieu de plus, sans refuser leur respect aux divinités anciennes. Entre les deux religions, il pouvait donc s'établir une certaine harmonie : les deux cultes n'étaient point si opposés qu'ils ne pussent vivre côte à côte sur le même sol; mais tout le terrain que perdait le bouddhisme par l'attiédissement des fidèles, par l'affaiblissement de la doctrine subdivisée en tant de sectes, le brahmanisme s'étudiait à le regagner pied à pied. Il lutta longtemps; enfin des événemens politiques firent pencher la balance de son côté. Les rois les plus puissans se trouvèrent appartenir, soit de longue date et par conviction, soit par l'intérêt du moment, à la croyance brahmanique. Dès lors les représentans du vieux culte, qui avaient dû se borner à combattre leurs adversaires par des paroles et des raisonnemens, les persécutèrent ouvertement. On vit les bouddhistes émigrer, se retirer du centre de l'Inde vers les provinces lointaines, où aucun danger ne les menaçait encore. Le brahmanisme triomphait de plus en plus. C'était comme une marée montante qui allait engloutir les sectateurs de Çâkya, comme un déluge dans lequel ils allaient périr submergés. Leur disparition fut bientôt complète. Ils donnèrent encore signe de vie dans quelques localités de la presqu'île indienne, demandant grâce auprès des râdjas pour leurs temples et leurs chapelles; puis on n'entendit plus le bruit de leurs prières, murmurées le soir sous les grands arbres, et qui édifiaient jadis les pèlerins chinois. Les statues de Bouddha ne se montrèrent plus dans l'Inde, excepté dans l'île de Ceylan, dernier refuge de la religion proscrite.

Le bouddhisme était-il détruit dans les esprits? Non, il y vivait sous une autre forme et sous un autre nom. Dans toutes les provinces de l'Inde on vit paraître un nombre considérable de sectaires qui prétendirent arriver à la perfection sans reconnaître l'autorité des brahmanes et l'utilité de leurs sacrifices. Ces hérétiques

se nommèrent *djinas*, les vainqueurs, parce qu'ils se glorifiaient d'avoir triomphé de leurs passions. Sans rejeter complétement les dieux de la mythologie indienne, ils placent au-dessus des habitans des célestes demeures un pontife suprême, incarnation de la Divinité, décoré des titres pompeux de grand saint, grand mendiant, grand monarque. Fils de roi comme Çâkya, le grand saint se retira aussi dans la forêt pour y pratiquer de rudes austérités. Autour de lui se réunirent quelques disciples, puis des religieux des deux sexes par milliers, et sa doctrine se répandit bientôt à travers l'Inde. Le vingt-quatrième et dernier pontife dans l'ordre des temps a été Mahâvîra (*magnus vir*), qui naquit, selon toute probabilité, dans la province du Béhar, et sur le compte duquel les sectaires racontent une foule d'histoires merveilleuses. Du reste, la doctrine des *djinas* n'est autre chose qu'un composé assez confus des idées indiennes proclamées avant eux. Ils croient que la nature existe par elle-même, et qu'un même esprit anime toute la création. Les actes religieux détruisent les souillures de l'homme, la vertu le purifie jusqu'à le rendre immortel; l'irréligion et le vice détruisent l'humanité, et le pécheur renaît dans une condition inférieure. La nécessité d'une religion et la morale sont donc les bases du système des *djinas;* quoi qu'en disent les brahmanes, ils ne sont ni plus ni moins athées que la plupart des autres sectaires de l'Inde. Déistes en principe, puisqu'ils admettent les incarnations et douze sphères célestes, ils ont été conduits par le panthéisme à trop exalter la matière et à la confondre avec l'esprit divin. Les *djinas* sont, comme tous les Hindous, superstitieux, très enclins à croire aux puissances surnaturelles, scrupuleux dans les petites choses et spiritualistes d'instinct; de plus, ils ont emprunté aux bouddhistes, dont ils sont les héritiers directs, un grand respect pour les idées de vertu.

Les religieux *djinas* se rencontrent de nos jours encore dans toutes les provinces de l'Inde, quoiqu'en assez petit nombre. Leurs livres, rédigés d'abord en sanskrit, puis traduits et commentés dans les dialectes modernes, n'offrent pas une exposition bien claire de la doctrine qu'ils professent; c'est donc plutôt par les actes de leur vie journalière que l'on peut arriver à la connaître. Choisissons pour type de la secte un *djogui* de la presqu'île, retiré dans la forêt, près d'un étang ou d'un cours d'eau. Dès que les premières lueurs du soleil rougissent l'horizon, l'ascète se lève; il secoue son vêtement et la natte sur laquelle il a dormi pour en faire sortir la poussière, puis va se plonger dans l'eau pour se laver. C'est là une purification des choses matérielles et du corps, à laquelle il ajoute la purification de l'esprit en invoquant les saints de la secte qui représentent la sagesse, la lumière de la foi religieuse, la conduite irré-

prochable et la dévotion. Les péchés de la nuit sont donc effacés; le *djina*, libre de toute affection terrestre, se dirige vers le temple le plus voisin. Trois fois il en fait le tour, marchant à pas comptés, méditant sur les perfections du grand saint dont il va visiter le sanctuaire. Enfin il entre; devant l'idole, assise comme celle de Bouddha, les jambes croisées, il se prosterne pour prier. Une fois que cet acte pieux est accompli, le *djina* choisit un vœu, et s'avançant avec respect vers son précepteur spirituel : « Père, lui dit-il, je fais le vœu de ne pas manger, — ou de ne pas parler, — jusqu'à telle heure! » Le précepteur spirituel lit alors quelques passages des saintes écritures que le religieux écoute avec recueillement, et le soleil, tombant d'aplomb sur la tête de ce dernier, lui annonce qu'il est midi. Le moment est venu d'aller mendier le repas qu'il ne prendra point avant l'heure fixée par le vœu du jour. Quêter quelques provisions de riz à la porte des maisons du village, c'est faire preuve d'une grande humilité; mais il faut bien peu de chose pour troubler les sens de l'homme, et il se peut aussi que le mendiant ait écrasé des insectes sous ses pieds! Il y a donc nécessité pour le *djina* de répéter quelques formules sacrées qui effaceront les fautes commises durant la quête, après quoi il mange son riz et invoque une fois de plus les saints dont il cherche à s'attirer les mérites. Le reste du jour, il se tient silencieusement à l'écart, comme il convient à un solitaire qui n'a nul souci des choses de ce monde. Méditer sur les devoirs de sa profession, rappeler à son esprit les belles actions et les austères pénitences des maîtres de la doctrine qui ont édifié les sectaires, s'absorber en un mot dans ce monde des *djinas* au-delà duquel il ne porte jamais sa pensée, telle sera son occupation de la soirée. Peu à peu la fraîcheur se répand dans la forêt, la brise de la nuit souffle doucement à travers le feuillage, et les oiseaux cessent leur gazouillement. Debout près de la natte, le religieux continue de se livrer à sa pieuse rêverie; puis, de cette rêverie il passe sans effort au sommeil en répétant encore quelques incantations qui achèvent de mettre en repos sa conscience timorée. Enfin il s'allonge sur sa couche d'anachorète, parfaitement tranquille, édifié de sa propre sainteté, croyant fermement qu'il suffit de s'imposer chaque jour un vœu et de ne faire de mal à aucune créature pour arriver à la perfection!

IV.

La secte des djinas, comme celle des bouddhistes, s'est montrée beaucoup plus sévère à l'égard du sensualisme que ne l'était l'ancienne religion brahmanique. L'une et l'autre contiennent des commandemens de morale explicites, qui se gravent sans peine dans la

mémoire, et que rendent plus saisissans de petites histoires propres à faire impression sur les esprits. Il serait important de connaître si ces deux systèmes religieux ont eu une action efficace sur la moralité des populations. Pour ce qui regarde le *djinisme*, l'enquête ne serait pas impossible, puisqu'il existe encore, mais il compte ses sectateurs en grande partie parmi les *vaïcyas*, artisans et marchands dont la vie s'écoule dans l'ombre, et sous la pression d'un travail salutaire. Quant au bouddhisme, bien qu'il ait péri dans l'Inde, on peut admettre qu'au temps de sa splendeur, il dirigea les esprits dans une voie morale, par cela seul qu'il offrait toujours aux imaginations des sujets chastes et sérieux. Tant que régna cette réforme, rien de sensuel ne se fit jour dans la littérature et dans les arts. Il y eut donc au moins une retenue extérieure et des habitudes de décence apparente, imposées par la rigueur des croyances officielles. Il est toutefois permis de croire que la vertu n'avait pas jeté des racines bien profondes dans les cœurs. Peut-être aussi le piétisme ennuyait-il à la longue ces mêmes *vaïcyas*, enfans des campagnes, ouvriers des villes et marchands, toujours tentés par les manifestations plus brillantes de la religion ancienne. On en trouverait une preuve dans l'empressement que témoignèrent les populations redevenues libres de leurs actions à se précipiter vers les temples brahmaniques, où les objets mêmes du culte atteignent aux dernières limites du cynisme. Dès que le brahmanisme reparut triomphant, les peuples, comme des enfans qui échappent à une discipline trop sévère, se rejetèrent avec ardeur du côté des superstitions monstrueuses. Alors furent restaurés avec un nouveau luxe de folles cérémonies, — ou même inventés, — le culte efféminé de Krichna et celui plus honteux de l'emblème civaïte. Les Hindous, soumis depuis des siècles à une loi morale mal appuyée sur un panthéisme à demi athée, subirent plus que jamais le joug du sensualisme basé sur un polythéisme désordonné.

En même temps aussi, la vieille langue sanskrite, que les philosophies nouvelles torturaient pour la contraindre à exprimer leurs inexplicables systèmes, recouvra toute sa séve. Les monumens de la religion et de la littérature, rituel, hymnes des temps primitifs, codes de lois, poèmes épiques, récits légendaires, tout ce qui avait été relégué dans l'ombre fut remis en honneur. On se reporta avec amour et respect vers les vrais représentans du génie âryen, brahmanes ou guerriers. La renaissance était complète; la race antique des conquérans avait retrouvé sa voie. Comme les dialectes provinciaux étaient formés, l'idiome sacré se fût altéré de plus en plus, si les brahmanes n'y eussent mis bon ordre en s'appliquant de toutes leurs forces à en ranimer l'étude. On cite des rois, amis des belles-lettres et surtout de l'ancienne littérature, qui tinrent à leur cour

des espèces d'académies composées de poètes aimables, de pédans et de beaux esprits. S'il faut en croire la tradition, on y improvisait des vers, on y récitait des madrigaux, on y aiguisait des épigrammes; un bon quatrain se payait des sommes fabuleuses. Il va sans dire que les poètes ne manquaient pas : on les voyait accourir par bataillons auprès des rois, qui les comblaient de richesses. On en compte jusqu'à neuf qui méritèrent d'être surnommés les *neuf joyaux*. Au-dessus d'eux tous cependant s'élevait, comme le palmier parmi les arbres de la forêt, Kâlidâsa, civaïte pour la forme, épicurien aux mœurs faciles, poète accompli, à l'esprit fin et délié, le plus habile et le plus ingénieux de tous les écrivains qui ont manié la langue sanskrite. On ne peut omettre de le citer quand on parle de la renaissance des lettres et du brahmanisme. Son talent est de ceux qui appartiennent à tous les temps et à tous les pays. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la traduction de son drame charmant de *Çakountalâ*, ou tout simplement les vers immortels que cet ouvrage a inspirés à l'auteur de *Faust*.

La renaissance à laquelle nous faisons allusion ne s'opéra pas tout d'un coup; elle fut l'œuvre de plusieurs siècles. Commencée à la cour de Vîkramâditya, qui régnait à Ouddjein un peu avant l'ère chrétienne, elle se continua sous les rois de sa race et s'étendit aux provinces voisines. Au VIIe siècle, le bouddhisme se montrait encore florissant dans une grande partie de l'Inde, surtout au nord et à l'est, comme le prouvent les récits des pèlerins chinois (1). Trois cents ans plus tard, la cour de Pé-king faisait encore partir pour les pays occidentaux une caravane de trois cents religieux chargés de recueillir les livres relatifs à la doctrine de Çâkya; mais alors cette religion était mourante aux lieux mêmes où elle avait pris naissance. Aidée du secours de la poésie, la réaction brahmanique allait croissant. L'esprit hindou, après s'être énervé dans les controverses religieuses, se ranimait au souffle d'une littérature qui se retrempait elle-même aux sources de la tradition. Le paganisme enivrait les populations que les rêveries de la métaphysique avaient engourdies. Enfin le brahmanisme avait reconquis son rang à la tête de la société, et les rois, qu'il ménageait habilement, s'abandonnaient sans contrôle à la vie sensuelle et capricieuse des despotes asiatiques. Tout allait donc au mieux dans le monde de l'Inde lorsque l'invasion musulmane vint fondre sur lui comme un fléau inattendu. L'an 1011, le sultan Mahmoud le Gaznévide s'emparait de la ville de Dehli et la mettait au pillage.

Déjà, il est vrai, l'Inde avait entendu parler de l'islamisme. Elle

(1) Voyez la vie et les voyages de Hiouen-Thsang, traduits du chinois par M. Stanislas Julien, et le *Fo-koue-ky*, traduit par Abel Rémusat, dont la *Revue* a rendu compte dans sa livraison du 15 novembre 1832.

avait vu les Arabes aborder aux deux rives de la presqu'île avec leurs grosses barques, et le bruit des conquêtes accomplies dans la Perse par les califes avait dû retentir jusqu'à Indraprastha, la moderne Dehli. Au VIIIe siècle, des fugitifs chassés des montagnes du Kohistan par la persécution étaient venus chercher un asile dans le Gouzerate. Après avoir erré durant près de cent années dans les régions inhospitalières du Khorassan, ils s'étaient fixés à Ormuz, puis ils avaient pris la mer pour aller plus loin vers le sud fonder une colonie. Ces étrangers, c'étaient les Guèbres ou Parsis (1). Des environs de Diù, où ils avaient séjourné quelque temps, ils vinrent aborder à Sandjân et entrèrent en pourparlers avec le radja de la contrée, Yadé-Rânâ, qui leur accorda la permission d'établir sur ses terres le feu sacré, objet de leur culte. Ils se nommaient eux-mêmes « les Parsis, beaux, sans peur, vaillans et athlétiques, adorateurs du soleil, des élémens, et d'Hormazd, chef des demi-dieux. » L'Inde, qui leur donnait asile, se croyait encore et pour longtemps à l'abri des mêmes périls. L'invasion musulmane de 1011 n'avait pas détruit la dynastie hindoue; Mahmoud avait laissé sur le trône le roi d'Indraprastha, et les successeurs de celui-ci l'occupèrent encore pendant cent quatre-vingt-deux ans à titre de tributaires. Le premier prince musulman qui régna à Dehli fut un esclave turc. Fils d'une race barbare, il écrasa et anéantit les vieilles familles royales de l'Hindostan, déjà humiliées par la défaite. Le brahmanisme se vit contraint de courber le front sous la loi du sabre; il eut la douleur de voir un Tartare se rire des idoles, établir un culte étranger sur les ruines du culte traditionnel de la nation âryenne, et fouler avec mépris les lieux consacrés par le souvenir des grandes guerres que le *Mahâbhârata* avait chantées.

Il y a donc près de sept siècles que la nationalité hindoue, frappée au cœur, a commencé à s'éteindre. De même que les âryens, — et après eux d'autres peuples de la Scythie et de la Médie, dont on entrevoit la mention dans les livres anciens, — avaient débordé sur l'Inde à des époques reculées et étendu au loin les rameaux de leurs tribus, — de même aussi, après des siècles d'une tranquillité moins troublée, les populations mises en mouvement par l'islamisme se ruèrent sur les riches contrées où régnait le paganisme brahmanique. Afghans et Mogols saccagèrent à l'envi les plus riantes et les plus célèbres provinces de l'Inde. Mahmoud et Aurang-Zeb ne ressentaient pas la moindre admiration pour la vie ascétique des brahmanes voués au culte des idoles; ils n'éprouvaient point, comme Alexandre, la curiosité de s'entretenir avec les sages presque nus qui rappelaient à l'élève d'Aristote le cynique Diogène et le faisaient

(1) Une partie de ces mêmes Guèbres avaient émigré vers les bords de la Mer-Caspienne.

réfléchir sur la vanité des choses humaines. L'islamisme répandait à travers l'Inde une race d'hommes supérieurs en force physique aux indigènes, ardens dans leur foi, et qui se croyaient appelés à dominer partout. Sous le poids de cette conquête oppressive, le peuple vaincu se réfugia dans la méfiance et la dissimulation. Les dynasties musulmanes qui se succédaient à Dehli développaient autour d'elles et dans les vice-royautés dépendantes de leur empire l'éclat d'une civilisation qui valait bien celle de l'Inde ancienne, mais qui ne lui était pas assez supérieure pour qu'on pût l'appeler un bienfait. Il y eut toujours une partie de la nation qui opprima l'autre et qui la méprisa; les opprimés à leur tour nourrissaient des sentimens de haine contre les vainqueurs. Si les musulmans ne voyaient dans les Hindous que des païens grossiers, les païens ne voyaient dans les sectateurs du Coran rien de plus que des étrangers sans histoire, sans passé, avides de pillage et de domination.

Cet esprit d'antagonisme s'est perpétué sans interruption depuis l'époque où Dehli tomba pour la première fois au pouvoir des Musulmans. D'abord ce furent les vaillantes tribus du Radjastan qui luttèrent avec un véritable héroïsme contre les Patans. Ralliés autour de leurs chefs de clans, ces fils de rois, — Radja-Pouttras, comme ils se nomment, — tous nobles comme les *hidalgos* de la Vieille-Castille, défendaient pied à pied les passages de leurs montagnes. Il se livra dans ces contrées des combats pareils à ceux du Cid, et dont les bardes du pays ont consacré le souvenir. Au XVIIIe siècle, ce furent les Mahrattes, peuple de montagnards eux aussi, belliqueux et infatigables, qui, poussés à bout par les violences d'Aurang-Zeb, se raidirent par la résistance et devinrent bientôt agresseurs. Trente ans après la mort du puissant empereur mogol, ils s'avancèrent jusqu'en vue de Dehli, dont ils incendièrent les faubourgs. En 1761, ils reparaissaient à une petite distance de cette même capitale avec une armée considérable : elle consistait en cinquante-cinq mille chevaux et quinze mille fantassins de troupes régulières, deux cents canons d'assez gros calibre et un grand nombre de pierriers portés sur des chameaux. Vingt mille irréguliers, — nommés *pindaries*, pillards, — grossissaient le chiffre des combattans, auxquels il faut ajouter près de deux cent mille hommes chargés du soin des bagages et du service personnel des chefs de tous rangs. Devant les Mahrattes, campés dans la plaine de Panniput, se déployèrent bientôt les musulmans, commandés par Ahmed-Chah-Abdalli de Caboul. Les Mogols et les Afghans réunis comptaient près de quarante mille fantassins, un nombre plus considérable encore de cavaliers, puis des chameaux portant des bouches à feu, et environ quatre-vingts canons de campagne. On remarquait parmi ces troupes, aux costumes brillans, flanquées d'une foule de cent mille serviteurs, les

Durranies du Caboul, aux membres robustes, à l'aspect martial, montés sur leurs vigoureux petits chevaux de race turque.

Pendant six semaines, les deux armées restèrent à s'observer; c'était à qui ne risquerait pas un combat dont l'issue devait être l'anéantissement de l'une des deux puissances. Cependant des escarmouches sanglantes avaient lieu chaque jour. Dans le camp des Mahrattes, on ne savait plus où trouver des vivres pour nourrir tant d'hommes, de chevaux et de chameaux; il fut résolu que l'on sortirait des retranchemens, et que l'on courrait les chances d'un choc général. Les chefs principaux, inquiets du sort qui attendait leurs femmes, laissèrent auprès d'elles des serviteurs chargés de les égorger, si l'ennemi remportait la victoire. Au premier mouvement de retraite qui trahit la mauvaise position des Mahrattes, les Afghans mirent pied à terre pour assaillir le camp, et aussitôt commença une horrible boucherie. Le canon tonnait des deux côtés, les balles sifflaient, et les coutelas des Afghans faisaient des trouées profondes dans les rangs trop pressés des Mahrattes, qui se foulaient les uns les autres. L'aile gauche des Mahrattes commença à plier; l'aile droite, ébranlée comme une barrière près de se rompre, fut entraînée à son tour, et l'étendard sacré de Sivadji, le fondateur de l'unité mahratte, disparut dans la déroute. C'en était fait de l'armée hindoue; les musulmans triomphaient sur toute la ligne. Le radja des Mahrattes restait debout sur son éléphant, comme la dernière tour d'une forteresse écroulée, frappé de stupeur et semblant ne rien comprendre à ce qui se passait autour de lui. La panique était si grande que le roi demeurait seul. « Des cent mille hommes qui se pressaient naguère à ses côtés, dit un témoin oculaire de cette désastreuse journée (1), et parmi lesquels tant d'officiers de distinction, aucun ne resta auprès de sa hautesse! Et pourtant, que de fois, aux jours de la paix, je les avais entendus jurer qu'ils voudraient sacrifier mille fois leur vie, si cela se pouvait, plutôt que de laisser toucher un cheveu de la tête de sa hautesse! Il se trouva qu'après avoir été tout simplement ses compagnons dans la prospérité, ils l'abandonnaient lâchement dans l'adversité. »

On évalue à près de cinq cent mille le nombre des personnes, hommes, femmes et enfans, qui périrent ce jour-là du côté des Mahrattes. Ceux qu'épargna le carnage ne purent longtemps échapper aux coups des habitans de la campagne, qui les traquaient comme des bêtes fauves. Les prisonniers subirent le même sort. Les malheureux qui tombèrent entre les mains des féroces Durranies furent massacrés pour la plupart. Ces Afghans impitoyables répandaient le

(1) Voyez la vie de Nana-Farnewis, ministre et ami particulier de Madhou-Rao, dit le grand radja de Satara. Cet écrit intéressant fait le sujet d'un mémoire publié par le lieut.-col. J. Briggs, M. R. A. S., qui fut résident à cette même cour de Satara.

sang des captifs autant pour assouvir leur haine que pour plaire au prophète, qu'ils croyaient honorer par ces sacrifices humains. Sa hautesse Sedaciva Rhow disparut dans la défaite, comme le roi Sébastien à la bataille d'Alcazar, sans que son corps eût été retrouvé. A peine quelques centaines de combattans et une petite troupe de brahmanes purent-ils regagner leurs montagnes isolément à travers mille périls. C'en était fait de la puissance des Mahrattes; le brahmanisme était vaincu, anéanti, et l'islamisme trônait de nouveau à Dehli, pour tomber à son tour devant l'occupation anglaise. Des princes de la confédération mahratte, Sindia et Holcar, secondés par des officiers français (1), reparurent un instant sur la scène, et avec éclat; mais cette fois l'islamisme n'était plus aux prises avec le brahmanisme : c'étaient la France et l'Angleterre qui se disputaient l'empire des Indes.

Les Hindous prétendent que l'âge de fer a commencé pour eux, et depuis bien des siècles. Ils ont raison. L'âge d'or des Aryens fut celui où, partis des régions voisines de la Mer-Caspienne, ils arrivèrent dans le nord de l'Inde. Unis entre eux comme une même famille, ils marchaient avec un confiant enthousiasme à la conquête de l'un des plus beaux pays du monde. L'âge d'argent commença avec l'établissement des premières villes, lorsque les législateurs durent élever la voix et promulguer, au milieu d'une société déjà mêlée à l'élément indigène, des lois sévères. Les guerres de famille et les rivalités de dynastie occupèrent l'âge d'airain; ce fut le temps des vertus héroïques et des passions dangereuses pour le repos des peuples et pour la stabilité des états. Le dernier âge devait verser sur les populations indiennes une foule de calamités : le mélange des castes, la prédication d'une doctrine hétérodoxe, l'affaiblissement du brahmanisme et du sentiment national. Tous ces maux que déplorent les brahmanes ne nous semblent pas également graves; mais, en y regardant de près, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ils altéraient le génie du peuple âryen. Ce peuple, appelé à de hautes destinées, fut le plus élevé par le sentiment poétique, par l'instinct philosophique et religieux, entre tous ceux qui ont débordé sur l'Inde à des époques lointaines : la preuve, c'est que plus on remonte dans l'antiquité, et plus on rencontre de dignité et de grandeur dans ses monumens littéraires; mais la race indigène, admise au sein de la race choisie, fit perdre peu à peu à celle-ci sa supériorité.

Ce fut pour la captiver et pour s'imposer à elle comme une lignée de demi-dieux que les poètes âryens revêtirent de formes légendaires et enveloppèrent de voiles mystérieux ce qu'ils savaient des

(1) De Boigne, Perron et Drugeon.

temps antérieurs et de leur propre histoire. Il y a eu, — il y a encore, — des brahmanes qui ne croient pas à leurs dieux, mais ils ont volontairement poussé les populations à des superstitions révoltantes, tant ils avaient à cœur de les dominer. Tout le prestige de leur autorité réside dans les pratiques du culte qu'ils représentent, dans la croyance à la divinité dont ils se prétendent les fils aînés. Peu soucieux de la vérité en elle-même, on les a vus toujours jaloux des doctrines nouvelles qui compromettent leur pouvoir. A force d'adresse et de talent, ils se sont maintenus au premier rang des sociétés indiennes, les ramenant à leur joug quand elles l'avaient secoué, veillant sans relâche au maintien de ces priviléges exorbitans dont l'exercice est devenu pour eux une seconde nature. Ils ont fini par croire à ces droits consacrés par trente siècles; mais ils n'ont pas compris que ces droits leur imposaient des devoirs. Les peuples qu'ils courbaient sous leurs pieds et les rois qu'ils prétendaient conduire ont marché, la tête baissée, dans l'ornière d'une routine séculaire, sans rien connaître de ce qui se passait ailleurs, sans se moraliser, sans faire un pas dans la grande voie de la civilisation. Pasteurs intelligens des tribus âryennes au début de leurs pérégrinations, ils les ont guidées dans leur marche triomphante; puis, une fois la conquête accomplie, ils se sont contentés de parquer les peuples de l'Inde comme des troupeaux, en les classant par castes, et ils les ont endormis au récit de leurs légendes merveilleuses. Au point de vue de l'imagination et de la poésie, on peut admirer ces représentans d'une race antique éprise des belles pensées et du beau langage, sœur de la race hellénique et alliée à toutes celles qui brillent en Europe; mais, tout en respectant ce qu'il y a de glorieux dans leur passé, on doit reprocher hautement aux brahmanes leur orgueilleuse ignorance, leur égoïsme excessif et leur funeste habileté à ourdir des intrigues. Chacun peut voir aujourd'hui ce qu'ils ont fait de la société indienne : un peuple fanatisé, docile à ses enseignemens les plus dangereux, dompté la veille, en pleine révolte le lendemain, passant de la timidité servile à l'exaltation de la férocité, et incapable de se conduire dans la paix comme dans la guerre. Ce qui les condamne enfin, c'est d'avoir repoussé avec obstination les lumières du christianisme, qui, en les éclairant eux-mêmes et en les arrachant aux pratiques d'un paganisme honteux, eût élevé les fils des Aryens et les populations indiennes au rang des nations intelligentes et civilisées. Il faut convenir aussi que l'Angleterre a fait bien peu d'efforts pour propager dans ses immenses possessions de l'Inde les enseignemens de la religion chrétienne.

TH. PAVIE.

FRANCIS

SOUVENIRS DE LA VIE DE JEUNESSE EN PROVINCE

B..., 20 novembre 185...

Tout a une fin, mon cher Léon; cet automne enchanté expire. Nous en jouissions avec un mélange de bonheur et d'inquiétude, sachant bien que nous pouvions le perdre du soir au matin et nous réveiller en plein hiver. Les beaux jours, dont on prévoyait déjà le terme lors de ton départ, se sont prolongés pendant tout un mois. L'air était vif, le vent soufflait, il secouait les arbres et emportait les feuilles; mais le ciel était bleu comme un ciel d'Itàlie, et le soleil avait des ardeurs de canicule qui nous faisaient chercher l'ombre. Et voilà que cette dernière illusion nous est ravie, voilà la pluie qui tombe et nos cheminées qui flambent! Plus de fêtes champêtres, plus de courses par monts et par vaux! Mes joies cessent, les tiennes commencent. Oui, tu as beau dire, poète fallacieux, tu as beau nous vanter la province : rien ne vaut pour toi un hiver à Paris. L'hiver te rend les plaisirs de l'intelligence, les vives causeries, les fêtes du théâtre, sans parler des joyeux soupers et des bals splendides. Pour moi, c'est une saison maudite, et qui me semble en harmonie avec la banque où, depuis un an déjà, je passe tant de tristes matinées : son ciel est aussi gris et aussi froid que le plafond de nos bureaux. Si du moins je pouvais m'échapper pour aller respirer auprès de toi; mais que dirait mon père? Et d'ailleurs il me laisserait libre, que j'y regarderais encore à deux fois avant de m'éloigner. Sa santé se ressent de la longue lutte qu'il a soutenue, du million qu'il a gagné. Les millions ne se gagnent pas en province comme à Paris, où l'on

devient riche du jour au lendemain. Nos fortunes s'amassent lentement : elles sont l'œuvre de toute une vie. Tu ne sauras jamais, je ne saurai jamais moi-même ce que mon père a dépensé d'efforts pour gagner ce million. Ma mère, qui le chérit et le vénère comme un être surhumain, se flatte au fond du cœur et le croit immortel. Je vois plus clair qu'elle, et ne veux pas imposer à mon père un surcroît de fatigue. Ainsi ne compte pas sur moi pour cet hiver, et jouis tout seul des splendeurs de notre chère capitale.

Puis, si ces graves considérations ne me retenaient pas, m'éloignerais-je? N'y a-t-il pas ici quelqu'un qui souffrirait de mon absence, qui, ne pouvant me suivre, ne me laisserait point partir? Tu la connais maintenant, et tu comprends que son bonheur me tienne lieu de tout. Chère Louise! Hier encore, elle me parlait de toi. Tu as fait sa conquête, le sais-tu bien? Elle a été touchée des égards que tu lui témoignais, de la façon respectueuse dont tu lui parlais, des sujets sérieux dont tu ne craignais pas de l'entretenir. Tu te souviens que tu lui as donné le bras jusque chez elle en revenant de la fête de D.... Il faisait un clair de lune adorable, un de ces clairs de lune bleus si chers aux amoureux et aux poètes. C'est par une nuit semblable, après une fête aussi, qu'en rentrant avec moi chez elle, elle ne retrouva point sa mère. Elle me l'a rappelé, et elle pleurait en me le rappelant. Elle a des idées bizarres. Elle a comparé l'adieu que tu lui fis ce soir-là avec celui que je déposai sur son front pâle après une heure d'ivresse. Elle m'attend. Il est l'heure bientôt. Va, Parisien, c'est moi qui suis heureux! Réponds-moi vite, et parle d'elle à ton ami Francis.

B..., 3 décembre 185...

Tu me demandes pourquoi je préfère l'été à l'hiver, et ta maligne curiosité insiste sur cette préférence. Tu as deviné qu'il y avait là quelque chose que je ne te disais pas, quelque relation secrète entre la saison et mon amour. Tu ne t'es pas trompé, Léon; j'avouerai même que je prévoyais ta question, et que je suis prêt à y répondre. Sans doute il est bien doux, comme tu le dis, d'aller, par une nuit sombre et froide qui retient chez eux les bourgeois et les commères de la ville, frapper à l'humble porte d'une jolie fille qui vous attend et qui s'empresse autour de vous; sans doute il est charmant, lorsque la pluie tombe au dehors et fouette les vitres, de se chauffer au feu de la maison discrète et au feu plus pénétrant des baisers de son amie. Ces plaisirs valent bien les causeries dans les sentiers en fleurs, le silence des bois, la douceur d'écouter les oiseaux amoureux et de reprendre sa propre chanson quand ils se taisent. Cette paisible intimité vaut bien la joie bruyante qu'on trouve dans une

fête de village à danser avec celle qu'on aime. Oui, j'en conviens, tu as raison, et je préférerais mille fois l'hiver à l'été, si ma pauvre Louise n'avait pas une mère.

La mère de Louise, ô mon ami! Je ne t'ai jamais parlé de cette malheureuse femme, qui projette son ombre sur nos amours. Ne va pas t'imaginer que cette mère joue entre elle et moi le rôle de l'obstacle qui se dresse entre deux jeunes cœurs épris l'un de l'autre. Non, bien loin de m'être contraire, Mme Morin, ou la mère Morin, comme on l'appelle à B..., m'est on ne peut plus favorable. Elle m'adore, elle me vénère, elle me vante sans cesse à sa fille. C'est une femme de cinquante-cinq ans environ, assez grande, assez maigre, la peau brune et ridée, l'œil sournois, la voix mielleuse. Elle est bavarde, pleurarde, geignarde. Il faut avouer qu'elle mène une vie assez rude : elle est femme de journée, femme de ménage, comme tu voudras, et on prétend même qu'elle faisait jadis un métier moins honorable. Louise est en effet un enfant de l'amour; mais tu conçois bien que c'est là le moindre des griefs que j'aie contre la mère. Ce qu'il y a pour moi de plus pénible, ce que je ne lui pardonne pas, c'est que, toute laide et déplaisante qu'elle est, elle ressemble encore à sa fille, ou plutôt sa fille lui ressemble. Cette ressemblance n'existe, bien entendu, que dans de vagues rapports, dans un certain ensemble, dans ce qu'on appelle l'air de famille. Tu as souvent admiré l'expression candide de la figure de Louise. Ses grands yeux bruns sont célestes comme des yeux bleus, sa peau est blanche et transparente, ses lèvres roses et un peu épaisses annoncent la bonté, elle a des bras adorables, un pied de duchesse. Enfin ces deux femmes sont un parfait contraste : en l'une, tout est noble, jeune et frais; en l'autre, tout est vil, vieux et flétri. Cependant je frissonne malgré moi lorsque, détournant les yeux de Louise, je les reporte sur sa mère. Se peut-il que l'âge et le vice aient opéré une transformation semblable? Non, cela n'est pas possible. Elle n'a jamais eu cet éclat virginal, cette grâce exquise, ce sourire d'ange; elle n'a jamais aimé de cet amour pur et désintéressé. Elle a pu être aussi belle, elle n'a jamais été aussi charmante. L'âme est immuable, et quand on a été à vingt ans ce qu'est ma Louise, on en garde encore quelque chose à soixante.

Tu t'es déjà demandé, toi le questionneur intrépide, comment il se fait qu'avec une semblable mère, elle soit devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Voici le mot de cette énigme. Louise, étant toute petite, allait à l'école des sœurs. Comme sa mère partait chaque jour de bonne heure, elle restait à l'école depuis le matin jusqu'au soir, vivant de ce qu'on avait mis dans son panier et ne se retirant que lorsqu'on venait la chercher. Une des sœurs la prit en amitié.

Cette sœur, qui s'appelait Euphémie, et qui gardait sous sa robe de laine quelque chose d'humain, se fit la nourrice morale de l'enfant. Louise devint, en grandissant, un prodige de savoir et de vertu, et fut bientôt citée par la ville comme un modèle à suivre. La mère Morin, charmée et quelque peu surprise de voir les choses tourner ainsi, mais flattée dans son orgueil, se mit du mieux qu'elle put en harmonie avec les aspirations chrétiennes de sa fille. C'est de là qu'elle a pris ces airs confits et cette voix sucrée qui me font tant de mal. Quand l'enfant fut en âge de travailler, ce fut encore sœur Euphémie qui lui choisit ses pratiques, qui la recommanda dans les meilleures maisons, surtout dans celles où il n'y avait pas de jeunes gens. Louise cousait et brodait comme une fée. Elle avait plus d'ouvrage qu'elle n'en pouvait faire. La mère Morin, de son côté, gagnait de bonnes journées. Le petit ménage se trouvait donc dans un état de prospérité relative, et quoique la jeune fille eût atteint l'âge terrible de dix-sept ans, tout allait pour le mieux, lorsque la providence de sa jeunesse, la gardienne de ses mœurs, la directrice de sa vie, lorsque sœur Euphémie mourut. Ce fut la première grande douleur de Louise. Il se fit un vide immense dans ce cœur que sœur Euphémie remplissait tout entier. La nature commençait à parler, à troubler les sens de la pauvre fille. Elle avait des caprices, des tristesses, des découragemens pleins de larmes. La mère Morin comprit cela mieux que tout le reste. Elle dit à Louise qu'il fallait bien se distraire un peu après avoir travaillé toute la semaine, qu'elle devait aller se promener le dimanche après vêpres avec ses bonnes amies. C'est vers ce temps que je la vis pour la première fois dans une maison où elle travaillait. On me plaisanta devant elle sur ma passion pour la danse, sur mon intrépidité à courir nos *ducasses* et nos fêtes de village. Je ne me défendis pas du plaisir naïf que j'y trouvais. Le dimanche suivant, me rendant à la ducasse de P..., qui n'est qu'à une lieue de la ville, je la vis sur la route avec ses compagnes et je la saluai. Elle rougit, je m'en aperçus. Le soir je la cherchai vainement dans la fête, elle n'avait pas osé aller jusqu'à P... Un autre dimanche, je la rencontrai sur la route d'une autre ducasse; je parlai à la jeune fille qui l'accompagnait et qui était en grand secret la maîtresse d'un de mes amis. Ce jour-là, elle fut plus brave : elle alla jusqu'à la fête, mais elle ne voulut pas danser. Elle ne savait pas encore, elle apprendrait, me dit-elle. Depuis lors, sans rendez-vous donnés, nous nous rencontrâmes tous les dimanches, nous dansâmes ensemble avec ivresse, avec fureur. Et la mère Morin s'applaudissait de voir sa fille s'amuser et suivre ses conseils, et voilà comment c'est grâce à elle que j'ai connu Louise. *Horrible, most horrible!* dirait Shakspeare.

B..., 15 décembre 185...

. . . . . .

Tu me fais une question qui me surprend de la part d'un poète. Vous autres Parisiens, vous vous imaginez qu'on ne peut être aimé que pour de l'argent, que les tendresses, les extases, les larmes, les sourires, les querelles et les raccommodemens sont des articles à mettre sur la note, et que cette note doit être acquittée à la fin de chaque mois. Vous n'avez affaire qu'à des créatures qui exploitent leur beauté comme vous exploitez vos capitaux. Vous ne vous étonnez pas qu'elles préfèrent les plus gros placemens. Quand par hasard vous sortez du monde industriel, et vous élancez, pour les beaux yeux d'une femme honnête, sur le terrain glissant d'une intrigue bourgeoise, vous faites bien vite l'éducation de la dame, qui devient, pour vous complaire, parfaitement semblable à la Danaë que vous lui avez sacrifiée. Au bout d'un mois, cette dame vous demande des robes et des conseils sur la manière de les porter. De là vient que tant de vos charmantes Parisiennes ont l'air, sans s'en douter, de ce qu'elles ne sont pas. Dieu merci, mon amour n'habite pas la capitale du monde civilisé; Louise m'aime pour moi-même, et, puisqu'il faut te le prouver, sceptique, je ne lui donne rien. Oh! voilà un argument qui te ferme la bouche. Je ne lui donne rien,... et d'abord je ne pourrais pas lui donner grand'chose. Mon père est millionnaire, mais je ne suis pas riche. Ma dépense se borne à d'innocentes galanteries, une robe, une dentelle, un bijou de mince valeur, quelquefois les frais d'un souper froid que j'apporte moi-même quand la nuit est bien noire. A ce détail, je devine ton sourire. Tu me vois d'ici, n'est-ce pas? arrivant avec mon panier (ajoutes-y une blouse que j'endosse pour compléter le déguisement), tremblant d'être reconnu et hâtant le pas, comme honteux du rôle que je m'impose? Mais, une fois la porte ouverte et refermée sur moi, Louise accourt, et me débarrasse, et rit; elle étale sur la table le pâté, les bouteilles, les fruits, et je soupe de bon appétit, car j'ai très peu dîné pour souper avec elle. Ah! moqueur, ris si tu veux; mais tes soupers ne valent pas ceux-là. Il va sans dire que Louise m'interdirait même ces légères dépenses, si elle savait combien mes finances sont bornées. Ainsi que tout le monde, elle me croit cousu d'or et d'argent. Je m'arrête : c'est assez bavarder pour cette fois; mais voilà où m'entraîne ton outrageante curiosité. Ce que je lui donne! Ah! çà, comment aimez-vous donc?

B..., 28 décembre 185...

J'ai passé hier une de ces soirées charmantes dont le souvenir se grave à jamais dans le cœur. Louise s'était aperçue, sans que j'en

eusse rien dit, que la présence de sa mère me gâtait nos rendez-vous. Elle avait plusieurs fois essayé de l'éloigner sous différens prétextes; mais Mme Morin, qui ne comprend rien à ces délicatesses, avait toujours fait la sourde oreille. Hier j'arrive, il était neuf heures. Je frappe, Louise m'ouvre, et je l'embrasse comme je fais d'habitude. « Nous serons seuls jusqu'à onze heures, » me dit-elle. Je l'embrassai de nouveau, mais plus tendrement. La chambre enfumée qui, avec le cabinet où couche Louise, compose toute la maison resplendit à mes yeux d'une clarté soudaine. Louise se mit sur mes genoux pour examiner ce que contenait le panier. Tout à coup elle s'écrie : « Des fleurs! ah! qu'elles sont belles! » et de ses lèvres elle effleure mon front et me fait respirer le parfum du bouquet. Ce parfum m'enivra. Je n'avais point songé à le sentir en le prenant,... oui, en le prenant : c'était un bouquet volé. Notre jardinier était arrivé un peu tard de la campagne pour l'apporter à ma mère, qui le lui avait demandé. Il y a demain un bal à la sous-préfecture, mais elle n'y va pas; ce n'est donc pas pour elle. « C'est bien, Laurent, ai-je dit au jardinier, je m'acquitterai de votre commission. Il est tard, vous avez au moins pour une heure de marche, et ma mère n'aime pas qu'on s'attarde pour elle. » Laurent ne se le fit pas dire deux fois, et me voilà dans la rue avec son bouquet. Au lieu de rentrer, je continue mon chemin et me rends auprès du discret ami chez qui je vais chercher mes provisions et revêtir la blouse mystérieuse. Ce que je te raconte là, je le racontais à Louise tout en riant et en respirant les fleurs. « C'est très mal, fit-elle d'un air moitié content, moitié fâché; ces fleurs ne vous appartiennent pas, et vous avez eu tort d'en disposer. » Elle se leva, mit silencieusement le bouquet dans l'eau, l'admira, puis s'assit à mes pieds sur un petit banc. Je me taisais, je la regardais faire comme en extase. C'est que jamais je n'avais remarqué comme en ce moment cette noblesse de manières, cette grâce de mouvemens, cette élégance native qui la distinguent. Nous causâmes quelques instans, une heure peut-être, à demi-voix, comme deux ramiers sous l'ombrage; nous causâmes... de quoi? Le sais-je? De tout et de rien : de la tempête de la nuit dernière, du joli bonnet qu'elle se faisait, d'une surprise qu'elle me ménageait, du printemps qui reviendrait, de nos chères ducasses, de nos danses et de nos retours au clair de la lune; puis elle alla chercher un recueil de vers que je lui ai donné. Elle me pria de lui lire une méditation de Lamartine, disant que cela lui paraissait bien beau, mais qu'elle le comprenait mieux quand je le lui lisais. Elle pleurait en écoutant ces admirables vers. Quelles larmes, mon ami! Comme on se sent meilleur, et comme notre âme s'élève en les voyant couler! Elle me parla du ciel et de son amour,

elle ne trouva plus, comme elle l'avait fait souvent, ces deux choses étrangères l'une à l'autre; elle se souvint de la sœur Euphémie, elle me dit que l'affection que lui avait vouée cette sainte fille ressemblait à la mienne, qu'elle était sûre que sœur Euphémie m'aurait aimé, et mille divagations semblables, mille absurdités touchantes, mille divines folies; mais aussi pas un retour sur sa pureté perdue, pas un regret, pas un remords. Je t'ai dit quelquefois que ses terreurs superstitieuses, ses doutes, ses repentirs, fruits de l'éducation qu'elle a reçue, la rendaient plus intéressante et lui prêtaient une grâce de plus. Ce soir-là, rien de pareil; elle était tout entière à l'amour, à l'amour qui oublie tout le reste pour s'absorber en lui-même. Onze heures sonnèrent. La mère Morin fut généreuse, elle ne revint qu'à près de minuit. Sa voix nous réveilla de notre rêve, et quel réveil! J'étais bien heureux pourtant en m'éloignant de cette maison. J'emportais au fond de mon cœur un sentiment de félicité infinie qui dure encore, et dont l'empreinte, comme je te le disais en commençant, ne s'effacera jamais. Je ris moi-même quand je songe à ces pures jouissances d'un amour heureux, mon esprit raille mon cœur. Que veux-tu? Louise est ma maîtresse, mais je l'aime, oh! je l'aime de toute mon âme!

30 décembre.

Le bouquet! le bouquet! Je l'avais déposé, en rentrant, sur une table dans l'antichambre. Un des domestiques l'a sans doute porté à ma mère le lendemain matin, et je n'en avais plus entendu parler, lorsque le soir au bal (je crois t'avoir parlé d'un bal à la sous-préfecture), en dansant avec la fille d'une amie de ma mère, un certain parfum me frappe, un parfum qui me rappelait de si douces émotions! Je regarde, il n'y a pas à s'y méprendre : c'est bien notre cher bouquet que cette jeune personne tient à la main. « N'est-ce pas qu'il est beau, me dit-elle, et qu'il sent bon? » Je crus qu'elle allait ajouter que c'était ma mère qui le lui avait donné; mais non, elle se troubla, rougit et n'ajouta rien. Il n'y avait pas de quoi; mais nos petites demoiselles de province ont de si singulières idées! Celle-ci n'est cependant pas trop désagréable, et en cette circonstance elle dut à son bouquet de danser une seconde fois avec moi. Je ne tardai pas à m'en repentir. J'avais obéi, en l'invitant, à l'irrésistible attrait d'un souvenir enchanté. J'avais dansé avec le bouquet plutôt qu'avec la danseuse. Quand je l'eus reconduite à sa place et comme j'allais respirer un peu dans une galerie improvisée pour la fête, j'entendis une dame murmurer à l'oreille de sa voisine : « M. Francis est bien aimable ce soir pour Mlle D... — Mais il l'épouse, répondit l'autre; c'est convenu entre les deux familles. »

Rassure-toi, mon cher Léon. La ville me marie ainsi tous les quinze jours avec quelque riche héritière. Il n'importe, je revins chez moi assez mécontent, maudissant les fleurs que j'avais bénies la veille; mais qu'est-ce, après tout, que l'instant de dépit qu'elles m'ont causé en comparaison de l'heure de joie qu'elles m'ont rappelée, et dont le souvenir est inséparable de leur doux parfum?

2 janvier 185...

L'année a mal commencé pour moi. Je n'avais pas eu trop de toute ma journée pour aller embrasser à domicile les divers membres de ma famille (tu sais si elle est nombreuse!) et nos plus intimes amis. Le soir, on dînait chez mon père; vingt personnes, et pas un étranger! Le café pris, je parvins à m'esquiver, et j'étais monté dans ma chambre prendre le petit cadeau que je destinais à Louise, lorsque j'entends du bruit, des allées et des venues, un mélange de voix confuses. On frappe à ma porte : c'était un de mes cousins qui accourait me prévenir que mon père venait de perdre connaissance. Je descends : je vois mon père pâle, les yeux ouverts, mais ne pouvant parler encore. Le médecin était déjà là. Il me rassura du regard. Mon père revint complétement à lui; mais il se trouva si faible qu'il me pria de lui donner le bras pour gagner sa chambre, ce qui nous surprit tous, car il n'aime pas qu'on l'aide en rien. Au bout d'une heure, il se sentait tout à fait remis, nos parens étaient partis, et j'étais seul près de son lit avec ma mère toujours inquiète, quoiqu'il n'y eût plus de danger. « Tu ne sortiras pas ce soir, n'est-ce pas, Francis? me dit-elle lorsque mon père nous pria de le laisser. — Non, lui répliquai-je un peu contrarié. » Sa demande était bien naturelle. Elle craignait que mon père ne se trouvât plus mal dans la nuit, et elle voulait que je fusse là. D'un autre côté, le médecin m'avait entièrement rassuré; il n'y avait plus l'ombre d'un danger. Louise m'attendait. Si je sortais, ma mère le saurait-elle? Deux fois je me levai de mon fauteuil, deux fois une volonté plus forte que le désir de mon cœur m'arrêta sur le seuil de ma chambre. A minuit, tout était tranquille dans la maison. Mon père reposait, le domestique qui le veillait s'était endormi. Je pouvais sortir, personne ne le saurait. Louise serait si heureuse... Admire-moi, Léon! j'ai pris mon courage à deux mains, et je me suis couché.

8 janvier.

Comme tout se tient, mon cher Léon! comme tous les fils épars de notre vie sont reliés entre eux! Qui m'eût dit que la subite indisposition de mon père me procurerait la plus précieuse des découvertes, celle de l'amour passionné que Louise a pour moi?

Je me hâte d'abord de t'apprendre que mon père est entièrement rétabli. Il ne veut même pas qu'on ait l'air de croire qu'il a été indisposé, et se fâche quand on lui demande comment il va. Le 2 janvier il a paru à la banque comme à l'ordinaire et m'a envoyé faire des visites, disant qu'il s'acquitterait fort bien de sa besogne et de la mienne. Je suppose que la grande chaleur qu'il faisait dans le salon aura déterminé cet évanouissement qui nous a tant inquiétés.

Tu conçois que j'attendais avec impatience que la nuit eût déployé ses ailes noires, et je ne fis quelques visites officielles que pour m'aider à tuer le temps. A neuf heures, je cours chez Louise, je frappe : c'est la mère Morin qui m'ouvre. Mauvais présage! Jamais encore Louise n'avait laissé ce soin-là à sa mère. « Ma fille est sortie, » me dit celle-ci d'un air pincé. Je ne pouvais le croire et la cherchais des yeux. « Écoutez donc, poursuivit Mme Morin, chacun son tour; hier nous vous avons attendu jusqu'à minuit. — Si je ne suis point venu hier, m'écriai-je, c'est que la chose m'a été impossible. Louise aurait dû le penser. Où est-elle? — Elle est allée passer la soirée en ville, et ne rentrera peut-être pas; son amie doit la retenir à coucher. » J'étais furieux. Je m'asseyais, je me levais, je ne savais que faire ni que dire. « Y a-t-il longtemps qu'elle est partie? repris-je au bout d'un instant. — Elle ne faisait que de sortir quand vous êtes arrivé. » En ce moment, on frappe à la porte d'une certaine manière. Je me cache. « Ne lui dites pas... » La mère ouvre. Je ne sais quel regard elles échangèrent, mais je m'aperçus bien à la voix de Louise qu'elle savait que j'étais là, et qu'elle s'efforçait de donner un bon prétexte à son retour. Elle venait prendre son gros châle, parce qu'étant au bout de la rue, elle avait reconnu qu'il faisait très froid. Le châle pris, elle embrasse sa mère et fait mine de s'éloigner sans même s'informer de moi. Je m'élance de ma cachette. « Ah! vous m'avez fait peur, » dit-elle d'un ton sec. Puis se tournant vers sa mère : « Pourquoi ne m'as-tu pas avertie que monsieur était là? » Je coupai la parole à Mme Morin et m'avançai pour embrasser Louise. Elle me repoussa; je me mis à rire. Elle s'arrêta et me regarda d'un œil irrité. Elle était très pâle. « Vous riez de l'inquiétude que vous m'avez causée? » dit-elle. Je ne répondis rien à ce reproche, et me bornai à lui raconter ce qui s'était passé. Je l'observais tout en parlant, et je voyais ses yeux se gonfler, sa poitrine se soulever, et tous les symptômes d'une émotion violente. Quand j'eus fini, elle se jeta dans mes bras, et m'inondant de ses larmes : « Que je t'aime! » murmura-t-elle d'une voix que mon cœur seul put entendre.

J'étais moi-même très ému. La nature de Louise est contenue plutôt qu'expansive. Jamais elle ne m'avait encore parlé avec cette

voix-là, et la présence de sa mère redoublait mon étonnement, car, par un sentiment de délicatesse dont je lui sais un gré infini, elle ne me tutoie jamais qu'en tête-à-tête. Je tirai enfin de ma poche mon petit cadeau. C'était une montre, une de ces petites montres dont se parent orgueilleusement nos riches demoiselles, et que Louise admirait sans oser se flatter qu'elle en aurait une un jour. Elle se récria de plaisir, puis se fâcha, prétendit que j'étais fou, qu'elle me défendait de faire des folies pour elle, qu'elle la refusait. J'insistai, comme tu penses, et sa mère ayant joint ses instances aux miennes, elle finit par accepter, mais à la condition que je ne lui donnerais plus rien avant sa fête, et qu'à sa fête même je ne lui offrirais que des fleurs, des fleurs de notre campagne. Dès que nous fûmes seuls, je m'agenouillai devant elle et je lui dis : « Ah! tu ne sauras jamais de quelle joie tu m'as rempli le cœur, tu ne le sauras jamais, chère enfant... » Elle prit ma tête entre ses mains, l'appuya contre son sein et la couvrit de baisers. « C'est toi, dit-elle, qui ne sauras jamais jusqu'où va mon amour. Maman dit qu'il faut toujours qu'il y en ait un qui aime plus que l'autre : ce sera moi maintenant. »

18 février.

. . . . . .

Elle m'avait prié plusieurs fois de lui relire des vers d'André Chénier qui sont adorables de grâce et de mélancolie. Je voulais en choisir d'autres dans le volume, mais elle préférait toujours ceux-là. Hier elle me les a récités elle-même, et avec toutes les inflexions de voix, avec toutes les intentions que j'y mettais. J'étais ravi. Ces vers, en passant par ses lèvres, avaient acquis une fraîcheur nouvelle. Je lui avais appris à les sentir, à les admirer; elle m'instruisait naïvement à son tour, et m'apprenait à les goûter davantage. Du reste, elle ne néglige aucune occasion d'étendre ses idées, d'accroître ses connaissances, qui, pour une simple fille comme elle, sont vraiment extraordinaires. Elle parle très purement, met l'orthographe comme un commis de bonne maison, et possède quelques élémens d'histoire. Sa conversation est sérieuse. Elle raisonne bien et voit juste. Quel dommage que tu ne sois pas ici! tu en aurais fait en trois mois le plus joli bas-bleu... Qu'est-ce que je dis donc? Elle a la jambe trop bien faite pour se chausser de ces bas-là.

3 mars.

J'ai une singulière nouvelle à t'annoncer, mon cher Léon, un incident imprévu et tout à fait bizarre. Pendant que je m'oubliais dans la félicité, on tramait un complot contre moi, on essayait d'attenter à mes jours, on songeait à me marier.

Il fallait que l'amour m'eût posé sur les yeux son épais et classique bandeau pour que je ne me fusse encore aperçu de rien. Il y a plus de deux mois que cela dure, il y a plus de deux mois qu'on procède contre ma personne par allusions et par insinuations. Ma mère tramait la chose en silence, avec approbation et privilége de son gouvernement, c'est-à-dire de mon père. Par malheur, toutes les précautions oratoires ont été prodiguées en pure perte. On me croyait dûment averti, suffisamment préparé, on a jugé qu'il était temps de s'expliquer, et on a découvert avec effroi que j'étais à cent lieues du sujet et qu'on me faisait tout simplement tomber des nues.

C'est hier que le voile mystérieux s'est déchiré. J'avais fait mon second déjeuner avec ma mère; nous avions causé assez cordialement, et j'allais me retirer, lorsqu'elle me pria de passer dans sa chambre pour lui lire le feuilleton. Cela me surprit. Je n'avais pas lu deux colonnes d'un feuilleton de théâtre qui devait bien plus m'intéresser qu'il n'intéressait ma mère, quand tout à coup la porte s'ouvre, et le domestique annonce Mme et Mlle D... Impossible de m'esquiver. Il me fallait subir cette visite intempestive. Mme D... est une dévote, assez bonne femme, mais qui nuit beaucoup à sa fille en cherchant à la faire valoir. Mlle D... est une jeune personne assez jolie et fraîche comme une rose, selon l'expression consacrée. C'est elle qui avait à la main ce fameux bouquet au bal de la sous-préfecture. Rien que cette circonstance aurait dû me donner l'éveil. Ma mère est très avare de ses fleurs, et le bouquet qu'elle avait fait faire pour Mlle D... était vraiment magnifique. La demoiselle rougit en me saluant. On s'assit, on causa du concert des pauvres, de la loterie des jeunes orphelines, du dernier sermon de M. le curé, et, contrairement à mes craintes, la visite fut courte.

A peine étaient-elles sorties, je reprenais mon feuilleton, lorsque ma mère me dit : « Sais-tu bien que Louise serait un très bon parti pour toi? » Je tressaillis. Ce nom de Louise me va au cœur. Mlle D... porte en effet ce nom qui m'est si cher, mais cela ne m'avait jamais frappé. « Pour moi? dis-je en riant. Je ne pense point à me marier. — Cela m'étonne. — Pourquoi? — Parce que tu as vingt-huit ans, et qu'il est temps d'y penser. » Et alors elle m'énuméra tout le bonheur et tous les avantages dont je jouirais en épousant Mlle D..., qu'on n'entendait pas me contraindre, qu'on me laissait libre de mon choix, mais que Louise (encore Louise!) était une des plus jolies personnes de B..., qu'elle avait été parfaitement élevée, que ce choix conviendrait à mon père, qu'il le lui avait dit, etc. Elle ajouta, en voyant ma surprise, qu'elle me croyait un faible pour cette jeune fille, que c'était avec elle que je dansais de préférence, que c'était auprès d'elle qu'on me plaçait toujours dans les maisons

où nous allions, qu'enfin il était certain que la petite m'avait distingué. Je ne trouvais rien à répondre, je découvrais tout à coup les mille liens imperceptibles dans lesquels on avait cru m'enlacer. Je brusquai l'affaire, honteux que j'étais de mon long aveuglement, et déclarai nettement à ma mère qu'il n'y fallait plus songer. Quelques larmes roulèrent dans ses yeux, la scène tournait à l'attendrissement, et, pour y mettre fin, je jugeai prudent de battre en retraite.

Je fus tout le reste du jour mécontent, préoccupé. Ma mauvaise humeur s'accrut encore de ce que nous devions dîner chez le nouveau président du tribunal : il me serait donc impossible d'aller le soir oublier auprès de Louise la singulière proposition de ma mère. J'étais loin de prévoir le surcroît d'ennui qui me menaçait. Je me rends chez le président, et j'y trouve... qui? Tous les D... du monde. Il y avait M. D..., Mme D..., le fils D..., Mlle D... On passe dans la salle à manger. Notre gracieuse présidente, comme si elle était déjà au courant des projets de ma famille, me place tout juste à la gauche de Mlle D..., côté du cœur. Je ne soufflai mot pendant le premier service; puis je réfléchis que ce silence paraîtrait peut-être plus éloquent que mes paroles, et je me mis à causer avec ma voisine, mais à causer..., on aurait dit que nous étions les meilleurs amis du monde. Mme D... triomphait. Je reconnus trop tard que j'étais tombé d'un excès dans un autre. Ces gens-là vont me croire amoureux de leur fille, et il me sera bientôt impossible de leur persuader le contraire.

Je t'ai écrit pour me remettre un peu l'esprit avant de me rendre chez Louise; mais je suis encore plus contrarié et plus maussade en finissant cette lettre que je ne l'étais en la commençant.

18 mars.

La question du mariage n'était point vidée.

Quelques jours après le dîner dont je t'ai parlé, mon père me prit à part et me dit : « Je vois que tu nous gardes rancune de la proposition de ta mère. » Je me récriai aussitôt et protestai de toute ma force. « Il est certain, reprit-il, que cela te préoccupe, que tu te tiens sur la défensive et que tu t'attends à quelque nouvelle attaque. Tu as tort. Nous n'avions pensé à Mlle D... que parce que tu as toujours eu l'air de la préférer aux autres. Le fait est qu'elle nous convient aussi à tous égards. Si sa dot n'est pas considérable, elle a de bien des côtés des espérances qui valent des certitudes, et elle sera très riche un jour. Elle est jolie de plus, très jolie... Mais je retombe dans les considérations et les réflexions de ta mère. Voici ce que j'ai à te dire de nouveau : je me suis marié à mon goût, tu

te marieras au tien. Choisis qui tu voudras, je te donne carte blanche, et, à cent mille francs près, nous nous entendrons toujours bien. » Je répondis que j'étais jeune encore et qu'un engagement pour la vie m'effrayait. « Ah! c'est cela, dit-il en riant : il y a du sentiment sous jeu. N'en parlons plus. Tu te marieras quand l'idée t'en viendra. C'est une idée qui finit toujours par nous venir. » Là-dessus il me pria de le laisser tranquille et de m'en aller promener.

Il était impossible de me tenir un langage plus franc et plus doux à la fois, de me mettre plus à mon aise. Mon père allait au-devant de mes craintes, il prenait plaisir à me rassurer; il me garantissait la liberté dont il avait usé lui-même. Pourquoi donc cet entretien m'a-t-il inspiré une profonde tristesse que je m'efforce en vain de dissiper?

Oui, il viendra un jour où je me conformerai de moi-même aux conseils que me donnait ma mère; il viendra un jour où je songerai à me marier, c'est-à-dire à choisir la compagne de ma vie, une jeune fille modeste et sage, propre à devenir une femme prudente et sensée, une mère de famille. Je serai maître de mon choix, mais à une condition, c'est que ce choix sera limité, que celle que je choisirai sera d'une certaine classe, occupera une certaine position, aura une certaine renommée, une certaine fortune. On est bien persuadé que, tout en étant libre, je n'en resterai pas moins esclave de l'éducation qu'on m'a donnée, des respects qu'on m'a inculqués, des préjugés qu'on m'a imposés. Tu penses à Louise malgré toi, j'en suis sûr. Elle est belle, douce, spirituelle, distinguée, elle m'aime. Quelle autre réunirait à mes yeux plus d'avantages? Eh bien! je n'épouserai pas Louise. Je n'y aurais même jamais pensé si on ne m'avait parlé de mariage au plus fort de mon amour. Louise elle-même n'en aura jamais l'idée. Elle sait bien, la pauvre fille, qu'elle est de celles qui servent à nos plaisirs, que nous aimons de toute notre âme et que nous abandonnons quand la jeunesse a sonné sa dernière heure. Elle ne se dit pas qu'un jour je l'abandonnerai, elle ne saurait y songer sans mourir. Elle s'étourdit, elle fait comme moi, elle se borne à jouir de ces belles années si fugitives, et elle ferme les yeux afin de ne pas voir celles qui suivront. Quel mépris cependant de pareilles réflexions vous inspirent pour vous-même! Quoi! cette maîtresse si chère, si adorable, qui vous aime d'une affection si désintéressée, qui marchait dans l'innocence et la pudeur, et qui volontairement s'est perdue pour vous; quoi! celle par qui vous existez, qui vous donne chaque soir une heure du ciel et des souvenirs qui vous feront si courte la journée du lendemain; quoi! la femme qu'a choisie votre cœur sera vaincue un jour par la femme qu'aura choisie votre raison! C'est impossible. L'amour proteste contre cette

austère folie. J'épouserai Louise ou je ne me marierai pas. Épouser Louise! Je ne saurais exprimer toutes les émotions que remue en moi cette idée nouvelle. Louise serait ma femme!... Mais serait-elle la fille de ma mère, la mère de nos enfans? Pourquoi ce bonheur a-t-il des aspects qui me font frémir? Ne ris pas de toutes ces contradictions. Songe à la manière dont j'ai été élevé. Je n'ai jamais quitté notre petite ville; mon âme seule s'en est échappée quelquefois à la suite de la tienne. Un homme qui a voyagé, qui a vécu parmi des étrangers et s'est nourri du lait de l'indifférence, cet homme-là peut épouser la femme qu'il aime; mais celui qui connaît trois ou quatre mille sots et en est connu, qui vit depuis vingt ans avec eux et ne les a jamais quittés, celui-là est plus faible ou plus fort. Et encore rarement un homme se décide de lui-même à épouser sa maîtresse. Il faut que la femme y voie son intérêt, son salut, qu'elle l'amène à cette consécration, qu'elle soit assez habile pour faire naître en lui le désir de la retenir à jamais. De ce côté je suis tranquille. Louise n'exigera point de réparation. Ce qu'elle demande, c'est que je l'aime. Eh bien! lâche, enivre-toi de cette fleur, respire son parfum, admire ses nuances infinies, et, lorsque tu en seras rassasié, tu la jetteras, tu la fouleras aux pieds et tu passeras outre!

Je viens de pleurer pendant une grande heure. Voilà de la sensibilité à bon marché et qui rafraîchit. Je ne suis pourtant qu'à demi consolé; je me sens encore sous l'empire de la tristesse. Bah! ce soir Louise avec sa gaieté m'aura bientôt rendu la mienne. Elle est bonne pour cela, n'est-ce pas?

4 avril.

Je ne pouvais plus supporter la mère Morin. Sa présence empoisonnait toutes mes joies, elle ôtait à ma Louise quelque chose de sa grâce et de sa pureté. J'ai déterminé cette charmante fille, non sans beaucoup de peine, à prendre un autre lieu de rendez-vous. Elle a bien pleuré avant de m'accorder cette nouvelle preuve de son amour. Elle m'a confessé naïvement qu'il lui en avait moins coûté de se donner à moi, que ces rendez-vous au dehors l'effrayaient, que c'était comme un pas de plus qu'elle faisait dans une voie mauvaise, et tout cela sans grimaces, avec une simplicité qui m'a ravi et me la rend plus chère encore, s'il est possible. J'ai loué à l'extrémité de la ville un jardin avec un petit pavillon, le tout dans un lieu isolé entouré de terres incultes ou tenues par des jardiniers qui habitent ailleurs. Le soir, on n'y voit jamais personne. Louise s'y rend de chez elle en moins de dix minutes. Je l'attends à un endroit convenu. Elle accourt inquiète et tremblante, regarde de tous côtés, saisit vivement

mon bras, et au bout de quelques secondes nous sommes au gîte. Il n'y a dans le pavillon que deux chambres disposées et meublées de la façon la plus confortable, la plus élégante même. Des volets doubles empêchent qu'on ne voie du dehors s'il y a de la lumière. Le salon est tendu d'une jolie perse verte semée de roses et de lilas. Rien n'y manque. Il y a jusqu'à une bibliothèque. La première fois que j'y vins avec Louise, lorsque son émotion fut calmée, elle admira tout ce luxe et me complimenta sur mon goût. Par malheur je ne pus accepter le compliment. Ce mystérieux réduit a été décoré par les soins d'un de mes amis et à l'intention d'une belle dame qui l'honore de ses bontés. Le nid prêt, la frayeur l'a prise. Elle a mieux aimé continuer à recevoir chez elle son amant, qui est quelquefois forcé de se cacher dans une armoire, comme Charles-Quint dans *Hernani*. Je te conterai cette histoire un autre jour. Il m'a tout cédé au prix coûtant, non sans pousser quelques soupirs de regret. Il est heureux toutefois, m'a-t-il dit, que son œuvre ne soit point profanée par des amours vulgaires. Tu ne peux t'imaginer, mon cher Léon, quelles délices nouvelles a procurées à mon amour ce simple changement d'abri. C'est l'idylle des premiers jours qui recommence. Ici je possède Louise tout entière (car c'est de notre cher pavillon que je t'écris); ici mon rêve est complet, et rien ne me rappelle au triste sentiment de la réalité. Je sens mon amour croître avec le gazon, avec les feuilles des arbres, avec les primevères et les violettes. Que le printemps est beau quand on aime! Louise me quitte d'ordinaire lorsqu'il fait à peine jour. J'avais remarqué que les hommes qui viennent travailler dans les jardins voisins s'en vont à midi pour dîner. Je lui ai persuadé de rester aujourd'hui jusqu'à midi. J'avais hâte d'admirer avec elle le paysage magique qu'on découvre de nos fenêtres et qu'elle n'avait jamais vu encore. Le soleil s'est levé pour nous dans toute sa splendeur. Le ciel était d'un bleu clair qui faisait penser aux anges. Au bas du jardin et presque à nos pieds, la L... roulait son flot tranquille, et sur l'autre rive les maisons, les fabriques, les champs, et plus loin les coteaux qui verdissent émaillés de blanches villas, et au fond, à l'horizon, et comme un cadre d'or, la mer étincelante. Louise se cachait derrière les rideaux, elle n'osait jouir en paix de ces présens du bon Dieu. Elle voit toujours des yeux fixés sur elle, elle craint toujours quelque propos indiscret, non pour sa réputation, qu'elle me sacrifierait de bon cœur, mais parce qu'on pourrait nous tourmenter, troubler notre bonheur, avertir mon père. Vous avez beau dire, messieurs, vous avez beau nous vanter vos femmes intrépides; ce sont toutes ces faiblesses, toutes ces appréhensions qui font la force d'une maîtresse. Je l'aimerais moins si elle était plus brave, et,

quoique nous n'ayons rien à redouter, c'est pour moi un plaisir de plus d'avoir à la rassurer.

Nous avons déjeuné de bon appétit avec les restes du souper d'hier. Elle nous a fait du thé de sa mignonne main. T'ai-je dit qu'elle a une main adorable, longue, blanche, aristocratique, avec de jolis ongles roses? A midi, elle a traversé le jardin et s'est dirigée vers une des issues, car nous en avons deux. J'étais à mon poste d'observation. Il était convenu que je sifflerais si j'apercevais quelque figure humaine. Personne n'a paru. Elle s'est échappée leste et furtive, et je l'ai suivie de l'œil en l'admirant et en lui jetant des baisers perdus. Et maintenant je suis seul et je t'écris; non, je me trompe, en t'écrivant je suis encore avec elle.

8 avril.

Mon père m'a déclaré gravement ce soir qu'une affaire importante exigeait sa présence à Paris, et que, d'autres affaires ne lui permettant pas de s'absenter, il me priait de m'y rendre à sa place. Je fis un prodigieux effort pour ne pas lui sauter au cou. J'eus un silence de résignation qu'il approuva sans doute. Il ajouta qu'il fallait m'occuper le soir même de mes préparatifs, que je partirais le lendemain à midi, et que l'affaire en question me retiendrait au moins huit jours. Il m'a ensuite expliqué la chose, qui, dans ces huit jours, ne me prendra pas beaucoup plus de deux heures.

Tu es trop clairvoyant, mon brave Léon, pour n'avoir pas déjà deviné que le plaisir de te voir et de passer une semaine avec toi dans notre cher Paris, plaisir très vif pour mon cœur, ne saurait cependant motiver suffisamment l'excès de ma joie. Si tu t'es fait cette illusion, il est de mon devoir de la dissiper sans retard. Je ne t'arriverai pas seul, Louise m'accompagnera.

Je te vois ouvrir de grands yeux et solliciter une plus ample explication. Je n'ai rien à te refuser. Dès les premiers mots de mon père, le projet d'emmener Louise s'est présenté à mon esprit. Je l'aime trop, surtout depuis nos rendez-vous du pavillon, pour ne l'avoir point associée sur-le-champ au bonheur que je me promettais. La seule cause d'embarras était le peu de temps qui nous restait. Je courus chez elle, et lui fis brusquement ma proposition. Elle devint toute rouge, ses yeux brillèrent, et elle me remercia de ma bonne pensée; mais de quel prétexte couvrir son départ? Toute la ville le saurait. Elle devait aller travailler le lendemain dans une maison, chez une amie de ma mère. C'était impossible, de toute impossibilité. Je demeurais interdit, je n'avais point prévu d'objections, et, au lieu de me réjouir de mon départ, j'étais prêt en cet instant à m'en désoler. Fort heureusement la mère Morin vint à

notre secours. « Vous êtes des enfans, nous dit-elle, j'ai de quoi parer à tout. » Nous la regardâmes de cet œil brillant qu'on tourne vers un sauveur dans les cas désespérés. Elle nous développa son plan, elle fut admirable d'astuce et de profondeur. Je partirais le lendemain, comme j'en étais convenu avec mon père, par le convoi de midi. Louise aurait pris les devans, grâce au premier convoi, qui part à six heures du matin, et m'attendrait à R..., à la gare. Quant à l'absence de sa fille, elle se chargeait de l'expliquer. D'abord elle se rendrait de bonne heure dans la maison où Louise devait aller. Elle dirait que sa chère petite était trop enrhumée pour sortir, qu'il ne fallait pas compter sur elle avant une quinzaine de jours, que le médecin lui avait commandé l'air de la campagne, et qu'elle irait probablement passer huit jours à R..., chez une de ses cousines. « Mais c'est parfait! » m'écriai-je. Louise, ébranlée, fit bien encore quelques objections; Mme Morin les réfuta victorieusement, alléguant pour raison suprême qu'il était nécessaire qu'une jeune personne vît Paris, qu'elle l'avait vu dans sa belle jeunesse, qu'elle y avait même passé un mois, et qu'elle voulait que l'enfant fît comme sa mère. Louise, qui au fond le désirait encore plus qu'elle, se rendit enfin. Ma joie ne connut plus de bornes, j'étais comme fou. Tu peux en juger : j'ai embrassé la mère Morin.

Aussitôt sa résolution prise, Louise m'a renvoyé, n'ayant pas, a-t-elle dit, une minute à perdre pour tout disposer. C'est à cette circonstance que tu dois ces longs détails; sans cela, tu n'aurais appris par écrit que le dénoûment de l'aventure, et nous t'en aurions conté de vive voix les diverses péripéties. Cette lettre t'arrivera peut-être une heure avant nous. Il est deux heures du matin, mais je ne saurais dormir, et c'est seulement par raison que je vais me mettre au lit.

A bientôt. Les huit belles journées que nous allons passer ensemble! A propos, elle m'a dit qu'elle serait heureuse de te revoir. Heureuse! C'est le mot dont elle s'est servi.

Nous descendrons à l'hôtel qui est en face de chez toi. Retiens-nous une chambre et un salon. Je veux qu'elle passe pour ma femme. Ah! s'il m'était permis un jour de lui donner ce nom!

Fais bien attention qu'il n'y a poésie qui tienne, tu nous appartiens pour huit jours, tu es à nous.

22 avril.

Notre retour à B... s'est effectué aussi heureusement que notre départ. Il semble qu'un être mystérieux, l'amour, dirait un classique, un ange, dirait un romantique, a veillé sur nous pendant ces dix jours et nous a couverts de ses ailes. Un seul instant du voyage

m'a été pénible, c'est celui où je me suis séparé de Louise à l'avant-dernière station. Je suis revenu seul comme j'étais parti pourtant; mais ce n'est pas la même chose. J'allais la rejoindre, je ne la laissais pas. Est-ce donc une créature dont je doive rougir? Y a-t-il à me cacher de l'aimer?

Je t'écris avant de l'avoir revue. Elle arrivera ce soir vers les huit heures.

O mon cher Léon, comme ces dix jours se sont envolés! Je suis accablé et presque triste; mais il faut bien un peu de tristesse après ces grandes joies, comme un peu de pluie après les grandes ardeurs.

Mon père est très content. J'ai fait merveille à Paris, son affaire est terminée. Il m'y enverra encore.

30 avril.

A présent que ma fièvre de bonheur est apaisée, j'éprouve une joie paisible et délicieuse à me rappeler ces dix jours passés à Paris entre elle et toi. Tu la juges maintenant comme elle mérite d'être jugée. Tu ne m'écriras plus que Louise est fort gentille sans doute, mais que mon enthousiasme a sa source dans mon amour seul. Tu l'as observée, cette âme candide, tu l'as étudiée sous tous les aspects; tu en as apprécié les nuances délicates, le charme infini. Je t'ai surpris plusieurs fois fixant sur elle un regard d'étonnement, ne sachant pas si c'était un rêve ou une réalité, si tu avais affaire à la maîtresse ou à l'épouse. Et pourtant tu es un éplucheur! La moindre dissonance te blesse, tu es accoutumé aux sons purs et suaves, et une note fausse te gâte tout le charme d'une jolie voix. Lui en est-il échappé une? As-tu remarqué dans sa tournure, dans son air, dans ses paroles quelque chose qui trahît la grisette de province? Comment a-t-elle fait pour prendre du soir au lendemain ces manières exquises, ce ton du monde, cet aplomb modeste? Sache qu'elle n'est point ainsi à B..., elle s'est faite autre pour Paris. Les femmes se transforment comme par miracle, et en un clin d'œil de bergères se font reines. Elles n'ont pas, comme nous, besoin de s'acclimater dans les hautes sphères : l'air qu'on y respire leur convient tout de suite, ce qui prouve bien que la grâce et la beauté sont et seront toujours leurs seuls titres de noblesse. Je te l'avoue, Léon, plusieurs fois pendant notre séjour à Paris, me sentant dans un milieu plus large que celui de la province, je me suis demandé pourquoi, un jour, il ne me serait pas donné d'épouser Louise. Il est vrai qu'en touchant le pavé de B... et en revoyant la mère Morin, elle est bien vite redevenue elle-même. Elle-même! n'est-ce pas un mérite de plus? Elle est toujours ce qu'elle doit être. Tu admirais le respect

que lui témoignaient les domestiques de l'hôtel; il ne leur est pas venu un moment à la pensée qu'elle ne fût pas ma femme légitime. Et dans nos courses au Bois, comme chacun la regardait! comme on se demandait qui elle était! comme on était surpris de voir une telle femme et de ne pas la connaître!

Nous ne parlons plus que de Paris. Elle a fait des observations qui me confondent, et je ne croyais pas qu'elle eût à ce point le sentiment du beau. Il va sans dire qu'on ne t'oublie pas. Louise a pour toi une véritable affection de sœur mêlée à je ne sais quel instinct de respect. Elle me rappelle tes moindres attentions pour elle, nos causeries dans ton joli salon, nos dîners au Café-Anglais, nos visites aux différens théâtres. Nous renouvelons ainsi par le souvenir toutes les jouissances que nous avons éprouvées, et cette matière inépuisable défraiera pendant bien longtemps tous nos bavardages d'amoureux.

Les feuilles ont fait des progrès en notre absence. Le printemps, qui est d'ordinaire en retard chez nous, parce que nos vents de mer le forcent à se cacher, le printemps a déjà revêtu ce beau manteau d'un vert tendre qu'il garde si peu et qui lui sied si bien. Nous avons de légers brouillards que le soleil dissipe à midi, et alors le ciel est d'un bleu splendide, l'air est tiède et embaumé. Je vais tous les matins faire une visite au pavillon, où je ne trouve pas Louise, mais où je rencontre Charles B..., le jeune homme qui m'a cédé le jardin, et qui à ma prière passe toujours pour en être le véritable possesseur. Il s'est entendu avec un jardinier qui taille les arbres, coupe le gazon, ratisse les allées et renouvelle les fleurs. Quel dommage de ne m'y pouvoir promener avec ma Louise en plein soleil! Mais je cueille un bouquet que je lui offre le soir et que nous admirons ensemble. Pendant que je me livre à cette occupation pastorale, Charles B... se promène en soupirant. Il me parle de sa belle dame qui ne lui cause que des tourmens, et je lui parle de Louise qui ne me cause que des joies.

20 mai.

. . . . . .

Mon père se doute de quelque chose. Il m'a lancé l'autre jour en plaisantant deux ou trois allusions indirectes qui m'ont fait rougir jusqu'au bout des oreilles. Ma mère paraît un peu contrainte avec moi, elle n'ose plus me dire un mot de Mlle D..., qui continue néanmoins de venir assez souvent chez nous. Cela me gêne, je l'évite le plus que je puis, mais je ne peux pas l'éviter toujours. Il y a dans ses fréquentes visites un manque de délicatesse qui me choque au suprême degré. Il est clair qu'elle n'a point renoncé à ses prétentions sur moi et que ma mère les encourage, tout en n'osant plus

m'en parler. Aussi suis-je par momens un peu nerveux et facilement irritable. Ma mère en souffre; je m'en veux alors de la faire souffrir, et, afin de l'en dédommager, j'ai pour Mlle D... quelques égards que celle-ci interprète à sa manière. C'est agaçant. Je ne puis pourtant pas lui dire : « Mademoiselle, je ne vous épouserai jamais. N'y comptez pas. »

3 juillet.

Tu me reproches de ne t'avoir point parlé de Louise dans ma dernière lettre. Que te dirais-je que je ne t'aie déjà dit? Tu as assisté en quelque sorte aux nombreuses découvertes que j'ai faites dans cette nature vierge, dans ce cœur si riche et si fécond. Je jouis maintenant avec délices de tout ce qui m'a dans le premier moment arraché un cri d'admiration ou de surprise. Le bonheur ne se raconte pas. Son uniformité ne plaît qu'à ceux qui le possèdent. On peut dire des amours ce qu'on a dit des peuples : Heureux ceux qui n'ont pas d'histoire!

20 juillet.

Nos ducasses ont recommencé. Chaque dimanche, vers les trois heures de l'après-midi, sur une route pleine de poussière et de soleil, se précipitent des groupes coquets et joyeux, qui en voiture, qui à cheval, qui à pied. On se rend à une lieue ou deux de la ville, dans quelque frais village converti pour ce jour-là en guinguette. Je pars avec un ami, et en arrivant je trouve Louise venue de son côté avec quelques compagnes. On s'aborde, on s'invite, on se promène indéfiniment sur une herbe foulée par deux mille personnes, puis on danse. Je t'avoue que ces fêtes ont perdu à mes yeux leur principal attrait : elles me plaisaient lorsqu'elles étaient l'unique occasion que j'avais de me rencontrer avec Louise, de lui offrir mon bras; elles me sont aujourd'hui un vrai supplice. Tous nos jeunes gens sont au courant de mon bonheur : ils n'en ont point parlé, parce qu'il y a entre les jeunes gens de province un certain accord tacite, une convention de savoir ce qui concerne chacun d'eux et de feindre de l'ignorer; mais quelques-uns se sont hasardés à inviter Louise, et la prudence ne lui permet pas de refuser. Elle leur accorde une contredanse ou une polka. C'est un vol qu'elle me fait; puis, si la plupart ont une délicatesse qui leur défend trop d'empressement auprès de la pauvre fille, il y en a d'autres qui se targuent de sa faiblesse pour lui adresser des propos équivoques. Je la vois quelquefois baisser la tête et se troubler pendant qu'elle danse avec un autre. Mon sang s'allume alors et je serais capable de faire une sottise; mais Louise m'apaise par un regard, elle ne me répète pas ce qu'ils lui disent : au contraire, elle cherche à les excuser, à détruire

mes soupçons, à calmer ma colère. Dimanche dernier, elle n'a pu y réussir. Elle avait dansé avec ce grand et gros Édouard S... dont tu admirais la santé et les airs triomphans lors de ton dernier voyage. Il lui proposa après la danse de prendre quelques rafraîchissemens : elle refusa; il se mit à rire et regarda de mon côté, et Louise devint rouge comme une cerise. Je n'entendais rien, mais je comprenais tout à leurs gestes, au mauvais rire d'Édouard, à la confusion de Louise. Il la laissa enfin. Le soir, en revenant, je voulus savoir d'elle ce que ce gros fat lui avait dit. — Mais rien, répondit-elle vivement.

Cet Édouard S... est connu dans le monde des grisettes de B... pour ses prouesses amoureuses. Il séduit les plus jolies filles et se donne la petite satisfaction de les céder à ses amis, lorsqu'il n'en veut plus. Il a une figure impertinente et lubrique, de grands yeux bleus bêtes, qui étincellent lorsqu'il regarde une femme, une barbe blonde qu'il peigne sans cesse, une main assez blanche qu'il montre avec affectation, et grâce à laquelle il se croit irrésistible. Je sais qu'il a couru après Louise quand je ne pensais pas encore à elle, et qu'il m'en veut mortellement au fond du cœur d'avoir réussi où il a échoué. Il a juré, m'a dit en confidence Charles B..., de me supplanter et d'y parvenir avant qu'il soit longtemps. Je ne fus pas content du silence de Louise. Ajoute à cela que le clair de lune était superbe, qu'il nous a fait reconnaître par des amis de ma famille, et par des dames, qui plus est... Nous nous séparâmes donc assez froidement. Le lendemain, lorsque nous nous revîmes au pavillon, le premier mot qu'elle me dit fut pour me reprocher cette froideur. Alors je lui confessai mes craintes. « Toi jaloux? s'écria-t-elle; va, tu n'as rien à redouter de personne, mais je suis bien aise que tu sois jaloux. Maman dit que c'est la preuve qu'on aime bien et pour longtemps. » Et là-dessus elle se mit à rire, puis elle s'assit sur mes genoux, m'énuméra tous les ridicules d'Édouard, ceux que je connaissais et ceux que je n'avais pas encore remarqués. J'ai honte à présent du sot plaisir que je pris à toutes ces innocentes méchancetés. Je ne l'avais jamais vue si folle et si railleuse; néanmoins, à quelques réticences, à quelques conseils prudens qu'elle m'a donnés, j'ai compris qu'elle craint cet Édouard. Il lui a fait une menace, je ne sais laquelle, et cette menace l'inquiète. Chère enfant! Je lui ai promis de ne plus prêter la moindre attention aux galanteries de mon infortuné rival, et nous avons passé tout le reste de la soirée à rire et à nous moquer de lui.

C'est égal! je n'ai point aimé cette joie qu'elle a témoignée de me voir jaloux. Mme Morin lui souffle toutes ses idées basses et absurdes. Qu'elle est malheureuse d'avoir une pareille mère! Mais avoir une pareille mère et être ce qu'elle est, voilà le miracle.

5 août.

J'ai obtenu un nouveau témoignage de sa tendresse et un des plus charmans qu'elle m'eût encore donnés. C'était dimanche la ducasse d'O... Nous devions y aller, et je m'en réjouissais médiocrement. Elle me dit samedi soir en me quittant qu'elle y renonçait, qu'elle avait un autre projet, et qu'elle me priait de me trouver le lendemain vers onze heures du matin sur la route de C... avec une voiture. Je crus qu'il s'agissait de la fête d'un autre village. Je ne lui avais trop rien demandé, je sais qu'elle aime qu'on lui obéisse aveuglément. Le dimanche, le soleil se leva dans toute sa pompe, et je dus courir longtemps par la ville avant de pouvoir me procurer le véhicule exigé. Toutes les voitures étaient retenues pour la fête d'O... Néanmoins à onze heures j'étais sur la route de C... à l'endroit convenu. Je ne tardai pas à la voir paraître. Sa mise me surprit. Elle avait une robe toute simple, son chapeau le moins coquet, un petit châle de laine. Elle était adorable. « Où allons-nous? » cria le cocher. « Demandez à madame, » lui répondis-je. Elle lui ordonna de nous conduire dans la Vallée-Heureuse. « La bonne pensée, m'écriai-je, et la délicieuse journée que nous allons passer ensemble et seuls! » Elle ouvrit alors un petit panier qu'elle tenait caché sous son châle, et dans lequel il y avait des provisions de bouche, le dîner de deux oiseaux ou de deux amoureux. « Nous trouverons bien des œufs et du lait, » dit-elle pour répondre à mes railleries sur nos modestes provisions. Au bout d'une heure, nous étions arrivés. Nous descendîmes de voiture, nous donnâmes rendez-vous au cocher pour le soir, et de notre pied léger nous nous élançâmes dans la vallée.

Tu ne connais pas la Vallée-Heureuse? Profane! Mais la faute en est à moi, et, puisque tu viens chaque année passer quelques jours dans notre cher pays, je suis un grand malheureux de ne t'y avoir jamais mené. J'en avais parlé plusieurs fois à Louise, qui ne la connaissait pas non plus. Tu vois par quel coup de baguette elle nous y a tout à coup transportés.

La Vallée-Heureuse est une vraie merveille. C'est le fond d'une vaste carrière de marbre où Dieu a fait pousser des arbres, des blés, des eaux et des fleurs. On y descend par un sentier à pic; on longe des murs gigantesques, et l'on se trouve tout à coup au bord d'un ruisseau qu'on traverse sur les débris détachés de la carrière. Tu ne peux t'imaginer quel ravissant tableau se présente alors au regard. De jolis arbres blancs sortent trois par trois d'un sol pierreux. Puis aux pierres succède un fin gazon, et vous voyez se dérouler devant vous une harmonieuse rangée de peupliers d'Italie. Les arbres ne

sont pas tordus comme ceux qui garnissent nos routes, et qui, battus des vents, semblent plus difformes que bizarres. Ici le vent passe au-dessus d'eux : ils se balancent dans toute leur grâce ou se dressent dans toute leur majesté. Avançons toujours. Nous voici dans un bois de jeunes ormes. Le ciel, les champs, les murs, tout vous échappe. On se croirait en pleine forêt, loin, bien loin du monde, et dans le cœur même d'une vaste solitude; mais bientôt un bruit vous éveille et vous attire. C'est l'eau du ruisseau qui se joue dans la roue d'un moulin. Au bout d'un instant, le moulin vous apparaît, et derrière une belle pièce de blé toute jaune avec des touffes de bluets et de coquelicots. O simplicité des champs, calme, repos, silence, que vous nous parlez bien mieux qu'un orchestre de village, et que je préfère cette joie qui sort de nous-mêmes et se répand sur la nature à cette autre joie bruyante qui éclate au dehors et ne peut souvent pas pénétrer jusqu'à nous!

Je faisais admirer à Louise une fleur, chef-d'œuvre de grâce qu'on foule aux pieds, un rayon de soleil sur des feuilles mouillées, l'eau qui écume autour d'un caillou, tous ces mille détails sur lesquels se repose notre vue fatiguée de contempler l'ensemble : elle regardait autour d'elle et m'embrassait pour me remercier. Et comme je lui disais : « Non, non, vois! Que c'est beau, que c'est charmant! » elle me répondait oui, et ne voyait que moi, et m'embrassait encore. Ainsi elle me récompensait du plaisir que je goûtais comme d'un service rendu; elle me savait gré de cette émotion, elle n'était point jalouse de cette vallée enchantée.

Voilà une de ces journées qu'on n'oublie jamais non plus.

Nous avons dîné au moulin. Le repas fut assez rustique, mais le charme était rompu, nous n'étions plus seuls. La meunière, accoutumée à ces visites, s'empressait de nous servir, et ses enfans, trois ou quatre bambins d'un aspect peu séduisant, tournaient autour de nous et nous examinaient comme des bêtes curieuses.

Le jour tombait quand nous nous mîmes en marche pour rejoindre notre voiture. Louise, voyant venir la nuit et peu familière avec la solitude de la campagne, hâtait le pas et ne m'écoutait plus avec enivrement comme dans la matinée. Le cocher nous fit attendre une bonne heure. Elle était effrayée, elle croyait voir passer dans l'ombre des figures sinistres, et se pressait contre moi comme un poussin sous l'aile de sa mère. Enfin nous entendîmes le pas des chevaux; mais, autre sujet d'effroi, notre automédon était ivre. Il avait fraternisé toute la journée dans les cabarets du voisinage. Je fus obligé de monter à côté de lui sur le siége, et de prendre moi-même les rênes. Dès que nous aperçumes les premières lumières de B..., nous descendîmes bien vite, et nous abandonnâmes le cocher au dieu des

ivrognes. Nous revînmes gaiement à pied bras dessus, bras dessous, riant de notre dernière aventure, car d'une journée pareille tout est joie en souvenir, même les désagrémens.

1er septembre.

Je suis en retard avec toi, mon cher Léon. C'est que, depuis une quinzaine de jours, tout le fardeau des affaires m'est tombé sur les bras : mon père est malade. On nous assure que ce ne sera rien; mais au début son indisposition nous a fort tourmentés, ma mère et moi. Elle a commencé par une sorte de faiblesse comme celle qu'il a eue le premier jour de l'année dans notre réunion de famille. L'évanouissement n'a pas été long, il est revenu presque tout de suite à lui; mais, au lieu de se trouver dispos le lendemain, il a continué d'éprouver des douleurs dans la tête, un grand affaissement, bref une impossibilité physique de se livrer à ses travaux accoutumés. Depuis lors il garde la chambre, et se plaint moins du mal que du repos. Pour une nature comme la sienne, l'inaction est une souffrance qui efface toutes les autres. Ma mère lui dit, pour le calmer, que rien ne périclite, que je m'efforce de le remplacer, qu'il sera étonné, lors de sa convalescence, de tout trouver en règle. Il ne lui répond rien, mais il a un sourire amer que la pauvre femme ne comprend pas. Ce sourire semble dire : « Je ne suis donc pas nécessaire? » J'ai voulu passer quelques soirées auprès de lui, dans sa chambre; il ne l'a point permis. Il me renvoie toujours sous prétexte que j'ai besoin de prendre l'air, et qu'un tel excès de travail finira par me faire tomber malade. Ma mère a beaucoup à souffrir de ses impatiences et de ses fureurs contre le médecin; suivant lui, c'est le médecin et non le mal qui le retient dans son lit. A toutes les questions qu'on lui fait sur sa santé, il répond qu'il n'a rien, qu'il ne ressent rien, qu'il serait capable de se lever et d'aller à pied à sa campagne, mais que ma mère le croirait mort s'il mettait seulement ses bottes. Cependant il va mieux. Le docteur n'en convient pas devant lui, craignant qu'il ne lui échappe. Il s'est levé hier pour la première fois. Il n'a pas voulu nous laisser voir combien il était surpris lui-même de son affaiblissement; mais tout le monde s'en est aperçu. Il m'a témoigné beaucoup de tendresse et m'a prié de lui tenir compagnie avec ma mère. Je n'ai donc pu aller chez Louise, qui m'attendait, et qui a été adorable tous ces jours-ci, me parlant de mon père, me tranquillisant, me reposant par sa douce présence d'une aride journée passée avec des chiffres. Que de formes, que d'aspects, que de nuances sait prendre l'amour d'une femme! Elle me dit qu'elle voudrait aller soigner mon père, qu'elle le guérirait, qu'elle s'entend à cela. Chère et bonne Louise! Ah! j'oubliais! mon

père m'a reparlé mariage, très légèrement, il est vrai, mais toutes ses paroles prennent de la gravité dans l'état où il se trouve. Je me suis tu. Adieu. Je veux que cette lettre parte, et elle ne partirait pas si j'entamais cette grande, cette triste question... Adieu.

8 septembre.

Je rentre de bonne heure, il n'est pas minuit. J'en profite pour t'écrire à la hâte le serrement de cœur et les instans d'angoisse que Louise n'a pu m'épargner. Il me semble que j'ignorais encore à quel point je l'aimais. L'amour est ainsi, Léon : à chaque pas qu'il fait, il s'aperçoit avec ravissement qu'il est immense. Malheur à celui qui découvre les bornes de son amour! Il est bien près de ne plus aimer.

Je m'étais rendu au pavillon. Louise tardait. Sa tendresse ne m'a pas habitué à l'attendre. J'avais mis ma montre devant moi sur une petite table, je ne la quittais pas des yeux, je dévorais les minutes et les secondes. On frappe enfin, j'ouvre, et c'est la mère Morin qui se présente à moi. L'idée ne m'était pas venue un seul instant qu'il pût être arrivé quelque chose à Louise. J'attendais et je l'accusais. Je demeurai muet, tremblant, regardant Mme Morin, qui se jeta sans cérémonie dans un fauteuil et se plaignit de la course qu'elle avait faite. « Et Louise? Louise! m'écriai-je. — Ah! elle est dans un joli état, ce pauvre agneau, repartit l'implacable femme; mais c'est votre faute aussi. » Je poussai un cri qui l'effraya sans doute. « Rassurez-vous, poursuivit-elle, ce n'est rien, une misère, un peu de fièvre. Elle voulait se lever et courir jusqu'ici, de peur de vous inquiéter. C'est un ange! Allons, venez, elle vous attend. Mais laissez-moi d'abord examiner tout ça. — Au nom du ciel, interrompis-je, ne perdons plus une minute. »

Je n'avais point permis jusqu'alors que notre paradis fût profané par sa présence. Je hâtai le pas et fis peu d'attention à tout son bavardage, en me rendant du pavillon chez elle. Louise était couchée, pâle, les yeux brillans, avec un air de mélancolie et de souffrance. En un instant, je fus à genoux au pied de son lit. Elle me jeta ses bras autour du cou et appuya sur mon front ses lèvres brûlantes. « Ah! voilà ce que je craignais, s'écria Mme Morin. Je vous avais tant recommandé d'être sage! D'abord, si vous ne vous asseyez pas bien tranquillement, je vous renvoie. Voulez-vous me la faire mourir? » Je pris une chaise, et Louise m'apprit en quelques mots qu'elle n'avait pu se lever le matin, qu'elle avait eu la fièvre, mais qu'elle se sentait déjà mieux. Je parlai d'un médecin, elle prétendit que c'était inutile, et comme j'insistais, sa mère s'écria vivement, pour couper court à la discussion : « Ne nous embarrassez pas d'un médecin, je

sais ce que c'est d'ailleurs, et c'est moi qui me charge de la soigner. Maintenant vous allez vous retirer. » J'obéis, voyant bien que ma présence redoublait l'agitation de Louise. Mme Morin me reconduisit en grommelant jusqu'au seuil de la porte, et répéta ces mots, qui m'avaient si fort troublé : « C'est votre faute. Oh! les hommes! »

Ces mots ne me sortent plus de l'esprit. Je me rappelle aussi certaines réticences, certains regards qui ne devraient plus même me laisser un doute. O mon ami! si Louise... Je ne te l'ai pas dit, je l'ai toujours caché à la pauvre fille; mais je sens qu'un enfant me lierait à elle pour la vie, et que je puiserais dans ce sentiment nouveau, dans le sentiment de la paternité, une force de résolution que je demande en vain à mon amour.

9 septembre.

Elle va mieux. On m'a permis ce soir de passer une heure auprès d'elle. Nous avons causé d'abord bien doucement, à voix basse; puis, de peur de la fatiguer, je lui ai proposé de lui lire quelque chose. Pendant que je lisais, ses yeux se sont fermés, et je baissais le ton, et je la regardais du coin de l'œil. Enfin elle s'est endormie, et je l'ai contemplée longtemps dans son sommeil d'ange.

Je ne me suis encore informé de rien. J'ai préféré garder ma chère espérance.

25 septembre.

Qu'il faut peu de chose pour nous bouleverser! Qu'est-ce que ce bonheur que nous croyons si solide, et qu'un grain de sable ébranle? Tu vas sans doute me trouver absurde. Il n'importe. Je ne suis pas tranquille quand j'ai quelque chose qui me préoccupe, et que je ne t'ai pas confié.

Quoique Louise soit toujours un peu languissante, nous avons repris nos rendez-vous du pavillon. C'est elle qui l'a voulu; elle s'est aperçue que sa mère recommençait à me devenir insupportable. J'avais allumé un bon feu dans le petit salon, car les soirées sont déjà fraîches, et je l'attendais sans trop d'impatience cette fois, mais avec cette tendre et vague inquiétude inséparable de l'amour. Elle arriva toute frissonnante; je la fis asseoir dans un grand fauteuil, bien près du feu, et je pris ses mains dans les miennes pour les réchauffer. Elle fut bientôt tout à fait remise, et nous causâmes gaiement du mal passé. Tout à coup elle me dit : « Sais-tu bien de quoi j'avais peur?... » Ces mots, que j'avais compris, me glacèrent, elle sentit ma main trembler dans la sienne; mais au lieu de m'expliquer là-dessus avec elle, je changeai brusquement d'entretien, et elle s'imagina sans doute que je partageais sa crainte, et que c'était cela qui m'avait fait tressaillir.

J'ai la manie de retourner de cent manières dans ma pauvre cervelle les choses qui m'ont frappé; j'arrive ainsi à donner à des riens des proportions fabuleuses. J'en vins à penser que cette crainte de se voir mère était contraire à la nature, qu'une femme qui s'exprimait d'une telle façon n'aurait point aimé son enfant. Ainsi Louise se croirait vingt fois plus déshonorée par la preuve vivante de sa faute que par sa faute même, et pendant que je me réjouissais d'une espérance incertaine, la mère et la fille tremblaient, comme dans l'attente d'un malheur... Elles respirent maintenant, elles s'étaient trompées, le danger est passé, et moi je souffre sans oser avouer à Louise ce qui me fait souffrir. Ah! que j'aurais besoin de ton amitié, si ingénieuse à m'apaiser, à me distraire! Écris-moi par le prochain courrier; dis-moi que je suis injuste envers Louise, gronde-moi, sermonne-moi, détourne-moi enfin de ces idées funestes. Toutes les raisons que je m'allègue pour la justifier ne sauraient me convaincre : elles auront plus de force quand elles viendront de toi.

15 octobre.

Merci de ta longue et bonne lettre, de tes sages conseils, de tes consolantes paroles. Cette lettre m'a rafraîchi; je l'ai lue lentement, je l'ai savourée comme les fleurs aspirent la rosée du matin, goutte à goutte.

Tu ne te trompes pas; mais qui le croirait? Mon imagination est presque aussi ardente que la tienne. Je sens chaque jour davantage la nécessité d'un travail forcé, d'une fatigue régulière. Tout marche bien en ce moment. Je suis accablé de besogne. Mon père, qui va de mieux en mieux, ne se presse pas de me redemander le sceptre de la banque. . . . . .

8 novembre.

J'ai eu hier avec mon père un entretien que je veux te rapporter. Nous étions seuls après le dîner au coin du feu. Ma mère était allée à l'église pour entendre je ne sais quel prédicateur qui fait tourner ici toutes les têtes. Nous causions avec cet abandon auquel on ne se livre qu'à certaines heures, même entre personnes qui ont toujours vécu ensemble, même de père à fils. Profitant de cette disposition favorable, mon père me dit : « Tu ne penses donc point du tout à te marier? » Je lui répondis que je n'y pensais pas plus que la première fois qu'il m'en avait parlé. « Tu as tort, reprit-il; tu es à un âge et dans des dispositions où il n'est guère prudent d'attendre. Je sais bien ce qui t'arrête; mais je ne me suis marié moi-même, je n'ai épousé ta mère que pour m'arracher à un sentiment qui prenait sur moi beaucoup trop d'empire. » Tu juges de ma surprise et de mon embarras. Mon père n'a jamais eu l'air de me surveiller; il m'a

pour ainsi dire abandonné à moi-même, et, parce qu'il a toujours paru ne rien savoir, j'avais cru jusqu'alors qu'il ignorait tout. Je le regardais à la dérobée : il était plus pâle que d'habitude et presque honteux de s'être hasardé avec moi sur ce terrain-là. Comme je me taisais, il continua : « Rien ne m'obligeait à rompre. Orphelin, possédant quelque fortune, j'étais maître de ma vie; mais il y avait dans mon cœur un bon sentiment qui me sauva. J'adorais les enfans, je désirais un fils, et je ne voulus pas m'exposer à rougir un jour devant lui de sa naissance. » Il pâlissait de plus en plus, et sa voix tremblait. Ce sentiment qui nous est commun, qu'il m'a transmis avec le sang, cet amour des enfans m'attendrit. Je lui pris la main et je la serrai. « Va, reprit-il, je fus bien récompensé d'un effort qui était nécessaire. Celle à qui j'aurais tout sacrifié n'était pas digne du sacrifice : je le reconnus plus tard. Puis tu vins au monde. Tu m'as toujours vu froid et grave depuis que tu as l'âge de raison. Les fils ne se doutent pas de ce qu'il y a souvent sous cette gravité des pères. Toi et le travail, vous m'avez consolé de tout. » Il essuya furtivement une larme, la dernière peut-être qu'il donnait à un souvenir mystérieux et cher. Il faut qu'il m'aime bien, mon pauvre père, pour m'avoir fait un tel aveu, pour avoir triomphé de cette pudeur des vieillards qui leur défend l'expansion comme une faiblesse, et leur fait craindre, en ouvrant leur cœur, de perdre une part de notre estime. « Je n'ajouterai que quelques mots, dit-il enfin. Il y a plus d'un an que tu passes presque toutes tes soirées dehors. Je ne m'en plains pas, mais ta mère s'en afflige, et elle t'aurait déjà entrepris sur ce sujet, si je ne l'en avais empêchée. Arrange-toi pour nous donner quelques soirées. J'ai le pressentiment que nous n'en avons plus beaucoup à passer ensemble. » J'écartai cette idée autant que mon émotion me le permit, mais je vis bien que mon père était frappé. Il m'entretint longuement de sa position, de ses affaires, du grand bien dont j'hériterais et que je saurais accroître, quoiqu'il me laissât entièrement libre de travailler ou d'en jouir. « Cependant, ajouta-t-il, revenant par un détour à son point de départ, je crains pour toi l'inaction autant que je la craignais jadis pour moi. Tu es bien mon fils de toutes les manières. Je n'étais pas aussi banquier à trente ans que je te le parais aujourd'hui. Mon dernier mot sera donc : Marie-toi et occupe-toi. » Il entendit ma mère qui rentrait, me fit un signe et parla politique. Ma mère revenait toute pleine de son sermon et se disposait à nous en rapporter les plus beaux passages, lorsque je me levai. — Est-ce parce que je rentre que tu t'en vas? dit-elle d'un air tendre et fâché. Mon père lui répondit que je ne pouvais rester ce soir, mais qu'il était sûr que je ferais en sorte de passer avec eux la soirée du lendemain. Je le lui promis, j'embrassai ma mère, et me retirai.

J'étais très ému. Ce que je venais d'entendre avait éveillé en moi des idées pénibles : j'avais besoin de recueillement et de solitude; mais Louise m'attendait. Je courus au pavillon, je lui contai les bontés de mon père et ses douces plaintes sur mes absences de tous les soirs. Elle a été la première à me conseiller de me partager entre elle et mes parens. Avec quelle tendresse, avec quelle reconnaissance je l'en ai remerciée! Elle m'a beaucoup interrogé sur mon père, qu'elle n'a jamais vu qu'une fois, m'a-t-elle dit, mais qui lui a plu au premier abord. Hélas! si elle savait, si je lui avais répété tout ce qu'il m'a dit!

Je n'ai pu fermer l'œil. Louise s'est endormie. A la lueur incertaine de la veilleuse, je la regardais avec un vague sentiment de tristesse. Bientôt mon cœur se gonfla, mes larmes coulèrent; mais elles ne l'ont pas réveillée.

24 novembre.

Il nous faut quelquefois, mon cher Léon, expier bien cruellement nos résolutions les plus généreuses.

Je viens de passer une dizaine de jours dans les transports, dans les jalousies, dans les soupçons, dans les tempêtes de l'amour. Mon bonheur est comme foudroyé. Les douces, les calmes, les enivrantes soirées du pavillon ne sont plus à présent qu'un songe évanoui. L'amante craintive et dévouée s'est transformée en maîtresse capricieuse et absolue. Je ne la reconnais plus, si ce n'est à mon amour, amour étrange, qui semble s'accroître de ce qui devrait le détruire. Autant j'ai été heureux par Louise pendant une année, autant je souffre par elle depuis ces dix jours. Elle le sait, je le lui ai dit, je le lui ai répété mille fois : elle n'est plus même accessible à la pitié. C'est une maladie sans doute, une crise douloureuse qui passera. Je retrouverai celle que j'aime, celle que j'ai perdue, la Louise que tu connais... Mais je me laisse entraîner à des plaintes incohérentes, et j'oublie que je ne t'ai rien dit et que tu ne peux me comprendre. Je vais essayer de mettre un peu d'ordre dans mes idées, et de remonter avec toi le triste chemin que j'ai parcouru. Je sens que je ne pourrai marcher bien vite, et que je m'arrêterai plus d'une fois pour me plaindre, pour accuser le sort, pour pleurer dans tes bras.

Tu n'as pas oublié que je te disais dans ma dernière lettre que Louise avait très bien compris ma position vis-à-vis de mon père. Elle avait été au-devant de mon désir, désir très naturel et dicté par un devoir; elle m'avait permis de partager mes soirées entre elle et ma famille. Le lendemain, je reçois un petit mot d'elle. Malgré ce dont nous étions convenus, elle me priait de venir le soir au pavillon; elle le voulait, il le fallait. — Je fus très surpris et en même temps très inquiet. J'avais promis à mon père de rester avec lui le soir, je ne pouvais manquer à cette promesse. D'autre part, l'in-

sistance de Louise me troublait. Lui serait-il arrivé quelque malheur? Avait-elle besoin de moi? Je lui répondis deux lignes. Je lui disais qu'elle savait bien à quoi je m'étais engagé envers mon père, que je n'étais pas libre de ma soirée, mais que, si elle voulait se rendre au pavillon vers cinq heures, je m'y trouverais, et que nous causerions jusqu'à six. A cinq heures, j'étais près d'elle. Je ne puis te dire le déluge de reproches dont elle m'accabla : j'étais un homme sans foi, mon père n'exigeait rien, c'était un prétexte pour me détacher d'elle, il y avait déjà longtemps qu'elle s'était aperçue de quelque chose; je ne l'aimais plus, elle me haïssait, et mille autres folies semblables... La nouveauté de ce langage me bouleversa et m'empêcha de lui répondre. Je l'avais quittée raisonnable, je la retrouvais insensée. La première confusion passée, j'essayai de la calmer : tout fut vain. « Ah! m'écriai-je enfin, je reconnais l'œuvre de ta mère. Il n'y a qu'elle qui puisse t'inspirer contre moi des soupçons aussi ridicules. » Elle m'imposa silence, me défendit d'insulter sa mère, qui valait mieux que moi, parce qu'elle était sincère! Je fus pris en ce moment d'un soudain transport de fureur, et, sans prononcer un seul mot, je me précipitai vers la porte. Elle s'élança, s'attacha à moi et éclata en sanglots. Je ne trouvais plus une parole, j'étais muet, et elle pleurait toujours, entremêlant ses larmes de cris et de soupirs. Nous restâmes ainsi près d'une demi-heure. Enfin je fis un effort, et d'une voix tremblante et ferme en même temps : « Louise, lui dis-je, nous nous expliquerons demain; je ne le puis maintenant. » Elle retint tout à coup ses larmes et me dit : « Préparez vos réponses. J'ai bien des questions à vous faire. » Je ne répliquai rien, et nous nous quittâmes. Il était l'heure du dîner. Je courus chez moi, et, chose bizarre, dès que je fus à table, je retrouvai toute ma présence d'esprit, et causai presque gaiement et avec un entrain inaccoutumé qui ravit mon père. Ma mère remarqua seulement que j'avais la figure enflammée. Heureuse contrainte qui m'arrachait un moment à moi-même! Dès que je fus seul dans ma chambre, la pensée de Louise m'envahit tout entier. Je souffris tout ce qu'il est possible de souffrir quand à une certitude cruelle se joint une incertitude mille fois plus cruelle encore. Que lui avais-je fait? Comment expliquer ce changement extraordinaire? Qu'avait-elle à me reprocher? Hélas! dix jours se sont écoulés depuis cette première scène, et je cherche encore inutilement quel est mon crime; par instans je me demande si nous ne sommes pas fous tous les deux. Je passe chaque nuit des heures entières à réfléchir, à creuser ce problème, à me poser cette question terrible : Louise n'est-elle pas l'ange que j'avais entrevu? Était-ce mon amour qui lui prêtait cette douceur céleste, cette raison charmante? Je t'en prie, écris-moi que ton ad-

miration pour Louise n'était pas une complaisance de l'amitié; redis-moi ton étonnement de découvrir en elle tant de qualités inattendues. Une lettre, quelques lignes, je te les demande en grâce pour me rappeler à moi-même et au juste sentiment des choses, car je ne vis plus depuis dix jours. Ah! plutôt je vis, puisque je souffre. C'étaient le bonheur, le calme et sa tendresse qui étaient le rêve et l'illusion!

Mais il faut que je reprenne mon récit. Tu ne sais rien encore, c'est-à-dire que tu sais tout, le changement de Louise : qu'importe le reste? Tu n'y verras qu'une suite de scènes bizarres et terribles où nous te paraîtrons les personnages fantastiques de quelque conte allemand.

Le lendemain, je me rendis au pavillon à l'heure ordinaire. Louise n'y était pas. J'attendis : personne. Je courus chez elle, et ne trouvai ni elle ni sa mère. Je revins au pavillon : elle y était, et me querella tout d'abord, parce que j'étais en retard. Je me jetai à ses genoux, je mouillai ses mains de mes larmes, et la suppliai en sanglotant de ne point prolonger mon supplice. Elle fut ébranlée, et me dit d'une voix émue : « Écoute, Francis, j'ai tout appris; tu as le projet de me quitter. » Je pris le ciel à témoin que je n'y avais jamais songé, et qu'en vain ma raison le voudrait, que mon cœur n'y consentirait pas. Elle persista à ne pas me croire, elle s'efforçait de me persuader à moi-même que j'étais infidèle; elle me demandait des preuves d'amour qu'il m'était impossible de lui donner, qui la perdraient de réputation, qui me forceraient à un éclat, à rompre avec ma famille, à frapper mon père et ma mère au cœur, par exemple de la conduire à mon bras le dimanche dans les endroits les plus fréquentés de la ville, ou bien de tout quitter, de partir le lendemain pour Paris, d'y séjourner un mois, et de nous rendre après en Italie ou en Suisse. Il faut savoir, comme toi, l'ardente passion qu'elle m'inspire pour comprendre qu'avec nos habitudes et dans la situation où nous nous trouvons vis-à-vis l'un de l'autre, elle ait pu seulement manifester de semblables exigences. Il est vrai qu'elle n'a pas plus tôt exprimé un de ces désirs absurdes qu'elle y renonce d'elle-même, mais c'est pour en concevoir un autre, et je ne fais que changer de tourment. J'emploie le raisonnement pour combattre les argumens de la folie. Quand je suis parvenu à lui démontrer clair comme le jour que je ne puis aimer qu'elle, elle en convient, et prétend qu'elle n'est pas jalouse. Elle s'humilie un instant; elle tombe à mes pieds, elle me demande pardon de ses bizarreries. Je respire, mais un quart d'heure ne se passe pas sans que la querelle recommence. Et, je te le répète, cela dure depuis dix jours, et je cherche en vain le fil de ce laby-

rinthe où elle se plaît à m'égarer. Il n'y a point d'issue. Auparavant nous nous entendions à demi-mot : un regard, un sourire, un geste, me suffisait. Je ne la comprends plus maintenant, et j'ai renoncé à la comprendre, car il faudrait aborder le premier cet affreux sujet, et attiser ainsi moi-même le feu qui me consume. Ah! que tout ce que j'avais éprouvé jusqu'ici était chétif et misérable! On ne connaît vraiment l'amour que lorsqu'on a subi toutes ces tortures. Je travaille cependant, je bois, je mange comme si de rien n'était. On ne s'imaginerait pas, à en juger par l'extérieur, que tout n'est en dedans que désolation et que trouble. Je plaisante même encore quelquefois. Hier Mme D... et sa fille sont venues passer la soirée avec ma mère. J'ai causé chiffons avec la jeune personne. Seulement je tressaillais toutes les fois qu'on l'appelait Louise. Louise! comment ce nom appartient-il à une autre? Te le dirai-je, Léon? et ne va pas te récrier sur la perversité de notre cœur, ne va pas me faire rougir d'un tel aveu,... ces colères sans objet, ces reproches sans motif, ces menaces sans but, toutes ces scènes folles et violentes ont donné à ma passion une intensité nouvelle. J'attends la rage et les pleurs avec plus d'impatience que je n'attendais auparavant les douces paroles et les douces joies. Si tu savais comme en ces momens-là ses caresses sont brûlantes, comme elle répare ses torts, comme ses baisers essuient mes larmes! Il n'importe, ce sont des plaisirs qui troublent, qui dessèchent, qui corrompent. Je ne veux plus de ces ivresses monstrueuses qui ne sont faites que pour les cœurs blasés. Je redemande ma Louise, ma Louise des premiers jours. Cette vierge folle n'est pas ma Louise... Ah! qu'ai-je dit? Je ne me pardonne pas de t'avoir traduit ces émotions honteuses; mais j'ai voulu ne te rien cacher. Tu es de sang-froid, tu découvriras peut-être la cause qui m'échappe, tu me donneras peut-être le mot de cette cruelle énigme. J'attends une lettre de toi, comme un homme qui traverse un désert de feu attend la source qui doit le désaltérer.

3 décembre.

J'ai enfin découvert la cause de la démence de Louise : je n'y devrais voir encore qu'une preuve de son amour; mais le coup est porté, elle est descendue de cet autel au pied duquel j'étais prosterné en adoration. Elle n'est plus à présent pour moi qu'une femme qui m'aime follement, et dont j'ai pitié.

Le bruit de mon mariage avec Mlle D..., qui court la ville depuis deux mois, est parvenu à l'oreille de la mère Morin. Celle-ci n'a pas manqué d'en informer Louise et de lui donner les instructions qu'elle a jugées nécessaires. Louise, livrée à elle-même, m'aurait demandé une explication franche et loyale; je me serais justifié, et

mon amour pour elle serait sorti plus fort de cet éclaircissement. Au lieu de parler, elle s'est tue; elle s'est abandonnée à toute la frénésie de ses soupçons jaloux, dont je ne pouvais deviner la source. Elle m'a rendu très malheureux... ah! malheureux surtout de sentir amoindrie l'admiration que j'avais pour elle!

Depuis quelques jours, tout est très calme. Louise semble fatiguée des efforts qu'elle a faits pour se montrer ce qu'elle n'est pas. Je pense même qu'au fond elle en est un peu honteuse. Elle m'a confessé sous le sceau du secret qu'elle se repentait d'avoir suivi les conseils de sa mère, et elle m'a supplié en même temps de lui jurer que je ne me marierais jamais. « Je n'y songe nullement, lui ai-je répondu, et je n'y ai jamais songé; mais je croirais manquer à ce que je dois à mon père en prenant un engagement pour l'avenir. » Elle a détourné la tête, elle a pleuré amèrement et en silence. Je l'ai consolée, je l'ai rassurée, je lui ai juré de l'aimer toujours. Alors elle a levé sur moi ses grands yeux humides... Que son regard était touchant! qu'elle était belle d'humilité et d'espérance! Ah! Léon, j'avais tort de dire que je l'aime moins. Je l'aime autrement, voilà tout. Si mon amour est moins enthousiaste, il est peut-être plus tendre. Je la regarde comme une faible créature qui a besoin de protection, et je me sens plus fort et meilleur d'avoir à la protéger.

15 décembre.

Mes pressentimens me trompent rarement. Ce n'était point sans raison que j'éprouvais pour la mère de Louise cet éloignement insurmontable. Tu te rappelles les impudentes poursuites d'Édouard S..., ce Joconde de province si fat, si beau, si bête, qui passe si gracieusement de la brune à la blonde. Il n'avait pas renoncé, à ce qu'il paraît, au plaisir charmant de me supplanter dans le cœur de ma maîtresse. Les difficultés de l'entreprise ont même prêté à son désir une énergie, une ténacité, dont j'étais loin de le croire susceptible. N'ayant pas réussi auprès de la fille, il avait tourné ses batteries du côté de la mère, et il comptait bien arriver à son but par cette voie détournée. J'ignore de quel espoir il l'a bercée, s'il lui a promis, comme il le fait souvent, qu'il épouserait un jour sa fille, ce qui de sa part n'a jamais l'air trop invraisemblable, parce qu'étant sans parens, sans souci de l'opinion, il paraît capable de tout pour se satisfaire. J'ignore s'il a tenté la voie plus commode des cadeaux et des promesses d'argent. Toujours est-il que la mère Morin l'aime aujourd'hui autant qu'elle me déteste. Il y a trois mois qu'ils sont d'intelligence, et qu'elle fait chaque jour quelque nouvelle tentative en sa faveur. Louise, en revenant du pavillon, le retrouvait presque toujours causant avec sa mère. Alors ils avaient recours aux plus

lâches ruses, aux plus perfides insinuations pour ébranler le cœur de l'innocente fille. Elle leur défendit de prononcer mon nom : ils n'en devinrent que plus acharnés contre moi. Indignée de ces persécutions et à bout de patience, elle a enfin déclaré à sa mère qu'elle la quitterait, si Édouard S... remettait jamais le pied dans la maison. Mme Morin a tremblé, et, avec toute sorte de soupirs, de larmes, de grimaces, a prétendu qu'elle n'avait jamais eu d'autre but que d'épargner à sa chère enfant les chagrins que je lui préparais. Là-dessus elle lui a conté que mon mariage était résolu. Telle est l'origine des premiers doutes de Louise. Elle a perdu la tête, elle a cru tout ce qu'elle redoutait et s'est laissé diriger par sa mère. J'ai surpris l'autre jour Mme Morin causant au coin d'une rue avec Édouard, qui s'est enfui à mon approche. On m'avait déjà donné avis de leurs sourdes manœuvres. Fort de ce nouvel indice, j'ai éclaté, j'ai reproché à Louise sa longue dissimulation, et c'est alors qu'elle m'a tout raconté, me jurant qu'elle ne me cacherait plus rien. J'ai exigé qu'elle allât s'établir seule dans une petite chambre que j'ai louée, et elle y a consenti sans trop de résistance.

Voilà où nous en sommes, mon cher Léon. Tout cela a réclamé plus de temps que je n'en mets à te l'écrire. Il y a eu bien des tiraillemens, bien des déchiremens. Les moindres faits se compliquent dans la vie de mille détails d'exécution dont le récit serait fastidieux, mais qui servent toujours cependant à éclairer l'ensemble. Cette pauvre fille aime sa mère : elle a jugé comme moi la séparation nécessaire; mais elle ne s'en est séparée qu'en pleurant. Moi-même, au dernier moment, j'ai senti comme un secret remords. Il me semblait que je faisais aussi une mauvaise action. En prenant de pareils droits sur Louise, je me suis imposé des devoirs que je ne remplirai peut-être jamais... Non, Louise ne peut plus être ma femme !

Quoi qu'il en soit, elle est installée d'hier dans sa chambrette. Elle dit qu'elle est heureuse, mais elle est triste. Et moi !...

2 janvier 185...

Toutes les peines de l'amour s'évanouissent devant une de ses joies. L'amour nous ravit aux tristesses d'hier, nous dérobe celles de demain; le présent lui suffit. Une soirée comme celle que je viens de passer auprès de Louise rachèterait une année entière d'ennuis, de souffrance et de désespoir.

18 janvier.

Cette séparation ne pouvait durer longtemps. Deux jours ne s'étaient point écoulés que la mère et la fille étaient déjà réconciliées. On me l'a caché d'abord, puis un soir on m'a tout avoué, et l'on

m'a sans peine amené à consentir au rapprochement. J'ai fait plus que d'y consentir, j'ai pardonné moi-même à la mère Morin, et c'est en revenant de chez elle que je t'écris, car le pavillon n'est plus à moi. Cédant à un nouveau caprice de sa belle dame, Charles B... me l'a repris.

Je suis triste et découragé. Dès que la passion nous force à faire quelque concession à notre dignité personnelle, notre conscience se hâte de nous en punir. Je n'aurais jamais dû revoir la mère de Louise. Louise elle-même en a été surprise sans se l'avouer et m'en estime moins peut-être. J'ai manqué d'énergie, je devais tenir bon; mais l'homme est ainsi fait, il s'arrête volontiers aux demi-partis et tranche rarement dans le vif. Si une résolution prise n'engageait que notre avenir;... malheureusement elle peut engager l'avenir de toute une famille. J'ai une mère aussi, moi, et combien je l'aime, combien je la vénère, surtout depuis que j'ai sous les yeux un si terrible objet de comparaison! Au revoir. J'ai la tête en feu...

20 janvier.

Ah! mon ami, viens, accours si tu es libre. Un affreux malheur nous a frappés. J'étais si loin de le prévoir, que je suis comme étourdi de ce coup de foudre, et que je cherche autour de moi un appui qui me manque. C'est toi. Viens. Mon père est mort...

Que nous nous connaissons peu, mon cher Léon! Est-ce donc la douleur de le perdre qui devait m'apprendre à quel point je l'aimais? Mon père est mort! Ah! viens, viens, je t'en conjure.

2 février.

Ta présence nous a été d'un immense secours à ma mère et à moi pour supporter ces premiers jours de douleur. Que je plains ceux qui n'ont pas un ami qui, après de pareilles pertes, essaie d'arrêter vos larmes, et, n'y pouvant réussir, pleure avec vous! Ma mère est bien plus abattue et bien plus morne depuis ton départ. C'est elle qui m'a dit de ne point tarder à t'écrire pour te remercier d'être accouru quand je t'appelais. Elle ne te connaissait pas, mon cher Léon; elle sait maintenant que tu es un frère pour moi.

Ma pauvre mère! Elle m'est devenue plus chère aussi. Je mesure la place que mon père occupait dans sa vie au vide qui s'est fait autour d'elle. Elle l'a passionnément aimé. Les volontés de mon père étaient les siennes, ou plutôt elle s'était habituée à penser, à vouloir comme lui. Elle se trouve tout à coup livrée à elle-même; elle se trouble, elle chancelle, elle cherche toujours le guide qui la dirigeait. Par momens elle semble vouloir remettre entre mes mains le pouvoir que mon père avait sur elle. Je suis à ses yeux le chef de

la maison : elle ne fait rien sans me consulter, et quand je repousse une déférence qui ne m'est pas due, elle pleure. Ah! mon père avait raison, il est doux d'être aimé ainsi! Il a été largement récompensé de la victoire qu'il a remportée sur lui-même. Son exemple me parle bien plus haut à cette heure. La douleur m'a mûri, Léon. Quand l'avenir se présente à moi, je ne détourne plus la tête, j'éprouve au contraire le besoin de le regarder bien en face, cet avenir qui m'impose des devoirs et peut-être des sacrifices. Je me dis souvent, quand nous sommes tous deux silencieusement assis, ma mère et moi, à chaque coin de la cheminée, elle plongée dans ses regrets, car ses regrets seront désormais sa vie, moi m'abandonnant déjà à des réflexions personnelles, — je me dis : Mon père s'est conduit de telle manière, et il a trouvé le bonheur, et il a rempli dignement sa tâche, et il est parti, ne laissant après lui qu'une trace d'honneur et de vertu! « A quoi penses-tu donc, Francis? me demande alors ma mère en dévorant ses pleurs. Il ne faut pas t'absorber ainsi. Tiens, lis-moi le journal. » Et elle me tend la feuille d'une main tremblante, et je la prends en fondant en larmes, et je me jette au cou de ma mère, et je lui jure de remplacer autant qu'il sera en moi celui qu'elle a perdu.

15 février.

J'ai vu hier Louise pendant quelques instans, et pour la première fois depuis la mort de mon père. Elle m'avait écrit pour réclamer cette entrevue. Elle a été charmante, bonne et tendre, et m'a fait pleurer en pleurant elle-même. Ces larmes-là lui seront comptées.

Elle voulait que nous convinssions d'un jour pour nous revoir. Je n'ai pu lui rien promettre. Quand je m'absente hors de mes heures de travail, ma mère s'agite, s'inquiète, et je la trouve en rentrant plus sombre encore et plus souffrante. Si j'allais la perdre aussi! Quelquefois sa pâleur m'effraie.

25 février.

La famille D... a été parfaite pour nous lors de notre malheur. Tu as vu toi-même, pendant ton court séjour parmi nous, de quels soins délicats, de quelle vive sympathie Mme D... et sa fille ont entouré ma mère. J'étais plus tranquille quand elles étaient là : elles savent l'une et l'autre trouver ce qu'il faut dire à une personne accablée de douleur, elles savent l'arracher aux pensées trop pénibles. Mlle D... surtout a l'art d'occuper ma mère sans lui faire l'injure de chercher à la distraire. Eh bien! depuis quelques jours, ces dames ne viennent plus du tout. Je m'en étonnais l'autre soir devant ma mère, lorsqu'elle me regarda fixement et me dit que je devais en savoir la cause. « La cause? dis-je très surpris. Je t'assure que je n'en sais rien. Mme D...

est-elle malade? Leur serait-il arrivé quelque chose? » Je prononçai ces derniers mots avec une certaine vivacité. Ma mère me tendit la main et reprit : « Tu as raison de t'intéresser à eux, ils s'intéressent beaucoup à nous. Ce sont les meilleurs amis que nous ayons, et si Mme D... consultait son cœur, elle serait toujours ici; mais tu n'as pas oublié les propos qu'on a tenus. Mlle D... a vingt-deux ans. On désire la marier, et je sais un jeune homme qui ne se présente pas, parce qu'il croit qu'on te la réserve. La mère craint donc, en venant trop souvent chez nous, d'accréditer elle-même un bruit qui nuit à l'établissement de sa fille. » Je ne répliquai pas un mot, et je me repentis trop tard d'avoir provoqué cette explication. . . . .

Louise a repris ses humeurs et ses caprices. C'était inévitable du moment où elle retournait chez sa mère. Toutes les deux m'ont parlé hier de Mlle D..., avec laquelle on s'obstine à me marier. J'ai répondu avec une certaine impatience : elles ont persisté à ne pas me croire. Louise a osé me reprocher d'avoir embrassé Mlle D... le jour de la mort de mon père. Tu sais qu'il est d'usage chez nous d'embrasser ses plus intimes amis dans ces momens de douleur. J'ai été indigné : la médisance, pour trouver sa pâture, n'est donc point arrêtée par un cercueil encore ouvert!

Il y a huit jours que tu devrais avoir cette lettre, mais je n'ai pu trouver un moment pour la terminer. Je voulais d'ailleurs t'entretenir avec quelque détail d'un incident qui est survenu et d'une sottise que j'ai faite : je dis sottise, imprudence serait plus juste, et peut-être même ni l'un ni l'autre terme n'est-il le vrai; enfin tu vas en juger.

Ma mère ne s'est point encore remise et ne se remettra jamais complétement du coup qu'elle a reçu. Elle n'a plus d'appétit, elle maigrit à vue d'œil. Sa pâleur prend par instans des teintes vertes qui ne me laissent pas maître de mon inquiétude. Samedi dernier, vers midi, elle s'est trouvée beaucoup plus mal. Quelques affaires me réclamaient, elle allait rester seule et ne se souciait guère de voir nos parens, qui d'ailleurs nous délaissent un peu depuis que notre maison est triste. Je ne réfléchis pas, je courus chez Mme D..., et la suppliai de se rendre sans tarder avec sa fille auprès de ma mère. Elle y consentit aussitôt de fort bonne grâce, et nous sortîmes tous trois ensemble. J'étais tout à la joie que j'allais causer à la pauvre malade. Quand ma mère nous vit entrer, sa figure rayonna : elle me remercia par un sourire, le premier qui eût effleuré ses lèvres depuis notre malheur, et me dit de retourner à mon bureau et de la laisser seule avec ses bonnes amies. Tout cela m'avait paru fort naturel, et je n'y voyais rien de grave. Que j'étais loin de penser aux conséquences que devait avoir mon innocente démarche! Les

hommes sont des sots, mon cher Léon : une petite fille donnerait des leçons de savoir-vivre au plus fort d'entre nous; mais, trêve de réflexions, laissons parler les faits.

Ces deux dames sont revenues tous les jours voir ma mère et s'installer auprès d'elle. Je les en ai remerciées chaque fois avec effusion. Il est certain que ma mère va mieux, et qu'elles seules réussissent à la soulager. Hier, ma correspondance expédiée, et comme je me sentais un peu las, j'entre un moment dans le salon. Ma mère était seule avec Mlle D.... La jeune personne s'était agenouillée à ses pieds sur un coussin et lui montrait je ne sais quel point nouveau. Elle ne m'entendit pas entrer et continua l'explication commencée. Enfin le regard que ma mère jetait sur moi lui fit tourner la tête. Elle m'aperçut, se leva toute confuse, et reprocha à ma mère de ne l'avoir pas prévenue. Je la saluai et lui dis avec un peu d'émotion : « Ah! mademoiselle, je vous devrai le rétablissement de ma mère. Continuez, continuez, je vous en prie. » Et en disant cela je lui tendais la main. Elle la prit, la serra faiblement. Cette pression légère, imperceptible, m'avertit, m'éclaira. Je restai muet. Je comprenais enfin que cette jeune fille avait vu dans mon empressement à réclamer son aide l'aveu d'un sentiment que je n'éprouvais point. Par bonheur elle se remit aux genoux de ma mère, et je saisis un prétexte pour sortir du salon.

Je comptais bien que le soir ma mère me parlerait de ce qui s'était passé. Elle ne m'a pas dit un mot de Mlle D... Seulement elle s'est montrée pour moi plus tendre et meilleure que jamais.

Voilà ce qui m'arrive, mon cher Léon. Les D... sont persuadés que j'épouserai leur fille; il est évident que ma mère s'en flatte au fond du cœur, et il est sûr que par ma démarche imprudente je leur ai donné lieu de croire ce qu'ils désirent. L'assiduité de ces dames auprès de ma mère est, à l'heure qu'il est, la nouvelle de toute la ville. Je parierais que le jour du mariage est décidé, que le chiffre de la dot est fixé, et qu'on me fera peut-être demain les complimens d'usage. Je suis furieux, car enfin je songerais à me marier que je ne choisirais point Mlle D... Et pourquoi non? N'est-elle point dans les conditions les plus avantageuses, les plus convenables, les plus sortables? N'est-elle pas jolie? n'est-elle pas?... Elle m'est odieuse. Je lui en veux de sa facilité à me croire épris d'elle. C'est une petite sotte. Son serrement de main est d'une hardiesse qui doit donner beaucoup à penser. Je ne l'épouserai certainement pas; mais comment réparer le tort que je lui ai fait? Je l'ai compromise aux yeux des sots, et cela en récompense du service qu'elle m'a rendu en se dévouant à la santé de ma mère! Il serait étrange pourtant que je fusse obligé de l'épouser pour les cinq ou six visites que nous lui de-

vons. Je ne puis te dire de quelle humeur je suis! Et ma pauvre Louise qui est adorable depuis deux jours, et qui m'a demandé bien humblement pardon de tout le mal qu'elle m'a fait! Écris-moi, conseille-moi, dis-moi de quelle façon je dois m'y prendre pour détromper les D... et ma mère. Il est grand temps.

6 mars.

Tu as raison, j'étais fou d'en vouloir à Mlle D... parce qu'elle m'a témoigné un intérêt plus vif que je n'aurais souhaité. Rien ne prouve en effet qu'elle m'aime. Elle a toujours été très attachée à ma mère; son embarras en ma présence s'explique tout naturellement : elle est une jeune fille, et je suis un jeune homme. Si elle m'a serré la main, c'est qu'elle est franche et qu'elle a obéi à un sentiment de sympathie qui peut très bien exister sans amour. C'est après tout une personne modeste, naïve, bien élevée, une compagne telle que mes parens m'en voulaient une. Elle a puisé dans sa famille tous les principes de délicatesse et d'honneur que j'ai puisés dans la mienne. Sa mère est bonne et pieuse comme ma mère, son père est honnête et grave comme était mon père. Qu'elle ait rêvé que je l'épouserais un jour, il n'y a là rien d'impossible. Nous nous convenons, comme on dit. Ce qui le prouve, c'est que tout le monde y a pensé avant nous. Par malheur pour elle, et pour moi peut-être, je n'y penserai jamais. Par malheur pour elle?... Décidément je suis un fat.

Je ne puis cependant supporter l'incertitude où je suis. Qu'espère-t-on de moi? Je voudrais m'expliquer franchement avec ma mère, et je crains d'aborder le premier cette question délicate. Au fond, c'est mon imagination seule qui lui prête des intentions cachées. Il est possible qu'elle se berce toujours de ce mariage, mais rien ne trahit sa pensée. Je l'ai même mise inutilement sur la voie, elle s'obstine à ne point faire un pas et à m'observer. Oh! les femmes! oh! ma tendre et adroite mère! Il serait néanmoins cruel de lui dire : « Tu te flattes que j'épouserai, mais je n'épouserai pas. » Laissons-lui donc quelque temps encore cet espoir que je ne lui ai pas donné, et que je serai bien forcé de lui enlever un jour ou l'autre.

Je suis sorti cette après-midi avec elle. J'étais heureux de la sentir s'appuyer sur mon bras après avoir craint un instant de la perdre aussi. Notre amour pour nos parens s'accroît et s'attendrit pour ainsi dire lorsqu'ils marchent vers leur déclin : il semble que nous rendions à leur vieillesse un peu de cet amour protecteur et passionné qu'ils ont prodigué à notre enfance.

Notre première visite revenait de droit à la famille D.... Nous

avons été reçus très simplement, très amicalement, mais aussi sans cet empressement de mauvais goût avec lequel on accueille un futur gendre. Je leur ai su bon gré de cette réserve. La jeune personne était sortie. J'ai dit, comme je le devais, que je regrettais de ne pouvoir lui renouveler tous mes remerciemens, que je n'oublierais jamais ce qu'elle avait fait pour nous. Mme D... allait répondre, et j'attendais cette réponse avec une certaine curiosité pour voir un peu comment elle interprétait mes paroles, lorsque M. D... mit fin aux complimens en nous proposant de visiter sa serre. Il faut te dire qu'il a la passion des fleurs, mais une de ces passions en dehors, bavardes, prodigues d'exclamations, et qui se satisfont sur le premier venu. Ce jour-là, le premier venu, c'était moi. Je plains celui qui épousera sa fille.

27 mars.

Selon toi, je commence à moins aimer Louise? Hélas! mon cher Léon, je te jure que je le voudrais; mais je ne suis pas de ces heureux mortels qui cueillent toutes les fleurs et tous les fruits d'un amour, et l'abandonnent quand ils l'ont dépouillé. J'ai aimé, j'aime Louise de toute mon âme, et jamais une autre n'occupera la place qu'elle occupe. Il est possible que je sois un jour forcé de renoncer à elle : je l'ai prévu dès le commencement de notre liaison, je le prévois aujourd'hui plus clairement encore; mais, quoi qu'il arrive, et je le dis avec douleur, on n'aime pas ainsi deux fois. Cet amour n'a pas été seulement une passion, ç'a été presque une vertu. Je me suis senti meilleur du jour où il est né. Je lui ai dû des exaltations et des ivresses qui m'ont élevé au-dessus de moi-même. Louise était digne d'être ma femme, et pourtant je serais libre que je ne l'épouserais pas, et cela pour mille raisons que tu sens, que je t'ai dites, et pour d'autres que je ne puis te dire... Enfin je l'aime uniquement, elle m'est plus chère que ma mère elle-même, et il faudra pour me détacher d'elle un effort qui pourra bien me briser.

Je reprends ma lettre. La crise que je pressentais se déclare. Ma mère, vaincue par mon silence calculé, a enfin abordé un sujet qui nous occupait l'un et l'autre, et que, pour des motifs différens, nous n'osions entamer ni l'un ni l'autre. Elle m'a parlé de Mlle D... Voyant ma froideur et devinant le cours de mes pensées : « Écoute, me dit-elle avec une vivacité qui ne lui est pas habituelle, je serai franche avec toi; te voir son mari est ce que je désire le plus au monde. Je n'imagine personne qui te convienne davantage, et je suis sûre qu'au fond tu lui rends aussi cette justice. Si tu ne te maries pas maintenant, tu ne te marieras jamais. Va, ne m'interromps pas, je sais bien ce qui se passe dans ton cœur; mais il ne s'agit pas de toi seu-

lement, il s'agit aussi d'elle. Elle t'aime, je m'en suis aperçue, et tu as dû t'en apercevoir toi-même. Elle refuse tous les partis qui se présentent, quelque avantageux qu'ils soient. Il y en a un des plus sérieux que ses parens la pressent d'accepter, et qui lui convient à tous égards. L'incertitude où nous la laissons, l'espérance qu'elle garde en secret, et que diverses circonstances ont encore fortifiée, peuvent l'entraîner à un refus qui compromettrait son avenir. Il faut que tu te décides. Dis un mot, dis-moi que tu ne penses pas à elle, et je me charge de lui ouvrir les yeux. » Une émotion involontaire, étrange, que je ne puis m'expliquer encore, me troublait, me dominait, et je ne trouvais rien à répondre. Elle reprit plus doucement : « Tu as été témoin de sa tendresse filiale, de son dévouement pour moi. Elle m'a sauvée du désespoir. Je ne suis pas assez aveugle pour croire qu'il n'entrait pas dans les soins qu'elle me rendait un secret désir de te plaire : je ne lui en garde pas moins une très vive et très sincère reconnaissance; mais, je te le répète, ce que nous lui devons nous impose l'obligation de la détromper. » Et comme elle vit que j'allais prononcer son arrêt, elle tressaillit, me regarda bien en face, et d'une voix faible et suppliante : « Réfléchis, Francis, ne te hâte pas. C'est la femme qui te convient, c'est à elle que ton père avait songé pour toi. Tu me rendras réponse demain matin. » Elle me prit les mains, m'embrassa en pleurant et se retira dans sa chambre, fatiguée qu'elle était de sa journée et de l'effort qu'elle avait fait pour avoir avec moi cet entretien décisif.

A peine fus-je seul que je regrettai mon irrésolution, et je fis même un pas pour aller dire à ma mère qu'il était inutile d'attendre jusqu'au lendemain. La crainte de l'affliger m'arrêta. Mécontent, irrité contre moi-même, je pris mon chapeau, et je courus chez Louise, quoiqu'il ne fût pas encore l'heure dont nous étions convenus la veille. J'étais près d'arriver, lorsque j'entrevis sur le seuil un homme que quelqu'un reconduisait, et qui s'enfuit à mon approche. « Vous n'étiez pas seule, » dis-je en entrant à la mère Morin. « Non, me répondit-elle en devenant toute rouge et en prenant son air insolent. Est-ce qu'il n'est plus permis de recevoir ses amis? » Je pris une chaise et m'assis au coin du feu. « C'est Édouard S... que vous reconduisiez, » repris-je après un instant. « Et quand cela serait? répliqua-t-elle avec une audace dont je n'avais pas eu d'exemple depuis qu'elle s'était réconciliée avec sa fille. M. Édouard est un bon enfant qui recherche ma société, et qui est plus franc que vous. Oui, oui, j'y vois clair à présent, vous voulez vous marier, quoique vous prétendiez toujours que non. Je le disais encore ce matin à ma fille : les hommes tristes aiment le mariage; ton monsieur Francis te plantera là, et tu auras l'affront d'en être quittée. »

J'étais tremblant et muet de fureur, et j'allais me retirer lorsque Louise arriva. Elle devina tout du premier regard. « Vous vous êtes disputés? » s'écria-t-elle en courant à moi. La mère Morin raconta avec volubilité et de la façon la plus infidèle ce qui s'était passé entre nous. « Je ne te crois plus, lui répondit Louise d'un air courroucé. Venez, Francis. » Elle m'entraîna dans sa chambre, et elle commençait à justifier sa mère, lorsque celle-ci se mit à rugir, et Louise me quitta brusquement pour tâcher de l'apaiser. Je sortis à mon tour de la chambre, et leur annonçai que je ne resterais pas une minute de plus. Louise m'entoura de ses bras, et me retint de force. Pauvre fille! elle aurait dû me laisser partir.

Tu sais qu'il y a longtemps que je souffrais du milieu où j'étais obligé de la voir. Jusqu'alors, elle s'était détachée pure et claire dans mon cœur sur le fond sombre de toutes ces impuretés. Le moment où elle m'en paraîtrait souillée devait lui être fatal. La jeune fille qu'on m'offre pour femme, qui m'aime, m'apparut alors dans toute la fraîcheur de sa virginité, dans tout le calme de son innocence. J'ai toujours aspiré à une vie honnête et réglée, l'amour ne me l'avait pas donnée, le mariage me la promettait. Les paroles de mon père retentissaient encore à mon oreille, le désir de ma mère m'entraînait sur une pente où je me laissais glisser de moi-même. Que te dirai-je? Je me sus bon gré de ma force de caractère, je pensai que les plaisirs avaient fait leur temps, que le devoir commençait, enfin toutes ces choses éternelles que la raison allègue au cœur qui résiste. Je ne réfléchis pas : le ciel m'est témoin que je n'ai pas réfléchi un instant! Ce fut comme une série d'émotions involontaires et rapides, comme un panorama de la vie qui me passa devant les yeux. Je me couchai, et dormis une heure d'un sommeil paisible.

J'ai dit ce matin à ma mère que je la priais d'aller demander pour moi la main de Mlle D... Ma mère m'a sauté au cou, m'a remercié, m'a béni. Elle ira dès qu'elle sera habillée. Je suis remonté dans ma chambre pour terminer cette lettre écrite à bâtons rompus, et dont le commencement ne prévoyait pas la fin. Je suis effrayé de ma détermination. Je n'ose penser à Louise, je n'ose penser à moi-même. Est-ce donc ainsi, est-ce par surprise que l'homme doit régler définitivement son avenir? Les résolutions graves se prennent-elles si légèrement? Ce mariage se fera-t-il? N'est-il pas temps encore de courir auprès de ma mére, de la retenir, de lui expliquer?... Non, j'ai rejeté, comme un fardeau trop lourd, ma part de responsabilité, je me suis livré : qu'on dispose de moi. N'est-ce pas, après tout, comme cela que bien des jeunes gens se marient?

4 avril.

Tu le prévoyais, cela devait finir ainsi. C'est ainsi que finissent tous nos amours. L'âme a seulement une certaine pudeur qui lui défend d'accepter le change sans quelques façons. Le temps remédie bien vite à tout cela. Dans quinze jours, j'adorerai celle qui doit être ma femme, et l'idole d'hier sera oubliée. Telle est la substance de la lettre que tu m'as écrite, et que je viens de relire.

Plût à Dieu que cela fût vrai! plût à Dieu que mon âme fût ainsi faite! Je te jure par tout ce qu'il y a de plus sacré que j'en serais ravi, et que, loin d'affecter une fausse tristesse, loin de ménager une transition d'hier à demain, je t'écrirais : « C'en est fait! je n'aime plus Louise. Cette amourette n'est déjà plus qu'un bouquet de la veille qu'on a oublié de mettre dans l'eau. Je le garderai un jour sur mon cœur, tout fané qu'il est, pour qu'on ne m'accuse pas d'une trop facile inconstance, et demain ces fleurs flétries iront mourir dans le ruisseau qui coule devant ma porte. »

Non, je te le répète, ce qui serait vrai d'un autre ne saurait l'être de moi. Je n'ai pas été pétri de cette argile. Louise m'est plus chère que jamais, et ne peut cesser de m'être chère. Son souvenir me suivra désormais comme l'ombre suit le corps. C'est en rompant avec elle que je sens la chaîne qui m'unit à Louise pour toujours; c'est en la quittant que je comprends que je ne puis m'en séparer; c'est en me jurant de ne plus la voir que je devine qu'elle sera toujours présente dans mon cœur. J'ai obéi, en me décidant à cette rupture, à un sentiment respectable en soi, à un sentiment vulgaire, à ce besoin qu'on éprouve à une certaine heure de trancher ces liens que le monde condamne, et qui paraissent n'avoir d'autre raison d'être que le plaisir. C'est force selon les uns, faiblesse selon les autres. Ceux-ci me diront : Il est lâche de renoncer librement à ce qu'on aime; ceux-là : Il est beau de triompher de soi et de se sacrifier au devoir. Que m'importe? Le blâme m'est aussi indifférent que l'éloge. Je ne sais jusqu'à quel point les idées qu'on m'a inculquées dès l'enfance ont contribué à la détermination que j'ai prise. Ce que je sais fort bien, c'est que je me suis senti tout à coup dans un milieu où je respirais un air malsain à l'âme, et que j'ai voulu monter plus haut, au risque de me blesser. Je me suis élevé, mais la blessure saigne.

Tu as tort aussi de croire que la difficulté de rompre, les raisons à donner, les reproches à essuyer, les larmes à faire couler sont les secrets motifs qui m'inspirent cette appréhension et cette tristesse. Tu te trompes : je n'ai éprouvé aucun embarras à rompre avec Louise, car tout est rompu, et les choses se sont même passées assez tran-

quillement. Je ne lui avais rien promis; elle s'attendait depuis longtemps au coup que je lui ai porté. Elle en a été ébranlée, mais elle s'est remise aussitôt. Elle m'aime pourtant; oh! elle m'aime comme personne ne m'aimera jamais! Je te quitte un moment. Je te raconterai cela tout à l'heure.

C'était hier, 3 avril 185... C'est une date à mettre sur une tombe. Je l'attendais. La mère Morin allait et venait, plaignait sa pauvre chère enfant, qui rentrerait mouillée. Elle ouvrait de temps en temps la porte pour voir si elle arrivait et lui porter un parapluie. Cette odieuse mère a des tendresses inouies : elle vendrait sa fille, mais elle se dépouillerait de son unique robe pour la couvrir. Louise rentra tout essoufflée; elle avait couru et n'était presque pas mouillée, ayant mis son châle sur sa tête. Mme Morin prit le châle et le secoua. Louise interrogea sa mère du regard, vint à moi, et me dit : « Qu'est-ce que vous avez donc? » J'éprouvais en effet une sorte de défaillance. J'avais préparé ce que je devais dire, mais je ne m'en souvenais plus. « Louise, lui dis-je enfin brusquement et faisant un effort suprême, il faut nous quitter. » Elle s'arrêta, pâlit, chancela, et s'appuya contre la table. Sa mère jeta le châle, courut à elle, et la reçut dans ses bras. Elle surmonta bien vite cette émotion, et me dit d'une voix étranglée : « Vous vous mariez? — Oui. — Je le savais. » Elle se dégagea des bras de sa mère, reprit son châle, le parapluie, et se dirigea vers la porte. « Où allez-vous donc? m'écriai-je. — Chez Édouard S..., répondit-elle d'un ton bref. Mon amant me quitte, il faut bien que j'en prenne un autre. » Et elle sortit.

Que j'étais loin de m'attendre à ces mots affreux! Ah! Léon, ils ne sont pas d'elle. Elle a compris qu'il lui fallait cesser d'être elle-même pour me punir, pour se venger. Elle n'a pas voulu me laisser emporter le souvenir de son désespoir. J'étais résolu à la frapper au cœur, mais je ne croyais pas qu'elle me rendrait ainsi blessure pour blessure. J'étais préoccupé de la douleur que j'allais lui causer, je n'avais point songé à celle que j'allais ressentir.

Sans essayer de son pouvoir sur moi, elle court se livrer à un autre! Et à qui?... Au regret de l'avoir perdue devait donc se joindre en moi le remords de l'avoir dégradée! Elle!... Louise!... elle deviendrait!... Ah! je ne puis... Pardonne-moi toutes ces faiblesses, je n'ai pas d'orgueil devant toi, je te laisse voir toutes mes larmes.

Le reste ne fut pas long. Dès que Louise fut sortie : « Je l'avais toujours prédit, reprit sa mère en larmoyant. Elle ne voulait pas me croire... » Je l'interrompis du geste, et tirant de ma poche vingt billets de mille francs : — Madame Morin, lui dis-je, voici vingt mille francs que je vous prie de faire accepter... Je n'aurais pas osé les lui donner à elle-même; mais de vous peut-être... » J'étouf-

fais, et je ne pus prononcer un mot de plus. L'œil de cette femme étincela, sa figure s'éclaircit. « Ah! monsieur Francis, s'écria-t-elle en s'emparant des billets, c'est bien, c'est bien à vous d'agir ainsi. Je l'ai toujours dit à Lisa, vous êtes un bon jeune homme. Vous vous mariez. Eh bien! quoi! tous les jeunes gens ne finissent-ils pas par se marier? Mais il n'y en pas beaucoup qui nous laissent de pareilles consolations. Vous serez heureux en ménage, monsieur Francis, vous méritez d'être heureux... » Je t'épargne la suite de ses remerciemens et de ses bénédictions. J'en avais le cœur soulevé de dégoût. Je tirai la porte et m'enfuis.

Le soir, je me rendis avec ma mère chez Mme D... Ma demande a été agréée. Les parens sont enchantés, la jeune fille heureuse et fière. Elle vint à moi, me tendit franchement la main avec un regard plein d'une douce reconnaissance, et sa mère me dit de l'embrasser. Je déposai d'un air contraint un froid baiser sur ce front pur et chaste. Nos parens jouèrent au whist. Le fils D... faisait le quatrième. Elle s'assit près de ma mère, et moi de l'autre côté, pour les conseiller. A un moment de la soirée, elle appuya sa main sur le dos de la chaise qui nous séparait, et je ne sais comment je pris cette main. Au bout d'une heure, toutes ces figures honnêtes étaient épanouies, celle de ma mère rayonnait. M. et Mme D... me regardent déjà comme leur fils. Cette jeune fille est la grâce et la pudeur même; elle a de l'affection pour moi. Tout le monde approuvera notre union, nous serons heureux.

10 avril.

L'homme est fait pour changer, et s'accoutume vite aux révolutions les plus graves. Si le passé d'hier vit encore dans notre cœur, notre extérieur n'en trahit rien; le sourire est déjà sur nos lèvres, que les larmes ne sont point séchées dans nos yeux. Que nous sommes étroits et misérables! Je n'ose presque plus me trouver seul un instant avec moi.

Nous allons tous les soirs chez les D... Je les avais mal jugés : ce sont de très braves gens, simples, bons, et dont la vie intime a je ne sais quoi d'antique et de patriarcal. M. D... ne m'a pas redit un mot de sa serre ni de ses fleurs. Je crois que s'il m'en a tant accablé lors de notre première visite, c'est qu'il était embarrassé, qu'il cherchait un sujet d'entretien, et qu'il s'est jeté à corps perdu sur celui-là, Il admire toujours ses roses, il s'arrête pour les contempler, mais il n'en parle pas. Je lui sais gré à présent de ce sentiment sincère des grâces de la nature. C'est un homme ordinaire, mais c'est un homme; j'aurai là un beau-père comme je ne l'espérais pas. Quant à Mme D..., elle est excellente, un peu dévote : je ne lui en fais pas

un crime. Elle a l'air de m'adorer, et je suis quelquefois confus de ses effusions maternelles. Ma future (je ne puis me résoudre à l'appeler Louise), ma future commence à s'observer, à m'observer, et à se régler sur moi. Elle a saisi bien vite, avec son coup d'œil de jeune fille, que je ne me livre pas. Pendant que je fais le whist de son père, elle me regarde à la dérobée, d'un air curieux et inquiet. Elle est bien gracieuse et bien jolie. Léon, je me demande si j'ai le droit de la tromper. Elle mérite d'être heureuse, et elle ne saurait l'être avec moi. Je me sens pris par momens d'une pitié profonde pour cette innocente enfant qui va me confier sa vie et son bonheur. Je craindrais seulement de la rendre plus malheureuse encore en me retirant. Il me semble du reste qu'elle a compris vaguement ce qui se passe en moi, et qu'elle est satisfaite de la part que je lui accorde. Elle a redoublé de soins et de tendresse envers ma mère : elle l'embrasse toujours sur le front. Hier, ma mère lui a demandé pourquoi; elle a rougi et n'a rien répondu. Tu as remarqué souvent que j'ai tout le haut de la figure de ma mère. Pauvre petite!

12 avril.

Elle est la maîtresse d'Édouard S... Un de mes amis l'avait vue au bras de ce fat, et m'en avait charitablement prévenu. Je connais Louise, et je n'ai pu le croire; maintenant que mes yeux m'ont convaincu, je ne le crois pas encore. J'ai vu Édouard S... entrer à neuf heures chez elle et en sortir à minuit. J'ai passé ces trois heures à errer, à me cacher, sans quitter des yeux cette porte que j'ai franchie tant de fois l'esprit joyeux, le cœur léger. Quand il est sorti, j'ai été sur le point de courir à lui, de le souffleter, de m'assurer du moins si c'était vrai, car je doute toujours. Louise avilie jusque-là, consolée du soir au lendemain! Je la connais, te dis-je, ce n'est pas possible.

Oui, c'est possible; mais en se perdant sans retour elle n'en est pas moins restée elle-même. Elle a voulu se venger, comme je te le disais, et c'est pour se venger qu'elle s'est avilie. Elle me connaît aussi : elle sait que mon cœur ne lui a jamais reproché en secret qu'une seule chose, la faute qu'elle a commise pour moi. Oui, Léon, j'étais insensé à ce point. J'étais si jaloux de sa pureté, que l'amour même qu'elle me témoignait me paraissait une tache. Juge de ce que j'éprouve. Louise est une maîtresse comme les autres! J'apprends à la mépriser avant d'avoir désappris à l'aimer. Au contraire, je l'aime mille fois davantage. Ma passion s'était comme assoupie par la certitude de sa constance; voilà qu'elle se réveille et me dévore. Je n'y résiste plus, je souffre trop; je ne serai point l'auteur de mon désespoir éternel, je ne serai point mon propre bour-

reau. Que sont les considérations fausses et ridicules qui m'ont éloigné de ma maîtresse auprès de ce sentiment impérieux qui me ramène à elle? L'amour est la seule étincelle divine qui reste en nous; plutôt que de l'éteindre, ne vaut-il pas mieux en être consumé? Je suis libre encore, je puis épouser Louise, et ma mère nous pardonnera quand une fois elle l'aura connue. Nous quitterons B..., ma mère ne s'y plaît pas. D'ailleurs ma sotte condescendance pour nos usages eût fait le malheur de trois personnes, celui de Louise, celui de Mlle D..., le mien, car Louise n'a jamais cessé de m'aimer. Elle n'est point la maîtresse d'Édouard S... Elle l'a reçu peut-être sur les conseils de sa mère, elle l'a reçu pour m'inspirer de la jalousie, pour tenter ce dernier moyen. J'ai encore eu ce matin l'occasion d'apprécier toute l'élévation de son caractère. Je l'oubliais, j'ai la tête perdue : elle m'a renvoyé ces vingt mille francs, avec quelques lignes où son cœur s'efforce en vain de ne point parler. Elle a défendu à sa mère de rien recevoir de moi, elle lui a juré de la quitter pour toujours, si elle acceptait la moindre chose. Je suis allé chez la mère de Louise, je l'ai suppliée de les reprendre, de le cacher à sa fille; mais Mme Morin était encore épouvantée de la colère de cet agneau, elle n'a rien voulu entendre. Louise était absente. Si elle était rentrée en ce moment-là, mon sort serait fixé; que dis-je? il est fixé. Mon sort est de l'aimer. Nous fuirons ensemble, nous irons te rejoindre à Paris; mon absence apprendra tout à ma mère. Tu ne recevras cette lettre que lorsque j'aurai décidé Louise à s'enchaîner irrévocablement à moi.

Il est huit heures : je partais pour me rendre chez Louise, on me remet ta lettre. Tu arrives, tu accours, appelé par ma mère, qui a voulu me faire une surprise, dis-tu. Elle t'invite à mon mariage, qui doit se conclure très prochainement. Oh! je devine : elle a lu dans mes regards le drame affreux qui se joue au fond de mon cœur; elle a besoin d'un auxiliaire, elle t'appelle à son aide. Oh! ne viens pas, ne viens pas! Maudite soit notre amitié si elle me détourne de la route que j'ai choisie! Ne viens pas, je t'en conjure... Mais ma lettre est inutile maintenant, il est trop tard. N'importe! je te l'envoie, elle t'arrêtera peut-être.

28 mai.

Ma mère et ma femme me prient de t'écrire pour te remercier de ce long mois que tu nous as consacré. Qu'elles sont loin de soupçonner le service que tu leur as rendu! Elles l'ignoreront toujours, mon cher Léon. Elles ignoreront toujours qu'elles te doivent, l'une son mari, l'autre son fils.

Quant à moi, j'ai aussi des remerciemens à t'adresser. Maintenant

que mon sang est calmé et que j'ai triomphé de ma jeunesse, je reconnais que je te dois beaucoup selon le monde. Tu m'as retenu au bord du gouffre, comme on dit. Ta voix a dominé la forte voix de mon cœur; tu m'as ramené à la raison et au mariage. D'ici à un an peut-être je t'en saurai un gré infini, dans dix ans je l'aurai oublié. Oui, je gage que dans dix ans je serai assez banquier pour cela. Alors tu t'admireras dans ton ouvrage et tu t'écrieras : « Que j'ai bien travaillé! Quel égoïste j'ai fait! Cet homme se perdait dans les sentiers solitaires de l'amour, et je l'ai remis dans le grand chemin de la fortune. Son père lui a laissé un million, il en a trois aujourd'hui... »

Pardonne, mon cher Léon. Le foyer jette encore quelques étincelles; mais ce feu-là brûlait dans une chambre secrète où personne n'est entré que toi. Tu n'as pu l'éteindre entièrement malgré tous tes soins. Sois tranquille cependant, je veille, j'y jette de l'eau de temps en temps. Il n'y a plus à craindre d'incendie.

La chose qui m'est le plus pénible, qui me coûte le plus, c'est cette duplicité de tous les jours dont il me faut user envers Louise. Louise! Elle m'a dit hier devant ma mère que je prononçais son nom plus doucement que personne, et elle m'a prié en m'embrassant de le répéter. Des larmes brûlantes ont roulé dans mes yeux, et je suis sorti après avoir dit à plusieurs reprises avec un accent passionné : « Louise! Louise! ma chère Louise! » Ma mère vient toujours à mon aide en ces circonstances et m'excuse auprès de la crédule enfant. Tu as vu sa naïveté, sa douceur, le penchant qu'elle éprouve à m'aimer. Ah! elle méritait un autre sort! Elle se livrait tout entière, elle n'aspirait qu'à confondre son âme avec la mienne, à tout voir par mes yeux, à s'identifier avec moi, à réaliser cette union intime dont elle s'était fait un devoir; mais elle sent bien qu'une barrière invisible nous sépare. Elle n'en conçoit pas de soupçons, elle croit que ce doit être ainsi, que ses rêves ont été trop loin, que le mariage n'a pas d'autres joies que ces joies brutales dont elle souffre, dont elle rougit, car il m'eût fallu l'aimer pour les purifier à ses yeux. Elle m'aime avec toute la délicatesse, avec toute l'idéalité de sa nature. Loin de chercher mes caresses, elle les fuit. Un secret instinct l'avertit que je ne suis pas tout à elle lorsque je la tiens dans mes bras. Ah! mon ami, j'ai quelquefois horreur de ce mensonge, et je suis sur le point de tout lui révéler.

Je travaille sans relâche. Le soin de ma fortune me prend douze heures par jour. Le soir, quand je viens me reposer auprès d'elle et de ma mère, je m'étends sur un grand fauteuil, je ferme les yeux, et elle saute comme un enfant sur mes genoux. Alors elle joue avec mes cheveux et me regarde de ses yeux profonds, comme

pour étudier ce qu'il y a pour elle de mystérieux en moi. Elle a souvent des gaietés charmantes; elle se dédommage des années de contrainte qu'elle a passées dans sa famille. Il paraît que sa mère lui recommandait sans cesse de se tenir droite et d'être modeste, et que son père était un peu sévère. Elle les aime de tout son cœur et prétend qu'ils ont eu raison de ne pas la gâter.

Il n'y a du reste presque rien de changé dans nos habitudes. La maison est ce qu'elle était avant mon mariage. C'est le même tableau, mais égayé d'un rayon de soleil. Elle est douce et timide comme ma mère, ingénieuse et craintive comme les femmes qui ne sont pas aimées. Elle croit pourtant que je lui donne tout l'amour que je lui dois. Elle me remercie d'être bon et de l'aimer. J'insiste là-dessus pour me justifier. Oh! si mon cœur eût été libre, comme ce bouton à peine entr'ouvert se fût richement épanoui! C'est une âme que j'empêche d'éclore. Elle est ma femme, je l'aime comme une sœur, et je ne pourrai jamais l'aimer autrement... Je me rappelle qu'il y en a une autre... Pardonne-moi, soutiens-moi.

17 juin.

. . . . . .

Tu le vois, tes conseils portent leur fruit. Les choses d'intérêt, les questions d'argent me préoccupent et me passionnent. J'ai même cherché les émotions du jeu. J'ai consacré deux cent mille francs à des opérations de bourse. Les bénéfices ont presque doublé cette somme. Je suis très heureux. Ma mère et ma femme admirent et respectent cette fièvre factice que je me suis donnée. L'ardeur du gain est aujourd'hui une noble et sainte ambition jusque dans le sanctuaire de la famille. Les idées de l'humanité ont varié là-dessus depuis un siècle du noir au blanc. Au fond, je me sens bien misérable lorsque j'ai attendu pendant vingt minutes, avec une angoisse que j'accrois à plaisir, le cours de la Bourse.

Et cependant cela me fait du bien, cela m'arrache à moi-même. Il est bien entendu que nous ne songeons nullement à jouir de notre fortune. Nous sommes deux fois millionnaires, et nous vivons comme de petits rentiers, d'une vie simple, mais digne toutefois et exempte des sordides économies de la province. J'ai des chevaux. Ma femme ne s'en sert pas, ma mère non plus. Elles sortent à pied quand il fait beau, elles ne sortent pas quand il pleut. Notre deuil, encore récent, nous empêche de recevoir. J'aurais été heureux de procurer à ma femme quelques distractions, quelques plaisirs d'amour-propre. Ce sera pour l'hiver prochain. En attendant, je te prie de me choisir, avec le goût qui te distingue, une jolie parure diamans et rubis, le collier, les boucles d'oreilles, la broche, le bra-

celet. Tu peux aller jusqu'à vingt mille francs. C'est pour le jour de sa naissance. Elle n'est pas difficile du reste, la chère enfant, et une rose que j'aurais cueillie dans le jardin de son père lui ferait autant de plaisir qu'un million de pierreries.

Quant à moi, je ne sors jamais, excepté le dimanche, où nous allons à notre campagne. Là je respire de l'air pur pour toute la semaine. Louise court dans le parc et va aux vêpres à W... avec ma mère; elles reviennent me prendre, et nous retournons dîner à B..., elles très satisfaites, moi presque attendri du bonheur que je leur procure et qui me coûte si peu.

Adieu et toujours merci. C'est toi qu'elles devraient bénir.

25 juillet.

J'ai entendu aujourd'hui une parole qui m'a ému jusqu'au fond du cœur. J'étais seul avec M. D... dans sa serre; il voulait me montrer une rose qu'il voit bleue, et qui n'est ni bleue ni rose. « Francis, me dit-il en me serrant furtivement la main, j'avais craint un instant pour le bonheur de ma fille. On m'avait donné plus d'un méchant avis sur votre compte. J'ai eu raison de n'y point ajouter foi; Louise m'assure tous les jours qu'elle est bien heureuse. » Je restai immobile et ne répondis rien. Faut-il donc si peu de chose pour le bonheur d'une femme? Qu'est-ce que ce bonheur que je donne et que je ne partage pas? Elle ne voit pas ma tristesse. Elle me croit absorbé par de vils calculs d'intérêt, et elle me pardonne; elle ne me pardonnerait pas si elle savait... J'étais en proie à ces réflexions lorsqu'elle est accourue toute rouge et me présentant son front à baiser. Sa mère, qui venait avec la mienne, semblait dire en nous regardant : « Comme ils s'aiment! »

Ainsi nous faisons bon ménage par malentendu.

4 août.

Ma femme est souffrante depuis quelques jours. Je m'inquiétais de la voir perdre ses fraîches couleurs. Ma mère m'a rassuré en souriant : elle croit, elle espère... Oh! un enfant! Cette joie qui m'a été refusée lorsque je l'appelais de tous mes vœux me serait accordée maintenant! D'où vient que j'ai reçu cette nouvelle presque sans émotion, tandis qu'autrefois?... C'est qu'alors je sentais qu'un enfant eût été entre elle et moi un lien plus fort; c'est que je comprenais que, pour reconnaître mon fils, j'aurais eu le courage de consacrer mon bonheur devant Dieu. Je devrais déchirer ce bout de papier : je m'étais juré d'ensevelir ce passé dans mon cœur et de n'y pas même laisser d'inscription. Je ne le puis. Elle est toujours présente à ma pensée, non comme un désir, non comme un regret, mais

comme un remords. Qu'est-elle devenue? Quelle est la vie que mon abandon lui a faite? J'ai peur de m'en informer, je tremble qu'on ne me l'apprenne; je crierais à celui qui voudrait me le dire : Ne parlez pas! car c'est moi qui suis le principe et l'auteur du mal. Elle était pure, défendue par ses sentimens religieux, par l'habitude du travail... A défaut de moi, un autre l'aurait séduite, me diras-tu. Est-ce là une excuse? Un autre eût été coupable comme je le suis. Elle seule est innocente, elle seule est digne de la pitié des hommes et de la miséricorde de Dieu. Voilà que je me prends à penser à Dieu pour réserver au moins à cette pauvre égarée la chance du repos éternel!

2 septembre.

Tu te plains que je ne t'écris pas assez souvent et que mes lettres sont trop courtes. Tu me pries en grâce de t'entretenir, comme par le passé, de ce que je fais, de ce que j'éprouve. Ce que je fais n'est pas amusant, et ce que j'éprouve n'est pas gai. Pour t'en convaincre, je vais essayer de t'initier aux opérations industrielles et financières auxquelles je me livre.....

Tu bâilles déjà, je parie, à te démonter la mâchoire. Je t'ai prévenu et je m'en lave les mains, comme a fait Pilate et comme font tous ceux qui nous ennuient. Ma femme va bien et semble porter son fardeau sans trop de peine. Elle est gaie et fait déjà des projets. Elle me demande si je désire que ce soit un fils ou une fille. En vérité je ne désire rien. Ces dames te disent mille choses affectueuses; elles attendent ainsi que moi avec impatience l'époque qui te ramène dans notre ville natale, sur les bords de la mer retentissante. La mer! il y a dix-huit mois que je ne l'ai vue. On vient de bien loin pour l'admirer; elle est à votre porte, vous ne la regardez seulement pas. Et cependant j'éprouve comme un vague besoin de me promener seul sur la jetée, fouetté par le vent, éclaboussé par les flots furieux. Malheureusement il fait aujourd'hui un temps superbe. Adieu.

10 novembre.

Aux yeux des étrangers, des indifférens, une femme qui devient mère est un spectacle désagréable et pénible; aux yeux de son mari, c'est toute autre chose. Il ne peut voir sans un attendrissement secret ce fardeau qu'elle porte si joyeusement, ces souffrances qui l'attendent et qu'elle voudrait hâter, ce visage qui trahit un douloureux travail, mais qui rayonne de l'espoir de la maternité. Louise sera une vraie mère; elle reportera sur son enfant ces tendresses indécises, cette passion qui s'ignore, dont je n'ai pas voulu. Elle en est d'avance comme transformée. Ce n'est plus la jeune femme timide et

rougissante que tu as vue il y a six mois. Son regard est plus clair, sa voix plus assurée, son sourire a un éclat divin : elle ne reçoit que fort peu de monde, ses parens, les miens, quelques amis. Elle vit, pour ainsi dire, entre ma mère et moi. Nous passons à trois des soirées courtes et pleines dont je crains bien de ne pouvoir te faire apprécier tout le charme. Depuis quinze jours, il y a dans la maison deux ouvrières, les meilleures de la ville, qui travaillent à la layette. Ma femme et ma mère président aux travaux. Le soir, on me montre, avec toute sorte de détails et d'explications adorables, les bonnets, les brassières, les petites chemises, les draps fins et le reste. Tu conçois qu'on ne m'épargne rien, et je ne m'en plains pas. Tout en devisant, nous entr'ouvrons les portes de l'avenir et nous nous élançons sur les traces de notre fils, car je suis bien revenu de mon indifférence; c'est un fils que je veux. Je m'égare encore plus loin que Louise, je m'occupe de ce qu'il fera, de ce qu'il sera. Ah! mon ami, c'est pour toi seul que j'entre dans ces détails de ma vie privée; je sais que rien ne te semblera puéril de ce qui part de mon cœur. Je n'en suis pas encore au point de bénir le ciel du sort qui m'est fait, de ce sort que je te dois, que tu m'as imposé; mais je commence pourtant à goûter ce repos que les trois quarts des hommes appellent le bonheur. C'est le bonheur de l'artisan qui donne toute la journée à la peine, et qui trouve le soir, pour se reposer, la grâce de l'épouse et l'espoir d'une jeune famille. Je me demande seulement avec effroi ce que fait notre âme dans tout cela, et si le bonheur dont je jouis ne se borne pas à la satisfaction de mes instincts. Je ne pense pas auprès de ma femme, je vis. Auprès de la pauvre abandonnée, qui était cependant bien plus ignorante, qui avait grandi dans un milieu plus bas, qui n'était qu'une maîtresse après tout, je pensais, je sentais, je m'élevais au-dessus du niveau vulgaire. C'est que l'union de nos âmes était complète, c'est que je l'avais initiée à tout ce qu'il y avait en moi de plus haut et de meilleur, c'est que je l'aimais enfin. Ah! Léon, quel blasphème! Est-ce que je n'aime pas ma femme? est-ce que je n'aime pas cent fois plus que ma vie cette Louise qui souffre, et à qui je vais devoir le bonheur d'être père? Oui, je l'aime d'une affection grave et protectrice; mais l'autre, l'autre, celle que j'ai perdue, celle que j'ai flétrie, celle que j'ai livrée au vice? Louise!... Pendant que je suis heureux, pendant que je m'enivre à cette coupe des joies permises, quand je suis chef d'une famille honorée, quand je suis chéri des miens, estimé de toute la ville, quand le ciel sourit à tout ce que je tente, à tout ce que je souhaite, où est-elle? que fait-elle? qu'est-elle devenue?

6 janvier.

Ma mère se trouve plus heureuse tous les jours, ma femme aussi, et je tâche de les imiter à ma manière. Après tout, qu'ai-je fait que chacun ne fasse? Quel est l'homme de trente ans qui jette aujourd'hui les yeux sur son passé sans y voir la trace des larmes d'une femme? Mon remords est celui d'une génération tout entière. On séduit, on perd tous les jours des filles qu'on désire et qu'on n'aime pas : serait-on plus coupable de séduire et de perdre celles qu'on aime? Ah! je crains bien que les remords ne soient en raison de l'amour, et que les miens ne soient éternels.

29 février.

Nous sommes quatre à présent, mon cher Léon. Ce matin à neuf heures, après une nuit d'attente et de souffrance, ma Louise m'a donné une jolie petite fille qui est entrée dans la vie sans pleurer, sans crier, les yeux grands ouverts, et blanche comme du lait. Je désirais un garçon, je suis enchanté d'avoir une fille, et la même joie fait battre nos trois cœurs. La mère et l'enfant se portent bien.

Ma pauvre femme a bien souffert. J'admirais avec quel courage et quelle énergie les femmes supportent ces crises terribles qui les mettent presque toujours à deux doigts du tombeau. Elle souriait en pleurant, le cri d'espoir se confondait sur ses lèvres avec le cri de douleur. Elle sentait avec ravissement son enfant remuer dans son sein, et en même temps elle se tordait et me serrait la main de façon à la rendre bleue. J'en garde encore les marques, et c'est à grand'peine que je t'écris; mais ce petit mal m'est doux comme était le sien. J'éprouve un sentiment nouveau, je suis père, mon cher Léon, et le lien qui m'unit à elle me semble plus étroitement serré. Ma mère est accourue m'appeler toute joyeuse. L'enfant est déjà suspendu au sein de sa mère. C'est auprès d'elle, c'est l'œil distrait par cet attendrissant spectacle, que je tâche d'achever ma lettre. Elle est si contente de pouvoir nourrir qu'elle en est folle. Le médecin redoute cette joie. Mon Dieu! il y a donc toujours une crainte attachée au bonheur? C'est égal, va, je suis bien heureux.

25 mars.

. . . . . .

C'est à ta prévoyante amitié que je dois ce calme et ce bonheur; ce sont tes conseils qui ont raffermi mon cœur ébranlé. Je suis rentré, grâce à toi, dans cette route battue par tant de pieds humains, qu'a suivie mon père, et que je suis à mon tour. La reconnaissance de ma mère, la tendresse de ma femme, sont ma récompense, que viendront grossir un jour l'amour et l'estime de mes enfans, récom-

pense vulgaire, je le sais, mais la plus douce qui soit au cœur de l'homme.

Louise est complétement rétablie, et semble gagner chaque jour des forces nouvelles. Elle n'est plus du tout une jeune fille, elle est une femme, une mère, et sa beauté a trouvé, je crois, le caractère qui lui convient. L'enfant a été baptisée : j'ai voulu qu'on la nommât Louise, comme sa mère. Ainsi ce nom se perpétuera sur mes lèvres comme le plus doux des noms d'ici-bas... C'est M. D..., comme de juste, qui a été le parrain, et ma mère la marraine. A mon second, et ce sera un fils (j'en prends cette fois l'engagement formel), c'est toi qui le tiendras sur les fonts avec Mme D... Nous avons déjà réglé cela, Louise et moi, car je suis encore bien heureux en ce point, elle partage l'affection que j'ai pour toi. C'est une âme grande et forte que j'aurais dû dès les premiers jours fondre tout entière avec la mienne. Il n'est plus temps. Un coin de mon cœur lui a été fermé, et je ne pourrais plus l'y introduire sans danger pour notre repos mutuel. Il y a maintenant au monde quelqu'un qu'elle aime plus que moi, son enfant. Qu'importe après tout? Je ne sais si je suis changé, si le temps a déjà fait son œuvre en moi, si ma jeunesse est morte; mais la part que j'ai me suffit. Il vaut mieux peut-être qu'il en soit ainsi. Ce que notre intimité y perd en charme, elle le regagne en dignité. L'époux qui s'est livré tout entier est moins respectable peut-être aux yeux de l'épouse. La confiance sans bornes qui est la première loi de l'amour n'est pas absolument nécessaire dans le mariage, du moins de la part de l'homme. Le mariage ressemble davantage à l'amitié. Il est en quelque sorte... Mais je ne veux pas le définir, et faire comme ces enfans qui brisent leur jouet pour savoir ce qu'il a dans le corps.

J'aurais bien plutôt envie de te raconter tous les hauts faits et toutes les prouesses, toutes les grâces et toutes les gentillesses de ma fille, qui n'a pas encore un mois. Elle est étonnante pour son âge! C'est le mot de ma mère. Toutes les fois que je reviens du bureau, une heure se passe à me raconter tout ce que le chérubin a fait en mon absence, ses sourires, ses grimaces, ses étonnemens, ses peurs... Le récit est complet. Alors je leur enlève ma fille, j'en prends possession, et je me tiens à quatre pour ne pas la dévorer de caresses, ce qui a jusqu'ici l'inconvénient de la faire pleurer. Ah! mon ami, quelles joies que celles-là, et que la vie que Dieu a faite à l'homme est douce et charmante!

Voici dix heures, la banque me réclame. A propos de la banque, sais-tu bien qu'elle est devenue nécessaire à ma vie? Qui l'aurait cru?

2 mai.

Ce qui m'arrive, ce que j'ai entendu est-il réel, ou n'est-ce qu'un songe que j'ai fait tout éveillé? Je me le demande encore. L'enfant dort dans son berceau, ma femme est couchée. Je lui ai dit que j'avais des lettres à écrire, que je viendrais la rejoindre dans une heure. Elle a pris mon trouble pour de la préoccupation.

Je serais incapable de t'exprimer ce qui se passe en moi. Tout est incohérent, bizarre, terrible dans ce que j'éprouve. Un récit tout simple te le fera mieux comprendre que toutes mes analyses.

Ma mère est indisposée depuis plusieurs jours; rien de grave, mais elle ne peut sortir. Tu as vu mainte fois combien elle est pieuse et bonne pour ceux qui souffrent, et prodigue d'aumônes. Elle m'avait caché qu'elle allait souvent elle-même porter des secours et des consolations à de pauvres gens : elle craignait, m'a-t-elle dit ce soir, que cela ne me fît rire. Il faut avouer que nos doutes et nos ironies inspirent aux femmes des défiances qui nous punissent cruellement. Retenue dans sa chambre par l'ordre du médecin, elle avait prié sa belle-fille de la remplacer et d'aller voir, entre autres, les enfans d'un ouvrier qui vient de perdre sa femme. Je me suis fait expliquer tout cela. Voici ce que j'ai entendu. « Eh bien? dit ma mère à Louise, qui rentrait. — Je n'ai trouvé personne à la maison, répondit-elle; les trois aînés étaient à la salle d'asile, et le petit garçon qui est malade avait été confié à une voisine. J'ai voulu voir cette femme, et j'en ai été récompensée; car, en allant faire du bien pour vous, j'en ai trouvé à faire pour mon propre compte. » Je me mis à la plaisanter doucement. « Ne riez pas, monsieur. Figurez-vous, continua-t-elle en se tournant vers ma mère, que je trouve dans cette maison votre petit protégé sur les genoux d'une grande jeune fille maigre et pâle, mais d'une physionomie charmante. Je demande à la femme si c'est sa fille. — Hélas! oui, madame, me répond-elle. Elle me conte alors que sa fille est une bonne ouvrière très habile et qui ne manque pas de pratiques, mais qu'elle ne fait rien depuis près de six mois, parce qu'elle est tombée malade, et que c'est bien triste, et que la misère est à leur porte. La jeune fille rougissait et faisait des signes à sa mère; mais celle-ci, encouragée par mes regards, continuait ses lamentations. Je les ai priées d'accepter quelques secours. La jeune fille refusait; j'ai si vivement insisté, que les larmes lui sont venues aux yeux. — Eh bien! oui, de vous, je le veux bien, a-t-elle dit enfin. D'autres personnes sans doute lui ont offert des secours qu'elle a repoussés. Elle paraît très fière. Vous ne pouvez vous imaginer, ajouta ma femme, comme elle est jolie quand elle rougit, et comme elle a l'air intéressant! Je lui ai

demandé son nom : comme moi, elle s'appelle Louise. » A ce nom, un frisson me passa dans tout le corps. J'eus peur d'avoir deviné, et je n'osai faire une seule question. Ma femme reprit : « La mère me plaît moins. Elle allait autrefois en journée, mais elle se fait vieille, et d'ailleurs il lui faut soigner sa fille. La maladie a été cruelle, et s'est déclarée, à ce que j'ai compris par quelques mots de la mère, à la suite de chagrins d'amour. »

Chaque mot m'entrait dans le cœur. J'ai passé la soirée la plus horrible. Ma femme reparlait sans cesse de la jeune fille, nous la dépeignait, nous la vantait d'un ton passionné qui ajoutait à mon supplice. Ma certitude s'affermissait de tous les éloges qu'elle lui prodiguait. Ma mère a demandé le nom de la vieille femme. Elle ne le sait pas, elle l'a oublié. Qu'importe? je suis sûr que c'est Louise.

Léon, je me reprochai de l'avoir flétrie, avilie, perdue; mais si je devais la retrouver fidèle au passé, fidèle à notre amour... Oh! Louise! Louise!... Ma raison m'échappe. Mon devoir n'est-il pas de voler à ton secours? Je lui dois du pain au moins. Ah! je n'avais point pensé à cela. Je vais prendre de l'argent et sortir, et je ne fermerai cette lettre qu'à mon retour...

Je ne suis pas sorti. Il fallait traverser la chambre de ma femme. Je me suis approché du lit : elle dormait, son enfant entre ses bras, et ils souriaient tous deux dans leur sommeil. J'ai hésité un moment, puis je suis rentré dans mon cabinet.

Il ne m'est plus permis de la revoir. Si j'ai fait le malheur de celle que j'aimais, je ne ferai point le malheur de l'autre. Ma fille, ma petite Louise, c'est pour toi!... Je ne puis être ni amant ni époux, mais je suis père. Demain j'irai trouver Charles B... C'est un garçon discret, prudent, indulgent par sa propre expérience pour les faiblesses du cœur. Il ira, il s'informera, il fera ce que je ne puis faire moi-même. J'aurais dû ne point la perdre de vue un seul jour, la suivre, l'entourer du moins d'une protection mystérieuse, puisqu'elle eût repoussé une protection ouverte. Ah! mon ami, je souffre, je souffre! Ma folle passion se réveille avec une ardeur insensée. Je me sens mauvais, cruel, capable des résolutions les plus monstrueuses. Louise! qu'est-ce donc que cet amour dont le bonheur n'a pu me guérir? N'ai-je pas là, à côté de moi, une mère, une femme qui m'aiment, un enfant que j'adore? Pardonne! c'est l'égarement d'une heure, d'une minute, je reviens à moi. Cette fièvre du souvenir n'est point de l'amour. Mon amour est mort. Des sentimens plus calmes règnent aujourd'hui dans mon cœur; mais je puis bien du moins, pendant que ma femme et mon enfant reposent, donner quelques larmes, oh! des larmes bien amères, à celle qui veille peut-être en pensant à moi.

4 mai.

Je n'ai pu voir Charles B... qu'hier dans la soirée, et pendant un quart d'heure seulement. La femme qu'il aime absorbe sa vie; il est dévoué à ses éternels et mystérieux caprices. Il m'a compris tout de suite, il m'a regardé d'un air affectueux et m'a serré la main. Les gens qui ont une passion au cœur valent mieux que les autres. Je lui ai confié tout ce qu'il ignorait de mes relations avec Louise, tout, excepté l'amour que je lui garde, et qui ne mourra qu'avec moi. J'ai coloré mes craintes et mes angoisses d'un vain prétexte d'intérêt et de pitié. « Que ne m'avez-vous parlé plus tôt? s'est-il écrié. Je vous aurais donné quelques détails qui vous auraient soulagé, et j'aurais fait pour Louise ce que vous ne pouviez faire. C'est une fille d'un cœur élevé, qui vous aimait sincèrement, et que j'estime; mais j'étais bien loin de penser qu'elle fût dans le besoin. » Il me conta alors qu'après notre rupture elle avait feint d'être la maîtresse d'Édouard S..., qu'elle s'était affichée avec lui, mais uniquement pour se venger de mon abandon et dans l'espoir de me ramener à elle par la jalousie. Édouard S... s'était d'abord prêté à ce rôle ridicule; bientôt son amour-propre l'avait rendu plus exigeant, et Louise lui avait tout simplement fermé sa porte malgré les cris et les menaces de la mère Morin. Nous en étions là lorsqu'on jeta du dehors quelque chose contre les vitres de la chambre : c'était un signal. Charles se leva, me dit qu'il était obligé de sortir, et que nous reprendrions cet entretien le lendemain. Je le priai d'aller le soir même chez Louise. « Je ne sais si cela me sera possible, répondit-il; je ne dépends pas tout à fait de moi. » Et nous nous sommes quittés.

Ainsi je n'ai plus même l'horrible ressource de croire qu'elle m'a oublié. Sa feinte trahison n'était qu'un emportement de l'amour. Elle n'obéissait encore en cela qu'aux misérables suggestions de sa mère. Livrée à elle-même, elle n'aurait jamais consenti à se flétrir à mes yeux de cette infidélité apparente. Pauvre fille! comme je l'ai dégradée dans ma pensée pour rendre sans doute mes remords plus légers, pour parvenir à me réconcilier avec moi-même! Oui, je me suis fait une arme contre elle de ses élans passionnés, de ses fureurs de tendresse. C'étaient, me disais-je, de grossiers désirs qu'il lui faudrait à tout prix satisfaire. Je m'attendrissais sur sa candeur perdue; je la voyais, courtisane éhontée, descendre rapidement tous les degrés du vice, et pendant ce temps elle se consumait dans sa douleur solitaire, elle dépérissait, elle manquait de pain peut-être!

On ne saura jamais ce que je déploie de courage et de volonté

pour ne pas courir auprès d'elle. A chaque instant, je prends mon chapeau, je fais un pas, et je m'arrête.

Les heures se traînent avec une lourdeur qui m'écrase. Il n'est que midi; c'est à trois heures que j'ai rendez-vous avec Charles.

Et pourtant ces heures sont rapides, lorsque je les compare à celles qu'il m'a fallu passer près de ma mère, près de ma femme, près de mon enfant! Comment ai-je fait? comment ai-je pu mentir avec cette habileté inouie? Comment ma figure ne m'a-t-elle pas trahi? Comment Louise n'a-t-elle pas lu dans mes yeux? Ah! l'autre ne se laissait pas tromper ainsi. Rien ne lui échappait. Elle entrait d'un regard jusqu'au fond de mon cœur. L'altération de ma voix aurait suffi pour tout lui apprendre. Elle aurait deviné ce que je lui cachais, elle aurait compris ce que je ne comprends pas moi-même. Et ma mère et ma femme s'imaginent que c'est le cours de la Bourse qui épaissit ces nuages sur mon front!

On a frappé doucement à ma porte. J'ai vite caché cette lettre. C'est ma femme qui est venue, avec son enfant, m'embrasser en passant et voir comment je me trouve. Elle n'en a rien dit pendant le déjeuner de peur d'inquiéter ma mère; mais elle avait remarqué ma pâleur. Je l'ai rassurée. Alors elle m'a tendu l'enfant à baiser. Des larmes roulaient dans mes yeux. « Va, je t'aime bien! » m'a-t-elle dit en m'embrassant de nouveau, et elle est partie.

Ne craignez rien, êtres chers et sacrés; je respecterai votre bonheur.

Une heure vient de sonner. Jamais amoureux de vingt ans a-t-il attendu l'instant du rendez-vous avec cette fiévreuse impatience? Charles B... ne me donnera peut-être même pas de ses nouvelles. Il n'aura pas eu le temps de la voir. N'importe, il me parlera d'elle!

Nous avons eu ces jours derniers un orage affreux. Ma femme avait peur, se bouchait les oreilles et se réfugiait dans mes bras. Ah! les orages les plus effrayans ne sont pas ceux qui font le plus de bruit. Qu'était-ce que cette foudre auprès de celle qui gronde dans mon cœur? Ah! puisse-t-elle ne frapper, ne consumer que moi!

Je me suis promené vingt minutes en réfléchissant. J'ai honte d'avoir si peu d'empire sur moi et de te faire assister au triste spectacle de ma faiblesse. Tu n'aurais jamais soupçonné, n'est-ce pas, qu'un homme fût faible à ce point, et surtout à propos d'un vieil amour qu'il a rejeté loin de lui avec dégoût? Je te jure qu'en ce moment je doute de moi-même.

Il est deux heures. Charles m'a prévenu qu'il ne rentrerait qu'à trois. C'est égal, je me rends chez lui, je l'attendrai.

Même jour, cinq heures du soir.

Je quitte à l'instant Charles B... Nous avons causé près de deux heures. Il a vu Louise.

A peine était-il entré chez elle, avant qu'il eût dit un seul mot, elle s'est doutée qu'il venait de ma part. Elle ne le lui a pas témoigné, mais sa pâleur est devenue plus grande, ses yeux se sont éteints, elle a été obligée de se retenir à la cheminée pour ne pas tomber.

Tu juges dans quelle situation j'étais. Je ne voulais pas que Charles B... pût lire au fond de mon cœur, je voulais qu'il crût que ma curiosité provenait de cet intérêt qu'on porte encore à une femme qu'on a aimée et qu'on n'aime plus. C'est avec toi seul que je sens, que je pense, que je respire à visage découvert. Il fallait donc ne me point livrer, ne point risquer un mot qui parût un outrage envers ma femme, écouter plutôt qu'interroger, et ne point paraître me complaire dans un entretien dont je dévorais chaque mot. J'y suis parvenu. Charles est un homme de cœur. Je suis sûr de lui avoir inspiré beaucoup de mépris pour moi.

S'il m'avait vu ému, troublé, il m'aurait ménagé peut-être. Me voyant calme et presque indifférent, il a été sans pitié, il m'a parlé d'elle avec attendrissement, avec respect; il l'a élevée pour m'abaisser. Comme je lui savais gré, à part moi, du plaisir qu'il prenait à me la vanter! Jamais vengeance n'a été si douce à celui qui l'a subie.

Tout ce que j'ai entendu se presse dans ma pauvre tête. Mes idées se croisent, s'entre-choquent; mes sentimens sont obscurs et tumultueux. Je ne suis plus à moi-même. Je reprendrai la plume ce soir, quand j'aurai mis un peu d'ordre dans mon esprit et dans mon cœur.

Un mot seulement. Tu sais à quelle hauteur je l'avais placée pour l'admirer et l'adorer : elle est plus haut encore, elle est plus près du ciel.

Comment puis-je différer un instant à te dire?... Non, non, c'est impossible. A ce soir.

Même jour, neuf heures du soir.

Je m'étais préparé à vivre pendant ces trois heures pour ainsi dire en dehors de moi-même, à sourire à ma femme, à caresser l'enfant, à paraître insouciant, sinon joyeux. J'étais loin de croire qu'au milieu même de ce cercle chéri on allait encore s'occuper de Louise.

Nous venions de sortir de table, et ma femme me versait le café pendant que l'enfant jouait dans les bras de sa grand'mère. Je me tenais assis et les yeux fermés. Tout à coup ma femme me dit : « Tu ne sais pas, Francis? nous avons eu une petite querelle ce matin, bonne maman et moi. — Et à quel propos? dis-je d'un air distrait. — A propos de cette jeune fille que j'ai vue l'autre jour par ha-

sard, en allant visiter nos petits orphelins. » Et comme je fixais sur elle des yeux égarés, elle ajouta : « Tu ne l'as pas oubliée, j'espère? » Pauvre femme! pensai-je, si tu savais que depuis deux jours c'est toi que j'oublie pour elle! Elle continua : « J'ai une petite somme en réserve, qui n'est pas bien considérable, que je destinais à mes aumônes particulières : l'idée m'est venue de la donner tout entière à cette belle jeune fille; maman a prétendu que c'était trop, et de là notre dispute. » Elle me tendait une tasse en prononçant ces derniers mots. Je la pris, et mes lèvres s'abaissèrent sur sa main, et je retins sur ma paupière une larme brûlante. « Ma mère a tort, lui dis-je après un instant. Offrez à cette jeune fille tout ce qu'il vous plaira, à elle comme aux autres personnes que vous secourez; ma caisse ne vous sera jamais fermée. » Elle sauta de joie, triompha gentiment de sa belle-mère, nous embrassa tous, et ne parla plus tout le reste de la soirée que du plaisir qu'elle aurait à porter deux cents francs à la pauvre Louise. A mesure qu'elle parlait, mon émotion croissait, et pour leur dérober mes sanglots, je me suis retiré précipitamment.

Léon, j'ai ri quelquefois de leur charité et de ces aumônes qu'elles prodiguaient et qu'elles plaçaient mal selon moi. Je ne réfléchissais pas que les vertus de nos femmes rachètent bien souvent nos propres fautes; je ne réfléchissais pas que leur main délicate peut panser la blessure que la nôtre a faite; je ne croyais pas enfin que, pour parvenir jusqu'à la maîtresse abandonnée, un secours, si faible qu'il fût, devait être purifié par la charité de l'épouse!

Je te raconte cela avant de t'avoir rapporté ma conversation avec Charles B..., et tu ne peux par conséquent apprécier encore l'émotion que m'a causée ce nouvel incident. Tu sentiras mieux tout à l'heure avec quelle joie navrante et intéressée j'ai applaudi à la générosité de ma femme. Pardonne-moi cette lettre sans suite, et que j'écris pour me calmer, pour fixer mes idées plutôt que pour te les communiquer. Un jour, et puisse-t-il venir bientôt! nous serons réunis, et nous causerons de toutes ces choses. En attendant, laisse-moi souffrir, laisse-moi pleurer, laisse-moi enfin te parler d'elle.

Elles habitent toujours le même rez-de-chaussée où je les ai connues. Seulement le logis a perdu son air d'aisance et de propreté. Les vitres sont ternes; des rideaux noircis et déchirés pendent aux fenêtres. Les meubles ne brillent plus comme autrefois, quelques-uns même sont absens, et la mère et la fille ont cherché inutilement une bonne chaise pour faire asseoir mon ami. C'est sous ce titre que Charles s'est présenté, car, ainsi que je te l'ai marqué, le regard de Louise a semblé lui dire : Vous venez de sa part. Après le premier moment de surprise et d'embarras, il hasarda quelques mots sur

leur situation, et reprocha à la mère de n'avoir pas eu recours à lui. « Elle m'avait défendu d'avoir recours à personne, répondit Mme Morin avec un soupir de regret. — C'est donc à vous, mademoiselle, que doit revenir mon reproche? » dit-il alors en s'adressant à Louise, dont le teint jaune, les yeux creux et la maigreur le frappaient. La dernière fois qu'il l'avait vue, c'était à une fête de village. Elle avait une robe blanche et un joli chapeau rose moins frais que ses joues. Elle était heureuse, elle causait, elle riait. Elle avait même ce jour-là dansé avec lui, et ils avaient parlé de moi, et, pour se faire bien venir d'elle, il avait raconté je ne sais quel beau trait dont j'étais l'auteur. Il la revoyait triste et flétrie, vêtue d'une petite robe brune, un châle noir sur les épaules, ses beaux cheveux à peine relevés... Il y avait encore un sourire sur ses lèvres, mais un sourire plus douloureux que les larmes, le sourire du malheur, le sourire de la honte, le sourire de la misère. Ah! moi qui ne pouvais me lasser d'admirer cette bouche étincelante, ces lèvres expressives, cette double rangée de perles, j'ai frémi en voyant ce sourire. — Il cherchait à me le peindre; il y revenait sans cesse, ce cruel ami! Il croyait, parce que j'étais impassible, que je ne me le figurais pas, que je ne le sentais pas. Ce sourire-là m'est entré dans le cœur comme un poignard, et Charles s'est complu à l'y enfoncer, à l'y retourner longtemps.

A cette heure, dans le silence de la nuit, à la clarté de ma lampe voilée par l'abat-jour, elle m'apparaît encore telle qu'il me l'a dépeinte. Je la vois avec sa petite robe brune, son châle noir, assise au coin de ce bon feu, se chauffant et me souriant. Hélas! elle n'a peut-être pas de quoi se chauffer chez elle...

Elle dit alors à Charles qu'il se trompait, qu'il les croyait dans la gêne parce que tout était en désordre, mais qu'elles n'avaient manqué de rien, que seulement sa mère avait eu beaucoup de peine à la soigner. La vieille femme se rongeait les poings de ne pouvoir parler, car, chaque fois qu'elle voulait dire quelque chose, sa fille l'arrêtait par un regard ferme et profond. Il était évident que Louise ne voulait pas faire l'aveu de sa misère devant un de mes amis. Charles ne négligea rien pour l'amener à des sentimens moins fiers. Ce fut en vain. Sa délicatesse de femme lui défendait de se donner des droits à notre pitié. Mon ami n'était sans doute à ses yeux que mon complice. Pour une jeune fille trahie, tous les hommes sont coupables des torts de son amant; elle se retranche vis-à-vis de nous dans une défiance universelle, et ne consent à rougir et à se plaindre que devant une personne de son sexe. Charles, qui a l'intelligence de toutes les choses du cœur, comprit bien cela et ne voulut point ajouter, en s'obstinant, au secret supplice de la malheureuse fille. Comme la conversation languissait, et que dans leur embarras mutuel ils ne sa-

vaient plus que dire, Louise pria sa mère de se retirer un moment, et dès que celle-ci fut sortie : « Dites-lui que je lui pardonne, murmura-t-elle en tendant la main à Charles; dites-lui que je ne l'ai jamais accusé un instant, que le mal qu'il m'a fait n'a pas dépendu de lui, que c'était à moi de me défendre, que j'ai succombé parce que je l'aimais follement, et que son abandon n'a été que la juste punition de ma faute. J'ai oublié le bon Dieu pour lui, et, quand il n'a plus voulu de moi, je suis revenue au bon Dieu. J'ai été bien malade, et la maladie a été longue, la convalescence plus longue encore. J'ai cru bien des fois que j'en mourrais; mais il paraît que je suis bonne encore à quelque chose sur la terre. » Elle leva douloureusement les yeux au ciel et n'acheva point sa pensée. Charles insinua quelques mots vagues sur les sentimens que je conservais pour elle. Elle lui répondit qu'il me jugeait mal, que j'avais une jeune femme charmante, que c'était elle que j'aimais et que je devais aimer; puis tout à coup : « Je l'ai vue, je lui ai parlé, elle est venue ici. Elle paraît bien douce et bien bonne. Savez-vous une chose? ajouta-t-elle en baissant la voix; ce que je désire par-dessus tout, c'est de voir son enfant. » Elle l'entretint alors longuement de moi, et comme on parle d'un ami mort ou qu'on ne doit plus revoir. Elle finit par lui assurer que ses forces revenaient tous les jours, qu'elle serait bientôt en état de travailler, et que la joie et l'abondance reparaîtraient dans leur petit ménage. Il la supplia encore d'accepter *de lui* quelques avances, ajoutant qu'elle les lui rendrait, que c'était une preuve d'amitié qu'il lui demandait. Elle refusa avec une fermeté invincible, lui répétant qu'elle ne manquait de rien, qu'elle regarderait de nouvelles instances comme une injure, et, pour couper court à ce débat pénible, elle rappela sa mère. Celle-ci rentra, ne souffla mot, et Charles se retira en réclamant de Louise la permission de revenir.

Voilà ce que Charles B... m'a raconté, voilà leur entrevue; mais combien de choses m'ont échappé dans ce récit! combien lui ont échappé à lui-même, et que je devine!

Ainsi elle a souffert, elle a pleuré, elle a perdu la santé qui lui donnait du pain, elle a langui pendant six mois entre la vie et la mort, elle a supporté les soins et les plaintes de sa mère, elle m'a vu heureux fils, heureux époux, heureux père, et tout cela pour prix de ma barbarie envers elle! Elle a repoussé l'argent que je lui offrais, la tendresse que d'autres lui auraient vouée, les secours que des amis lui proposaient; elle est restée seule dans l'abandon, dans la douleur, dans la maladie, dans la pauvreté, et elle me pardonne!...

Au milieu de mes remords, il en est un qui s'acharne après moi, qui me ronge, qui me déchire. J'ai voulu un jour l'isoler, la séparer à jamais de sa mère. Malheureux, si j'avais réussi! Si je lui avais

encore arraché cette ressource suprême! Cette vieille qui me semblait ignoble, que je méprisais, que je détestais, avait dans le fond un vrai cœur de mère. Elle s'est dévouée à sa fille abandonnée et malheureuse, elle l'a soignée, réchauffée, nourrie, et, chose plus admirable, qui me confond et rabaisse mon orgueil, l'entremetteuse infâme qui m'ouvrait la porte de sa fille n'est point venue tendre la main auprès de moi. Elle a respecté la défense de Louise, elle a compris cette fierté, elle s'en est faite complice, elle a résisté aux entraînemens impérieux du besoin, elle a résisté à tout, elle a été fière et magnanime. Oh! que nos jugemens sont imprudens et à courte vue! Comme nous nous pressons de dénigrer et d'avilir ce qui souvent vaut mieux que nous! Je conçois à présent cette vague ressemblance qui me répugnait, à laquelle je refusais de croire : ce n'est point d'une âme de boue qu'est sortie l'âme de Louise.

Je suis brisé d'émotion et de fatigue et comme anéanti. Je vais essayer de dormir. A bientôt.

5 mai.

Ma femme est sortie ce matin avec l'enfant. Je n'avais rien dit. Est-ce le hasard qui a procuré à Louise cette joie désirée? Ma femme s'est rendue chez la pauvre fille. Louise lui a demandé la permission de prendre la petite dans ses bras et de lui donner un baiser. « Oui, a répondu ma femme, mais à une condition, c'est que vous accepterez cela : ce sont des économies à moi, et que je ne saurais mieux placer. » Louise a hésité un instant, puis a dit à sa mère d'accepter. Alors elle a pris l'enfant, l'a regardé avec tendresse, et tout à coup elle a pâli. La bonne s'est empressée de reprendre la petite. Louise a demandé pardon à la mère, et lui a dit, pour s'excuser, qu'elle n'était pas encore tout à fait remise, qu'elle était sujette à de subites défaillances. Ma femme l'a rassurée, l'a priée de s'asseoir, et lui a demandé si elle trouvait que l'enfant lui ressemblait. « Non, a-t-elle répondu, je ne trouve pas. — Je ne trouve pas non plus, a repris ma femme. C'est tout le portrait de son père. » C'est sans doute cette ressemblance qui avait frappé Louise, et qui l'avait émue au point de lui faire perdre un moment connaissance.

Ma femme l'a prise en amitié, et il n'est plus question chez nous que de la belle jeune malade. Ce nouveau supplice m'était réservé.

Je n'ose interroger mon cœur. Je me sens incertain et malheureux. J'aurais besoin de te voir. Il me vient quelquefois des idées qui m'épouvantent. Ma jeunesse n'est point passée; elle bouillonne dans mon cœur, elle trouble mes sens. Léon, te le dirai-je? j'évite autant qu'il m'est possible ma femme et mon enfant. J'ai prétexté une indisposition, j'ai quitté la chambre et le lit de ma femme. Cette nuit, je suis sorti pour aller respirer l'air de la mer, et je me suis

trouvé tout à coup à la porte de Louise. La rue était déserte et silencieuse. Que de fois en d'autres temps!... Je me suis avancé, j'ai posé le pied sur le seuil; puis j'ai eu comme un éclair de raison, je me suis pris en dégoût et en pitié, et j'ai fui précipitamment.

7 mai.

Rassure-toi. Je n'ai pas attendu ta lettre pour rougir de ma faiblesse, pour reprendre l'empire que j'avais sur moi, pour être homme enfin. Le danger est passé; je réponds de moi maintenant.

J'ai voulu pourtant m'occuper une dernière fois de l'avenir de Louise. J'ai pris ma mère à part, je lui ai avoué ce qu'elle ignorait, que Louise avait été ma maîtresse. Elle en a été toute saisie, toute consternée; mais elle a compris ce que j'attendais d'elle, elle s'est chargée de les voir, de leur faire accepter une assez forte somme. Elle est mieux, elle ira demain.

Ainsi je me suis fortifié contre moi-même. Cette confidence à ma mère est un rempart de plus entre Louise et moi.

9 mai.

Je ne croyais pas que quelque chose fût capable d'aggraver encore ce que j'éprouve depuis quelque temps de douloureux et de cruel. Je n'avais pas assez remarqué certains mots de Louise à Charles B... Ils ne m'avaient fait rien craindre ni rien pressentir. Je me les suis rappelés en recevant ce dernier coup, et tu conviendras qu'il est assez terrible pour triompher des plus énergiques résolutions.

Ma mère est allée la voir. Instances, prières, raisonnemens, tout a été vain; elle n'a rien voulu accepter. Elle a beaucoup pleuré, elle a couvert les mains de ma mère de ses baisers et de ses larmes; elle lui a dit que si elle avait accepté quelque chose de ma femme, c'est qu'elle s'était bien aperçue tout de suite que ma femme ne savait rien, mais qu'aux nouvelles offres bien plus importantes qu'on venait de lui faire, elle devinait que j'avais parlé. Ma mère l'a conjurée alors de surmonter sa répugnance, afin de me calmer et d'adoucir les reproches que je me faisais. Elle a répliqué vivement que je ne devais pas m'en faire, que je ne l'avais pas séduite, qu'elle avait été la plus coupable, que nous avions été entraînés l'un vers l'autre par un penchant mutuel, que sa honte était assez grande ainsi, qu'il ne fallait pas l'augmenter en lui en payant le prix. Ma mère n'a plus insisté, mais elle lui a demandé quels étaient ses projets pour l'avenir; elle lui a représenté que sa mère vieillissait, qu'elle-même n'était pas forte. — Oh! c'est ce qui vous trompe, madame, a-t-elle dit alors, je sors de maladie, et ma mine ne me fait pas honneur; dans quinze jours, il n'y paraîtra plus. J'ai pris une bonne résolution qui m'aidera à recouvrer la santé. — Et laquelle? Ma question

est peut-être indiscrète? — Non, madame, répondit Louise après un moment d'hésitation. Je suis sûre d'ailleurs que vous m'approuverez. Je suis seule, je n'ai que ma mère, comme vous disiez, et j'ai besoin d'un autre appui. Je vais épouser le père de ces petits orphelins auxquels vous vous intéressez. — Quoi! s'écria ma mère avec une surprise involontaire, vous épouseriez... — Elle n'acheva point. Elle connaissait celui dont parlait Louise, et elle allait ajouter : Vous si jeune et si belle, vous unir à un homme qui a deux fois votre âge, fatigué et vieilli par le travail, par la misère, à un homme que vous ne pouvez aimer! — Merci, madame, reprit Louise, je vois que vous me comprenez. C'est un très honnête homme, un bon ouvrier, un cœur généreux qui connaît ma faute, qui l'excuse, et qui m'a demandé de servir de mère à ses enfans. Il avait une méchante femme qui le rendait très malheureux; je tâcherai de lui faire oublier le passé, je me dévouerai à sa petite famille, que j'aime déjà comme la mienne, que je soigne, que je surveille de mon lit depuis trois mois, et j'espère que le bon Dieu m'en tiendra compte. J'aurais bien voulu me faire sœur de charité, mais je sais que je n'en suis pas digne.

Ma mère, très émue, la serra contre son cœur et sortit sans prononcer une parole, sans oser renouveler des instances qui, suivant elle aussi, eussent été une injure.

J'ai dissimulé autant que je l'ai pu l'effet qu'a produit sur moi cette nouvelle écrasante. Je n'ai pas même senti tout de suite le coup qu'on me portait. Ce n'est que lorsque j'ai été seul devant mon bureau, lorsque j'ai réfléchi, lorsque je me suis rendu compte de la détermination de Louise et des motifs qui l'y ont amenée, que j'ai compris que tout le reste n'était rien auprès d'une semblable torture. Louise la femme d'un ouvrier, d'un être grossier et brutal! Ce sacrifice qu'elle s'impose volontairement me semble une honte que je ne dois pas souffrir. Elle croit se relever en surmontant ses répugnances physiques. Je sais l'invincible horreur qu'elle éprouve pour tout ce qui est bas et vulgaire; elle n'y résistera pas, le dégoût la tuera. Il faut que je la voie, que je lui explique... Si je la vois, Léon, ma mère et ma femme mourront de chagrin. Je ne la verrai pas, mais je suis à bout de courage. Une jalousie affreuse dont je rougis, que je n'avouerai qu'à toi seul, me dévore. Je me sens bien mal; on dirait que ma tête va craquer. Je veux me reposer une heure avant d'achever cette lettre et de te dire ce que j'aurai décidé. Non, il vaut mieux te l'envoyer sans retard. C'est peut-être la dernière que tu recevras de ton faible et malheureux ami.

Six semaines après.

Ce que tu as prévu est arrivé, et voilà pourquoi, mon cher Léon,

j'ai tardé si longtemps à te répondre. J'ai été malade, très malade; une fièvre cérébrale, dit-on. Mon médecin prétend que j'ai été pendant huit jours entre la vie et la mort; mais je crois qu'il dit cela pour se donner l'air de m'avoir sauvé, et que la chose n'a pas été aussi grave.

Je ne t'écrirai cependant aujourd'hui que quelques lignes. Je suis encore très faible. Ma femme m'a soigné avec un dévouement admirable et s'est entendue avec ma mère pour ne me laisser jamais seul. L'une ou l'autre était toujours auprès de moi. J'ai eu le délire, m'a dit ma mère, et le nom de Louise revenait sans cesse sur mes lèvres avec des phrases incohérentes. Heureusement ma femme a cru que c'est elle que j'appelais sans cesse, et son affection pour moi en est devenue plus vive.

Grâce au ciel, rien ne peut désormais la tirer d'erreur, et je m'efforcerai de m'acquitter envers elle. Je suis guéri.

10 juillet.

. . . . . .

Louise est mariée. Charles B... m'a fait voir son mari. Il n'est pas beau, il a le dos voûté, les cheveux gris, mais il paraît dispos et robuste. J'ai pris des informations sur lui. C'est un homme intelligent et bon jusqu'à la grandeur d'âme, de cette bonté complète qu'on ne trouve plus guère que dans le peuple, de cette bonté innée qui résiste aux plus rudes épreuves. Ses quatre petits enfans étaient son unique souci : il en a un autre maintenant, le bonheur de Louise.

Il est ouvrier maçon, mais il est capable de devenir maître. Sa femme travaille chez elle. La mère Morin a repris ses journées. Ils jouiront un jour, je l'espère, d'une aisance qu'ils ne devront qu'à leur travail.

Quant à moi, je suis calme, je suis froid, je suis fort. Il n'y a plus de danger ni pour le présent, ni pour l'avenir. Seulement je dois te prévenir d'une chose pour que tu ne sois pas trop fier de ta cure, je me sens plus petit que je n'étais. Je parie qu'avant deux ans je serai un banquier modèle, un père de famille accompli. Il me semble qu'en tuant cet amour, j'ai tué ce qu'il y avait de meilleur en moi, ce quelque chose de divin que nous apportons en naissant, cette légère parcelle d'infini que peut contenir le cœur d'un homme.

Te voilà averti, veille bien sur moi, tente quelque diversion puissante, sauve-moi du vent glacial qui m'envahit.

Ma jeunesse est passée. O ma chère et belle jeunesse!

ERNEST SERRET.

LES

VOLCANS DE JAVA

Java, par Junghuhn, Amsterdam 1850-54, in-8° avec atlas.

Les volcans comptent au nombre des points les plus remarquables du globe : ce sont les seuls où nous puissions observer l'action présente du feu intérieur, de l'*atmosphère souterraine*, si l'on veut emprunter une expression originale de Franklin, sur la frêle enveloppe que nous habitons. Autrefois l'on ne songeait point à chercher dans les profondeurs ignées de la terre la cause des phénomènes volcaniques. Dans le dernier siècle encore, on ne les attribuait généralement qu'à une combustion locale et tout exceptionnelle. De nos jours, les travaux des géologues ont éclairé d'une lumière nouvelle la théorie des volcans. Léopold de Buch a montré comment les particularités de la forme des montagnes ignivomes n'ont d'autre origine qu'un soulèvement opéré par l'énergique pression des vapeurs et des laves qui cherchent à se frayer une issue facile et permanente. Cette hypothèse hardie rend admirablement compte de la singulière structure d'un grand nombre de volcans, notamment de ceux des Canaries, que visita le célèbre géologue allemand, — de l'Etna, du Vésuve, et des volcans éteints de l'Auvergne, si bien décrits par MM. Élie de Beaumont et Dufrénoy. Léopold de Buch ne se contenta pas d'étudier isolément les montagnes volcaniques, il voulut découvrir suivant quelles lois elles sont distribuées sur le globe, et il réussit à démontrer qu'on ne peut en expliquer la for-

mation que par le jeu même des forces qui agissent sans cesse à l'intérieur de notre planète pour troubler l'équilibre séculaire des mers et des continens.

Bientôt M. de Humboldt vint prêter son appui à ces conceptions puissantes, en établissant qu'il existe une relation intime entre les éruptions des volcans des Antilles et des Andes et les tremblemens de terre qui agitent d'une manière si effrayante et à de si fréquentes reprises certaines parties de l'Amérique. Il ajouta de précieux matériaux à l'étude comparée des volcans terrestres, en décrivant les colosses trachytiques des Andes, auprès desquels le Vésuve n'est qu'une humble colline, et qui, sous les feux du tropique, dressent dans la région des neiges éternelles leurs cimes plus élevées que celles du Mont-Blanc. L'histoire de leurs éruptions est aussi bien différente de celle des volcans de la Méditerranée : ils ne vomissent point de laves, comme ces derniers, et ne rejettent que des cendres et des vapeurs.

Dans l'esprit de presque tout le monde, l'écoulement des laves forme l'attribut essentiel d'une éruption volcanique. Ce phénomène étrange de torrens de feu sortis des entrailles mêmes de la terre est bien fait pour étonner et captiver l'imagination. Pourtant l'émission des vapeurs et le dégagement de l'eau qui accompagne toutes les éruptions présentent à l'esprit des énigmes encore plus difficiles à résoudre. Ce qui fait qu'on a toujours attaché plus d'importance aux laves, c'est qu'elles restent comme les seuls témoins des éruptions passées; c'est en suivant ces fleuves de pierre refroidis que les voyageurs apprennent l'histoire des volcans : les matières gazeuses au contraire ne laissent point de trace et ne survivent point à la catastrophe qui les a portées au jour. Ceux qui sont assez heureux pour assister à une éruption ne peuvent manquer toutefois d'être frappés à la vue des fumées qui s'échappent des courans de lave, et doivent se demander comment des vapeurs et des gaz ont été emprisonnés dans ces matières fondues, qui, refroidies, ne sont que des scories et des rochers. Nous partageons tous encore d'instinct le préjugé antique de l'antagonisme de l'eau et du feu; pourtant l'eau sort des volcans en telle abondance, que parfois d'immenses nuages sillonnés d'éclairs incessans s'amassent au-dessus du cratère. Les géologues sont divisés sur l'explication de ce singulier phénomène. Les uns croient que les eaux de la mer ou les pluies s'infiltrent dans des fissures terrestres, arrivent au contact des laves souterraines, et sont vomies, sous forme de vapeur, par les orifices des volcans. Telle était l'opinion du célèbre chimiste Davy, qui découvrit le premier les métaux qui forment la base des roches; elle est encore adoptée par l'école qui attribue à des actions purement

chimiques et électriques tous les phénomènes qui se rattachent à la chaleur terrestre. L'école plutonienne, qui rend compte de ces phénomènes par l'incandescence du noyau de la terre, admettrait volontiers que la masse fluide dont les continens et le lit des mers ne sont en quelque sorte que l'épiderme solide contient elle-même toutes les substances que nous voyons se dégager des laves. Ainsi les élémens de l'eau seraient renfermés au sein même de la terre avec ceux de toutes les autres vapeurs qui sortent des volcans, et s'en échappent avec une telle violence, qu'ils rejettent les scories et les cendres à des hauteurs quelquefois effrayantes.

Suivant qu'on explique de l'une ou de l'autre manière les émanations volcaniques, on se trouve forcément entraîné à interpréter d'une façon opposée toute l'histoire géologique de la terre. On comprend dès lors quel intérêt s'attache à toutes les manifestations de la *volcanicité* terrestre, et pourquoi l'on ne saurait les étudier sur des points trop nombreux. Les renseignemens précieux que M. de Humboldt et après lui M. Boussingault nous ont fournis sur les volcans des Andes ont fait voir que, dans les différentes régions du globe, les phénomènes volcaniques présentent, avec un ensemble de caractères communs, des traits originaux. Il est une contrée où ils offrent une certaine ressemblance avec ceux qu'on observe dans les Andes, c'est l'île de Java; mais tandis que les éruptions des volcans américains sont des catastrophes qui ne se renouvellent guère que de siècle en siècle, celles des volcans javanais sont si nombreuses et si rapprochées, qu'elles fournissent au géologue un constant sujet d'études. Malheureusement le nombre de ceux qui vont visiter les îles de la Sonde n'est guère plus nombreux que celui des hardis voyageurs qui se décident à gravir les cimes élevées des Cordillères. M. Léopold de Buch, dans son admirable *Voyage aux îles Canaries*, a rassemblé tous les renseignemens connus de son temps sur les diverses zones volcaniques du globe. Ceux qu'il a réunis relativement aux îles de la Sonde et à Java sont encore très incomplets. Le géologue allemand se borne à constater d'une manière générale que les volcans javanais ne donnent point de laves, et qu'il en sort fréquemment des torrens d'eau chaude et boueuse, avec d'immenses quantités de cendre. Il semble tout d'abord assez étonnant que les régions volcaniques de Java soient encore si peu connues, quand on considère que cette île est depuis très longtemps occupée par des Européens. Il y a quelques années seulement que les Hollandais ont entrepris l'exploration scientifique de leur belle et riche colonie. L'Europe dut le premier ouvrage important sur Java à sir Stamford Raffles, qui fut gouverneur de cette île pendant la courte période de la domination anglaise. En même temps qu'il faisait succéder les règles et les prin-

cipes d'un gouvernement plus humain à un régime fondé sur les exactions, le travail forcé, les cruautés de toute espèce, il faisait étudier les ressources et dresser une carte détaillée de la colonie. Cette carte fut l'œuvre de Thomas Horsfield, qui se fraya le premier un chemin à travers les forêts vierges qui couronnent les pitons élevés de Java. Ce travail n'a guère nécessité depuis que des améliorations de détail, qui sont dues au zèle de deux officiers néerlandais, MM. Leclerq et Van de Velde. Quelques observations relatives aux volcans de Java sont disséminées dans les recueils qui se publient à Batavia ou en Hollande; mais nous n'avons trouvé nulle part sur Java et ses volcans une si grande abondance de renseignemens que dans un ouvrage récent de M. Junghuhn, qui embrasse l'étude complète de la colonie hollandaise.

L'auteur a passé douze années à Java, et en a gravi lui-même presque toutes les cimes avec des instrumens pour en mesurer la hauteur. Il a décrit dans son livre toutes les montagnes volcaniques de l'île, qui sont au nombre de quarante-cinq, recherché avec grand soin tout ce qui est relatif aux éruptions des volcans de Java et réussi à en rendre l'histoire assez complète, en fouillant les documens officiels et en consultant les traditions des natifs. On ne peut malheureusement tirer des Javanais que des renseignemens vagues et peu nombreux sur les volcans de leur île : le souvenir des catastrophes qui l'ont désolée à de si fréquentes reprises s'efface avec une merveilleuse rapidité de leurs esprits oublieux et indolens. Même quand il s'agit des éruptions les plus récentes, leurs récits ne s'accordent jamais parfaitement, et pour donner une idée de leur chronologie, M. Junghuhn cite l'exemple singulier d'un natif qui se croyait âgé de deux cents ans.

Ce n'est pas la paresse seulement, c'est une terreur superstitieuse qui empêche les Javanais mahométans de gravir la cime des volcans : ils n'aiment pas à quitter les régions basses, couvertes de champs de riz, au-dessus desquelles s'élèvent, comme des îles dans la mer, les pitons redoutés. Protégés contre la chaleur accablante des plaines dans leurs villages qui s'abritent sous des bois de cocotiers et de palmiers, ils ne quittent jamais ces oasis de verdure pour aller respirer l'air plus frais des hautes cimes. Aussi les cratères des volcans furent-ils le dernier refuge des sectateurs de Siva, quand les mahométans firent la conquête de l'île vers 1470. On y trouve souvent des ruines d'anciens temples. L'adoration des forces terribles dont les volcans sont le foyer devait naturellement tenir une grande place dans les croyances primitives de ces contrées, et le culte de Siva, la divinité de la destruction, y était dominant. Le volcan Séméru, le plus élevé de l'île, était appelé le Mont-Sacré;

le Sumbing, qui se trouve au milieu de l'île, était « le clou qui avait servi à fixer Java contre la terre. » On trouve des restes de monumens religieux à des hauteurs très considérables. Sur le plateau élevé qui forme le fond de l'ancien cratère du volcan Dïeng, il y a des milliers de blocs cubiques, débris des anciens temples. Ils étaient simplement formés par une suite de terrasses entourées de murailles, disposées en étages successifs sur les pentes de la montagne, et reliées l'une à l'autre par des escaliers. Sous le gazon et entre les racines des casuarines, on retrouve des sculptures, des bas-reliefs, quelquefois de grossières statues. La religion hindoue s'éteignit bientôt dans la solitude terrible des cratères; des forêts vierges recouvrirent les pierres disjointes des temples écroulés, qui ne furent plus visités que par les rhinocéros, les chats et les bœufs sauvages. Ce n'est qu'à une époque très récente que la hache de l'homme vint frayer de nouveaux chemins sur ces hauteurs abandonnées, et qu'on retrouva les blocs taillés souvent à demi décomposés par les vapeurs volcaniques, les seuils sacrés que la végétation active des tropiques avait si promptement envahis : découvertes précieuses, même pour le géologue, car partout où l'on retrouve des ruines de temples, on peut conclure que le volcan passait pour éteint avant l'invasion de l'islamisme.

Aujourd'hui les seuls Javanais qui soient restés fidèles au culte de Siva habitent le fond de l'immense cratère du volcan Tengger, plaine élevée qui porte le nom de *Mer de Sable*. Tous les ans, ils célèbrent une fête solennelle, et vont comme en sacrifice verser du riz dans le cratère du cône d'éruption toujours actif qui s'élève au milieu de la Mer de Sable. C'est le sentiment d'un danger éternel et mystérieux qui a entretenu si longtemps les grossières croyances de cette colonie isolée, et, au lieu de s'en étonner, on serait plutôt surpris que cette terreur naturelle n'ait point corrompu la religion mahométane dans ces régions, si l'on ne savait que le fatalisme le plus absolu en fait le fond. C'est avec une égale indifférence que le Javanais mahométan se soumet à une tyrannie étrangère et aux effets irrésistibles des forces de la nature. Pourvu qu'il puisse, étendu sur une natte, écouter les chants des tourterelles enfermées dans des cages, rêver aux sons doux et mélodieux du *gamelang*, son instrument favori, ou regarder les danses gracieuses des *ronggengs*, il est heureux. Il oublie que le volcan voisin peut tout à coup s'irriter, vomir des nuages de fumée qui plongeront la contrée entière dans une nuit profonde, et que des torrens dévastateurs, descendus de la montagne, peuvent ensevelir les rians villages, les arbres et les champs cultivés, sous un linceul de limon fumant.

Musulmans ou sivaïtes, les habitans de Java ne sauraient donc

fournir que d'insuffisantes indications au géologue curieux d'étudier les phénomènes volcaniques. Heureusement M. Junghuhn a complété par ses propres recherches les vagues récits des indigènes, et on peut suivre avec confiance un pareil guide à travers la grande région ignivome qui, grâce à lui, n'a plus de mystères pour la science européenne.

I.

Les volcans de l'archipel indien forment comme un fer-à-cheval grossier autour de la grande île de Bornéo. Cette ceinture volcanique part des îles Andaman; les îles Nicobares, Sumatra, Java, Timor, la Nouvelle-Guinée, les Moluques, les Célèbes, Ternate et Djilolo complètent ce vaste circuit. Des Nicobares à l'archipel des Philippines, on ne connaît pas moins de cent neuf volcans. M. Junghuhn en compte dix-neuf dans Sumatra et quarante-cinq dans Java.

Le contraste que présente la constitution de ces deux îles est extrêmement frappant. Sumatra est formée par une série de chaînes montagneuses parallèles qui enferment de hautes vallées longitudinales ou de véritables plateaux. Quelques volcans s'élèvent sur la crête de ces chaînes, mais sans la dépasser de beaucoup en hauteur. La partie occidentale de Java rappelle encore ces caractères : elle est formée de plateaux élevés, hérissés de sommets volcaniques; mais quand on avance vers l'est, on trouve un pays bas et d'immenses plaines sur lesquelles s'élèvent les cônes isolés des volcans, qui ont presque tous de 3,000 à 3,600 mètres d'élévation. On ne rencontre plus de plateaux élevés, de hautes vallées; parfois seulement deux volcans jumeaux sont reliés par des cols dont l'altitude dépend de la distance plus ou moins considérable qui en sépare les sommets. Les caractères physiques des deux contrées se reflètent avec leurs différences jusque dans les mœurs et les habitudes des natifs. Le climat des plaines de Java énerve et amollit les habitans, qui cultivent paisiblement le riz et le café pour des maîtres étrangers; les plateaux élevés de Sumatra sont couverts de frais pâturages et habités par une population fière et indépendante. Ces montagnards féroces sont presque toujours en guerre, et chacun de leurs villages est une république.

Les volcans de Java, considérés dans leur ensemble, sont à peu près alignés, de l'est à l'ouest, dans l'axe principal de l'île, depuis le détroit de la Sonde jusqu'à l'extrémité orientale. Une ligne droite, menée dans cette direction, passe exactement par les volcans Salak, Gédé, Slamat, Sumbing, Merbabu, Lawu, Tengger et Idjeng. Toutes

les autres montagnes volcaniques sont placées dans le voisinage de cette ligne; elles forment pourtant quelquefois de petits groupes transversaux, dirigés du nord-ouest au sud-est, comme par exemple les quatre montagnes voisines de Dïeng, de Telerep, de Sendoro et de Sumbing.

Par une coïncidence vraiment singulière, cette direction des alignemens partiels et transversaux est précisément celle des grandes chaînes de Sumatra, et réciproquement les volcans connus de Sumatra sont rangés à peu près sur une ceinture rigoureusement parallèle à l'axe principal de Java. Ce fait remarquable prouve une fois de plus que les volcans s'alignent dans le sens des fractures produites à la surface du globe par les phénomènes de soulèvement qui déterminent la forme des îles et la direction des chaînes de montagnes. Dans la partie centrale et orientale de Java, les volcans sont isolés, mais dans la région occidentale ils forment deux chaînes montagneuses, séparées par une vallée longue et assez élevée. Quand on parle de *volcans en ligne,* il ne faut pas toujours entendre une ligne unique; les cratères actifs ou éteints du groupe des îles Sandwich forment deux lignes voisines parallèles, et les gigantesques volcans des Andes de Quito sont rangés sur des chaînes parallèles, séparées par de hauts plateaux pareils à d'immenses voûtes et fréquemment ébranlés par des tremblemens de terre. A Java, il n'y a pas moins de quatorze bouches volcaniques sur les deux crêtes parallèles qui occupent la partie la plus occidentale de l'île dans un espace qui n'a que 40 kilomètres de longueur sur 16 kilomètres de largeur. Une pareille agglomération de volcans est un fait très remarquable : dans la partie orientale de l'île, on trouve aussi huit montagnes volcaniques, assemblées dans un espace très étroit, le Tengger, le Séméru, le Lamongan, le Ringgit, l'Ajang, le Raon, le Buluran, l'Idjeng et le Ranté. L'île tout entière est, pour ainsi dire, criblée de passages par lesquels les vapeurs souterraines peuvent se dégager; la pression de ces vapeurs ne devient donc jamais assez forte pour amener jusqu'à la bouche des volcans des laves en fusion qui puissent s'écouler par les cratères ou par des fissures ouvertes dans les flancs de la montagne. On ne trouve dans Java aucune coulée de cette nature comparable à celles du Vésuve, de l'Etna et de l'Islande. Les volcans n'y rejettent, avec une quantité incroyable de vapeur d'eau et de vapeurs acides, que des débris fragmentaires et des cendres. C'est sans doute parce que les appareils volcaniques sont si rapprochés à Java que les tremblemens de terre sont insignifians et purement locaux. Ils sont très fréquens, mais faibles, et paraissent n'avoir aucune connexion intime avec le phénomène des éruptions volcaniques. Sur cent quarante-trois tremblemens de

terre catalogués par M. Junghuhn, trois seulement ont annoncé, deux ont suivi, dix-neuf ont accompagné les éruptions; cent neuf se sont produits tout à fait isolément.

Au lieu de courans de laves, ce sont des torrens de boue qui descendent pendant certaines éruptions des volcans javanais et inondent souvent tous les alentours. L'origine de ce singulier phénomène est encore enveloppée d'une certaine obscurité. L'eau sort-elle du volcan à l'état de vapeur, et forme-t-elle des torrens boueux en retombant à l'état de pluie et en entraînant les cendres volcaniques rejetées pendant l'éruption qu'elle rencontre sur son passage? ou bien ces fleuves de boue liquide s'épanchent-ils des cratères absolument comme des courans de lave ordinaire? M. Junghuhn penche pour la première opinion; mais ses descriptions mêmes semblent la combattre : les grandes vallées de déchirement qui découpent les flancs des volcans javanais sont remplies par une multitude de pierres et de rochers amoncelés. Si la pluie avait entraîné ces débris, ils seraient en plus grande abondance sur les pentes les plus basses de la montagne, et l'on ne devrait pas en trouver auprès du sommet. Ces champs de débris s'élargissent au contraire très souvent à mesure qu'on se rapproche de la cime, et on peut les suivre jusque dans l'intérieur même des cratères, qui en sont quelquefois entièrement remplis. Ces blocs, qui n'ont aucun des caractères des scories volcaniques ordinaires, étaient sans doute suspendus dans une masse demi-pâteuse, demi-fluide, qui s'écoulait par les échancrures du cratère.

On remarque parfois sur les pentes les plus basses des montagnes volcaniques une multitude de petits monticules dont les Javanais expliquent ainsi la formation : quand le courant boueux rencontre quelque obstacle, tel qu'un arbre ou un bloc de rocher, les plus gros fragmens entraînés avec le torrent volcanique sont arrêtés; l'obstacle devient ainsi de plus en plus considérable, et le monticule, d'abord très petit, s'accroît rapidement. Dans une de ces rangées de collines, M. Junghuhn a observé que les sommets sont disposés très régulièrement sur une ligne inclinée de 2 degrés environ sur l'horizon. Ce fait démontre que, sous un angle très faible, les torrens boueux peuvent entraîner des blocs de rochers souvent assez considérables.

On trouve de pareilles collines autour de plusieurs volcans de Java, de l'Ajang, du Guntur et du Sumbing. Du cratère de ce dernier volcan sort une traînée de débris qui descend sur une longueur de 2 lieues et se termine par une myriade de monticules réguliers, pareils à de grandes taupinières de 10 à 12 mètres de hauteur. Les fragmens rejetés par ce volcan devaient être à une très haute

température, car on voit que quelques-uns ont été incomplétement fondus à la surface et sont soudés les uns aux autres. Une traînée plus longue encore descend du Pepandajan et permet aussi de remonter la ligne du courant boueux jusque dans le cratère, rempli par une nappe de rochers. L'immense cône du volcan Lawu est traversé par une large fissure, remplie également de ruines; sans les troncs d'arbres qui forment des ponts naturels d'un roc à l'autre, on ne pourrait gravir cette pente hérissée.

Les éruptions des volcans des Andes sont, comme celles des volcans javanais, signalées par la formation de torrens boueux; mais on ne peut attribuer ce phénomène aux mêmes causes, du moins dans tous les cas. Les neiges éternelles qui couronnent ces hautes montagnes sont quelquefois fondues par les vapeurs qui sortent des volcans, et produisent alors de subites inondations. C'est ainsi qu'en 1803 l'immense coupole qui couronne le sommet du Cotopaxi disparut entièrement dans l'espace d'une nuit. Suivant M. de Humboldt et M. Boussingault, les montagnes trachytiques des Cordillères sont pénétrées d'une multitude de cavités qui se remplissent d'eau par une lente infiltration. Les ébranlemens qui accompagnent les éruptions les vident, et les eaux souterraines, souvent peuplées d'une multitude de petits poissons, sont expulsées. Ce phénomène singulier accompagna l'éruption du Carguairazo en 1698 et celle du volcan Imbaburu en 1671. Les observations, malheureusement si peu nombreuses, que l'on possède aujourd'hui sur les volcans des Andes nous laissent encore ignorer si les fleuves boueux qui en descendent sont dus uniquement à la fonte des neiges et au déversement des réservoirs intérieurs. La boue transportée dans les vallées et les plateaux, nommée par les naturels *moya*, est formée par des matériaux volcaniques et les débris des roches qu'ont décomposées les vapeurs souterraines.

Dans l'émouvant récit de son ascension sur le volcan Pichincha (1), voisin de Quito et rendu autrefois célèbre par les travaux de La Condamine et de Bouguer, M. de Humboldt note un fait singulier, qui me paraît pourtant établir un trait de rapprochement entre les éruptions des volcans de Java et celles des volcans des Andes. Le célèbre voyageur mentionne de nombreux blocs aux arêtes aiguës épars au pied du volcan de Pichincha, dans un lieu qu'on nomme la *Plaine de Pierres*. « Je crois, écrit-il à ce sujet, que ces roches n'ont pas été lancées par le cratère actuel du Pichincha, mais que peut-être, lors des premiers soulèvemens de la montagne, elles ont été préci-

(1) *Mélanges de Géologie et de Physique générale*, par M. Alexandre de Humboldt, Paris, 1854.

pitées du sommet à travers la crevasse du Cundurguachana. »

M. Sébastien Wisse, qui, plus heureux que M. de Humboldt, réussit à pénétrer en 1845 au fond du gigantesque cratère du Pichincha, a été de même conduit à croire que ces blocs de rochers, qui ont parfois trois mètres de diamètre, ne peuvent avoir été rejetés par une explosion du cratère actuel; la traînée des blocs erratiques en est éloignée de plus de six mille mètres. Les traditions des natifs s'accordent néanmoins à leur attribuer une origine volcanique. Ne pourrait-on pas admettre avec quelque apparence de raison qu'ils ont été amenés à la place qu'ils occupent aujourd'hui par des torrens boueux, pareils à ceux qui ont rempli de débris les grandes vallées ouvertes sur les flancs des volcans javanais? Cette opinion est d'autant moins improbable que, suivant M. de Humboldt, les plateaux qui entourent la montagne volcanique du Pichincha ont dû être plusieurs fois inondés, et qu'au dire du colonel Hall, dans l'intervalle des années 1828 et 1831, des matières boueuses ont été déversées du cratère actuel.

Toutes les éruptions des volcans de Java ne sont point accompagnées de torrens de boue qui inondent et détruisent les forêts, les champs et les villages; un grand nombre de ces volcans ne rejettent que des débris et des cendres. Ces éruptions *sèches* caractérisent les volcans les plus agités de l'île, tels que le Lamongan, le Séméru, le Guntur et le Merapi. Comme Santorin dans l'archipel grec, le Lamongan et le Séméru sont dans un état d'irritation permanente; mais tous les phénomènes volcaniques se bornent à des jets de débris incandescens qui retombent dans le cratère ou roulent sur les flancs de la montagne. La nuit, le sommet de ces volcans s'entoure d'une rouge lueur. Les explosions ont lieu à un quart d'heure ou une demi-heure d'intervalle dans le Lamongan, toutes les deux ou trois heures dans le Séméru. Après ces deux volcans, le Guntur ou Mont-Tonnerre est le plus actif de Java : il se passe rarement quelques mois sans que des cendres, du sable, des fragmens de roche n'en soient rejetés avec de terribles détonations, qui ont valu à la montagne le nom qu'elle porte dans le pays. Les éruptions de ce volcan n'ont pas toujours été sèches comme aujourd'hui; les nombreuses collines de matériaux incohérens qui recouvrent les pentes les plus douces de la montagne ont été formées autrefois au sein d'immenses fleuves boueux. Ainsi les phases et les irrégularités de l'activité souterraine peuvent s'observer non-seulement d'un volcan à l'autre, mais dans la succession des éruptions de la même bouche volcanique.

On trouve à Java, dans les cratères, sur les flancs des montagnes, parfois même à de très grandes distances, à peu près tous les exem-

ples de phénomènes volcaniques secondaires. Solfatares, émanations de vapeurs et de gaz, lacs et volcans boueux, sources d'eau chaude, tous ces phénomènes forment en quelque sorte une progression descendante, qui nulle part ne peut être mieux observée. La variété de ces actions est d'ailleurs en rapport intime avec celle que présentent les formes des montagnes volcaniques. Nulle part les dégradations subies par ce qu'on pourrait appeler le volcan primitif n'ont été aussi rapides, à cause sans doute du caractère explosif de toutes les éruptions et de l'abondance de débris incohérens qui, se trouvant rejetés, forment des édifices dont les contours sont changeans et éphémères. Quelques volcans de cette île présentent une très grande simplicité de traits : ce sont de simples cônes de débris parfaitement réguliers, couronnant une montagne trachytique. Quelquefois on reconnaît encore les bords d'un cirque primitif pareil à la *Somma* du Vésuve : ainsi les immenses cônes du Tampomas et du Merapi remplissent une enceinte fermée par une muraille à peu près circulaire. Un des massifs volcaniques les plus remarquables est le mont Tengger. Le cirque qui forme le sommet de la montagne a 7 kilomètres de diamètre, le fond est situé à 2,200 mètres au-dessus du niveau de la mer : c'est un véritable désert africain, et les Javanais l'appellent, on l'a vu, la Mer de Sable. Quand le soleil tropical l'échauffe, on y observe très fréquemment le phénomène du mirage. Vers le milieu de la Mer de Sable s'élèvent trois petits cônes d'éruption, dont l'un a 500 mètres, le second 300 mètres, et le troisième 260 mètres d'élévation au-dessus du plateau. Le plus petit de ces cônes, le Bromo, est seul resté actif. La bouche volcanique est remplie par un lac constamment agité par les vapeurs souterraines qui s'en dégagent. Ces trois cônes d'éruption, juxtaposés ou plutôt greffés les uns sur les autres, s'élèvent en ligne droite sur une même fissure. Mais le trait le plus remarquable qu'on puisse observer dans la constitution du Tengger est une grande vallée de déchirement ouverte sur le flanc de la montagne, et qui s'élargit à mesure qu'on approche du sommet. Ces ruptures, produites par soulèvement, sont très fréquentes à Java. Les cratères des monts Salak, Pangger, Telerep, Merbabu, Merapi et Lawu sont traversés par des fentes immenses; parfois plusieurs fissures traversent toute l'épaisseur du volcan : alors il ne reste plus que des sortes de piliers détachés, sans aucune apparence de régularité, comme dans le volcan Wilis. Ces volcans étoilés sont ordinairement éteints. Enfin souvent les dernières convulsions volcaniques font de la montagne entière une ruine informe, où l'esprit cherche en vain à reconstruire l'édifice primitif : c'est ce qui est arrivé pour le Ringgit et la plupart des volcans dont les éruptions ont été le plus terribles.

Il est un fait bien remarquable, c'est que les volcans des Andes, dont les éruptions semblent se rapprocher le plus de celles des volcans javanais, nous fournissent aussi les exemples les plus frappans de ruptures et d'écroulemens semblables. M. de Humboldt en donne pour exemples le Carguairazo, les deux pyramides d'Ilinissa, et le Capac-Urcu, aujourd'hui appelé *Cerro-del-Altar*. Il n'y a pas lieu de s'étonner que les volcans qui ne donnent point de laves soient ceux dont les formes subissent les altérations les plus rapides, parce que les éruptions gazeuses ont le caractère de véritables explosions. Léopold de Buch comparait le volcan régulier de Ténériffe à une tour défendue par un fossé et des bastions : il n'aurait pu voir dans la plupart des volcans javanais qu'un fort démantelé et déchiré par les brèches d'un siége. Il y en a quelques-uns dont la structure première est presque impossible à démêler : tel est celui qui porte le nom d'Idjeng. Il ne reste de l'enceinte primitive que quelques piliers séparés : sur un plateau qui s'étend à 1,800 mètres d'altitude au-dessus de la mer, s'élèvent jusqu'à dix cônes d'éruption. L'un d'eux, le mont Raon, est véritablement gigantesque : il a 3,160 mètres de hauteur. Le cratère du Raon est le gouffre le plus profond de tout Java : il a 3 kilomètres de largeur, et les parois ont 660 mètres de hauteur, de sorte qu'une pyramide quatre fois plus élevée que la plus grande pyramide d'Égypte pourrait y être placée sans qu'on en aperçût le sommet.

En face du Raon, sur la marge opposée de l'ancienne enceinte, est le cône de l'Idjend proprement dit. Cette montagne fut visitée autrefois par le naturaliste français Leschenault de La Tour, qui vit, au fond du gouffre cratériforme creusé dans le sommet, un lac qui existe encore aujourd'hui, perdu à une immense profondeur. De tous les groupes volcaniques de Java, celui où les vestiges de la structure primitive sont le plus altérés, et qui présente les plus grandes singularités, est celui qui porte le nom de Dïeng. L'ancienne enceinte forme une crête montagneuse qui présente des pentes douces à l'extérieur, escarpées à l'intérieur. Le fond est aujourd'hui hérissé d'une multitude de petites sommités : on y voit de petits cônes d'éruption encore actifs, des solfatares et des lacs. Là se trouve la fameuse *Vallée de la Mort* de Java, vaste entonnoir d'où se dégage constamment de l'acide carbonique, et qui est rempli par les ossemens des animaux qui vont s'y aventurer. Le plateau principal a donné son nom au volcan; situé à 3,000 mètres d'élévation au-dessus de la mer, il est couvert de pâturages et semé de rians villages.

Ce n'est pas seulement dans les cratères que se trahit l'activité volcanique; on en rencontre des traces sur presque toute la surface de Java, parfois à de grandes distances des montagnes. On y trouve

en abondance des sources chaudes et minérales, des lacs et des marais boueux, d'où se dégagent des gaz de diverse nature. Ces phénomènes secondaires, qui paraissent insignifians quand on les compare aux grandes éruptions, méritent néanmoins d'être signalés; ils trahissent à tout moment les réactions qui s'accomplissent dans les laboratoires souterrains. On pourrait les comparer à l'étincelle qui se ravive quand on remue une cendre qu'on croyait refroidie, ou plutôt à la fumée qui sort en imperceptibles traînées d'un édifice longtemps avant que l'incendie n'éclate dans toute sa fureur.

II.

L'étude complète d'une région volcanique comprend deux parties, l'une purement descriptive, l'autre historique. Nous venons de faire connaître la disposition en chaînes des volcans de l'île de Java, la structure singulière des montagnes dont elle est hérissée, les réactions chimiques qu'on y observe. Après avoir montré les volcans en repos, il faut les faire voir en action et rappeler les éruptions formidables qui interrompent de temps à autre un calme qui n'est qu'apparent. Ces éruptions se renouvellent si souvent à Java, que j'ai dû me borner aux plus remarquables et faire un choix dans la longue liste des catastrophes dont cette région a été le théâtre.

Le volcan Ringgit était jadis une des plus hautes montagnes de l'île : en 1586, à la suite d'une éruption terrible, il s'effondra et tomba en ruines. Cet événement coûta la vie à dix mille habitans. Pendant dix ans, les navigateurs virent sortir du sommet une noire et immense colonne de fumée; le fameux navigateur Cornélis Houtman, entre autres, l'aperçut encore en 1596. Aujourd'hui le volcan est complétement éteint; il n'en reste plus qu'un gigantesque pilier, entouré de ruines incohérentes.

En 1772 eut lieu l'éruption du volcan Pepandajan, qui fait partie de la double chaîne volcanique située dans la partie occidentale de Java : quarante villages furent détruits dans une nuit. Le lendemain, les habitans qui avaient échappé au désastre remarquèrent que la cime du volcan s'était affaissée. D'après quelques récits, cette éruption aurait été suivie d'un effondrement général de la montagne. En remontant aux documens originaux sur lesquels cette opinion s'est fondée, M. Junghuhn a cru reconnaître qu'elle repose sur une fausse interprétation des rapports des indigènes, fort naturelle à une époque où les Hollandais connaissaient très imparfaitement les langues des îles de la Sonde. Il n'y eut, d'après lui, d'autre affaissement que celui du cône éphémère de débris qui couronnait le volcan. La quantité de fragmens qui recouvrent les pentes de la montagne est véri-

tablement effrayante : on peut suivre la trace du courant boueux qui les a transportés depuis le milieu du cratère jusqu'à une distance de 12 kilomètres; la plus grande largeur de ce champ de débris est de 4 kilomètres. Tout cet espace est jonché de blocs trachytiques, plus ou moins scoriacés, de 2 à 3 pieds de diamètre; les intervalles sont remplis par du sable.

En même temps que le Pepandajan, deux autres volcans de Java firent éruption : le Tjerimaï, situé à 19 lieues, le Slamat à 35 lieues. Un volcan beaucoup plus rapproché, le Guntur, alors comme aujourd'hui extrêmement actif, ne sortit pourtant pas de son repos.

Le cratère du Pepandajan présente encore tous les signes de volcanicité que l'on rencontre à Java : lacs boueux agités par des vapeurs, solfatares, petits volcans de boue, sources chaudes. En approchant du sommet, on entend le bruit confus de toutes ces émanations, que M. Junghuhn compare au vacarme ordonné d'une usine où un grand nombre de machines sont en mouvement : c'est ce qui a sans doute valu à la montagne le nom de Pepandajan, qui veut dire *la forge*. Les petits volcans de boue disséminés dans le cratère ont de 2 à 4 pieds de hauteur : ils ont un petit cratère circulaire, d'où sort de temps en temps, à des intervalles très réguliers, un jet d'eau trouble et chaude extrêmement violent. Ces petits cônes deviennent de plus en plus élevés par l'accumulation de la boue qui se dessèche à l'air jusqu'au jour où un ébranlement subit fait écrouler tout l'édifice.

La plus terrible éruption dont on ait gardé le souvenir dans les îles de la Sonde n'eut pas lieu à Java même, mais dans l'île de Sumbawa, qui en forme en quelque sorte le prolongement oriental, et se rattache à la même chaîne volcanique. Cette éruption est peut-être la plus effrayante qu'on puisse trouver dans l'histoire des volcans du monde entier : elle remonte à quarante ans seulement, et pourtant qui s'en souvient, hormis quelques géologues? Qui sait le nom et la place du volcan Temboro? Il semble que les catastrophes les plus épouvantables ne puissent nous toucher que quand elles sont près de nous, ou qu'elles se mêlent à des souvenirs qui nous sont devenus familiers. On va remuer la cendre qui a enseveli Pompéi et nous a fidèlement gardé à travers les siècles les trésors et les raffinemens du goût antique : on ne compte pas les forêts et les plantations des îles de la Sonde que la cendre a ensevelies. Personne n'ignore comment périt Pline l'Ancien en l'an 79. Qui sut jamais ou se rappelle qu'en 1815 l'éruption du Temboro coûta la vie à plus de 50,000 personnes?

Il est heureux qu'à cette époque sir Stamford Raffles ait été gou-

verneur de Java : il se hâta d'envoyer un navire, commandé par le lieutenant Owen Phillips, pour recueillir des informations détaillées sur l'éruption. Elle commença le 5 avril avec d'épouvantables explosions, et atteignit cinq jours après seulement le plus haut degré d'intensité : d'énormes colonnes de fumée sortaient du cratère, et cachaient entièrement le sommet de la montagne, dont tous les flancs étaient couverts de débris incandescens et de cendre fine. Les champs cultivés qui recouvraient toutes les pentes de la montagne furent convertis en peu de temps en un désert stérile. 12,000 habitans périrent à Sumbawa, les uns sous les débris, les autres brûlés. L'île Lombock, bien que située à 36 lieues environ, fut entièrement recouverte d'une couche de cendres épaisse de 2 pieds : 44,000 personnes y périrent de faim.

La quantité de cendres qui fut expulsée par le volcan est véritablement énorme : le 18 avril, le lieutenant Owen Phillips vit encore toute la montagne enveloppée de nuages obscurs, et la fumée ne cessa d'en sortir pendant trois mois. Les cendres volcaniques changèrent le jour en une nuit profonde jusqu'à 126 lieues de distance, et obscurcirent le soleil jusqu'à 180 lieues; elles furent transportées en des points qui sont aussi éloignés du Temboro que Turin ou Marseille du Vésuve, ou Londres des volcans éteints de l'Auvergne, et couvrirent une ellipse dont la surface est plus grande que l'Allemagne tout entière. On reste peut-être au-dessous de la vérité en admettant qu'il tomba en moyenne sur cette immense étendue 2 pieds de cendres. En acceptant ce chiffre, on arrive par le calcul à un volume total à peu près triple du volume du Mont-Blanc. On ne connaît pas d'autre exemple d'une aussi énorme quantité de matières sorties d'un volcan, sauf le courant de lave qui descendit en 1783 du Skaptar-Jokul en Islande, et qui recouvrit 160 kilomètres carrés environ sur 100 mètres de hauteur moyenne. Ce volume est le double du précédent, et représente six fois celui du Mont-Blanc.

Les détonations, pareilles à une forte canonnade, qui accompagnèrent les débuts de l'éruption se propagèrent dans un espace elliptique beaucoup plus étendu : on les entendit dans l'île entière de Java, dans les Célèbes, à Ternate, dans les îles Moluques jusqu'à la Nouvelle-Guinée, dans la plus grande partie de Sumatra, et jusque dans le nord-est de l'Australie. Le plus grand axe de cette grande ellipse était à peu près dirigé de l'est à l'ouest, c'est-à-dire dans le sens de la grande série volcanique de Java, et avait 700 lieues de longueur. Si le Vésuve eût été le centre d'une pareille éruption, les bruits souterrains auraient pu être entendus jusqu'à Odessa en Russie, dans toute l'Allemagne jusqu'à Dantzik, en

France jusqu'à Cherbourg, en Espagne jusque vers Grenade, dans toute l'Algérie et la régence de Tunis, et dans une assez grande partie de l'Asie-Mineure. Le 10 avril, par conséquent cinq jours après le commencement de l'éruption, dans un golfe voisin, l'air étant parfaitement calme, la mer fut remuée et soulevée pendant trois minutes à 12 pieds plus haut qu'au moment des plus puissantes marées. Le même jour, une trombe de vent exerça pendant une heure, près du Temboro, les plus terribles ravages, et emporta sur son passage les hommes, les arbres, et jusqu'à des maisons.

Les éruptions ordinaires de Java ne sont que des miniatures, lorsqu'on les compare à ce terrible événement. L'influence destructive des débris incandescens ne s'étend généralement guère à plus de 500 mètres au-dessous du sommet des volcans. Les plus actifs même, tels que le Gédé, le Slamat, le Lamongan, le Merapi, le Séméru, sont entourés sur leurs pentes d'une ceinture de forêts épaisses; la cime seule est chauve et aride. Toutefois l'intérêt des éruptions volcaniques ne doit pas se mesurer seulement par le degré d'intensité, et parmi les plus faibles il y en a qui, par certains caractères, méritent d'attirer l'attention.

En continuant à suivre l'ordre chronologique, la principale éruption qu'on doive mentionner est celle du Gelung-Gung, qui ne remonte qu'à 1822 : M. Junghuhn a recueilli des détails très circonstanciés sur cet événement. Ce volcan est situé près de la chaîne qui occupe la partie occidentale de l'île : il était complétement éteint avant 1822, et les Javanais ne soupçonnaient même point la nature volcanique de la montagne. L'ancien cratère formait un cirque enfermé entre des hauteurs : le torrent qui en sortait prit au mois de juin 1822 une apparence laiteuse; l'eau en devint astringente et se chargea d'alumine. A une heure après midi, l'éruption commença par une détonation qu'on entendit au même instant dans tout Java. Réveillés en sursaut du sommeil auquel ils se livrent chaque jour à ce moment où la chaleur est accablante, les habitans les plus voisins du volcan virent monter dans les airs, avec une vitesse prodigieuse, une immense colonne de fumée noire, sillonnée par les lignes obliques de quelques éclairs. En peu d'instans, le jour se changea en une nuit épaisse, et quelques milliers d'hommes périrent sous la pluie volcanique qui retombait autour du cratère. En même temps, des torrens d'eau chaude mêlés avec de la boue et des fragmens de roches descendirent du volcan et convertirent en quelques minutes les villages, les forêts, les champs de riz, situés au pied de la montagne, en un lac fumant où surnageaient les arbres, les cadavres et les débris. Ces torrens brisèrent tous les ponts et allèrent très loin produire de grandes inondations, qui causè-

rent encore la mort d'un grand nombre de fuyards. A cinq heures du sôir, tout était fini; mais quelques jours après survint une nouvelle éruption plus terrible. Elle commença la nuit, vers neuf heures; le volcan se remit à vomir de la boue et de l'eau chaude. Les habitans se réfugièrent sur de petits monticules formés à la suite d'éruptions plus anciennes et disséminés en très grand nombre au pied de la montagne; mais l'inondation finit par emporter presque tous ces obstacles, et 2,000 personnes périrent encore au milieu des eaux; d'autres moururent de faim sur les monticules qui résistèrent au courant, et où ils demeurèrent abandonnés. Les natifs qui échappèrent à cette catastrophe ne retrouvaient plus sous les débris accumulés la place de leurs villages disparus. Les torrens boueux de la nouvelle éruption laissèrent pour trace dernière une énorme quantité de monticules : il y en a au moins dix mille disséminés sur le trajet du courant; il reste aussi un certain nombre de monticules anciens, et comme ils sont plus éloignés du sommet de la montagne, on peut en conclure que le volcan avait vomi auparavant des masses d'eau encore plus considérables. Aujourd'hui on reconnaît à peine dans le Gelung-Gung la trace d'un cratère. La crête en est complétement démantelée : tout est recouvert par d'épaisses forêts; seulement au-dessus du manteau de verdure s'élève lentement un nuage blanchâtre. On aperçoit de très loin ce panache de vapeurs qui s'incline doucement sous la brise et couronne éternellement le redoutable sommet.

Le mont Kélut est un des volcans les plus actifs de Java; il a fait éruption en 1811, en 1826, en 1835, en 1848. Tous les flancs de la montagne sont recouverts par un sable gris et fin, sur une épaisseur de 50 mètres environ; on arrive au sommet en suivant les vallées d'érosion qui y sont creusées et sont découpées en terrasses régulières, de plus en plus étroites à mesure qu'on s'élève. Ces vallées indiquent la marche et le niveau des inondations qui ont suivi les grandes éruptions. En 1826, le volcan du Kélut fit éruption en même temps que le cône de Pakuadjo, bouche aujourd'hui active du volcan Dïeng, qui s'élève à une très grande distance du Kélut. Des torrens d'eau chaude acide et corrosive, entraînant une grande quantité de sable, descendirent par toutes les vallées et détruisirent partout les forêts et les *sawahs;* la boue arriva encore chaude et fumante sur les pentes inférieures de la montagne. En 1835, il sortit de nouveau du volcan d'énormes jets d'une eau chaude et acide qui s'écoula de même par les vallées d'érosion. L'éruption de 1848 fut plus violente; les détonations qui l'accompagnèrent furent entendues dans une grande partie de l'archipel indien, jusqu'à Macassar et dans les Célèbes : chose singulière, on n'entendit rien à Batavia.

Ainsi les bruits souterrains semblent se propager dans des directions déterminées, qui sont en rapport avec le système des fissures, auquel il faut rattacher la direction des chaînes volcaniques. L'éruption fut d'abord sèche : il tomba une quantité considérable de cendre chauffée qui alluma les forêts; bientôt après un orage électrique se forma au-dessus du cratère, tous les torrens se gonflèrent et inondèrent en peu de temps tous les alentours.

Je mentionnerai encore, en terminant, l'éruption du mont Guntur, qui eut lieu en 1843, parce qu'elle peut donner une idée de la hauteur extraordinaire à laquelle s'élèvent les cendres volcaniques. M. Junghuhn se trouvait, au moment de l'éruption, dans le voisinage de ce volcan. Il assure que le jour de l'événement on voyait des nuages arrondis voyager dans le ciel à deux mille mètres environ de hauteur. Au-dessus on distinguait les longues traînées des nuages qui flottaient dans la région supérieure de l'atmosphère. On vit bientôt monter sur l'horizon un nuage gris qui, en deux heures, s'étendit peu à peu jusqu'au zénith et envahit de plus en plus le ciel : c'étaient les cendres que le Guntur avait vomies et qu'emportait le vent. La teinte de cette grande nappe opaque contrastait avec la blancheur des nuages ordinaires, qu'on aperçut encore pendant quelque temps au-dessous des cendres volcaniques; mais bientôt ils disparurent, une ombre de plus en plus épaisse recouvrit tous les objets; le dernier segment de ciel bleu s'obcurcit, et le nuage noir se déploya comme un voile épais sur la terre. Il fallut allumer des lampes et des torches. Les cendres tombaient peu à peu en pluie lente et silencieuse, et après quelques heures seulement le ciel s'éclaircit de nouveau par degrés.

III.

Nous avons cherché à faire connaître les phénomènes qui caractérisent les phases les plus extrêmes de l'activité volcanique à Java. En les comparant à ceux qu'on observe dans les autres régions du globe, on se trouve naturellement amené à présenter quelques considérations générales sur l'action des forces volcaniques. En lisant les descriptions des géologues et des voyageurs, on reconnaît bientôt que les actions lentes qui préparent les éruptions, ou leur survivent comme les derniers symptômes d'une vitalité expirante, se ressemblent dans toutes les parties de la terre : les derniers effets de la volcanicité, si l'on pouvait s'exprimer ainsi, semblent être partout les mêmes. Au contraire, si l'on observe les effets des forces souterraines à leur plus haut degré d'irritation dans les principaux districts volcaniques du globe, on voit qu'ils

ne sont pas toujours semblables, et souvent diffèrent entièrement de l'un à l'autre. Il semble donc qu'il soit permis d'établir une classification naturelle des volcans. Si, comme le fait M. de Humboldt, il faut les définir « des canaux qui établissent une communication entre l'atmosphère et les parties internes du globe, » il est naturel qu'on mesure l'intensité volcanique par la facilité plus ou moins grande avec laquelle s'établit cette communication. On peut choisir pour points de comparaison le grand volcan des îles Sandwich, le Vésuve, et l'île même de Java.

Le volcan de l'île Hawaii, qui fait partie de l'archipel des îles Sandwich, a été très bien décrit dans le voyage du commodore américain Wilkes : les deux immenses cratères du Mouna-Loa et du Mouna-Kilauea sont ouverts l'un au sommet, l'autre sur le flanc de la même protubérance volcanique. Le cratère du Kilauea, d'après les mesures des officiers américains, n'a pas moins de 12 kilomètres de circuit; celui du Mouna-Loa a près de 6 kilomètres de longueur sur 4 kilomètres de largeur; tous deux ont environ 1,000 mètres de profondeur. La lave qui remplit le fond de ces gigantesques chaudières ne se refroidit jamais entièrement à la surface dans l'intervalle des éruptions; il reste toujours un grand lac de lave liquide d'un rouge cerise éblouissant, par où les vapeurs s'échappent librement et presque sans bruit, en rejetant la lave à une très faible hauteur et formant au-dessus d'elle un nuage illuminé. Lorsqu'une éruption doit avoir lieu, la lave brise l'enveloppe refroidie et s'élève lentement. Avant que le lac de feu ait atteint les bords du cratère, la pression de cette énorme colonne liquide devient ordinairement assez forte pour crever les flancs du volcan. L'issue frayée, la lave s'écoule, elle redescend peu à peu dans le cratère au niveau habituel. Une pareille éruption n'est donc véritablement qu'un paisible déversement de matière fondue : le phénomène n'est annoncé par aucune détonation, aucune commotion violente; il n'est accompagné d'aucune explosion de débris rejetés en dehors du volcan. Les habitans d'Hawaii ne reconnaissent souvent l'éruption qu'à la lueur rouge qui la nuit enveloppe le sommet de la montagne, et devient alors plus intense. Il est pourtant impossible de ne pas voir dans ce phénomène, si calme qu'il soit, la plus haute expression de l'activité volcanique. Seulement les vapeurs, s'échappant sans cesse par le lac de lave comme les bulles qui montent dans l'eau en ébullition, n'ont qu'une très faible pression, et ne peuvent jamais s'accumuler en quantité suffisante pour produire des phénomènes explosifs.

Au Vésuve, l'activité volcanique présente une expression déjà amoindrie : l'écoulement des laves y est beaucoup moins considé-

rable qu'au Mouna-Loa, et il est accompagné d'explosions qui rejettent des cendres et des fragmens de lave refroidie. Les vapeurs peuvent atteindre dans la cheminée volcanique une très forte pression, puisque sir James Hamilton, dans la description de l'éruption de 1779, rapporte que ces débris étaient entraînés jusqu'à la hauteur de 3,000 mètres au-dessus du cratère.

Dans les volcans de Java, les conduits souterrains sont encore plus obstrués : la lave n'y circule point. Ces volcans ne font que rejeter une quantité immense de fragmens incohérens et de cendres qui s'élèvent à des hauteurs extrêmement considérables, pour retomber sur toutes les régions voisines. Toutes les montagnes volcaniques sont dominées par des cônes d'éruption. Souvent le même volcan en porte plusieurs dans le cratère primitif et d'autres sur les flancs. Ce développement des cônes d'éruption donne à certains massifs un aspect irrégulier et pour ainsi dire tuberculeux. Il devient parfois difficile de démêler la structure première du volcan, défiguré par ces montagnes de débris, par les ruptures et les affaissemens qui ont suivi l'éruption de matières arrachées en telle abondance aux entrailles trachytiques de la montagne; mais ce qui donne aux volcans de l'île de Java un caractère tout particulier, c'est la quantité incroyable d'eau qui s'en échappe, et qui, se mêlant aux débris solides, forme des torrens boueux d'une nature singulière, où des blocs innombrables se trouvent entraînés à de très grandes distances dans une pâte limoneuse formée par les cendres volcaniques. Ces volcans sont aussi remarquables par l'abondance des vapeurs sulfureuses qui s'en dégagent pour ainsi dire sans cesse. Mêlées avec la vapeur d'eau, elles corrodent et désagrégent lentement les roches, et préparent sourdement les matériaux des éruptions futures. Si l'on compare ces caractères généraux avec ceux des volcans des Andes, on trouvera entre les deux groupes une certaine ressemblance. Les coulées de lave moderne sont rares dans les Andes ainsi qu'à Java; seulement les éruptions de matières solides y sont peu fréquentes, et l'activité de ces immenses colosses trachytiques ne s'annonce d'ordinaire que par le dégagement des vapeurs souterraines.

Quelles sont donc les lois qui régissent l'activité volcanique? Pourquoi certains volcans donnent-ils constamment des laves et d'autres n'en donnent-ils jamais? pourquoi les uns ont-ils de si fréquentes, les autres de si rares éruptions? On a souvent fait observer que la hauteur des volcans semble exercer à cet égard une influence remarquable. Le Stromboli, qui, depuis le temps où vivait Homère, est dans un état de perpétuelle irritation, n'a pas plus de 700 mètres de hauteur; les éruptions du Vésuve, qui a 1,181 mètres d'élé-

vation, se renouvellent plus souvent que celles de l'Etna, qui atteint 3,313 mètres. Les volcans géans des Andes ne rejettent des vapeurs et des cendres qu'à des intervalles séculaires, tandis que ceux de Java sont presque tous dans un état continuel d'irritation. La hauteur des montagnes exerce-t-elle une influence aussi directe sur la nature que sur le nombre des éruptions? C'est ce qui semble douteux. On a souvent prétendu qu'il ne sort point de coulées de lave des volcans des Andes, parce que les matières en fusion ne peuvent s'élever jusqu'au sommet de ces colossales montagnes; mais les coulées de lave sont aussi rares dans la chaîne volcanique de Java, dont les pitons sont à un niveau beaucoup plus bas. La sortie des laves paraît même être un phénomène moins exceptionnel dans les Andes que dans l'île de Java. L'Antisana, montagne voisine de Quito et haute de 6,378 mètres, a vomi plusieurs fois de la lave; dans les Andes du Chili, on a vu descendre d'immenses coulées des flancs du volcan Antuco, qui s'élève à 5,300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La volcanicité terrestre a une intensité variable dont on peut suivre tous les degrés dans les volcans actifs, depuis le grand volcan d'Hawaii, d'où sortent sans cesse d'immenses fleuves de lave, jusqu'aux volcans de Java, d'où s'échappe seulement de l'eau. Quoique les volcans agissent d'une manière intermittente et assez variable, on peut donc, en envisageant l'ensemble des phénomènes volcaniques dans une même région, y reconnaître certains caractères constans. Les matières qui remplissent le sein de la terre, véritable image de ce que les anciens appelaient le *chaos*, sont groupées sous l'influence d'une extrême température et d'une immense pression, suivant des affinités que nous ne pouvons saisir : la nature en sépare à son gré les laves et les vapeurs volcaniques. Jusqu'à ce que nous ayons surpris son secret, il faut nous borner à étudier avec soin la structure des volcans et la nature de leurs éruptions. On commence à examiner, avec les secours nouveaux de l'analyse chimique, l'ordre dans lequel se dégagent les gaz et les vapeurs durant la même éruption. M. Charles Deville a entrepris récemment, avec beaucoup de succès, cette curieuse étude sur le Vésuve. Il n'est pas douteux que de telles recherches, entreprises comparativement dans plusieurs régions volcaniques, jetteraient un grand jour sur les questions encore obscures qui se rattachent aux réactions de l'intérieur de notre globe sur l'enveloppe externe.

L'émission des laves représente le plus haut degré de l'activité volcanique; mais les éruptions de cendres et de vapeurs sont les plus redoutables. On ne craint guère les éruptions du Vésuve, si fréquentes aujourd'hui : la lave s'est frayé des passages faciles et per-

manens; mais, avant la fameuse éruption qui détruisit Pompéi, le volcan ne donnait aucun signe d'activité, et l'on sait que la ville fut ensevelie sous une pluie de cendres. Les volcans de l'Auvergne sont entièrement éteints, et quelques émanations d'acide carbonique trahissent seules aujourd'hui, dans cette partie de la France, l'activité souterraine qui autrefois amenait au jour ces immenses coulées de lave qu'on peut suivre jusqu'à quatre ou cinq lieues des cratères. Si jamais les volcans d'Auvergne devaient se réveiller, les premières explosions seraient sans doute annoncées par de violens tremblemens de terre; les cratères nouveaux rejetteraient, avec une immense quantité de vapeurs et de gaz, des débris solides et des cendres qui retomberaient en pluie sur une partie peut-être considérable de la France.

Quelques-unes des éruptions dont l'histoire et la tradition nous transmettent le souvenir ont exercé les plus terribles ravages; pourtant il faut avouer que la volcanicité, considérée comme une des fonctions de notre globe, ne joue aujourd'hui qu'un rôle assez insignifiant. Au moins est-il permis de dire que la volcanicité terrestre est bien faible, quand on la compare à celle de la lune. La surface de notre satellite est toute semée de volcans dont les cratères ont d'effrayantes dimensions. A ce sujet, je rappellerai que, suivant l'opinion adoptée par tous les astronomes, il n'y a point d'eau à la surface de la lune et qu'elle n'a point d'atmosphère. Comment les adversaires de la théorie plutonienne des volcans expliqueront-ils que les seules régions dépourvues d'air et d'eau que nous connaissions soient précisément les plus riches en montagnes ignivomes? Ceux qui cherchent à rendre compte des phénomènes volcaniques, dans la large acception que leur donne M. de Humboldt, par la réaction d'un noyau fluide intérieur contre une mince enveloppe solide, n'ont aucun lieu de s'étonner de la volcanicité lunaire. L'analogie les oblige même à supposer que des forces pareilles à celles dont nous observons nous-mêmes les effets sur la terre doivent agir sur tous les corps célestes qui se refroidissent par d'insensibles gradations, en poursuivant leur course éternelle à travers l'espace.

AUGUSTE LAUGEL.

LA
QUESTION RELIGIEUSE
EN SUÈDE
ET LES PUBLICISTES ALLEMANDS

I. *Die Zeichen der Zeit*, von Christian Carl Josias Bunsen; 2e édition, 2 vol., Leipzig 1856. — II. *In Scandinavien. Nordlichter*, von Eduard Boas, 1 vol., Leipzig 1845. — III. *Schweden sonst und jetzt*, von Ludwig Clarus, 2 vol., Mayence 1844. — IV. *Schweden im Jahre* 1843, von Theodor Mügge, 2 vol., Hanovre 1844. — V. *Gothaisches geschichtliches Jahrbuch* 1856, von Dr Aurelio Buddeus, 1 vol., Gotha 1857.

I.

Il y a deux ans, un des esprits les plus distingués de l'Allemagne, un homme d'état qui est en même temps un érudit et un théologien, M. le chevalier de Bunsen, publiait sous ce titre : *les Signes du Temps*, un manifeste en faveur de la liberté religieuse. Ce livre produisit en Allemagne et en Europe une impression qu'on n'a pas oubliée. L'auteur y attaque l'intolérance partout où elle règne. Les protestans fanatiques ne sont pas plus à l'abri de ses coups que les catholiques ultramontains. Ce qui donne une valeur particulière à cette plaidoirie, c'est qu'elle ne s'appuie pas seulement sur les argumens ordinaires de l'esprit philosophique; M. de Bunsen est un chrétien fervent, et c'est au nom de la foi qu'il demande pour toutes les âmes le libre exercice de la vie spirituelle. Si le chef des piétistes berlinois, M. Jules Stahl, ose soutenir que l'intolérance est la loi essentielle du christianisme, M. de Bunsen s'indigne, et, renversant toute l'argumentation du sophiste, il montre en face de l'impérieux esprit de propagande propre à certaines écoles un esprit de liberté morale qui, selon lui, est vraiment l'âme

et la vie de l'Évangile. Si l'évêque de Mayence, à propos de l'anniversaire séculaire de l'introduction du christianisme dans les pays germaniques, jette l'injure à l'Allemagne des trois derniers siècles, M. de Bunsen relève le défi et proclame, au nom de la loi du Christ, la mission religieuse de sa race. D'un bout de l'Europe à l'autre, il dénonce, comme les symptômes d'une période néfaste, tous les actes de persécution ecclésiastique qui ont affligé dans ces derniers temps les âmes libérales et chrétiennes. C'est un moine de Bohême, Jean-Evangelista Borczynski, qui est jeté en prison et traité avec la dernière rigueur pour être passé de l'église romaine à l'église évangélique; c'est un prêtre de Prague, Joachim Zazule, enfermé dans un cachot depuis plus de vingt ans et soumis au traitement des fous, parce qu'il a commis le même crime que Borczynski; c'est le Florentin Domenico Cecchetti, c'est le Napolitain Madiaï, victimes d'une église jalouse assistée de la police. Tous ces faits et d'autres encore, signalés par M. de Bunsen avec la précision et l'impartialité d'un juge, sont pour lui l'objet d'une étude approfondie sur une des maladies morales de notre époque. Il est surtout saisi d'une amère tristesse, quand il voit cette fièvre de persécution, cette soif d'absolutisme dans le sein même de l'église qui s'enorgueillit d'avoir fondé la liberté religieuse. Les plus belles pages de M. de Bunsen sont celles où il met en pièces les prétentions de M. Stahl et de ses amis au gouvernement des consciences. Il n'y a qu'une lacune dans ce livre, c'est en vérité un étrange oubli. M. de Bunsen attaque l'intolérance en Allemagne, en France, en Espagne, dans le grand-duché de Toscane, dans le royaume de Naples; il ne dit rien de la Suède!

Comment expliquer ce silence? Je sais bien que, dans l'introduction de son livre, l'auteur mentionne la Suède parmi les états de l'Europe où l'esprit d'intolérance s'est réveillé; mais quand il trace le tableau de ces tentatives illibérales en Europe, quand il attaque les abus de l'autorité ecclésiastique à Prague, à Florence et à Naples, quand il discute si vivement le sermon de l'archevêque de Mayence pour la fête de saint Boniface, quand il réfute avec tant de soin un discours prononcé par l'évêque de Strasbourg dans la cathédrale de Spire, comment se fait-il que des événemens partiels, des symptômes isolés, un discours, un sermon, lui fassent oublier un *signe du temps* bien autrement grave, je veux dire l'intolérance altière et opiniâtre du protestantisme suédois?

Ce reproche, car il y a un reproche dans l'étonnement que j'éprouve, ne s'adresse pas seulement à l'illustre auteur des *Signes du Temps;* tous les publicistes allemands l'ont encouru comme lui. Ils semblent avoir oublié les devoirs que l'Allemagne avait à remplir, comme foyer de culture intellectuelle, dans l'Europe du Nord. On a remarqué avec raison que depuis un demi-siècle l'esprit allemand n'avait pas été sans exercer une action profonde sur l'Angleterre et sur l'Amérique anglo-saxonne. Pourquoi donc le même esprit, qui a si bien fait son chemin à Londres et à New-York, n'a-t-il

pas su pénétrer à Stockholm? Est-ce insouciance de la part de l'Allemagne? ou faut-il croire que la société scandinave ait repoussé sur ce point l'influence germanique? Il est malheureusement hors de doute que les communications intellectuelles entre l'Allemagne et la Suède, si fécondes il y a cinquante ans, ont à peu près cessé aujourd'hui. Des ressentimens politiques ont interrompu ces relations des deux pays. Les plaintes, fondées ou non, des habitans allemands du Slesvig et du Holstein contre le gouvernement danois ont excité chez tous les peuples de la confédération germanique des colères dont on se ferait difficilement une idée. Il n'y a pas de question, depuis quinze ans, qui ait ému plus vivement nos voisins; l'Allemagne se croit outragée dans son honneur national, dans sa mission civilisatrice, et elle fait éclater par des milliers de voix des protestations passionnées. Au milieu même des émotions de 1848, en face de la démagogie et de tous les dangers de l'intérieur, cette question du Slesvig-Holstein, comme on l'appelait, produisit une sorte de fièvre dans le parlement de Francfort; l'émeute du 18 septembre et les crimes qu'elle amena n'ont pas eu d'autre prétexte. L'agitation dure encore; les publicistes les plus autorisés l'entretiennent par leurs écrits, et les gouvernemens eux-mêmes, entraînés par l'opinion, ont dû engager avec le cabinet de Copenhague des négociations qui, mal conduites, pourraient troubler la paix générale. On comprend que les Danois, peuple brave et fier, aient relevé énergiquement ce défi. Quand les Allemands en ont appelé aux armes, quand la Prusse, en 1848 et en 1849, a cru devoir porter secours aux insurgés du Slesvig, le Danemark a montré qu'une lutte inégale ne l'effrayait pas; à Bau, à Duppel, à Nybel, à Istedt, à Frederikstadt, il a prouvé sa force et mérité l'estime de l'Europe. Les souvenirs de cette guerre, les prétentions envahissantes de l'esprit germanique, tous ces faits, que je n'ai pas à exposer ici (1), devaient rendre l'Allemagne de plus en plus suspecte aux pays scandinaves. On est loin des jours où l'éclat des lettres allemandes, avec Klopstock et Lessing, Goethe et Schiller, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, transportait d'enthousiasme le Danemark et la Suède. On proclamait alors, à Copenhague et à Stockholm, la grande fraternité des peuples germaniques; on se rappelait la souche commune, et tous les fils des Goths étaient fiers de parler des langues sœurs; maintenant tout cela est oublié, on se souvient seulement que, sans remonter aux origines premières de la race, il y a une fraternité plus distincte, plus vivante, celle qui unit entre eux les peuples spécialement scandinaves, danois, suédois et norvégien. Toutes les tentatives faites dans ces derniers temps pour resserrer les liens de cette parenté nationale sont une réponse aux projets d'usurpation des Slesvig-Holsteinois; en face du germanisme, le scandinavisme s'est levé.

(1) Voyez, sur les différentes phases de la question, les études publiées ici même par M. Alexandre Thomas (15 septembre 1846), par M. H. Desprez (1er octobre 1848, 15 mai 1849, 15 juin 1850), et plus récemment par M. Geffroy dans les derniers volumes de l'*Annuaire des Deux Mondes*.

Ces causes politiques ne sont pas les seules qui aient nui aux rapports de l'Allemagne et de la Suède; il faut signaler aussi des causes morales. Si l'Allemagne cherche à envahir le Danemark, si les habitans du duché de Holstein, attachés par les traités à la confédération germanique, veulent attirer à eux les Allemands du Slesvig sujets de la monarchie danoise, l'Allemagne, d'un autre côté, a trop renoncé vis-à-vis des Scandinaves aux conquêtes légitimes, aux conquêtes de l'intelligence et de la civilisation. J'ai parlé de l'insouciance de l'Allemagne dans ses rapports littéraires avec la Suède; cette insouciance a été aussi grande et aussi fatale que son ardeur d'envahissement dans le domaine politique. On ne peut interroger l'histoire littéraire des trente dernières années sur le rôle que les lettres allemandes ont joué chez les peuples scandinaves, sans être très frappé de cette situation. Les Allemands, qui étudient tout, étudient assurément le Danemark et la Suède : ils connaissent le mouvement de l'esprit public dans ces deux pays, ils suivent leurs travaux littéraires, ils les traduisent, ils les classent avec ordre; mais ils ne se préoccupent pas d'exercer une action sur ces esprits qui naguère encore relevaient de leur influence. Ils sont attentifs à toutes les grandes questions où l'Europe est engagée, à toutes les crises qui la tourmentent; celles qui s'agitent à Stockholm, à Upsal, à Christiania, semblent ne pas les toucher. Un seul exemple suffira : l'église luthérienne de Suède compromet le protestantisme aux yeux du monde, et l'Allemagne, qui aurait dû être la première à lui adresser de solennelles remontrances, l'Allemagne, pendant vingt ans, a laissé grandir ce scandale sans songer à le flétrir.

J'ai consulté les principaux écrivains qui ont essayé de faire connaître au public allemand la situation du monde scandinave; presque tous se taisent sur la question religieuse. Mme la comtesse Hahn-Hahn a visité la Suède, et elle a raconté son voyage dans un livre qui a fait un certain bruit. De quoi s'occupe la comtesse Hahn-Hahn? D'elle-même d'abord, et puis du temps qu'il fait. De maussades épigrammes contre la nature et le climat de la Suède, contre le brouillard et la neige, contre la ville et la campagne, une prétentieuse ironie, un dédain superficiel des hommes et des choses, nulle étude, nulle attention sérieuse, tel est ce livre. Voici, en revanche, un écrivain spirituel et savant, M. Édouard Boas, qui publie ses souvenirs de voyage sous ce titre : *En Scandinavie*. M. Boas est un observateur sympathique; ses descriptions de la nature du Nord, ses tableaux de la vie populaire et de la vie des salons, ses études sur les littérateurs et les artistes, révèlent un vif sentiment de la poésie; mais ne lui demandez pas de renseignemens sur l'état de l'église de Suède. Est-il vrai que le clergé luthérien y exerce un despotisme absolu sur les âmes? Est-il vrai qu'une loi impitoyable y opprime la conscience religieuse? Comment expliquer ces contradictions inouies chez une nation protestante? Autant de questions qui semblent fort indifférentes à M. Boas. A part quelques mots sur le pompeux costume des prêtres

et l'appareil tout catholique des cérémonies luthériennes, vous ne sauriez, en lisant ce livre, à quelle communion appartient le peuple suédois. Vers le temps où M. Boas traçait ce tableau brillant et incomplet, un écrivain catholique plein d'imagination et de science, M. Louis Clarus, parcourait aussi la Suède. M. Clarus est un savant homme; on a de lui un *Tableau de la poésie espagnole au moyen âge* qui tient sa place au premier rang parmi les études consacrées de nos jours aux littératures romanes. L'inspiration constante de ses travaux, c'est le désir de glorifier le catholicisme, et surtout le catholicisme du moyen âge. Il paraît impossible qu'un tel homme parcoure la Suède sans s'occuper de ce qui concerne la religion. M. Clarus s'en occupe en effet, mais vraiment la clairvoyance du publiciste est bien loin d'égaler chez lui la science de l'érudit. Il a intitulé son livre *la Suède d'autrefois et la Suède d'aujourd'hui;* s'il connaît à merveille la Suède des temps passés, il apprécie d'une façon étrange la Suède de nos jours. L'intolérance du clergé luthérien, la cruauté des lois qui défendent de changer de religion sous peine de confiscation et d'exil, ne lui inspirent ni plainte ni blâme. Il a vu l'organisation hiérarchique de l'église, le clergé investi de pouvoirs civils, les prêtres administrant les universités et les écoles, la pompe solennelle des temples, les cérémonies de la messe, les étoles de velours rouge brodé d'or; il a retrouvé là maintes choses qu'il admire dans la société du XIIIe siècle : il ne demande rien de plus. Si une église protestante peut être chrétienne, il n'hésite pas à le proclamer, c'est celle-là. Les adversaires du catholicisme diront sans doute que M. Clarus est un ultramontain conséquent avec ses doctrines; j'aime mieux dire simplement que c'est un fanatique amateur de ce qu'Henri Heine appelle le *bric-à-brac du moyen âge*. En tout cas, son livre aurait un peu embarrassé les publicistes catholiques, lorsqu'ils protestaient avec tant de raison contre l'intolérance de l'église suédoise.

Ainsi, protestans et catholiques, tous les écrivains allemands qui s'occupaient de la Suède, soit insouciance, soit erreur de jugement, oubliaient de rappeler le luthéranisme suédois à l'observation de ses principes. Je me trompe, il y a un homme qui a rempli ce rôle, c'est un écrivain très familiarisé avec le monde scandinave, M. Théodore Mügge. M. Mügge est un conteur populaire en Allemagne; il a publié sur la Finlande et la Norvége deux récits intéressans, *Erik Randal* et *Afraja;* il n'a rien écrit de plus remarquable que son tableau de la Suède telle qu'il l'a vue il y a quatorze ans. Ouvrez les deux volumes intitulés *la Suède en* 1843; vous y trouverez la peinture la plus vive de l'intolérance du clergé luthérien, de sa sécheresse de cœur, de son fanatisme intéressé. Certains journaux suédois ont signalé des inexactitudes dans le livre de M. Mügge. Il est possible qu'il y ait des erreurs de détail; quel écrivain, si scrupuleux qu'il soit, est assuré de n'en pas commettre en parlant d'un pays étranger? Quant à l'ensemble du tableau, il est profondément vrai, et cette œuvre fait autant d'honneur à

l'élévation morale de l'écrivain qu'à la sûreté de son jugement. Il y a quatorze ans que M. Mügge rédigeait ce manifeste; l'*Aftonblad* et les autres journaux libéraux de Stockholm auraient pu le publier, il y a deux mois, à propos de la discussion des états sur la liberté religieuse. M. Mügge est protestant; c'est au nom du protestantisme qu'il condamne le clergé suédois. Il éprouve les plus vives sympathies pour la Suède; c'est avec une sollicitude attristée qu'il lui adresse de sévères remontrances.

Malheureusement l'ouvrage de M. Théodore Mügge a passé à peu près inaperçu, ou du moins, si on l'a lu avec plaisir, il n'a pas réveillé, au sujet des affaires de Suède, l'attention un peu languissante de l'Allemagne. L'Allemagne était prévenue que le pays de Geijer et de Tegner échappait à son influence; elle n'a rien fait pour ressaisir la direction intellectuelle et morale qu'elle exerçait naguère. C'est à peine si, de loin en loin, dans les conférences pastorales de Berlin, un ministre de l'Évangile, après un voyage à Stockholm, racontait les persécutions exercées par le clergé suédois contre des protestans non conformistes. On écoutait le récit du voyageur, puis l'assemblée passait à l'ordre du jour. L'Allemagne entière a fait de même. Il y a quelques mois à peine, un livre fort intéressant a paru sous ce titre : *Annales historiques de Gotha*. C'est une histoire politique des divers états pendant l'année dernière, histoire composée à peu près sur le modèle de l'*Annuaire des Deux Mondes*, quoique bien moins complète, bien moins riche de renseignemens et d'idées. L'auteur, M. le docteur Aurélio Buddeus, est un publiciste intelligent; il a eu entre les mains des documens précieux, certaines parties de son livre sont fort bien traitées. J'ai lu le chapitre consacré à la Suède, croyant y trouver l'opinion de l'Allemagne sur cette question de la liberté religieuse, qui en ce moment même passionnait la diète de Stockholm : qu'ai-je trouvé? Quelques lignes à peine. L'auteur signale, il est vrai, l'inflexible fanatisme du clergé suédois, mais il ajoute, en forme d'excuse, que ce fanatisme a ses racines dans le cœur de la nation. Le peuple le veut, il faut se soumettre. Un tel langage, et dans un pareil livre, révèle une indifférence qu'on a peine à concevoir.

Il a fallu que la liberté de conscience (ou du moins un adoucissement des peines ecclésiastiques, un amendement à la loi barbare qui tyrannise les âmes); il a fallu, dis-je, que cette liberté si incomplète encore, proposée à la Suède par le roi Oscar, fût solennellement repoussée par les états; il a fallu les scandales de cette discussion et de ce vote pour arracher l'Allemagne à son indifférence. Dès que le débat s'est ouvert, il y a deux mois à peine, l'attention des publicistes et des théologiens s'est éveillée. La discussion a été suivie avec une sollicitude inquiète, et enfin, lorsque le vote du 31 octobre qui rejetait la proposition royale a été connu à Vienne et à Berlin, un cri de douleur et de reproche est sorti de toutes ces lèvres jusque-là silencieuses. Rendons hommage aux journaux de l'Allemagne du nord, principalement au *Correspondant de Hambourg*, au *Journal national* de

Berlin, qui ont très bien représenté dans cette circonstance le libéral esprit de leur pays. Remercions aussi la *Gazette d'Augsbourg;* sa sollicitude a été tardive, mais le jour où elle s'est décidée enfin à prendre la parole, elle l'a fait d'une manière digne d'elle et de l'Allemagne. Au moment où la discussion de la liberté religieuse commençait à Stockholm devant l'assemblée des états, on préparait en Allemagne la célébration de la fête de la réforme, et une souscription venait de s'ouvrir pour élever une statue à Luther sur la place publique de Worms. L'Autriche permettrait-elle cette souscription? La fête de l'église évangélique pourrait-elle avoir lieu dans les temples de Vienne avec autant de solennité qu'à Berlin? A vrai dire, les protestans y comptaient peu. La nouvelle de l'autorisation accordée par le gouvernement autrichien se répandit en Allemagne le jour même où l'on apprit que la liberté religieuse avait été repoussée par les états suédois. Quel contraste! L'Autriche devenue tolérante pour le protestantisme et la Suède impitoyable aux catholiques! Les journaux racontaient que le 1er novembre la fête de la réforme avait été célébrée dans les églises évangéliques de Vienne avec la plus grande solennité; qu'une partie du corps diplomatique y assistait; que le chef du consistoire, M. Gottfried Franz, avait pu y prononcer un discours sur ce texte : *la Réforme, œuvre de Dieu;* et ces mêmes journaux apprenaient à l'Europe que le 31 octobre les anciens adversaires de l'Autriche, les anciens défenseurs de la liberté religieuse, les fils des soldats de Gustave-Adolphe, avaient maintenu dans la loi de l'état la confiscation et l'exil pour l'asservissement des consciences! Une opposition si dramatique devait toucher sans doute le cœur endurci du protestantisme suédois, et la *Gazette d'Augsbourg* la fit ressortir avec force. Elle évoqua pour ainsi dire les deux adversaires de la guerre de trente ans, Gustave-Adolphe et Ferdinand II, l'un si austère, si pieux, qui se battait si héroïquement pour la défense de la liberté religieuse, l'autre qui voulait étouffer dans le sang le christianisme luthérien, et elle montra combien tout était changé depuis deux siècles. Dans la ville de Ferdinand II, les protestans célébraient la fête de leur église; dans la ville de Gustave-Adolphe, la noblesse et le clergé luthérien faisaient peser sur les âmes une tyrannie dont le gouvernement napolitain aurait honte. « Et sous quel prince, ajoutait la *Gazette d'Augsbourg*, sous quel prince ce vote des états suédois venait-il scandaliser l'Europe? Sous un prince dont le grand-père est issu de ce Béarn qui a donné Henri IV à la France, dont la grand'mère et la mère sont catholiques, dont le père a proposé lui-même aux états cette loi de tolérance, dont la femme enfin est une princesse d'Orange, c'est-à-dire une princesse issue de cette race sous la conduite de laquelle l'Angleterre et les Pays-Bas ont conquis leur liberté civile et religieuse! »

Je voudrais extraire de ces débats quelques documens caractéristiques; je voudrais emprunter aux principaux orateurs, surtout aux représentans du clergé, les argumens qu'ils ont mis en œuvre pour repousser la proposi-

tion du roi Oscar; je mettrai en face de ces paroles celles que la Suède prononçait à l'époque où elle suivait l'impulsion de la pensée allemande, et l'on verra quel tort a causé au pays de Gustave-Adolphe l'interruption de ses rapports intellectuels avec le pays de Lessing et de Goethe.

On sait que le 2 octobre 1856 le roi Oscar, ouvrant la diète suédoise dans son palais de Stockholm, avait prononcé un discours où se trouve le passage suivant : « Une tolérance éclairée pour la croyance d'autrui, basée sur l'amour du prochain et inspirée par une conviction devenue inébranlable, forme l'essence des dogmes de l'église protestante. Il est digne d'un peuple dont le grand roi Gustave-Adolphe combattit pour la liberté de la pensée et des consciences, laquelle il scella de son sang, de suivre son exemple et de marcher sur ses traces. Les anciennes lois qui entravent encore la liberté des cultes doivent donc disparaître, afin que la loi commune soit mise en harmonie avec le seizième paragraphe de la constitution. Des projets tendant à abolir la peine de l'exil et à introduire différentes améliorations dans le code criminel vous seront communiqués. » Ces anciennes lois dont parle le roi Oscar, ce sont les lois publiées en 1687 par Charles XI, lois barbares qui prononcent la confiscation, le bannissement, la mort civile contre quiconque se sépare de l'église officielle. Quant au seizième paragraphe de la constitution, invoqué par le roi, il est conçu ainsi : « Le roi doit appuyer la justice et la vérité, prévenir et empêcher la violence et l'injustice, ne point léser ni permettre de léser qui que ce soit dans sa vie, son honneur, sa liberté personnelle ou son bien-être, s'il n'est légalement convaincu et condamné... Il ne doit forcer la conscience de personne ni permettre qu'elle soit forcée, mais maintenir chacun dans le libre exercice de sa religion aussi longtemps qu'il ne trouble point le repos public ou ne donne pas de scandale. » Le roi Oscar, en proposant à la diète l'abolition de la loi de 1687, obéissait donc à une prescription formelle de la constitution de 1809, loi fondamentale de l'état. La loi de 1687 violentait les consciences; le paragraphe 16 de la constitution de 1809 défend au roi de forcer la conscience de personne ou de permettre qu'elle soit forcée. Assurément le roi remplissait un devoir impérieux, et, à ce qu'il semble, un devoir tout simple en effaçant l'iniquité de la vieille législation luthérienne; s'il y avait une chose dont on devait s'étonner, c'était que de 1809 à 1856 cette iniquité, ouvertement condamnée par la constitution, ait été maintenue par l'usage dans le droit public. La suite des choses a prouvé que ce devoir n'était pas si simple; la discussion du projet royal, le fanatisme du clergé, l'ignorance des paysans, l'hésitation de la noblesse, les inutiles efforts des bourgeois, et finalement le triomphe des passions d'un autre âge contre l'esprit de la société moderne, ont assez mis en lumière tout ce qu'il y avait de courageux et de vraiment libéral dans l'initiative du roi de Suède.

La proposition royale portait ce titre : *Loi concernant une liberté de religion plus étendue et certaines matières y relatives.* Elle fut soumise d'abord

au tribunal suprême faisant fonction de conseil d'état, et l'on sait que plusieurs des concessions octroyées par le roi en furent obstinément retranchées. Le premier projet n'avait pas cru devoir déterminer l'âge où il était permis à un Suédois né luthérien de se séparer de la religion de l'état; le projet aggravé par le tribunal suprême interdisait aux membres de l'église suédoise d'embrasser une autre profession de foi avant l'âge de dix-huit ans. On comprend toute la gravité de cette interdiction; il est vrai que, dans le projet du roi aussi bien que dans celui du tribunal, les parens convertis à une autre église n'avaient plus la direction religieuse de leurs enfans nés dans l'église suédoise; mais, quoique privés de cette direction religieuse, c'est-à-dire du plus sacré des droits, le père et la mère n'étaient pas absolument séparés de la jeune âme qui leur devait la vie : il leur restait toujours l'influence du sang, la vertu de la famille, le muet enseignement de l'exemple, et l'espérance de voir venir volontairement à eux ce disciple que leur disputait la loi. Le second projet leur enlevait même cette espérance; jusqu'à l'âge de dix-huit ans, l'enfant n'avait plus le droit de dire : Je veux prier Dieu comme le prient mon père et ma mère. Malgré cette disposition odieuse, le projet de loi était encore un progrès manifeste sur la législation de Charles XI et les différentes ordonnances qui l'ont complétée pendant le cours du XVIIIe siècle. Ainsi le prosélytisme n'était puni que dans le cas où il employait des moyens insidieux, des menaces ou des promesses d'avantages temporels; les parens convertis, quoique dépouillés du sacerdoce de la famille, n'étaient plus passibles de peines pour avoir entretenu les enfans de matières religieuses; l'inquisition épiscopale était écartée du foyer domestique; enfin la confiscation des biens, le bannissement, la perte absolue du droit de succéder, toute cette pénalité barbare avait disparu de la loi. Assurément ce n'était pas là, comme le prétendait le titre du projet, «*une liberté de religion plus étendue,* c'était seulement une tyrannie religieuse moins oppressive, et les journaux allemands ne disaient que la vérité, lorsque, racontant ces affaires de Suède, ils les annonçaient en ces termes : « Débats dans la diète de Stockholm sur la prétendue liberté de conscience. »

Ces concessions, si insuffisantes qu'elles fussent, soulevèrent une violente opposition dans le clergé luthérien et les populations des campagnes. Depuis le jour où ce projet est sorti des mains du tribunal suprême jusqu'à l'époque où il a été discuté devant la diète, du mois de juin au mois d'octobre, cette agitation a été sans cesse croissant. Le clergé, par ses manifestes, réveillait le fanatisme des anciens âges. A Lund, il fit circuler une proclamation véhémente qui se terminait par cette question : « Faut-il que la peine du bannissement soit abolie pour ceux qui abandonneront l'église suédoise? » Sur cent trente-six réponses qui furent faites à cette demande, trois seulement furent favorables à la liberté; cent trente voix répondirent sans hésiter : « Le bannissement doit être maintenu. » Enfin, quand un comité fut formé dans le sein de la diète pour faire un rapport sur la proposition royale, l'ar-

deur des passions ecclésiastiques éclata de plus belle. Chacun des quatre ordres (noblesse, clergé, bourgeois, paysans) devait envoyer quatre membres à ce comité; le clergé se fit représenter par les prêtres les plus obstinément fanatiques, par les sectaires les plus inaccessibles aux sentimens de la mansuétude évangélique comme aux principes de la liberté moderne. L'action de ces hommes devait être grande, et elle le fut. Leur caractère officiel dans un pays où l'état n'est pas séparé de l'église, leurs convictions altières rendues plus intraitables encore par le sentiment de l'intérêt menacé, la parfaite connaissance qu'ils avaient du terrain, leur talent de parole, et, s'il est permis de le dire, leur habitude des intrigues cléricales, tout leur promettait la victoire au sein du comité. Assurés déjà du concours des paysans, ils n'avaient plus qu'à gagner une seule voix dans l'ordre de la noblesse ou dans celui des bourgeois. En vain l'organe des libéraux, l'*Aftonblad*, redoubla-t-il d'efforts et de vigilance pour faire pénétrer dans les esprits les principes du droit commun; cette discussion, par laquelle ce vaillant journal a conquis de nouveaux titres à l'estime de l'Europe, ne put triompher de l'influence ecclésiastique : non-seulement le projet de loi concernant une liberté de religion plus étendue fut repoussé dans le comité législatif par une majorité de cinq voix, mais le comité rédigea un contre-projet qui rétablissait avec une rigueur plus formelle encore la pénalité de 1687. C'est ainsi que la libérale proposition du roi Oscar, mutilée par le tribunal suprême, condamnée d'avance par le comité législatif, se présentait devant la diète. Il n'était pas difficile de prévoir le sort qui l'attendait. Au moment même où la diète allait être saisie de la question, le ministre des affaires ecclésiastiques, M. le docteur Anjou, publiait une protestation très vive contre la proposition royale. Ce seul fait révèle la puissance occulte et extraordinaire de cette oligarchie cléricale qu'on appelle l'église luthérienne de Suède. On prétend à Stockholm que M. le docteur Anjou vise à l'archevêché d'Upsal, et en vérité comment expliquer sa conduite sans un motif d'ambition personnelle? Comment comprendre qu'un ministre, au lieu de se démettre de ses fonctions, proteste contre une proposition du roi qui l'a choisi pour son agent, contre un acte du ministère dont il fait partie? Parmi les épisodes d'une discussion qui nous transporte si loin de nos idées et de nos mœurs, la conduite de M. le docteur Anjou, quelle qu'en puisse être la secrète explication, n'est certes pas l'incident le moins bizarre.

Les débats sur la proposition royale ont été ouverts devant l'*assemblée générale* de la diète le lundi 19 octobre 1857 : c'était la première fois que cette assemblée se réunissait. D'après la constitution de 1809, les débats ont lieu séparément dans les salles affectées à chacun des quatre ordres. Il y a quelques mois seulement, plusieurs membres du comité de législation demandèrent que dans certains cas, lorsqu'ils s'agirait de questions fondamentales, les quatre ordres pussent discuter en commun. La diète approuva la proposition qui aujourd'hui a force de loi. La première application du nou-

veau règlement devait être faite à l'occasion des débats sur la liberté religieuse; un député de la noblesse, M. Cederschjoeld, et un député des bourgeois, M. Lallerstedt, obtinrent que ces débats fussent portés devant l'assemblée générale des quatre ordres. Du reste, aux termes de la loi, c'était le débat seulement, et non le vote, qui appartenait à cette assemblée générale; la délibération en commun une fois terminée, les ordres reprenaient leurs séances distinctes, délibéraient encore s'il y avait lieu, et ouvraient le scrutin. La discussion commune fut donc inaugurée le 19 octobre; on pensait qu'elle ne durerait pas plus de cinq jours, et que le samedi 24 ou le lundi 26 les quatre ordres, rentrés dans leurs salles particulières, prononceraient la résolution définitive. Un incident vint tout arrêter, incident sans importance en lui-même, mais qu'on ne peut se dispenser de mentionner ici, car il montre bien quelles singularités féodales, quel respect superstitieux de la tradition entravent encore en Suède le régime parlementaire. Lorsque la diète, il y a quelques mois, autorisa les assemblées générales, elle décida que le président de l'ordre de la noblesse présiderait les quatre ordres réunis; elle oublia seulement de prévoir le cas où ce président se trouvant malade ou empêché, il faudrait lui donner un remplaçant. Or le comte Hamilton, maréchal du pays (*landtmarskalk*), et à ce titre président perpétuel de l'ordre de la noblesse, tomba malade deux jours après l'ouverture des débats. Que faire? Il semblait tout naturel que le membre le plus haut placé après le maréchal dans la hiérarchie aristocratique, celui qui est chargé de le suppléer dans l'assemblée particulière des nobles, le suppléât aussi dans l'assemblée des quatre ordres; la loi cependant ne le disait pas d'une manière expresse, et par un respect judaïque du texte, on ajourna la discussion plutôt que d'interpréter le règlement. Heureusement l'interruption ne fut pas longue; environ une semaine après, le comte Hamilton étant rétabli, les débats recommencèrent. Il est vrai qu'ils auraient pu être interrompus de nouveau; le comte Hamilton éprouva une rechute. Étrange organisation parlementaire, d'après laquelle les plus grands intérêts sont ainsi exposés à être tenus en suspens! Cette fois, grâce à Dieu, ce ne fut qu'une indisposition légère, et le maréchal se fit remplacer au fauteuil par M. le baron Akerhjelm. Rendons hommage au maréchal qui osa concevoir cette pensée hardie, et à la diète qui osa l'approuver. « Enfin, s'écria l'*Aftonblad*, nous voilà hors d'embarras; ce précédent, dont nous prenons acte, pourra autoriser à l'avenir le remplacement du président, même pour un temps plus long. »

Dès les deux premiers jours, comme après la reprise des séances, la discussion fut vive et tumultueuse. Il n'y a pas de tribune à la diète de Stockholm, chacun parle de sa place, et il est rare que les débats y soient très animés. Cette fois, à voir l'émotion et la fougue des orateurs, à entendre ces invectives, ces accusations, dont quelques-unes remontaient jusqu'au roi lui-même, on eût dit en vérité que la patrie de Gustave-Adolphe était menacée par une invasion des missionnaires de Ferdinand II. Il y avait trois pro-

jets de loi en présence : la proposition royale, contre-signée par M. Günther, ministre de la justice, et repoussée hautement, nous l'avons vu, par le ministre des cultes; — la proposition du comité législatif, beaucoup moins tolérante que la première, — et une troisième, plus intolérante encore, émanant de l'initiative particulière de certains membres. Le véritable débat portait sur l'adoption ou le rejet de la proposition royale. Les défenseurs de cette proposition appartenaient surtout à l'ordre des bourgeois, ses adversaires à l'ordre des prêtres et des paysans. Quant à l'ordre de la noblesse, on sait qu'il comprend trois classes distinctes : les comtes et barons, les chevaliers ou anciens gentilshommes, les écuyers ou gentilshommes dont les titres ne remontent pas au-delà du règne de Charles XI. Or c'était surtout parmi les chevaliers que les députés de la bourgeoisie avaient trouvé un certain nombre d'auxiliaires. Le général Lefrén parla le premier, et ce fut pour attaquer avec véhémence la proposition royale. L'argumentation du général est toute soldatesque ; il va droit au fait comme on monte à l'assaut. Le catholicisme, s'il faut l'en croire, menace d'envahir la Suède; il n'y a qu'un moyen d'arrêter ses progrès : c'est la confiscation et le bannissement. Vous lui diriez qu'il ne s'agit pas seulement des catholiques, mais des protestans non luthériens, des protestans fidèles à l'esprit de leur église, de ceux qui ne veulent pas s'immobiliser dans l'étroite orthodoxie du XVIe siècle, qui prétendent vivre de la vie de l'âme et développer librement leur foi selon les besoins de leur cœur; vous ajouteriez que la crainte du catholicisme en Suède est une chimère, et qu'après tout la compression ténébreuse exercée par l'église suédoise servirait plus efficacement la propagande catholique que ne le feraient la liberté et la lumière : toutes vos raisons seraient vaines. Le général Lefrén a entonné un air de bravoure, et il continue de chanter : *bataille,* comme Almaviva dans *le Barbier de Séville.* M. Knoss, l'un des dignitaires du diocèse d'Upsal, succède au général Lefrén. C'est un casuiste, un théologien jurisconsulte, décidé à maintenir au profit de l'église suédoise les peines coercitives du temps de Charles XI, mais décidé aussi à prouver que cette coercition n'est pas du tout incompatible avec les principes du protestantisme. Cette preuve est difficile à fournir; écoutez le subtil orateur. « Il y a, dit le prélat, trois sortes de liberté religieuse : 1° la liberté de penser et de croire, 2° la liberté de professer publiquement sa foi, 3° la liberté d'enseigner sa religion. Or la liberté de conscience établie par Luther, c'est simplement la liberté du for intérieur, le droit de penser à sa guise et de croire à tel ou à tel dogme; quant à la liberté de professer publiquement ces croyances particulières, et surtout de les enseigner à d'autres, Luther la condamne sans réserve, et le bannissement est la peine qu'il inflige à ceux qui se séparent de la religion de l'état. » Laissez de côté les erreurs historiques, supposez que l'orateur parle de Calvin, et non de Luther, qu'importe? Voilà donc le protestantisme suédois qui en est encore aux violences du XVIe siècle, et qui ne craint pas d'en

faire l'aveu à la face de l'Europe. Que de différences pourtant entre la Genève de Calvin et le luthéranisme suédois de nos jours! Calvin sévissait surtout contre les libertins, ne voulant pas que le protestantisme pût passer aux yeux du monde pour une école de relâchement et d'impiété. De là l'espèce de théocratie qu'il fit peser sur Genève, de là le bannissement de Bolsec, l'exécution de Gruet, de Michel Servet et de Valentin Gentilis. L'église suédoise au contraire sévit contre la foi vivante, et le mouvement religieux qui s'accomplit depuis quelques années au sein du protestantisme scandinave prouve assez que les plates doctrines de l'orthodoxie officielle ne suffisent plus aux aspirations des âmes (1). Sans parler de la petite communauté catholique de Stockholm, si intéressante par son isolement, si respectable par ses vertus, ce ne sont pas les impies que la loi suédoise atteint, ce sont les plus dignes enfans du protestantisme. Le chanoine d'Upsal ne paraît pas avoir une idée très nette de l'histoire et de la mission des églises protestantes; il soupçonne pourtant d'une manière confuse l'incohérence et l'iniquité des doctrines qu'il professe, car il reconnaît qu'un jour viendra où le bannissement pour changement de religion devra disparaître de la loi. — Après lui vient M. Nils Tersmeden, qui se préoccupe surtout de l'unité religieuse de la Suède. La proposition royale, à ce qu'il assure, l'a jeté dans un étonnement dont il n'est pas encore remis. « Dieu du ciel! s'est-il écrié le jour où il a lu le projet de loi, Dieu du ciel! les gens de la campagne vont dire : Notre seigneur et maître le roi Oscar abandonne son peuple et son église! » La suite du discours est de cette force; le grand argument de l'orateur, c'est l'unique, l'inévitable argument à l'aide duquel tous les adversaires de la loi viennent, chacun à son tour, agiter les passions, je veux dire l'invasion imminente des missionnaires romains. M. Tersmeden est persuadé que ces missionnaires sont déjà en Suède, qu'ils ont eu des pourparlers avec le roi Oscar, et qu'ils n'attendent que l'adoption de la nouvelle loi pour commencer leur œuvre. — M. Emmanuelson, membre de l'ordre du clergé, rejette la loi pour les mêmes motifs; il déclare cependant qu'il verrait avec plaisir supprimer la peine du bannissement, non pas pour favoriser l'esprit de secte, mais pour écarter les reproches qu'une telle pénalité doit attirer à la société suédoise.

Le meilleur moyen de sauver l'honneur de la Suède, ce serait d'éclairer cette nation généreuse, trompée par des préjugés opiniâtres et des enseignemens fanatiques. Voici enfin un orateur qui comprend ainsi son rôle, c'est M. Cederschjoeld, de l'ordre de la noblesse. M. Cederschjoeld s'associe complétement à la libérale pensée du roi. On sait que, peu de temps avant l'ouverture de cette discussion, le roi Oscar, atteint d'une maladie grave, avait dû confier la direction du royaume à son fils aîné, le prince Charles, duc de Scanie. Il avait donc adressé une *proposition de régence* à la diète suédoise ainsi

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er avril 1857, *l'Église et la Question religieuse en Suède.*

qu'au *storthing* norvégien, et en attendant que cette proposition eût force de loi, un gouvernement intérimaire s'était organisé. Ces circonstances si graves, si nouvelles, avaient ému les esprits, car la formation du gouvernement intérimaire était mal réglée par la constitution, et les mesures prises à ce sujet par le ministère furent soumises dans les chambres à des critiques très vives. Enfin le 25 septembre, à la suite d'une déclaration du roi, le gouvernement intérimaire, composé des ministres et de plusieurs conseillers d'état, résigna ses fonctions, et le prince Charles fut proclamé régent du royaume, « jusqu'à ce que le roi, avec la puissante assistance du Très-Haut, fût en état de reprendre les rênes du gouvernement. » Les émotions produites par ce changement de personnes n'étaient pas encore apaisées le jour où les débats s'ouvrirent; la retraite du souverain qui avait pris l'initiative de cette loi de tolérance, la proclamation d'un régent qu'on disait favorable aux prétentions de l'église officielle, devaient enhardir les fanatiques et décourager les libéraux. M. Cederschjoeld, je le dis à son honneur, ne craignit pas de faire apparaître dans le débat la personne respectée du roi Oscar. « Peut-être, dit-il, est-ce la dernière proposition que nous adresse ce bien-aimé monarque; accueillons-la favorablement. » Puis, commentant la pensée du roi, « comment, s'écrie-t-il, pouvez-vous invoquer la nécessité de la tradition? Comment osez-vous dire qu'il faut une autorité pour régler la foi et l'enseignement de la foi? C'est là le langage du pape; êtes-vous ses missionnaires? Vous n'avez pas le droit de décider, comme législateurs, laquelle des communions chrétiennes est hérétique ou orthodoxe. Si vous croyez que l'église de Suède peut poursuivre ceux qui ne croient pas ce qu'elle enseigne, pourquoi vous déchaînez-vous contre les Juifs? Ils ont fait ce que vous voulez faire; en condamnant le Christ, ils ont défendu leur église. Prenez garde, vous aussi, de crucifier encore le Christ chaque fois que vous persécuterez un dissident. » Voilà de belles paroles, voilà un cri vraiment chrétien; espérons que la Suède n'oubliera pas ce discours de M. Cederschjoeld. Le jour où elle aura bien compris cette vigoureuse remontrance, elle accomplira chez elle la séparation de l'église et de l'état, elle reconnaîtra la pleine liberté des consciences, et prendra décidément sa place parmi les nations civilisées de l'Europe.

Tel est le résumé de la séance du 19 octobre. L'argumentation des ennemis de la liberté religieuse ne brille guère par la variété. La séance du 20 octobre ne fit que reproduire en grande partie les déclamations de la veille. Le pasteur Saove, le doyen Melander, surtout l'évêque de Gothenbourg, M. Bjoerck, et le comte Erik Sparre, affirmèrent sur tous les tons que c'en était fait de l'église officielle de Suède, si la loi ne la défendait par les plus énergiques moyens dont elle dispose. « C'est par la persécution, s'écriaient-ils à l'envi dans un crescendo tumultueux, c'est par la persécution que l'église suédoise s'est fondée sous Gustave Wasa et Charles XI; c'est par la persécution qu'elle sera maintenue. » N'est-ce pas là une étrange apolo-

gie? Notons pourtant que l'évêque de Gothenbourg consentirait à voter l'abolition des lois qui infligent à tous les dissidens la peine du bannissement, s'il obtenait en échange pour l'église officielle le droit d'excommunier ses membres indignes; il va jusqu'à réclamer du comité législatif un amendement qui règlerait ce droit d'excommunication. Entre deux formes de tyrannie religieuse, l'évêque de Gothenbourg préfère celle qui donnera directement à son église une mission inquisitoriale; c'est bien la peine de déclamer si fort contre les pratiques de l'église romaine du XIIIe siècle. En vérité, l'église de Suède offre au monde un spectacle dont l'histoire n'avait pas parlé jusqu'ici; c'est le moyen âge du protestantisme.

Il n'y a rien de particulier à signaler dans les cinq dernières séances où s'acheva la délibération en commun. Toujours même crainte des missions catholiques, même façon d'interpréter les principes de Luther, même dédain du droit et de la civilisation moderne, même prétention d'établir en Suède la forteresse inexpugnable du protestantisme européen, au moment où l'on montre si peu de confiance dans ses propres forces, et où l'on renie à la face du monde l'esprit même de la réforme. Ces choses ont beau être exprimées souvent avec d'habiles détours, ou bien avec une véhémence calculée, les ruses de la parole ne donneront le change à personne; il n'y a là que des sophismes au service d'une corporation jalouse. Je n'en citerai rien; à quoi bon ressasser ces lieux communs du despotisme? Faisons pourtant une exception : M. Bring, doyen du chapitre de Lund, a laissé échapper des paroles dont il n'a pas mesuré la portée, et qui sont la condamnation éclatante du système qu'il défend. M. Bring est un étrange dialecticien; en rejetant la proposition royale, il veut absolument se donner pour un défenseur de la liberté. « Que parle-t-on, s'écrie-t-il, de la liberté religieuse de l'individu? La liberté religieuse de la communauté, la liberté de conscience du peuple est bien autrement sacrée. C'est celle-là surtout qu'il faut couvrir de notre protection, et on ne la protége qu'en châtiant l'erreur. » Nous connaissons ces doctrines, et il y a longtemps qu'elles sont jugées; elles ont servi à justifier les plus grands crimes qui aient souillé l'histoire; elles ont été proclamées par le sanhédrin de Jérusalem et par l'inquisition du moyen âge, par le comité de salut public et par le socialisme de nos jours : *salus populi suprema lex;* le scandale est de les voir invoquées par une église chrétienne, par une église fondée avant tout sur le droit religieux de l'individu, et qui n'existerait pas sans la révolte de Luther.

On est heureux d'inscrire ici les noms des principaux orateurs qui ont défendu la proposition royale; l'histoire de Suède ne les oubliera pas. Nous avons déjà signalé M. Cederschjoeld, de la classe des chevaliers, celui-là même qui, avec M. Lallerstedt, a fait porter ce grand débat devant l'assemblée générale des quatre ordres. M. Cederschjoeld voulait que ses paroles et celles de ses amis fussent directement entendues des membres du clergé et des députés de la paysannerie. Il espérait que plus d'une bonne pensée, sortie

de la discussion, germerait en silence dans ces âmes fanatisées. Nous l'espérons avec lui, et il faut se féliciter pour la Suède que les vigoureuses remontrances de M. Cederschjoeld n'aient pas retenti seulement dans la salle de la noblesse. M. Samuel Odman, M. L.-J. Hjerta, M. le comte Liljencranz, M. Lallerstedt, M. de Koch, M. le baron Cederstroem, M. P.-R. Jernsmeden, enfin M. Günther, ministre de la justice, qui ont vaillamment soutenu les mêmes principes, n'auront pas sans doute parlé en vain, bien qu'ils n'aient pu remporter une victoire immédiate. Il restera quelque chose de cet enseignement adressé aux quatre ordres par des esprits éclairés et des voix éloquentes.

La délibération en commun avait occupé sept séances; le 30 octobre, les quatre ordres rentrèrent dans leurs salles particulières, et le 31 on procéda au vote. Le résultat, on peut le dire, était connu d'avance. La bourgeoisie seule accueillit la proposition du roi; le clergé, la noblesse et les paysans la repoussèrent à une forte majorité. Les espérances que les esprits libéraux avaient fondées sur la noblesse, surtout après les pressantes exhortations de M. Cederschjoeld, après les explications lumineuses de M. Günther, furent tristement déçues. On est accoutumé en Suède à voir les membres de cet ordre se conformer sans résistance aux vœux du gouvernement; la plupart de ces comtes et de ces chevaliers sont médiocrement assidus aux séances de la diète; ceux d'entre eux qui ont des grades dans l'armée ou des fonctions civiles (c'est le plus grand nombre) ne se rendent guère aux états que pour obéir à une consigne, et quand le ministère a besoin de leurs voix, il trouve là une majorité toute prête. Or on affirme à Stockholm que, si le roi Oscar n'eût pas été obligé de confier la régence au prince Charles, le vote de la noblesse eût été bien différent. Nous persistons à croire que les intentions du régent sont mal comprises; le prince qui, au moment de la guerre d'Orient, a contribué si efficacement à détacher la Suède de la politique russe, ne peut désirer le maintien d'une législation dont la Russie elle-même ne veut plus. Quoi qu'il en soit, la noblesse n'a pas fourni aux défenseurs de la civilisation et du droit tout l'appui qu'on espérait d'elle; au contraire, les députés de la paysannerie se sont montrés moins hostiles qu'on ne l'avait craint; sur quatre-vingt-dix votans, vingt et un se sont déclarés pour l'admission de la loi nouvelle. Cette minorité, relativement considérable, est un consolant symptôme. Les populations des campagnes étaient complétement dominées jusqu'ici par l'influence ecclésiastique; si des sentimens libéraux commencent à s'éveiller chez ces âmes simples, il y a lieu d'espérer qu'elles réussiront un jour à briser leur joug. Ce ne sont pas, il est vrai, de bien vives sympathies pour le catholicisme qui ont décidé ce vote des vingt et un; ils ont songé surtout aux protestans non conformistes, ils ont rougi de s'associer à une pensée de persécution contre des âmes pieuses, animées de l'esprit de l'Évangile et de l'esprit de la réforme; qu'importe? Accordée aux uns, la liberté profiterait aux autres. La vie religieuse s'est pétrifiée dans

les hautes régions du protestantisme officiel; puisse-t-elle, comme on l'affirme, s'agiter efficacement dans les rangs inférieurs! Déjà l'ordre du clergé semble être embarrassé de sa victoire; s'il faut en croire les dernières nouvelles qui nous arrivent de Stockholm, les prêtres de la diète ont prié le comité législatif de préparer un nouveau projet de loi qui serait discuté avant la clôture de la session. Cette résolution du clergé a beau donner lieu en Suède à des commentaires très opposés, il est permis d'y voir le signe d'un meilleur avenir. Le rejet de la proposition du roi Oscar n'aura pas été inutile, si elle a fait éclater dans la minorité des paysans une protestation inattendue, et si elle a provoqué chez les vainqueurs eux-mêmes les confuses émotions du repentir.

II.

Que les défenseurs de la liberté ne se leurrent pas cependant d'espérances chimériques. La proposition du roi Oscar a été rejetée le 31 octobre, la législation du XVIIe siècle est consacrée de nouveau; pour éclairer l'esprit public et triompher de l'oppression ecclésiastique, il faudra des efforts persévérans. Ces efforts, nous les demandons à tout ce qu'il y a de libéral en Suède, à la bourgeoisie, à la presse, aux sectes dissidentes, à tous ceux qui ont à cœur le réveil de la vie religieuse; nous les demandons aussi au protestantisme des contrées qui exerçaient jadis, sans aucune prétention pédantesque, une sorte de suzeraineté intellectuelle sur les états scandinaves.

On a vu quels argumens ont été mis en œuvre par les orateurs du clergé. Les harangues de ces docteurs sont de véritables leçons théologiques, et l'Europe a pu connaître par des documens officiels quel est aujourd'hui en Suède l'état des sciences historiques et religieuses. M. Fahlcranz, évêque de Westeras, avait prononcé le 25 juin dernier, dans les séances particulières du clergé, et à l'occasion de la première présentation du projet royal, un discours qui fut imprimé aux frais de l'ordre des prêtres et répandu à profusion dans le pays. Cette espèce de consultation a servi de programme à tous les adversaires de la liberté religieuse. Pour faire un résumé fidèle des sentimens du clergé dans ces délicates matières, il suffit d'interroger ce discours du 25 juin; tous les argumens disséminés ailleurs dans les amplifications des orateurs de l'église sont ici rassemblés en faisceau et présentés sous la forme la plus nette. On trouve deux sortes d'argumens très différens dans le mémoire de l'évêque de Westeras : d'abord des déclamations, des invectives ardentes contre le catholicisme, puis accessoirement la condamnation de certaines sectes issues de l'église luthérienne. Or ce qui semble ici l'accessoire est au contraire le principal. L'orateur feint de redouter les envahissemens des missionnaires romains; ce qui l'effraie en réalité, c'est le réveil du sentiment évangélique chez des âmes vraiment religieuses que la dure orthodoxie de l'église suédoise est impuissante à satisfaire. Seulement il se

garderait bien d'exprimer cette crainte. Selon lui, c'est de Rome avant tout qu'il s'agit, c'est le pape et les jésuites qui menacent la Suède! En criant au catholicisme dans ces contrées du Nord, on est bien sûr de rallumer des haines et de cacher aux esprits le véritable état de la question. Ces sectaires eux-mêmes, tout luthériens qu'ils sont de cœur et d'âme, M. Fahlcranz déclare qu'ils tendent au catholicisme. « C'est au catholicisme, s'écrie-t-il, qu'aboutissent chez nous ces mouvemens prétendus religieux; ils y aboutissent non-seulement par leur tendance à dissoudre les liens de la concorde spirituelle et de l'ordre social, mais encore par une affinité particulière avec Rome, affinité de doctrines et de pratiques, révélée surtout dans ce pharisaïsme intérieur et ce publicanisme extérieur que les deux partis nomment religion. » Or les sectaires dont parle ici l'évêque de Westeras, ce sont ceux qu'on appelle en Suède *lecteurs* (*laesare*), et les informations très précises qui nous sont communiquées sur ce mouvement religieux ne nous permettent pas d'en méconnaître le caractère; chrétiens fervens, les *lecteurs* obéissent manifestement à l'inspiration protestante, puisqu'ils réclament le droit de lire et d'expliquer les livres saints selon les besoins de leur âme. On dit qu'aujourd'hui, exaspérés par la compression, beaucoup d'entre eux ont cherché un refuge désespéré dans les folies du mysticisme. Rien de plus naturel que cette évolution, et M. Fahlcranz n'a pas le droit de les confondre avec les catholiques. Si ces *lecteurs* pouvaient élever la voix, s'ils avaient des assemblées, des communautés régulières, ce seraient eux qui protesteraient contre la vieille organisation catholique, restée, on ne sait pourquoi, dans l'église luthérienne de Suède. Ce haut clergé investi d'un pouvoir absolu, cette hiérarchie inflexible, ces cérémonies qui ont un sens auguste dans l'église catholique et qui ne sont plus qu'un vain appareil dans les églises protestantes, ce sont là autant de vestiges du catholicisme. Bien des esprits commencent à s'en apercevoir; on le dit tout bas, on le dira bientôt d'une voix plus forte, si la liberté religieuse est accordée aux Suédois. Voilà l'explication des colères cléricales à la diète de Stockholm. Le clergé suédois tient à l'organisation catholique de son pouvoir, et quand il se sent menacé, il redouble de fureur contre le catholicisme, afin de donner le change à l'opinion publique.

Ces évêques, ces doyens de chapitre, ces prieurs, ces chanoines, si rigides qu'ils paraissent dans leurs manifestes théocratiques, ce sont de brillans mondains, des épicuriens délicats, comme les prélats de l'Italie à la veille de la réforme. On sait le jugement que l'ambassadeur vénitien Marco Munio porte sur Léon X dans son rapport au doge : Il veut vivre, *vol viver*. Un écrivain déjà cité, un spirituel observateur qui connaît bien les mœurs des pays scandinaves, M. Théodore Mügge, écrivait à peu près la même chose, il y a une quinzaine d'années, sur les prélats de l'église luthérienne de Suède. On voit, par son tableau de la Suède en 1843, que ces gardiens si rigoureux de la législation de Charles XI aiment fort le luxe et la bonne chère. L'es-

pèce d'infaillibilité qu'ils s'accordent, l'autorité dont ils sont armés par la loi, le silence qu'ils savent établir autour d'eux, tout leur assure la paisible jouissance d'une position commode. Que des chrétiens trop exigeans ne viennent pas troubler ce silence, que de pieux enfans de Luther ne parlent pas trop haut de l'Évangile, sinon évêques et prieurs vont s'écrier que l'invasion catholique est imminente. A chaque progrès de la vie religieuse au sein du protestantisme suédois, on peut affirmer que l'église officielle proférera des injures plus violentes contre le catholicisme. Or ces progrès vont croissant depuis quelques années; comment s'étonner des violences de langage auxquelles se sont livrés les orateurs de l'église dans la discussion du projet royal? Sans la crainte qu'inspire l'agitation religieuse, l'agitation toute protestante des *lecteurs* et d'autres communautés semblables, l'évêque de Westeras eût-il pu s'oublier jusqu'à dire qu'un catholique n'est pas un chrétien, que le catholique est animé du même esprit que le mormon, et que tous les deux doivent être mis hors la loi?

Les emportemens de cette discussion ont rappelé à tous les esprits libéraux le langage si différent tenu, il y a une dizaine d'années, par des membres éminens de l'église suédoise. Ce rapprochement est instructif; aux cris haineux de l'évêque Fahlcranz, opposons l'évangélique parole du pasteur Fryxell.

Les lois de l'église suédoise exigent que, tous les trois ans au moins, chaque évêque convoque le clergé de son diocèse à des conférences solennelles. Les jeunes ecclésiastiques y soutiennent des thèses avant de recevoir leurs pouvoirs définitifs, et des orateurs parlant au nom de l'évêque y traitent des questions de théologie et d'histoire. Une de ces conférences, tenue à Carlstad, dans le diocèse du Wermland, a laissé des souvenirs que l'histoire littéraire, aussi bien que l'histoire religieuse, ne doit pas laisser s'éteindre; dans la séance du 15 juin 1847, un pasteur qui occupe un rang distingué parmi les écrivains de son pays, M. Fryxell, entreprit d'y réfuter les jugemens iniques portés par les historiens suédois sur la période catholique des pays scandinaves. Cette injustice s'expliquait autrefois; il n'est pas donné à l'homme d'être juste, en matière religieuse, pour des ennemis qu'il est forcé de combattre; mais la lutte n'est-elle pas finie? N'y a-t-il pas aujourd'hui d'autres dangers que les dissidences d'église? Ceux qui se combattaient naguère ne doivent-ils pas désormais s'unir contre les ennemis communs, contre les ennemis de toutes les doctrines chrétiennes ou spiritualistes? Telle est l'inspiration qui animait M. Fryxell lorsqu'il écrivit son discours et le publia sous ce titre : *Raisons de l'injustice historique avec laquelle l'époque catholique a été traitée en Suède*. Ce discours est un exposé des diverses écoles historiques de la Suède en même temps qu'il renferme les considérations de l'ordre le plus élevé sur les intérêts politiques et religieux de la société européenne. « Mes frères, disait M. Fryxell, nous avons eu à lutter longtemps contre l'église catholique. Aujourd'hui le combat est fini, la vic-

toire est gagnée. Cette victoire si décisive nous impose des obligations impérieuses. Le temps du protestantisme destructeur est passé à jamais, l'heure est venue de faire grâce et d'exercer la justice. Rappelons-nous que notre église ne s'appelle pas seulement l'église protestante, elle est surtout l'église évangélique. Deux anges planent au-dessus d'elle, l'ange du protestantisme brandissant son glaive nu et tranchant, et l'ange de la réconciliation, le séraphin de l'Évangile, tenant en main la palme de la paix. » Ces images un peu altières étaient des précautions indispensables à l'orateur dans une assemblée de théologiens suédois; je cite ces paroles pour indiquer les passions que M. Fryxell avait à combattre et le courage qu'il a déployé en réclamant le droit d'être juste.

M. Fryxell voulait donc prouver à ses confrères que l'heure de la justice avait sonné. Pour les convaincre, il raconta les différentes phases qu'a traversées la science historique en Suède depuis l'établissement du protestantisme. Il y a, selon lui, quatre époques, par conséquent quatre écoles diverses dans ce développement des idées : l'école spécialement protestante, l'école symbolique, l'école voltairienne, et l'école gothique. Ce tableau contient des renseignemens précieux, et mérite qu'on s'y arrête un instant. Lorsque M. Fryxell prononça son discours, il l'adressait surtout aux théologiens et aux lettrés de son pays; depuis la dernière discussion sur la liberté religieuse, l'œuvre de l'éloquent pasteur a acquis un intérêt européen.

Les chefs de l'école spécialement désignée sous le nom de protestante sont les deux frères Olaüs et Laurentius Petri, qui ont introduit le luthéranisme en Suède. Un détail caractéristique, c'est que les histoires écrites par ces deux champions si résolus de la réforme sont beaucoup moins violentes contre le catholicisme que bien des histoires composées après la lutte. Comment expliquer cette modération inattendue chez des hommes qu'animaient les convictions du XVIe siècle? M. Fryxell en donne une raison très significative. « Les deux frères, dit-il, en évitant les violences de la polémique, se conformaient à la politique de Gustave Wasa, qui voulait établir le protestantisme dans son royaume sans que le peuple soupçonnât l'importance de cette révolution. C'était, disait-on, une querelle particulière avec le pape; on ne touchait pas à la doctrine consacrée par les siècles. » Ce fait explique maintes choses jusqu'ici fort difficiles à comprendre. N'est-ce pas sous l'influence de cette politique que s'est organisée l'église suédoise? N'est-ce pas ainsi que beaucoup d'institutions catholiques, l'épiscopat, la hiérarchie ecclésiastique et jusqu'aux cérémonies de la messe, se sont perpétuées dans les états scandinaves? Il y a encore bien des points de la Suède où la tradition, plus forte que les dogmes nouveaux, a conservé la confession auriculaire : les paysans vont trouver le pasteur, comme leurs ancêtres, il y a trois cents ans, allaient trouver le prêtre catholique, et bon gré, mal gré, le pasteur reçoit les aveux du chrétien repentant. La modération des premiers réformateurs suédois n'est-elle donc qu'une œuvre de calcul et un moyen de tromperie? Non certes,

répond M. Fryxell; les deux réformateurs et leur roi Gustave Wasa étaient inspirés par des motifs plus nobles. Ils étaient tous les trois dévoués de cœur et d'âme à la religion du Christ. Ils avaient beau considérer leur doctrine comme le faite du christianisme; ils savaient que cette doctrine, cime majestueuse de l'arbre, était portée par le tronc, et que si ce tronc était coupé à la base, c'en était fait de la couronne. « L'évangélisme, disaient-ils, s'est dégagé du catholicisme comme la jeunesse se dégage des liens de l'enfance; séparé de ses origines, privé de son fondement historique, il ne serait plus qu'une ombre. » Voilà comment, à leurs yeux, la réprobation absolue du catholicisme serait fatale au christianisme lui-même. « Nous croyons du moins, ajoute M. Fryxell, que si les réformateurs suédois et leur école ont jugé sans amertume la religion catholique, la pensée que nous venons de résumer ici a contribué pour une grande part à leur modération. »

Ainsi, pendant cette première période, les historiens ne jugent pas les siècles catholiques de la Suède avec les passions de la lutte. On peut dire en effet que la lutte n'avait pas commencé; Gustave Wasa ne voulait pas avouer aux populations des campagnes que le protestantisme était une forme nouvelle de la religion du Christ. Il fallut bien cependant que la vérité se fît jour. Le protestantisme suédois, tout en conservant la plupart des institutions catholiques, était obligé de les approprier à ses doctrines. Là-dessus des dissentimens éclatèrent, et bientôt ce fut une guerre religieuse. Le roi Jean III se piquait de théologie, il voulut décider lui-même certaines questions liturgiques; à la fois indécis dans ses principes et intraitable pour ceux qui ne pensaient pas comme lui, il donna par ses écrits et par ses actes le signal de la violence. Des théologiens lui répondirent. On l'accusa de tendances catholiques, et la lutte s'envenima tous les jours. La modération des premiers réformateurs était devenue impossible. Les partis se constituaient d'une manière distincte; protestans et catholiques, confondus jusque-là, se trouvaient en présence. On sait quelle fut l'issue de ces débats; le protestantisme devait triompher. La guerre de trente ans, la part glorieuse qu'y prit Gustave-Adolphe, le sang des Suédois glorieusement versé pour la liberté religieuse, toutes ces causes implantèrent le protestantisme en Suède, et ceux-là même qui auraient hésité cent ans plus tôt à changer de religion étaient gagnés désormais au christianisme du XVIe siècle.

Les historiens de cette période sont réunis par M. Fryxell sous le nom d'école symbolique, parce que la question des symboles, ou, en d'autres termes, de la liturgie religieuse, fut la question principale de ce temps, et qu'elle amena l'introduction définitive du luthéranisme dans la péninsule scandinave. Ce fut surtout l'histoire contemporaine qui occupa ces écrivains, et l'on comprend que d'une part la lutte de Gustave-Adolphe contre les Wallenstein et les Tilly, de l'autre la polémique suscitée par le changement de la liturgie, aient entretenu chez eux un esprit de partialité ardente. Les historiens politiques, comme Tegel, Videkindi, Boecler, Chem-

nitz, Puffendorf, les historiens de l'église, comme Spegel, Paulinus et OErnhjelm, quel que soit d'ailleurs le mérite de leurs écrits, prennent le ton du pamphlet, dès que le catholicisme est en cause. Ils obéissent aux passions de leur siècle, et ils les irritent encore. Ce sont eux qui ont inoculé à la nation suédoise ses préjugés les plus violens; si aujourd'hui encore on emploie comme synonymes les termes pape et antechrist, catholique et aliéné, moine et hypocrite, c'est à eux que remonte cette tradition d'outrages. Un des dogmes établis dans leurs écrits, c'est que pas un pape n'a été honnête homme, que très peu de prélats catholiques ont mérité ce titre, qu'un homme éclairé ne saurait demeurer sans hypocrisie dans l'église romaine. « Ce fanatisme, dit M. Fryxell, a régné en Suède pendant tout le XVIIe siècle; l'orthodoxie outrée du clergé supérieur et le pouvoir absolu de la royauté depuis Charles XI étouffaient à l'envi, dans l'intérêt de leurs priviléges, toutes les recherches du libre examen. »

« Pendant que la Suède s'enfermait ainsi dans l'isolement de son protestantisme, une école toute différente se formait en Europe, en Italie, en France, en Angleterre, l'incrédulité naissait du sein du catholicisme, et peu à peu grandissait dans l'ombre. C'est la révolution du XVIIIe siècle, annoncée déjà par les émeutes du XVIIe; c'est l'école de Voltaire préparée par Bayle et Shaftesbury. On ne proteste plus seulement contre les abus de l'institution catholique; les argumens, les doctrines de ces hommes, tendent à détruire de fond en comble tout le christianisme et même toute conviction religieuse. Au moment même où ces idées nouvelles se produisaient, la Suède était sous le joug du pouvoir absolu : de 1680 à 1718, une censure inflexible ne laissait pénétrer chez nous aucun livre étranger, et l'esprit suédois fut à l'abri de la contagion; mais dès que l'absolutisme fut renversé, dès que les états sous la reine Ulrique eurent repris leurs droits séculaires, ces idées pénétrèrent dans la littérature de notre patrie comme un torrent qui brise ses digues. Les historiens de cette période s'adressaient en Suède à un public encore nourri de pensées chrétiennes; n'osant pas, comme leurs maîtres de France et d'Angleterre, s'attaquer au christianisme en général, ils se jetèrent avec d'autant plus de violence sur le catholicisme, principalement sur le catholicisme suédois du moyen âge, et le représentèrent sous les couleurs les plus sombres ou les plus ridicules. Tout ce que le catholicisme avait fait pour le progrès des lois, pour l'élévation des caractères et l'adoucissement des mœurs, lorsqu'on ne pouvait absolument le nier, on l'indiquait d'une main avare; s'il y avait au contraire des malheurs ou des fautes qui, justement ou non, pussent être considérées comme son œuvre, on y insistait à plaisir, on les relevait avec force en les chargeant de couleurs sombres. Les meilleurs historiens qu'ait produits chez nous le XVIIIe siècle, Wilde, Dalin, Botin, Celsius, Lagerbring, sont tous, à des degrés divers, animés de cet esprit. Ce sont, il est vrai, des hommes savans, des écrivains méthodiques, ils ont débrouillé le chaos de nos annales et rendu d'éclatans services: mais que

d'erreurs n'ont-ils pas propagées! Les jugemens si faux qu'ils ont portés sur le moyen âge suédois ont passé de leurs livres dans les traités élémentaires, dans les manuels, dans les brochures, dans la presse quotidienne, et sont devenus la croyance commune de tout un peuple. Jamais la période catholique de notre pays n'avait été si complétement défigurée.

« On sait quelle réaction éclata en Europe contre le voltairianisme. L'histoire, affranchie de ses préjugés, se plaça au point de vue des époques et des peuples qu'elle voulait peindre; à l'esprit de dénigrement succéda une impartialité sympathique. La Suède, retombée sous le joug du pouvoir absolu, fut soustraite quelque temps à l'action de ce mouvement européen; c'est seulement sous un régime meilleur, après la transformation politique de 1809, que ces idées nouvelles, déjà si répandues en Allemagne, purent s'introduire dans la littérature scandinave, et elles y furent accueillies, on peut le dire, avec un orageux enthousiasme. Dans cette ardeur de réparation historique, on s'emporta jusqu'à dépasser le but. Il s'agissait de rendre justice à des siècles méconnus, à la période barbare, à la période catholique; on négligea bientôt le moyen âge chrétien pour ne songer qu'au paganisme scandinave, et il y eut dans les esprits une fièvre d'exaltation païenne... »

M. Fryxell s'élève ici avec force contre ce qu'il appelle la *gothomanie*, l'orage de l'enthousiasme gothique; il réfute le tableau des siècles scandinaves tel que l'ont tracé quelques poètes plus épris de l'idéal que de la vérité historique, Geijer et Tegner par exemple; il peint à nu ces mœurs barbares, cette grossière idolâtrie, ces sacrifices de sang humain, ces hommes qui exposent leurs enfans, qui tuent leurs esclaves, et pour lesquels il n'est rien de plus noble au monde que la piraterie et le pillage. « En face de ces images horribles, dit-il, quels doux et bienfaisans spectacles dans les premiers temps catholiques! Comme la voix solennelle des cloches appelle les fidèles au temple, la voix de la religion du Christ appelle tous ces sauvages à la justice, à la mansuétude, au pardon des injures, à l'esprit de réconciliation et de paix. L'enfant est protégé contre le fanatisme de son père, l'esclave contre les violences de son maître; voici déjà le pays sillonné de routes, le commerce protégé, les vengeances particulières réprimées, et les pauvres, les infirmes, les naufragés, tous ceux qui souffrent, placés sous la protection de la loi et de l'église. Hier, ce n'était que le chaos; c'est aujourd'hui une société qui s'élève. Ah! mes frères, nous avons vu le génie de nos poètes vermlandais parer de tous les prestiges de l'imagination l'âge païen de la Suède; le temps viendra où d'autres poètes glorifieront par des chants dignes aussi de l'immortalité tant de grandes et saintes choses accomplies par la Suède catholique et ignorées de la foule! »

Tel est, résumé aussi fidèlement que possible, le discours où M. Fryxell retrace le développement des idées historiques en Suède; laissons de côté les protestations personnelles de l'orateur, ne nous arrêtons pas aux précautions qu'il croit nécessaire de prendre pour détourner de sa tête l'accu-

sation de catholicisme, et arrivons à la conclusion de son manifeste. C'est là que M. Fryxell prononce des paroles décisives, des paroles qui auraient dû retentir dans l'assemblée des états au lieu de toutes les déclamations des évêques :

« Encore un point, mes frères, encore un point qui doit nous engager à traiter l'église catholique avec plus de douceur et de justice. Le protestantisme et le catholicisme sont deux branches distinctes, mais sorties d'une même souche, et cette souche est la doctrine du Christ. Les fibres sont les mêmes, la même séve vitale se répand par l'une et l'autre de ces branches, quoique avec une force et une pureté différentes. Rejeter l'une d'elles, c'est rejeter la veine commune du christianisme qui circule dans toutes les deux. Il y a des hommes, je le sais, qui voudraient bien rejeter à la fois et les deux branches et la souche même. Aux yeux de ces hommes, la réprobation des catholiques par les protestans et la réprobation des protestans par les catholiques sont également bien venues; ils réunissent ces deux anathèmes pour en faire la réprobation commune du christianisme tout entier. Or notre temps ressemble au mathématicien qui réduit ses équations algébriques à des expressions de plus en plus simples. En politique, l'histoire nous montre toute une série de combats qui se sont livrés entre les différentes classes de la société, entre la haute et la basse noblesse, entre ceux qui paient des impôts et ceux qui n'en paient pas, entre les seigneurs et les paysans; aujourd'hui tous ces différends s'effacent et ne sont plus que des bagatelles en présence de la grande question qui sans cesse, d'année en année, de jour en jour, apparaît plus claire, plus caractérisée, plus menaçante à l'horizon de la société, je veux dire le combat, l'inévitable combat de ceux qui ne possèdent rien et de ceux qui possèdent quelque chose. D'un côté sont les prolétaires, les vagabonds, les mendians, ceux qui n'ont rien, pas même un *chez soi;* de l'autre côté sont tous ceux qui possèdent, si peu que ce puisse être, ceux qui ont un chez soi, depuis le simple paysan avec sa petite ferme, ses vaches et son cheval, jusqu'au riche seigneur dont les domaines valent des millions. Voilà la question, voilà la lutte, et nos contemporains seront obligés de la terminer par la force, s'ils ne peuvent la régler à l'amiable. En matière religieuse, nous en sommes réduits aussi à ces redoutables extrémités. Toutes les divisions entre protestans et catholiques, luthériens et réformés, jésuites et jansénistes, quakers et méthodistes, paraîtront bientôt insignifiantes, si on les compare au grand combat qui sera livré entre ceux qui croient à quelque chose et ceux qui ne croient à rien. Il y a une propriété spirituelle; il y a des esprits qui ont un *chez soi,* qui ont une croyance, une conviction, si pauvre ou si singulière qu'elle puisse paraître; il y a d'un autre côté des prolétaires spirituels, des hommes qui, par rapport à leur âme, n'ont pas de chez soi, qui se font même un honneur de ce vagabondage spirituel, et qui voudraient démontrer la liberté de leur esprit par l'absence de toute confession religieuse. Entre

les uns et les autres, un grand combat se prépare; pourquoi donc s'attaquer à des alliés, à des hommes placés du même côté que vous sur le champ de bataille, et qui, comme vous, ont la croix pour enseigne? La prudence du monde, la charité chrétienne, la vérité historique, tout vous défend de méconnaître le catholicisme, de le repousser avec des armes déloyales, de l'accabler sous des reproches immérités... »

D'où venait l'homme qui tenait ce langage si libéral et si élevé en présence du clergé suédois? A quels maîtres devait-il des inspirations si hautes? M. Anders Fryxell est un des historiens les plus populaires de la Suède; couronné, jeune encore, pour des travaux philosophiques, investi de fonctions importantes dans l'université et dans l'église, membre de l'académie de Stockholm et de l'académie de Copenhague, il appartenait à ce groupe d'esprits d'élite qui s'efforçaient de continuer dans le Nord le mouvement inauguré en Allemagne par Klopstock et Lessing. Lorsque M. Fryxell prononça ce discours, il y avait déjà vingt-quatre ans qu'il s'était rendu célèbre par ses travaux d'histoire (1); ses débuts littéraires remontent à 1823. C'était l'époque où le Danemark et la Suède s'instruisaient à l'école de l'Allemagne. Dans une espèce de journal de sa vie (2), Geijer nous raconte que depuis bien des années les ouvrages de Kant, de Fichte, de Schelling, n'ont pas quitté sa table, et que Goethe a exercé une influence décisive sur sa pensée. « Il n'y a pas un homme, dit-il, qui m'ait enseigné plus de choses. » On a de lui un recueil littéraire où il fait connaître à son pays les principaux représentans de la pensée allemande. Le poète dramatique Bernhard de Beskow, dans ses *Souvenirs de Voyage*, le médecin Magnus de Pontin dans ses *Remarques sur la Nature, l'Art et la Science en Allemagne*, étudiaient aussi avec une sympathie intelligente le travail de l'esprit germanique. Fryxell était un des plus laborieux champions de ce mouvement d'idées, ouvert d'une manière si brillante par Adam Œhlenschlaeger : si ses œuvres de philologie et d'histoire n'attestaient pas ce qu'il doit aux continuateurs de Lessing, ses *Souvenirs d'un voyage en Allemagne* nous livreraient sur ce point le secret de sa pensée. L'impartialité de la science, le libéralisme inspiré par l'étude, voilà ce que Fryxell empruntait à l'Allemagne; il y ajoutait de son propre fonds une inspiration vraiment évangélique, le mépris du fanatisme, l'horreur de l'esprit de secte, le sentiment très vif de la solidarité qui unit, bon gré mal gré, toutes les communions chrétiennes.

Hélas! l'orateur de la conférence de Carlstad n'a guère réussi dans la mission qu'il s'est donnée; l'évêque devant lequel il prononçait en 1847 le généreux manifeste dont je viens de parler est précisément cet évêque de Westeras, M. Fahlcranz, qui a si violemment attaqué la liberté religieuse à la diète de Stockholm. Il est impossible de ne pas faire de douloureuses

(1) Il les poursuit encore aujourd'hui; le vingt-quatrième volume de ses *Récits de l'histoire suédoise* a paru récemment : c'est le tableau du règne de Charles XII.

(2) *Minnen, utdrag ur bref-och dagboeker*, Upsal 1834-35.

réflexions, lorsque, remontant dix années en arrière, on compare la conférence ecclésiastique du 15 juin 1847 au vote de l'ordre des prêtres dans la séance du 31 octobre 1857. Le clergé suédois accueillait alors avec faveur une prédication toute libérale; le voilà retombé dans une fanatique intolérance. D'où vient cela? J'ai indiqué déjà plusieurs causes, l'interruption des rapports intellectuels qui unissaient la Suède à l'Allemagne, l'insouciance des publicistes allemands, signalée aujourd'hui par ces publicistes eux-mêmes, — des polémiques irritantes suscitées tout à coup entre les deux peuples, la question des duchés, la guerre du Danemark et de la Prusse, enfin le scandinavisme obligé de se lever avec ses généreuses passions nationales en face des passions germaniques. Ces causes sont surtout littéraires et politiques; il y en a d'autres plus spécialement religieuses, qui excusent peut-être, sans la justifier, l'intolérance obstinée de l'église suédoise. Quelles causes? Il faut les dénoncer franchement : ce sont d'un côté les violences de l'athéisme hégélien vers 1848, de l'autre les fureurs du journalisme théocratique en France, en Belgique et en Piémont.

A l'époque de ses derniers rapports avec l'Allemagne, la Suède avait appris avec effroi les désordres de cette philosophie qui, en prétendant continuer Hegel, détruisait à la fois la science et la religion. On voit éclater ce sentiment de tristesse et d'épouvante dans la conclusion du discours de M. Fryxell. D'autres écrivains avaient éprouvé les mêmes inquiétudes et les avaient exprimées sans détours. Ces craintes de l'athéisme hégélien avaient pénétré assez avant dans la société suédoise pour qu'une femme, auteur de romans et de nouvelles, ait cru devoir se mêler à la polémique; il suffit de rappeler ici que Mlle Frédérique Bremer a essayé de réfuter le docteur Strauss. Si la plume sentimentale à qui l'on doit *les Voisins* et *la Fille du président* n'a pas hésité devant une tâche manifestement au-dessus de ses forces, on devine l'attitude des théologiens et de leurs journaux. L'occasion était bonne pour mettre l'esprit suédois en garde contre l'influence germanique. Le principal organe des passions et des intérêts du clergé, *l'Abeille suédoise* (*Svenska Biet*), ouvrit en 1839 une campagne de plusieurs années contre les idées allemandes, et ce n'était pas seulement telle ou telle école réprouvée par les philosophes dignes de ce nom, ce n'était pas seulement l'athéisme de Feuerbach et de Bruno Bauer, le nihilisme de Stirner, le matérialisme de Charles Vogt, ce n'étaient pas seulement ces doctrines abjectes que condamnaient les théologiens de *l'Abeille suédoise;* c'était toute recherche libre, tout libre exercice de la pensée. Schleiermacher lui-même, l'homme qui le premier en Allemagne a combattu l'incrédulité du XVIIIe siècle, l'orateur aux lèvres d'or qui, dans ses *Discours sur la Religion,* réveillait le sens des choses divines et vengeait le christianisme, Schleiermacher était suspect à l'église de Suède, parce que, comme saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, il associait le spiritualisme de Platon aux enseignemens de l'Évangile. Il y a quelques années, un jeune ecclésiastique, M. Ignell, est destitué

de ses fonctions dans l'église et déclaré à jamais incapable d'en remplir d'autres; pourquoi? Pour son attachement aux doctrines de Schleiermacher. L'auteur des *Discours sur la Religion* était pourtant à Berlin l'adversaire de Hegel; qu'importaient ces détails aux rédacteurs de *l'Abeille suédoise?* Avant tout, il fallait repousser sur tous les points l'influence de l'esprit allemand. On s'explique trop bien l'action que devait exercer cette polémique. Il y a deux sortes d'hommes parmi les ennemis de la liberté religieuse en Suède: les prélats, les riches abbés, qui jouissent béatement de leurs sinécures et ne veulent pas être troublés dans leur repos, et les exaltés sincères, pour lesquels l'église suédoise est le plus ferme soutien que l'orthodoxie luthérienne possède encore dans le monde. Quel prétexte pour les premiers que les scandales de la jeune école hégélienne! En confondant sous le même anathème tout ce qui venait de l'Allemagne, ils décréditaient d'avance le pays qui est le foyer du protestantisme en Europe, et qui avait par conséquent le plus d'autorité pour leur en rappeler les principes. Les autres, sincèrement alarmés pour la foi protestante, s'accoutumaient peu à peu à soutenir le droit de l'autorité absolue en matière religieuse. « Voyez, disaient-ils, ce qu'est devenu le protestantisme allemand. Le peuple de Luther, le peuple qu'on nommait spiritualiste et religieux par excellence, voyez où l'a conduit la liberté des études théologiques! A l'athéisme le plus éhonté qui fut jamais. Donc point de libertés, point de réformes; maintenons l'église nationale comme l'ont maintenue nos pères. Cette organisation qu'on attaque, c'est le rempart du protestantisme contre les protestans eux-mêmes. »

Elle est aussi, selon des esprits très sérieux, le rempart du protestantisme contre les agressions des catholiques. Je ne parle pas ici des gens intéressés à ameuter les passions; je parle d'hommes graves, dévoués à leur foi, impartiaux cependant, et qui interrogent l'Europe entière pour se rendre un compte exact de l'état des questions religieuses. Ceux-là ne s'occupent pas seulement de l'Allemagne, ils ont les yeux sur l'Angleterre et la France, sur la Belgique et l'Italie. Or que se passe-t-il en Angleterre? Soit habileté de la propagande romaine, soit insuffisance de l'église anglicane à satisfaire les besoins religieux qui s'éveillent, le catholicisme y a fait dans ces derniers temps d'incontestables progrès. Ce symptôme, quelque explication qu'on en donne, est certainement une cause d'alarmes. Et que voit-on en France? Un journalisme qui ne craint pas de dire : La liberté ne peut exister que pour nous, car nous seuls possédons la vérité, il n'y a pas de liberté pour l'erreur; — un journalisme qui réhabilite les plus mauvais jours du moyen âge et les plus odieuses figures du XVIe siècle, qui admire la ligue, qui justifie la Saint-Barthélemy, qui glorifie le duc d'Albe; un journalisme qui s'applique tous les jours à creuser un abîme entre la foi et la raison, entre l'église du Christ et l'esprit moderne, entre le christianisme et la révolution, comme si la révolution, dans tout ce qu'elle a créé de durable, n'était pas l'accomplissement des plus beaux préceptes de l'Évangile, et comme si le christia-

nisme ne devait pas se transformer, s'épurer, de siècle en siècle, dans la conscience de l'homme, suivant cette parole de saint Augustin : *Crescat ergo, perfectus semper, crescat Deus in te!* Je ne discute pas avec cette école; si le christianisme pouvait être enfermé à jamais dans la nécropole des âges évanouis, ce serait elle qui scellerait le sépulcre. Je ne discute pas avec elle, je dis seulement qu'elle fournit des armes terribles à l'intolérance du clergé suédois. Une seule page tracée par de telles plumes, une seule page publiquement lue à la diète de Stockholm suffit pour effacer le magnifique langage du pasteur Fryxell et ranimer des préjugés séculaires. M. Fryxell combattait pour les catholiques; des catholiques ont brisé ses armes. Que le vénérable chef de la petite communauté catholique de Stockholm sache enfin où sont ses ennemis. Les préjugés étaient battus en brèche, l'esprit public s'éclairait de jour en jour; les théoriciens du despotisme religieux ont ranimé les défiances. « Voilà les hommes, a-t-on dit, qui frappent à vos portes! Déjà ils envahissent l'Angleterre et ils agitent l'Allemagne; la Suède seule échappe encore à leur action; défendons-nous. L'église suédoise est le dernier refuge du protestantisme. » C'est ainsi qu'une œuvre d'intolérance a été pour beaucoup d'esprits une œuvre nationale.

Voilà l'excuse de la diète de Stockholm. Hâtons-nous de dire cependant que ces argumens ne sont dignes ni de la Suède ni du protestantisme. Il y a déjà plusieurs années que la jeune école hégélienne est en déroute; une philosophie meilleure a pris sa place, et la théologie elle-même, ranimée par cette crise, a retrouvé pour combattre l'ennemi des ressources inattendues. Quant aux prétentions de la presse théocratique à Paris, à Bruxelles ou à Turin, ces clameurs ne peuvent pas effrayer les libéraux de la Suède. L'église suédoise sera toujours forte quand elle s'appuiera sur son principe. L'honneur du protestantisme, quelque opinion qu'on ait d'ailleurs sur tel ou tel de ses dogmes, c'est de susciter dans l'âme une foi vivante et libre; s'il prétend imposer ses formules, s'il ne respecte pas chez autrui cette liberté de conscience qu'il réclame pour lui-même, il n'a plus ni force, ni droit, ni raison d'être. Étrange façon de fortifier le protestantisme que de lui enlever son principe et sa base!

Nous avons toujours pensé que, dans la situation philosophique et religieuse du XIXe siècle, une féconde émulation devait s'établir entre les diverses communions chrétiennes. L'esprit humain ne s'arrêtera pas dans sa marche pour complaire à des âmes timides ou fatiguées; les églises nées de la parole du Christ sont tenues d'accompagner la civilisation et de se développer avec elle. Elles peuvent le faire, elles l'ont fait déjà; n'est-ce pas là ce qui donne au christianisme une place à part, une place vraiment divine, entre toutes les religions de la terre? L'église de saint Louis n'est pas l'église de Constantin; l'église de Pascal et de Bossuet n'est pas l'église de Grégoire VII et de saint Thomas d'Aquin. Pendant toute une suite de siècles, ces transformations ont été purement instinctives; elles doivent être désormais vo-

lontaires et réfléchies. Soit que l'église guide le genre humain comme autrefois, soit qu'elle se borne à le suivre, elle est, sous peine de déchéance, attachée à ses pas. A Dieu ne plaise qu'elle soit obligée de prendre part à toutes nos controverses; mais quand des principes certains, immortels, sont entrés définitivement dans la conscience des peuples, ils font partie de la vie spirituelle de l'humanité, et l'église, qui est la cité de Dieu ici-bas, bien loin de méconnaître ces principes, a mission de leur venir en aide. Parmi ces principes, l'assentiment des âmes d'élite a placé au premier rang la liberté de conscience. Or, des diverses communions chrétiennes, laquelle servira le mieux ce principe? Laquelle sera le plus dévouée aux droits nouveaux, au respect de la raison, à l'amour du progrès, à tout ce qui fait le prix de la vie et la dignité de l'homme? Voilà le théâtre où doit s'exercer l'émulation de l'église protestante et de l'église catholique. Des hommes éminens, dans l'une et dans l'autre communion, ont revendiqué déjà cette conformité de leur foi avec l'esprit de la société moderne. Faire alliance avec cet esprit, c'est vraiment un signe de force et un gage de victoire; *in hoc signo vinces.*

La Suède voudra-t-elle rester au dernier rang dans cette lutte? Au moment où elle proclame si haut qu'elle est la citadelle du protestantisme en Europe, voudra-t-elle demeurer au niveau du catholicisme napolitain? Elle ne le peut; son histoire, ses traditions, ses intérêts présens, tout lui ordonne de rompre une fois pour toutes avec l'esprit d'intolérance. Nous avons dit que des sectes bizarres se formaient parmi les protestans de la Suède, que les *lecteurs* y devenaient de jour en jour plus nombreux, que la compression poussait des âmes ardentes et simples aux extravagances du mysticisme, et que bien des esprits sages, alarmés de ces symptômes, demandaient une réforme de l'église nationale. Cette réforme si difficile à faire, la liberté l'accomplira naturellement. En présence des communions rivales, le protestantisme suédois comprendra qu'il faut autre chose aux âmes que de vides cérémonies et des formalités stériles. L'inspiration évangélique se ranimera sous cette orthodoxie pétrifiée, et l'église de Gustave-Adolphe retrouvera la vie qu'elle a perdue. Puisse le prince régent, si dévoué au sentiment national, chercher dans cette réforme les progrès qu'il rêve pour son pays! Ses efforts certainement ne seront pas trompés. Le 14 octobre, en fermant la session du storthing norvégien, ouverte depuis le 2 février, le prince exprima le regret que plusieurs propositions royales, destinées à unir plus étroitement la Suède et la Norvége, n'eussent pas obtenu l'assentiment de l'assemblée. « J'espère, ajouta-t-il, que le jour n'est pas loin où ces rapports des deux pays seront mieux compris, et où toute cause de défiance cessera. » Il ne s'agissait, il est vrai, que de mesures commerciales, de questions de droit maritime; mais quand on voit en Norvége tant de libertés et de franchises énergiquement gardées, et tant d'intolérance dans la constitution suédoise, on est porté à croire que ces défiances norvégiennes dont parle le

prince régent pourraient bien s'étendre à d'autres sujets qu'au droit de navigation et de commerce. Le prince désire, et il a raison, resserrer les liens des deux pays qu'il gouverne; le meilleur moyen de vaincre la résistance du storthing norvégien, c'est de faire triompher l'esprit libéral dans la constitution de la Suède.

Et maintenant, puisque les publicistes allemands, depuis la récente discussion de la liberté religieuse à la diète de Stockholm, ont été saisis de cette grande question, il faut espérer qu'ils continueront de suivre avec sollicitude le travail intellectuel et moral de leurs voisins du Nord. Chaque peuple a son rôle particulier dans la confédération européenne; c'est aux écrivains protestans de l'Allemagne de rappeler aux nations scandinaves les principes du protestantisme. Les affinités de race et de religion, les services que l'esprit germanique a déjà rendus au Danemarck et à la Suède, donnent aux Allemands des droits que n'auraient pas d'autres peuples. Si OEhlenschlaeger est mort, si Geijer et Tegner ne sont plus, ils ont laissé des successeurs; que leur école se relève donc et renoue ses liens avec le pays de Schiller et de Goethe! Que M. Fryxell, non content de ranimer les annales de la Suède dans ses curieux récits, fasse entendre encore de généreuses paroles comme celles qu'il a prononcées à la conférence de Carlstadt! Il faut pour cela, je le sais, que l'insouciance et même l'hostilité dont l'Allemagne a fait preuve envers les Scandinaves soient remplacées par la sympathie et par l'esprit de justice. On peut déjà entrevoir quelques symptômes de ces dispositions meilleures, en dépit de l'irritante question du Slesvig-Holstein. Tout récemment encore, un historien littéraire, un brillant professeur de l'université de Halle, M. Robert Prutz, dans un remarquable ouvrage sur le poète comique Holberg, étudiait les rapports de la poésie danoise avec la poésie allemande, et regrettait amèrement que la littérature scandinave fût suivie avec si peu d'attention par ses compatriotes. Ce que M. Prutz dit seulement de la littérature, nous le disons aussi de la religion et de la politique. La France, dans cette question, a rempli par l'organe de la presse son devoir de peuple libéral; l'Allemagne protestante achèvera de remplir le sien, et la Suède, répondant à ce double appel, déchirera enfin les lois barbares qui l'empêchent d'occuper une place digne d'elle dans la civilisation européenne.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

SOUVENIRS

D'UN AMIRAL

PREMIÈRE PARTIE.

LA JEUNESSE D'UN HOMME DE MER

III.

LA SECONDE ANNÉE D'UNE CAMPAGNE MARITIME.

I.

La seconde année d'une campagne maritime! Qu'ils sont rares les équipages assez favorisés du sort pour garder après douze mois de navigation l'esprit d'ordre et de paix qui a présidé à leurs premiers travaux! Le temps à bord exerce si vite son action fatale sur les âmes les mieux douées! Il met si vivement en saillie les moindres bizarreries de caractère, les moindres aspérités morales! Cette période critique venait de commencer pour *la Truite* et *la Durance*. Nous n'étions revenus au port qui avait reçu nos corvettes à leur première apparition dans les mers australes qu'avec l'intention d'en repartir bientôt pour visiter de nouveau les régions où d'importans résultats avaient déjà marqué notre passage. Par quel enchaînement de circonstances une expédition scientifique si heureusement commencée dévia-t-elle de son but? Comment les dissensions politiques de la mère-patrie trouvèrent-elles un écho parmi des hommes à qui de cruelles épreuves auraient dû faire de la concorde le plus doux

des devoirs et le plus impérieux des besoins?... Quelques jours de ce calme trompeur qui précède les orages, puis une longue série de désastres, voilà ce qu'il me reste à raconter pour clore le récit de mon éducation maritime.

Une fois de retour à la pointe méridionale de la terre de Van-Diémen, nous ne voulûmes quitter le théâtre de notre découverte qu'après l'avoir exploré dans toutes les directions. Nos embarcations pénétrèrent jusqu'au fond de tous les bras de mer qui venaient aboutir à cet admirable canal que *la Truite* et *la Durance* avaient traversé les premières. Lorsqu'après quarante jours d'explorations patientes nous quittâmes la baie de l'Aventure, où nous avions tenu à honneur de jeter aussi l'ancre, nous avions imprimé à la mer intérieure dans laquelle seuls encore nous avions pénétré la trace indélébile de notre passage. L'exploration de la partie méridionale de la terre de Van-Diémen appartient tout entière à l'hydrographie française; mais c'est un chirurgien de la marine britannique qui a eu le bonheur de résoudre le problème dont nous avions dû abandonner la poursuite. Parti de Sydney dans une frêle embarcation, Bass traversa le premier le détroit qui gardera éternellement son nom. Il constata ainsi la séparation de la Nouvelle-Hollande et de la terre sur laquelle, le 24 novembre 1642, avait abordé Tasman. Le lieutenant Flinders compléta cette importante découverte en franchissant le détroit de Bass sur la goëlette *Norfolk*, et en ne rentrant à Sydney qu'après avoir fait le tour de la terre de Van-Diémen. Quant à nous, d'autres soins allaient nous éloigner des mers australes : des complications imprévues devaient nous empêcher à jamais d'y revenir. De même que nous avions exploré une seconde fois la terre de Van-Diémen, nous étions résolus à explorer de nouveau l'Océanie. Nous voulions y décrire le même cercle autour de la Nouvelle-Hollande, mais en élargissant ce cercle vers l'est d'environ trois cents lieues, afin d'y comprendre l'archipel des Tongas, auquel le capitaine Cook, entre toutes les îles de l'Océanie centrale, avait réservé le nom d'archipel des Amis.

Les îles Tongas, découvertes par Tasman en 1643, avaient été retrouvées par Cook cent trente ans plus tard. Lapérouse n'avait fait que les entrevoir; mais l'illustre capitaine anglais, invinciblement attiré vers ce doux rivage, y avait reparu trois fois et y avait fait en 1777 un assez long séjour. La description qu'il avait tracée de Tonga-Tabou, l'île souveraine de tout cet archipel, était si séduisante qu'elle avait détrôné Taïti dans l'imagination des jeunes navigateurs. Tonga-Tabou, c'était en effet une autre Taïti, mais Taïti dans toute son innocence et toute sa fraîcheur, la *nouvelle Cythère* de Bougainville avant le passage de Wallis. Aussi ce nom

seul ne pouvait-il être prononcé à bord de nos corvettes sans faire battre tous les cœurs auxquels ne suffisaient pas les austères émotions de l'hydrographie.

Le plan de notre seconde campagne, dès qu'il fut connu, obtint une approbation aussi unanime qu'enthousiaste. Une diversion salutaire nous était ainsi promise au moment où des préoccupations fâcheuses commençaient à envahir les esprits. Parmi nos officiers, les uns avaient sujet de regretter l'abolition, les autres d'appréhender le retour des priviléges de la naissance. Ceux-ci avaient embrassé avec ferveur la cause des idées nouvelles, ceux-là les répudiaient, même après y avoir souscrit, comme toute la noblesse, dans l'illusion d'un premier mouvement. Or c'était à la fin du mois de septembre 1791 que nous étions sortis de la rade de Brest. A cette époque, le roi, ramené de Varennes, venait d'accepter la constitution rédigée par l'assemblée nationale. Il était évident qu'aucun des deux partis n'aurait le pouvoir ni la volonté de s'arrêter sur cette pente glissante : le peuple s'affranchirait de la royauté, ou la royauté recouvrerait son autorité et son prestige. Chacun à bord de nos corvettes s'efforçait de résoudre cette alternative dans un sens conforme à ses passions ou à ses intérêts. Nous n'avions reçu aucune nouvelle d'Europe depuis notre départ de France. Il est peu de circonstances plus favorables au développement de l'aigreur politique que cette ignorance absolue des événemens. L'impuissance où l'on se trouve de donner quelque fondement à ses prophéties devrait décourager la discussion : c'est au contraire ce qui l'échauffe et la prolonge. Les déceptions que nous venions d'éprouver pendant notre exploration des côtes de la Nouvelle-Hollande avaient d'ailleurs laissé derrière elles des germes de désunion. Des esprits chagrins dans l'un et l'autre état-major s'accusaient mutuellement de cet insuccès. Les privations, l'ennui, que ne peut manquer d'engendrer une réclusion monotone, envenimaient, sans que l'on y prît garde, le moindre grief. La discorde avait pénétré tout de bon cette fois dans le camp d'Agramant.

Les deux chefs eux-mêmes, si bien faits pour s'entendre, avaient vu s'altérer insensiblement la cordiale confiance dont ils étaient animés l'un vis-à-vis de l'autre au début de notre voyage. M. de Terrasson, qui n'avait entrepris cette campagne à un âge déjà fort avancé que par affection pour M. de Bretigny, eut avec son ami, quelques jours avant notre départ de la terre de Van-Diémen, une longue et vive explication à laquelle le hasard me fit assister. J'étais sur le rivage, occupé à chercher des coquilles, lorsque les deux chefs de l'expédition, qui étaient aussi descendus à terre, vinrent à passer près de moi. Leur entretien me parut singulièrement animé. Je m'empres-

sai de me retirer; mais quelques mots que j'avais involontairement saisis m'avaient déjà révélé le secret d'un dissentiment que la délicatesse des deux amis avait jusque-là soigneusement dissimulé. Le commandant de *la Durance* disait à M. de Bretigny : « On vous trompe, monsieur l'amiral... Vous pouvez en écrire au ministre... Je me justifierai... » Comment la désunion s'était-elle glissée entre deux hommes qui avaient toujours eu l'un pour l'autre la plus sincère et la plus sérieuse affection? Des bruits qui circulaient à bord de *la Durance* me revinrent alors à l'esprit. Je me rappelai les fréquentes allusions que j'avais entendu diriger contre la prétendue ambition du capitaine de pavillon de l'amiral, M. de Mauvoisis, et je me figurai que cette ambition pouvait bien ne pas être entièrement étrangère à la fâcheuse contestation dont j'avais été le témoin. Ce soupçon n'était pas plus fondé que tous les griefs imaginaires qui agitaient si malheureusement nos états-majors; mais l'esprit de coterie s'introduit aussi facilement à bord d'un navire de guerre que dans l'enceinte d'un cloître, et un parti nombreux, irrité des allures hautaines et du rigorisme militaire qu'affichait M. de Mauvoisis, voyait en lui l'être fatal destiné à troubler la paix de notre expédition. M. de Terrasson, fort souffrant déjà depuis quelques mois, fut pris, en rentrant à bord, d'une fièvre ardente qui le contraignit à garder le lit. J'aurais pu dévoiler au médecin d'où venait cette indisposition subite, dont sa science cherchait vainement la cause. Malgré ma douleur, je respectai un secret que notre excellent commandant s'obstinait à ne point découvrir.

Le 27 février 1793, nous appareillâmes de la baie de l'Aventure. Je devais prendre à cette seconde campagne une part plus active et plus importante qu'à la première, car depuis deux mois j'étais officier. Usant des pouvoirs discrétionnaires qui lui avaient été confiés avant son départ, M. de Bretigny, pendant notre relâche à la terre de Van-Diémen, m'avait remis le brevet d'enseigne de vaisseau et maintenu en cette qualité à bord de *la Durance*. L'avenir me semblait bien brillant, et si quelques inquiétudes sur les suites de notre expédition commençaient à se manifester à bord de nos corvettes, j'étais loin, à coup sûr, de les partager.

De gros vents de sud-ouest nous firent franchir en onze jours les quatre cents lieues qui séparent la terre de Van-Diémen de la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande. Cook avait déjà démontré, en passant par le détroit qui porte aujourd'hui son nom, que la Nouvelle-Zélande, découverte de Tasman, se compose de deux grandes îles, Ika-na-Maoui et Tavaï-Pounamou. Nous passâmes entre la pointe nord d'Ika-na-Maoui et un groupe d'îlots arides et escarpés distans de cette pointe de trente milles environ. Dès que

nous eûmes doublé ces îlots, nommés les Trois-Rois, nous nous rapprochâmes de la côte. Des pirogues partirent alors de terre et se dirigèrent vers les corvettes. *La Truite* mit en panne pour les attendre, mais *la Durance,* dont la marche inférieure retardait toujours sa conserve, reçut l'ordre de continuer sa route et de profiter de cette occasion pour prendre un peu d'avance.

Les officiers de *la Truite* ne purent déterminer les insulaires à quitter leurs embarcations pour monter à bord. Ils purent faire cependant avec eux quelques échanges. Les Nouveaux-Zélandais offrirent du poisson frais, des nattes, des massues et des zagaies, des hameçons fabriqués avec des coquilles ou des os de poisson, des lignes de pêche et des paquets de ce lin de la Nouvelle-Zélande, le *phormium tenax,* déjà connu pour sa solidité. Les naturalistes crurent aussitôt de leur devoir de représenter à l'amiral combien il serait important de relâcher dans une des baies d'Ika-na-Maoui pour s'y procurer quelques plants de ce lin précieux qu'ils se faisaient fort d'acclimater en Europe. L'amiral fit la sourde oreille : il avait d'autres objets en vue, et le retour des corvettes en France ne lui paraissait pas assez prochain pour que les essais d'acclimatation de nos naturalistes pussent avoir de grandes chances de succès. Il eût été bien aise sans doute de pouvoir souscrire à leurs désirs et de se laver ainsi du grave reproche qui lui était adressé de se montrer hostile à l'histoire naturelle; mais était-il prudent de sacrifier quelques jours à visiter des îles dont les habitans, le 13 juin 1722, avaient massacré et mangé le capitaine Marion avec vingt-sept hommes de son équipage? L'amiral préféra poursuivre sa route vers Tonga-Tabou, et les deux corvettes, favorisées par une douce brise des tropiques, eurent franchi en peu de jours les trois cent cinquante lieues qui séparent la Nouvelle-Zélande de l'archipel des Amis.

Entre le 11e degré de latitude sud, où Quiros plaça l'île de la Belle-Nation, et le 22e degré, où Tasman découvrit l'île des Canards-Sauvages, la main du Créateur a fait surgir les deux archipels les plus rians et les plus fertiles de l'Océanie : l'archipel des Navigateurs, reconnu par Bougainville, et l'archipel des Amis, décrit par Cook, Maurelle et Lapérouse. C'est là que les marins du XVIIIe siècle rencontrèrent à la fois la culture la plus avancée, les procédés de navigation les plus perfectionnés, le peuple le plus beau, le plus doux et le plus intelligent. Au nord-ouest des îles des Amis se développe le cercle des îles Viti, archipel d'une fécondité incomparable habité par une race dure, belliqueuse, venue probablement des Nouvelles-Hébrides, et appartenant, comme celle qui habite les principaux groupes où règne la mousson d'ouest, à la famille dont

le fils maudit de Noé fut le père. Ces trois archipels ont subi l'ascendant moral de Tonga-Tabou, l'île la plus méridionale de l'archipel des Amis, *l'île sacrée,* où, sous un climat heureux et un gouvernement paisible, les arts de la paix, la culture et la navigation ne tardèrent pas à fleurir.

L'archipel des Amis se compose de trois groupes distincts : le groupe de Vavao au nord, celui d'Hapaï au centre, celui de Tonga-Tabou au sud. Ces trois groupes, qui comprennent jusqu'à cent cinquante îles ou îlots, sont à peine distans l'un de l'autre de dix ou quinze lieues. Les îles principales, les seules dont il y ait quelque intérêt à mentionner ici les noms, sont, dans le groupe méridional, Tonga-Tabou et Eoua, dont les destinées sont aussi intimement liées que celles d'Eiméo et de Taïti; dans le groupe du centre, Annamocka, découverte aussi par Tasman; Tofana, où brûle un volcan en activité; Lefouga, la rivale inquiète de Tonga-Tabou; dans le groupe du nord, Vavao, souvent le lieu d'exil des souverains des Tongas, devenu depuis la résidence habituelle de leurs successeurs. Eoua, Annamocka, Tofana, Vavao, sont des îles hautes; Lefouga est une île presque à fleur d'eau, Tonga-Tabou une île plate et d'une élévation moyenne. « La mer, dit Lapérouse, n'a pas, dans un temps calme, une surface plus égale. » La plus forte éminence qu'on y remarque n'atteint pas en effet la hauteur de 20 mètres; l'élévation générale de l'île au-dessus du niveau de la mer est d'environ 10 ou 12.

Tonga-Tabou n'est donc qu'une immense table de pierre que le feu intérieur a soulevée sans la rompre. L'hameçon de Maoui, le plus grand des dieux, la pêcha, disent les insulaires, au fond de l'Océan. Le contour de cette île représente à peu près un triangle isocèle dont les angles seraient émoussés. Les deux côtés égaux ont sept lieues environ chacun; le troisième côté, exposé au sud-est, en a quatre. C'est sur le côté qui fait face au nord que se trouvent les mouillages où Tasman et Cook jetèrent l'ancre. Le rivage y est bas et sablonneux. Partout ailleurs il est escarpé, et offre une falaise continue élevée de 3 ou 4 mètres au-dessus des hautes mers. Vers le milieu de la face septentrionale s'ouvre un vaste bassin qui reste à sec quand les flots se retirent, et se remplit, comme un réservoir, à la marée montante. Quatre ou cinq îlots occupent le milieu de ce bassin. Vingt ou trente autres, presque tous boisés, sont semés sur le récif qui, du côté du nord, s'étend à plus de deux lieues en avant du rivage : ce sont les oasis de ce désert de corail. Tasman mouilla vers l'extrémité nord-ouest à quelques centaines de mètres de la plage. Cook, dans son premier voyage, se contenta aussi de cette rade découverte, où l'on n'est abrité que des vents réguliers du

sud-est. Lorsqu'il revint pour la seconde fois à Tonga-Tabou, il chercha un passage à travers les récifs, et arriva jusqu'au port intérieur que couvre, à l'entrée même de la lagune, l'îlot de Panghaï-Modou.

Deux canaux se coupant presque à angle droit peuvent conduire les plus gros navires dans ce havre. Un de ces canaux se dirige de l'est à l'ouest : c'est le plus étroit; mais c'est aussi celui dont les limites sont le mieux signalées, d'un côté par le rivage de l'île, de l'autre par la chaîne des brisans. A mi-chemin cependant, on rencontre un coude brusque, où deux roches sous l'eau ne laissent plus au passage qu'une largeur d'environ 200 mètres. Un courant très vif sillonne ce canal, et, à l'endroit où la passe se rétrécit, des tourbillons soudains font parfois tournoyer le navire sur lui-même. C'est surtout quand la brise est faible et que la marée sort avec violence du réservoir où, pendant le flux, elle s'est amassée, qu'il faut se tenir en garde contre ces remous. Le canal de l'est n'en est pas moins le meilleur à prendre quand on arrive à Tonga-Tabou, parce que les vents qui soufflent le plus fréquemment sont généralement favorables pour le franchir. Le canal dirigé du sud au nord est au contraire le seul qui permette une sortie facile.

Au lieu de passer entre l'île d'Eoua et celle de Tonga-Tabou, comme l'avaient fait Cook et Tasman, nous longeâmes de très près la côte orientale de ces deux îles, et, dès que nous aperçûmes entre les récifs une coupure qui, bien qu'elle ait plus d'un mille de large, n'en est pas moins assez difficile à reconnaître, nous nous y engageâmes hardiment sur la foi de notre illustre prédécesseur. Un essaim de pirogues ne tarda pas à nous entourer. On les voyait sortir, avec un bourdonnement semblable à celui des abeilles, de toutes les anfractuosités du rivage, de tous les replis du récif. La plupart, montées par deux ou trois hommes qui maniaient leur pagaie avec une agilité étonnante, se rangeaient de chaque côté des corvettes comme pour leur faire escorte. D'autres, plus grandes, nous suivaient sans effort sous leur voile triangulaire, ou, s'élançant en avant, semblaient se railler de la pesanteur de notre marche et vouloir nous guider au mouillage.

C'est surtout dans la confection des doubles pirogues de guerre que les naturels des îles des Amis montrent le mieux leur supériorité sur les habitans des autres archipels de l'Océanie. Ils construisent de ces pirogues qui ont jusqu'à cent et même cent cinquante pieds de longueur. Les bordages en sont assemblés avec un soin qui ferait honneur à nos meilleurs ouvriers. La forme de ces embarcations est imitée de celle des poissons connus pour fendre l'eau avec le plus de vitesse. Afin de leur donner la stabilité qui eût né-

cessairement manqué à des esquifs aussi légers, posés sur l'eau comme des mouettes, les constructeurs des Tongas les ont réunies deux à deux en les liant et les tenant écartées l'une de l'autre par des poutres de fortes dimensions. Sur ces poutres, ils ont établi un pont assez vaste pour porter de nombreux guerriers et une petite hutte de bambou et de feuillage où les chefs, pendant la traversée, peuvent se mettre à couvert. C'est sur de pareilles pirogues qu'ont été transportés des îles voisines les énormes blocs qui servent de base aux monumens funéraires que les navigateurs admirent encore à Tonga-Tabou. Cette industrie, comme toutes les industries des Polynésiens, est aujourd'hui en décadence : elle n'a point cependant complétement disparu. Ce n'est qu'à Taïti que les pirogues ont depuis une vingtaine d'années fait place aux baleinières européennes. Les doubles pirogues sont encore nécessaires aux habitans des Tongas pour franchir les intervalles considérables qui séparent les diverses îles de leur archipel.

Le système de mâture et de voilure de ce double appareil, où une embarcation fait équilibre à l'autre, n'est pas moins ingénieusement conçu que les autres détails de la construction. Deux mâtereaux de hauteur semblable sont unis, comme une paire de bigues, par des liens en fil de cocotier ou en écorce de *bouraou*. Le pied de chacune des branches de cet assemblage, qui ressemble ainsi à un éventail renversé, repose au fond d'une des pirogues. La fourche formée par la jonction des deux mâts supporte une longue antenne à laquelle est fixée la voile de nattes sous laquelle ces pirogues fendent l'onde. Un Indien accroupi à l'extrémité de la poupe se sert d'une longue pagaie pour les diriger. En voyant ces pirogues franchir les lignes de brisans les plus formidables pour aller s'échouer à pleines voiles sur la plage, j'ai souvent pensé qu'il y avait peut-être là un emprunt important à faire au génie primitif des Polynésiens. Deux pirogues en fer, deux cylindres même, si l'on veut, assemblés comme le sont les embarcations des îles des Amis, conduiraient plus sûrement au rivage des troupes de débarquement et même des canons attelés que les lourds chalands, si peu manœuvrans et si sujets à s'emplir, que nous avons employés dans nos récentes expéditions.

Dès que nous eûmes jeté l'ancre sous l'îlot de Panghaï-Modou, toutes les pirogues se replièrent vers l'une ou l'autre corvette, et nous fûmes littéralement pris à l'abordage. Les *planches du ciel*, les *papa-languis*, nom sous lequel on désigne encore aujourd'hui dans ces îles les navires européens, n'étaient jamais venues à Tonga-Tabou sans y semer des trésors dont une agreste pauvreté s'exagérait le prix. C'était à qui viendrait butiner le premier à ce ruisseau de

miel. Nos frères de l'Océanie n'arrivaient pas d'ailleurs les mains vides : les uns apportaient un cochon, d'autres des fruits de l'arbre à pain, des bananes, des ignames ou des cocos; mais on savait que Cook et Lapérouse avaient réservé les plus beaux présens, les habits de drap rouge et les haches, pour les chefs. Aussi, dans le premier moment de désordre, chacun essayait-il de se faire passer pour chef. Il fallait voir l'air d'importance que de très petits personnages savaient se donner. Quelques-uns même à ce jeu trouvaient des complices. Les coups de massue qu'ils faisaient mine de distribuer à droite et à gauche et l'humilité avec laquelle leurs compagnons semblaient se soumettre à ces mauvais traitemens auraient pu nous faire illusion. Nous avions heureusement pour nous l'expérience de Cook, et nous n'ignorions pas que les véritables chefs envoyaient toujours des subalternes en avant pour tâter le terrain. Certains d'être mieux renseignés le lendemain et ne voulant point cependant courir le risque de méconnaître quelque *egui* au milieu de cette bruyante cohue, nous prîmes le parti de n'accorder à nos hôtes que des faveurs purement honorifiques. Tout individu qui se donnait pour chef avait immédiatement droit à une distinction qui paraissait du reste fort ambitionnée. Le barbier de la corvette se mettait en devoir de lui faire la barbe. Il y aurait eu toutefois bien des gens désappointés, si nos marins ne s'étaient empressés à l'envi de venir en aide au *frater*. Au bout de deux ou trois heures, toute l'aristocratie avait le menton net, sans compter quelques pauvres hères qui réussirent à surprendre une faveur qui ne leur était pas destinée. La nuit survint, et un indigène, qu'à ses coups de massue énergiquement appliqués nous reconnûmes pour un véritable chef, s'offrit à nous délivrer de nos visiteurs. La corvette fut évacuée en un instant. Les sauvages se jetèrent dans leurs pirogues, ou gagnèrent la terre à la nage, emportant néanmoins, au milieu de cette déroute, tous les objets qu'ils parvinrent à saisir.

Les insulaires de l'Océanie n'ont qu'une notion confuse des droits de la propriété. Chez eux, comme chez les Spartiates, le vol est un tour d'adresse. Ils n'exercent d'ailleurs leur dextérité qu'au détriment des étrangers. Leur hospitalité insouciante et prodigue touche de si près à la communauté des biens, que se voler entre eux serait peine inutile. « La terre n'est à personne, et les fruits de la terre appartiennent à tout le monde; » c'est une maxime que leur ont dérobée les sophistes. L'application qu'ils en font les exposerait souvent à mourir de faim, si le *tabou* ne venait mettre de temps en temps les récoltes sous la garantie d'une interdiction sacrée. Il ne faut pas croire cependant que les populations de l'Océanie ignorassent le joug des lois et l'empire du privilége. Les premiers navigateurs ont

trouvé dans ces îles lointaines une organisation politique très compliquée. L'homme n'apporte point en naissant un penchant bien vif pour l'égalité. Lorsque, impuissant à asservir les autres, il doit au contraire céder à l'ascendant de la force, il en subit le prestige avec un entraînement si naïf, qu'il lui cherche presque toujours une origine divine. L'archipel tout entier des Tongas obéissait, comme Taïti et les îles Sandwich, à un chef suprême, issu du sang des dieux. Au-dessous de ce souverain vénéré, le *toui-tonga*, se groupaient les grands chefs, les *éguis*, — les chefs inférieurs, les *mataboles*, — la classe moyenne, les *mouas*, — la plèbe des cultivateurs, les *touas*. Toutes les choses humaines ont cependant leur déclin, et le temps, qui altère la simplicité des peuples, énerve aussi quelquefois la vigueur des races royales. Lorsqu'après de longs siècles de paix les îles des Amis connurent le fléau de la guerre, le *toui-tonga* trouva parmi les *eguis* un maire du palais. Il conserva son caractère sacré, comme le *daïri* du Japon; mais il perdit l'autorité dont ce caractère l'avait investi. Les Tongas eurent alors leur chef spirituel et leur *roi de la guerre*, qui guida les *mataboles* au combat. Il se forma ainsi, à côté de la famille souveraine des *Fatta-Faïhis*, la famille princière des *Toubous*. Soigneuse de s'allier au sang des anciens rois, fidèle observatrice des plus superstitieux hommages, payant même par des respects outrés chaque usurpation de prérogatives, cette nouvelle famille finit par reléguer dans un rôle passif la dynastie antique dont son ambition convoitait l'héritage. Cook se trouva en présence de ces deux pouvoirs rivaux. Poulaho était le *toui-tonga*, Finaü le *roi de la guerre*. En 1793, époque de notre arrivée dans l'archipel, Poulaho et Finaü avaient été rejoindre leurs ancêtres dans l'île de Bolotou, le séjour des dieux et des chefs après leur passage sur cette terre. Le fils de Finaü, héritier des dignités et des desseins ambitieux de son père, était à Lefouga, ourdissant ses intrigues. La puissance spirituelle était entre les mains d'une femme, l'aînée de la famille des Fatta-Faïhis, la *touï-tonga-vahiné* ou reine Tineï-Takala. Cette femme énergique eût voulu ressaisir l'ascendant qu'avait laissé échapper un prince trop débonnaire. Elle héritait malheureusement d'un pouvoir sapé à sa base, et ses efforts ne pouvaient que hâter la crise que la faiblesse de Poulaho avait préparée. Le peuple l'entourait de ses respects, les plus grands chefs ne se montraient point devant elle sans se soumettre à la cérémonie du *moi-moi*, prenant eux-mêmes son pied royal pour le poser humblement sur leur tête; mais, au lieu de rechercher sa présence, ils affectaient de la fuir. Quand nous arrivâmes devant Tonga-Tabou, une révolte qui devait éclater peu de temps après notre départ y couvait déjà, et l'humeur altière de la reine ne com-

primait plus qu'à demi les vœux inquiets des *eguis* et des *matoboles*.

II.

Notre relâche à Tonga-Tabou nous offrait une précieuse occasion de renouveler nos vivres; mais pour obtenir des provisions fraîches par voie d'échange, comme pour dépecer et saler les viandes, un établissement à terre était indispensable. Dès le lendemain de notre arrivée, le capitaine de pavillon de l'amiral débarqua sur l'îlot de Panghaï-Modou, et s'occupa d'y tracer l'enceinte d'un camp, au centre duquel il fit élever quatre tentes : une pour les astronomes, l'autre pour la garnison, la troisième pour renfermer les objets que nous comptions employer à nos trafics, la quatrième pour y loger les fruits et les animaux que nous recevrions en échange.

Bientôt on vit de toutes les parties de l'île les pirogues accourir vers l'îlot de Panghaï-Modou. Les cochons, les poules, le poisson frais, les cocos, les bananes, les fruits de l'arbre à pain, les ignames, affluèrent au marché. Une corde soutenue par des pieux fichés en terre marquait les limites que nul insulaire ne devait franchir. Les transactions commencèrent avec toutes les apparences d'une mutuelle bonne foi; malheureusement l'instinct invincible du Polynésien ne tarda pas à se réveiller, et dès les premiers jours nous eûmes à constater de nombreux abus de confiance. Jusque-là il n'y avait point trop sujet de nous plaindre; mais le nombre des sauvages ne tarda pas à grossir dans des proportions inquiétantes, et il y en eut bientôt plus de deux mille rassemblés de jour et de nuit autour de notre camp. Les appréhensions, bien légitimes pourtant, que causa cette multitude turbulente à M. de Mauvoisis, amenèrent entre lui et le commandant de *la Durance* une discussion fort vive, et dont les suites devaient être des plus tristes. La maladie qui consumait M. de Terrasson depuis notre départ de Van-Diémen lui faisait vivement désirer de descendre à terre et de s'y établir. Chargé de prendre les mesures nécessaires pour satisfaire à ce vœu d'un mourant, M. de Mauvoisis craignit pour la sûreté ou du moins pour la tranquillité du malade les scènes tumultueuses dont l'îlot de Panghaï-Modou était le théâtre. Il vint donc à notre bord avec le projet de faire part à notre commandant des doutes qu'il avait conçus et de ceux que, d'après ses rapports, éprouvait aussi l'amiral. La faiblesse de M. de Terrasson était alors si grande, qu'il ne pouvait se promener sur le pont sans s'appuyer, non sur le bras, mais sur l'épaule de quelqu'un, car sa taille élevée ne lui permettait de donner le bras qu'à très peu de personnes. J'étais un des officiers qu'il

choisissait le plus souvent pour le soutenir dans ses promenades, et je ne saurais dire combien je me sentais heureux de cette affectueuse préférence. C'est ainsi qu'il m'arriva de me trouver auprès de lui lorsque M. de Mauvoisis s'avança pour l'entretenir des obstacles que rencontrait l'accomplissement de ses désirs. M. de Terrasson, que j'avais toujours vu si calme et si bienveillant, dont la politesse affectueuse et sereine était un des plus grands charmes, ne put se contenir. L'indignation qui couvait depuis longtemps dans son âme fit explosion. Les expressions les plus amères se pressèrent malgré lui sur ses lèvres. Il reprocha à M. de Mauvoisis son ambition impatiente, il l'accusa formellement d'avoir préparé par ses intrigues la mésintelligence qui avait désuni les deux chefs de l'expédition. M. de Mauvoisis voulut essayer de se justifier; M. de Terrasson ne lui en laissa pas le temps. La colère lui avait rendu des forces : il rentra sans avoir besoin de mon bras dans sa chambre, dont il tira brusquement la porte après lui.

Une correspondance entre l'amiral et M. de Terrasson, correspondance dont l'aumônier de *la Durance* resta le dépositaire, hâta heureusement la réconciliation des deux chefs de l'expédition. Chaque jour, l'amiral venait passer quelques heures au chevet du lit de son ami. L'excès de son chagrin le rendait injuste envers lui-même, injuste aussi envers tous ceux qu'il soupçonnait d'avoir mis en doute le zèle du commandant de *la Durance*. Il voyait avec une profonde douleur les progrès de cette maladie dont il s'accusait d'avoir été la cause involontaire. Il se reprochait d'avoir mal apprécié toutes les difficultés contre lesquelles avait eu à lutter un bâtiment tel que celui qu'on avait associé à *la Truite*. Il craignait alors d'avoir trop complaisamment accueilli des préventions passionnées; il lui semblait qu'on avait souvent excité ou entretenu à plaisir son impatience, et qu'on avait mis une perfidie odieuse à l'indisposer contre un homme qu'il avait toujours fait profession d'aimer comme un frère.

Quels germes de complications et d'intrigues, que de drames intérieurs emporte un navire qui s'éloigne du port! C'est le monde en raccourci avec ses passions, ses rivalités toujours face à face, ses haines qui fermentent, ses amitiés qui s'altèrent. Et cependant ce monde avec ses passions, ses rivalités, ses amitiés et ses haines, ce monde est trop étroit pour ne pas être monotone. Il est peu d'âmes vigoureuses qui ne s'y trouvent comme Charles-Quint à Saint-Just. Chercher un aliment aux esprits désœuvrés, redouter plus que toutes les fatigues, plus que tous les périls, l'absence d'émotions ou de but à poursuivre, telle doit être la pensée constante du chef, surtout dans les longues campagnes. Notre mission même avait pourvu à ce

premier besoin. Par malheur, le plan suivi par l'amiral embrassait trop d'objets et un champ sans contredit trop vaste pour des bâtimens tels que les nôtres. On eût peut-être évité le fâcheux dénoûment de ce pénible voyage en se renfermant dans un cercle de travaux hydrographiques sagement limité.

Tandis que notre seconde campagne s'ouvrait sous de si tristes auspices, je jouissais, je dois le dire, du privilége de la jeunesse, qui semble n'avoir été douée de la mobilité des impressions que pour s'accoutumer plus aisément aux épreuves douloureuses de la vie. Je voyais avec une profonde affliction décliner la santé de l'homme qu'après mon père j'aimais le plus au monde; mais trop d'objets nouveaux sollicitaient ma curiosité pour que je ne fusse pas impatient d'obtenir l'autorisation de descendre à terre. J'attendis cette autorisation pendant trois longs jours. En fait de service, je subissais toujours les charges imposées au plus jeune, et souvent, grâce à la facilité de mon caractère, je les subissais plus que de raison. Avec quel ravissement j'échappai enfin à ma prison flottante, et combien la nature me parut belle lorsqu'aux premières lueurs du jour je débarquai sur l'îlot de Panghaï-Modou! Cet îlot n'a pas un mille de tour, mais il se lie par un récif à trois ou quatre écueils à peu près de la même étendue, complétement séparés l'un de l'autre dès que le flot monte, et presque accessibles à pied sec quand la marée est basse. L'arbre à pain y étend jusque sur le bord de la mer l'ombre de ses grandes feuilles digitées. Le bananier y épanouit sa tige féconde au milieu des champs d'ignames et de patates. Le *bouraou*, cet *hibiscus* dont l'écorce fournit des cordes et des étoffes et dont les grandes fleurs, jaunes ou rouges, ressemblent aux fleurs de la mauve, — le *mûrier à papier*, d'où viennent les plus belles étoffes connues dans le pays sous le nom de *tapas*, — le *pandanus*, dont la feuille tressée fournit des nattes et des toitures, entourent les enclos cultivés, ou forment entre les sentiers d'épais massifs de verdure. Il y a dans toute cette nature je ne sais quel charme énervant dont il est malaisé de se défendre. Les tièdes parfums de la brise, la grâce indolente des arbres, les muettes caresses des oiseaux qui se jouent au milieu du feuillage, tout respire une voluptueuse paresse et tend à plonger l'âme dans une délicieuse langueur. On s'explique aisément, lorsqu'on a passé une journée sous ces beaux ombrages, la mollesse sensuelle des insulaires de l'Océanie et la distinction naturelle de cette race étrangère aux durs travaux qui sont le lot inévitable des habitans de nos campagnes.

Le jour même où pour la première fois je mettais le pied à terre, le sort, toujours propice à la jeunesse, me ménagea une rencontre dont le souvenir, après tant d'années, n'est pas encore effacé de

mon cœur. Un groupe de jeunes femmes, la plupart dans la fleur de l'âge, était assis sur la lisière du bois qui couvrait alors presque complétement l'îlot de Panghaï-Modou. Je ne pus m'empêcher de remarquer au milieu de ce groupe une jeune fille bien supérieure en beauté à ses compagnes. Ses manières distinguées, les égards dont on l'entourait, tout annonçait que cette délicieuse enfant appartenait à la classe la plus élevée du pays. J'appris plus tard et son nom et son rang. Elle se nommait Véa, et, issue du sang divin des Fatta-Faïhis, elle tenait de très près à la reine. Depuis cette rencontre, je ne descendis jamais à terre sans revoir Véa, et le langage des yeux amena bientôt le jeune officier de *la Durance* et la descendante des Fatta-Faïhis à échanger quelques paroles dans le gracieux dialecte de Tonga-Tabou. Affranchie de toute surveillance importune, Véa jouissait des prérogatives attachées dans les îles des Amis au hasard heureux de la naissance. Nos entrevues n'étaient donc contrariées que par les exigences du service qui me ramenaient à bord. Véa se plaisait à m'apprendre elle-même l'idiome dont je ne savais encore que balbutier quelques mots. Chaque jour rendait notre attachement plus tendre et plus profond. Lorsqu'il m'était interdit de quitter la corvette, Véa venait elle-même, dans une grande pirogue, accompagnée de sa suite, m'offrir quelques présens, puis, sans vouloir s'arrêter davantage, elle retournait immédiatement à terre. Une seule fois je ne pus résister aux vives sollicitations de mes camarades. Éblouis de tant de charmes, ils voulurent présenter Véa à notre commandant. M. de Terrasson était alors alité et en proie à de cruelles souffrances. La jeunesse, l'air de candeur, la grâce naturelle de cette ravissante créature, le frappèrent d'admiration; ses douleurs en parurent un instant suspendues. Il ordonna à son domestique de lui apporter une ceinture tout étincelante de l'éclat de l'acier poli qui l'ornait, et la plaça lui-même de ses débiles mains autour du corps de cette belle jeune fille. Véa fut très sensible à un cadeau si précieux. Ses regards m'exprimèrent éloquemment tout son bonheur. Nous nous donnâmes rendez-vous, le soir de ce même jour, sur l'îlot de Panghaï-Modou. On y avait fait de grands préparatifs pour offrir aux insulaires le spectacle d'un feu d'artifice, et il était probable que les spectateurs seraient nombreux; mais nos mesures étaient prises pour nous retrouver au milieu de cette foule.

Une heure avant le coucher du soleil, un fort détachement de nos soldats de marine, armés et en grande tenue, fut débarqué sur la plage. La fête commença par un exercice à feu, accompagné de quelques manœuvres. Les insulaires parurent fort effrayés du bruit des feux de peloton. Ce qui sembla le plus les étonner, ce fut la

grande distance à laquelle les balles allèrent ricocher et faire jaillir l'eau. Dès que la nuit fut venue, les spectateurs s'assirent en cercle autour de l'emplacement que nous avions choisi pour y établir nos artifices. Les premières fusées qui furent lancées s'élevèrent à une grande hauteur, en marquant leur passage dans le ciel par une longue traînée de feu. Lorsqu'elles éclatèrent, laissant échapper une pluie d'étoiles brillantes, la terreur fut grande parmi les naturels. Les femmes surtout étaient tellement épouvantées, qu'elles se serraient contre nous, comme pour implorer notre protection. Véa ne fut pas plus exempte que ses compagnes de cet effroi. Sa respiration était oppressée, tout son corps frémissait, et, bien qu'elle eût en moi la plus grande confiance, elle n'en était pas moins sous l'influence d'une émotion très vive. Ce ne fut que lorsque ces effrayantes explosions eurent cessé que les insulaires commencèrent à se rassurer un peu. L'anxiété générale avait jusque-là maintenu le silence le plus profond. Le sentiment de sécurité qui succéda soudain à cet état d'angoisse dilata tous les cœurs. Des applaudissemens frénétiques éclatèrent, et les rivages de Tonga-Tabou, qui s'étaient couverts de spectateurs, les renvoyèrent en longs cris de joie aux échos de Panghaï-Modou.

Cette fête nocturne obtint un succès merveilleux. Elle nous valut dès le lendemain la visite de la reine. Accompagnée de toutes les jeunes femmes de sa cour, Tineï-Takala vint à bord de *la Truite* convier à son tour l'*égui-laï* des Européens au spectacle d'une fête polynésienne. La *touï-tonga-vahiné* était d'un âge assez avancé. Les formes gracieuses des femmes des Tongas disparaissaient chez elle sous un embonpoint qui eût fait honneur à une odalisque. L'amiral eut pour cette auguste descendante des Fatta-Faïhis tous les égards que commandait son rang. Il ne put voir cependant sans un secret déplaisir le dangereux cortége qui s'introduisait à sa suite sur la corvette. Une consigne sévère avait interdit aux femmes de Tonga-Tabou l'accès de nos bâtimens. On mettait malheureusement peu de zèle à faire respecter les ordres de l'amiral. Les femmes renvoyées à terre revenaient à la nage; elles grimpaient le long des câbles, et pénétraient à bord par toutes les ouvertures que ne gardait pas un factionnaire. L'invasion de *la Truite* par un essaim de beautés qu'il avait lieu de croire peu sévères parut à l'amiral une nouvelle tentative pour violer la consigne. Il n'en fit pas moins à sa majesté l'accueil le plus gracieux, et ce fut peut-être ce qui enhardit les officiers de la corvette à se venger des scrupules de leur austère commandant par une espièglerie. Toutes les personnes des deux états-majors rassemblées pour donner plus de solennité à la réception de la reine se retirèrent sournoisement l'une après l'autre, et

l'amiral se trouva tout à coup en tête à tête avec la vénérable Tineï-Takala. Le chef du complot, qui s'était esquivé le dernier, avait pris soin en sortant de donner un tour de clé à la porte. Les officiers de *la Truite* s'amusèrent beaucoup de cette petite malice, et, délivré, non sans de sérieuses instances, l'amiral eut la bonté de prendre la plaisanterie avec son indulgence habituelle.

Le lendemain, vers midi, la reine nous attendait sur l'îlot de Panghaï-Modou. Suivi des états-majors des deux corvettes, l'amiral se rendit à terre. Une population considérable, qu'on ne saurait évaluer à moins de cinq ou six mille personnes, s'était réunie pour nous recevoir. Ce rassemblement ne nous causa aucune inquiétude, car tous les visages respiraient la cordialité et la confiance. Du point où nous débarquâmes jusqu'à celui où s'était établie la cour, des pièces d'étoffes du pays, de magnifiques *tapas*, couvraient le sol. La reine était assise sur des nattes, au milieu de ses femmes. La foule formait un grand cercle autour d'elle. Dans l'intérieur de ce cercle, trente et un musiciens faisaient face aux dames de la cour, trente-six danseurs étaient rangés de côté sur trois lignes parallèles. L'amiral s'accroupit à la droite de sa majesté et lui offrit des présens, parmi lesquels une longue pièce de toile à grand ramage produisit un effet prodigieux. Les officiers s'assirent près des dames de la cour. Quant à moi, Véa m'avait encore une fois réservé une place à ses côtés. La fête commença presque aussitôt après notre arrivée. Les musiciens n'avaient d'autre instrument que des bambous de trois mètres environ de longueur, dont chaque extrémité était recouverte d'un morceau de peau. Du bout de ces bâtons, qui rendaient un son sourd, ils frappaient la terre en cadence. Nous avons en Europe des orchestres plus harmonieux, nous n'en avons pas qui observent avec plus de précision la mesure et puissent conserver constamment un ensemble plus parfait. Les danseurs portaient tous sur l'épaule une pagaie. J'ai pensé qu'ils devaient retracer par leurs chants et leurs évolutions les divers épisodes d'une expédition maritime. L'histoire chez tous les peuples a commencé par être mise en chansons. La pyrrhique, cette danse militaire inventée par le fils d'Achille, a probablement gardé les traditions qu'aura recueillies Homère. Quels exploits, quels malheurs, quels amours aurait eu à raconter un Homère nouveau, si le ciel eût fait ce don suprême à la Polynésie! Les Vitis et les Tongas ont été moins heureuses que la Grèce et que Troie. Que leur servait-il de produire des Achilles et des Hectors, des Andromaques et des Hélènes, quand nuls chants mélodieux ne devaient transmettre aux siècles futurs le récit de tant de hauts faits, le souvenir de si poétiques tendresses! Je suis convaincu cependant que nous eussions pu recueillir encore de pré-

cieuses traditions dans ces rapsodies monotones que nous écoutions sans les comprendre. Le temps de consulter ces annales populaires est malheureusement passé aujourd'hui. La première moitié du XIXe siècle a rendu la Polynésie presque étrangère à sa propre histoire, et ce n'est pas aux convertis d'un nouveau culte qu'il faut demander le secret des anciennes chroniques.

Ce ballet guerrier, qui ne consistait d'abord qu'en un balancement pareil à celui d'une pirogue sur les vagues, parut insensiblement s'animer. Les rangs se mêlèrent, les passes devinrent compliquées et rapides; à une lente psalmodie succédèrent des accens plus vifs. Le débarquement était probablement opéré, la mêlée s'engageait; mais bientôt les femmes se levèrent : tenant à la main une branche garnie d'un vert feuillage, elles tendirent ce symbole de paix aux danseurs. La danse me parut alors changer de caractère; les chants prirent un accent plus tendre. La victoire était gagnée, et les femmes, enlacées aux bras des guerriers, les félicitaient de leur courage. La fête se termina par un défilé général. Chaque insulaire portait une longue gaule sur ses épaules. A l'extrémité de ce bâton étaient suspendus, non-seulement des fruits de toute espèce, mais aussi des poissons et des volailles. Tous ces objets entassés pêle-mêle formèrent des piles de trois ou quatre mètres de hauteur qui nous étaient destinées. On joignit à ce présent toutes les pièces d'étoffes sur lesquelles nous avions marché, ainsi que toutes les nattes sur lesquelles nous nous étions assis. Cette cérémonie terminée, l'amiral prit congé de la reine, et les deux grands chefs se séparèrent enchantés de leur mutuelle courtoisie.

Si l'autorité de Tineï-Takala n'eût point rencontré dans l'île un parti assez indifférent à ses ordres, nous n'eussions quitté l'archipel des Amis qu'avec d'agréables souvenirs; mais nous avions pu remarquer qu'il régnait une sorte d'anarchie à Tonga-Tabou. On ne soutient pas une lutte perpétuelle contre des ennemis barbares sans contracter quelque chose de leur férocité. Après s'être longtemps bornés à repousser les incursions de leurs voisins, les habitans des Tongas avaient à leur tour porté la guerre sur le territoire des Vitis. Ils étaient revenus vainqueurs, mais le succès devait leur être funeste. A dater de ce moment, le peuple des Tongas fut un autre peuple. L'habitude de l'obéissance passive aux moindres volontés du souverain fit place à une sourde fermentation; la douceur innée des mœurs dut céder aux exigences d'un point d'honneur sauvage. On vit se former à Tonga-Tabou une école nouvelle de chevalerie. Les jeunes guerriers qui faisaient profession d'appartenir à cette école ne marchaient jamais sans javeline et sans massue. Fiers des cicatrices qui paraient leurs poitrines, ils se vantaient de dévo-

rer les cadavres des ennemis tombés sous leurs coups, et se couvraient le visage d'ocre rouge à la façon des noirs habitans des Vitis. Pour cette bouillante jeunesse, la mort qu'on ne trouvait pas sur un champ de bataille était ignominieuse. Souvent des bandes d'aventuriers, se rangeant sous la conduite d'un chef élu pour sa vaillance, s'en allaient faire au loin assaut de courage et de prouesses. Elles trouvaient à Laguemba ou à Viti-Lebou une arène toujours ouverte, et en rapportaient dans leur patrie une humeur inquiète avec des usages féroces. Tous ces chevaliers errans s'étaient, à notre arrivée, donné rendez-vous sur l'îlot de Panghaï-Modou. C'étaient eux qui, dès le premier jour, avaient paru prendre à tâche de nous braver. Si nous tracions une ligne sur le sable pour leur indiquer la limite qu'ils ne devaient point franchir, ils venaient fièrement tracer un autre trait en dedans du nôtre, brandissant leur massue, agitant leur zagaie et bravant notre longanimité par mille fanfaronnades. Un sentiment d'humanité, fort honorable sans doute, avait engagé l'amiral à nous interdire de faire usage de nos armes tant que nous n'y serions pas contraints par le soin de notre défense personnelle. Ce moment allait arriver.

Vers la fin de la fête à laquelle venait de nous faire assister Tineï-Takala, quelques physionomies sinistres s'étaient montrées dans la foule. Véa me les fit remarquer avec une sorte d'effroi, et il me parut que la figure de la reine trahissait aussi une secrète inquiétude. C'étaient bien les mêmes hommes dont nous avions eu à nous plaindre. Avec eux, plusieurs de nos officiers reconnurent des voleurs dont ils avaient déjà subi les larcins. L'un avait enlevé un sabre, l'autre n'avait dérobé qu'un couteau; le plus innocent avait au moins soustrait un mouchoir. Véa me fit entendre qu'aussitôt la fête terminée, toutes les femmes quitteraient l'îlot de Panghaï-Modou, que la reine elle-même ne serait pas en sûreté au milieu de ces vagabonds, et que je devais m'empresser de rentrer à bord. Elle m'adjura surtout de ne pas rester à terre après le coucher du soleil. Un avis semblable fut donné à d'autres officiers, et, pour nous mieux prouver combien leurs alarmes étaient fondées, l'amiral se fut à peine embarqué, que toutes les femmes s'empressèrent de se diriger vers Tonga-Tabou.

Nous eussions pu aisément opérer notre retraite, mais plusieurs de nos camarades étaient dispersés sur l'îlot et dans l'île. S'il y avait quelque danger pour nous, il y en avait bien plus pour des gens isolés. Nous résolûmes donc de demeurer à terre jusqu'au moment où nous serions tous réunis. Il était alors quatre heures environ de l'après-midi. L'amiral, qui ne passait jamais un seul jour sans aller rendre visite à son ami, venait d'arriver à bord de *la Du-*

rance, mouillée beaucoup plus près de terre que *la Truite*. Tout à coup des cris douloureux se font entendre du côté où le récif forme une chaussée à fleur d'eau entre Tonga-Tabou et Panghaï-Modou. Nous nous précipitons en désordre vers la plage. Là nous reconnaissons d'où viennent les cris qui nous ont émus. Un voleur a été poursuivi par quelques-uns de nos marins laissés à la garde des canots. Arrivé sur la lisière du bois, ce voleur a trouvé de nombreux auxiliaires. Nos hommes se voient à leur tour contraints de prendre la fuite. Un d'eux vient d'avoir la tête fendue d'un coup de massue. Les sauvages se pressent autour de lui pour le dépouiller. Nous volons à son secours; mais, venus sans méfiance à terre, nous étions sans armes. L'aumônier seul de *la Durance* avait un fusil chargé avec de la cendrée. Répugnant à se servir de cette arme, même pour sa défense personnelle, il l'avait remise à l'un de nos officiers. Nous tous nous n'avions que des bâtons. La partie était donc bien loin d'être égale entre nous et nos adversaires. Bientôt un des nôtres eut la mâchoire fracassée, un autre l'épaule traversée d'une javeline. De nouveaux assaillans arrivaient de toutes parts, et nous courions grand risque de succomber sous le nombre. Nous n'avions eu d'abord que l'infériorité des armes; nous étions à présent cinquante à peine contre mille. Déjà une bande d'insulaires montés sur une grande pirogue de guerre s'apprêtait à nous couper de nos canots, quand un coup de canon parti de *la Durance* enleva tout l'avant de la frêle embarcation. Un autre boulet vint tomber comme la foudre au milieu des sauvages qui nous faisaient face. C'est la première fois que les habitans de Tonga-Tabou étaient témoins des terribles effets de l'artillerie. Ils ne résistèrent pas à cette manifestation formidable de notre puissance. L'ennemi se dispersa, et nous restâmes maîtres du terrain.

Cette fâcheuse collision, dans laquelle nous eûmes trois blessés, décida l'amiral à ne pas prolonger son séjour à Tonga-Tabou. Le regret que nous causa ce départ se manifesta par d'amères critiques. Il ne manque jamais de prophètes après coup. Bien des gens prétendirent que, si l'on eût fait sentir plus tôt aux insulaires le pouvoir de nos armes, on eût évité cette attaque. Il fallait, disait-on, traiter les sauvages comme des enfans et leur imprimer dès l'abord une terreur salutaire. C'était ainsi, assuraient les partisans des rigueurs préventives, que Cook avait su se faire respecter partout, et qu'il était encore vénéré dans les îles de l'Océanie comme un être d'une essence supérieure. On oubliait que cette dureté inflexible à laquelle l'illustre capitaine anglais était peut-être trop enclin avait probablement causé sa mort sur les rivages des îles Sandwich. On ne peut contester sans doute que les sauvages aient un suprême respect pour la force, mais il faut se tenir en garde contre leur esprit

mobile. Aucun sentiment ne les affecte longtemps. Ainsi dès le lendemain du meurtrier conflit de Panghaï-Modou les choses avaient repris sur cet îlot leur aspect accoutumé. Le marché se trouvait aussi bien approvisionné que les jours précédens; les insulaires n'y étaient pas moins nombreux, et les femmes, revenues de leurs appréhensions, avaient retrouvé toute leur coquetterie et repris leurs gracieux manéges.

Des bruits fort alarmans s'étaient néanmoins répandus dans l'île de Tonga-Tabou. On avait beaucoup exagéré, comme il arrive toujours en pareil cas, le chiffre des victimes. Véa, fort inquiète, vint, dans sa pirogue, le long de *la Durance*. Suivant sa touchante coutume, elle m'apportait les présens qu'elle croyait le mieux faits pour me plaire : des étoffes du pays, des nattes, des coquilles. Elle y avait joint cette fois des fruits, des tourterelles et deux charmantes perruches. Quelques instans après son départ, je pus l'aller rejoindre à terre. Je lui offris à mon tour une partie de mon petit trésor. Outre les colliers de verroterie qui composaient presque seuls la mince pacotille que j'avais emportée de France, je possédais un lot assez considérable de couteaux, de ciseaux de charpentier et de clous. Je le mis tout entier aux pieds de Véa. La jeune insulaire ne se lassait pas d'admirer ma magnificence. Sa joie fut bientôt dissipée, quand je lui appris que les corvettes allaient mettre sous voiles et que le moment de notre séparation était arrivé. Sa douleur fut si vive qu'elle accrut encore, s'il était possible, mes regrets. Ce fut alors qu'ignorante, comme une pauvre sauvage, des liens qui m'enchaînaient, Véa me supplia de laisser partir mon bâtiment et de rester à jamais près d'elle. Si je n'avais suivi que mon inclination, je n'aurais pas hésité à me rendre à ses vœux; mais la pensée seule de la désertion m'épouvantait. Ce ne fut pas sans peine que je fis comprendre à Véa la dure loi à laquelle je devais obéir : elle versa d'abondantes larmes, et devant ces témoignages d'une affection naïve il me fallut faire, je l'avoue, un grand effort sur moi-même pour persister dans ma résolution. La voix de l'honneur l'emporta enfin, et l'enseigne de vaisseau de *la Durance* regagna son bord avec un héroïsme digne de Titus ou de Louis XIV.

Après dix-sept jours passés sur la rade de Tonga-Tabou, nous fîmes nos dispositions d'appareillage. La reine vint en personne nous porter ses adieux; elle obtint seule d'être reçue à bord. Nous étions sous voiles lorsqu'un des chefs les plus importans de l'île se présenta pour réclamer cette faveur à son tour. Tout occupés du soin de diriger nos corvettes dans des passes dangereuses, nous dûmes rester sourds à son appel. Cet *egui* se découragea et ne tarda pas à tourner la proue de sa pirogue vers la terre. Toutes les embarcations qui nous entouraient l'imitèrent. Il ne resta plus près de

nous qu'une double pirogue, qui continua de s'attacher à nos pas jusqu'au moment où nous eûmes gagné la haute mer. Sur cette pirogue était la pauvre Véa. Sa persévérance fut récompensée : on lui permit d'accoster un instant la corvette. Elle put ainsi me remettre de nouveaux présens, dernier souvenir de sa pure et naïve tendresse. Puis elle aussi dut se diriger vers son île. Le vent nous emporta dans des directions opposées. Longtemps d'un œil humide je suivis son canot, qui bondissait légèrement sur la vague. Debout sur le tillac, s'appuyant d'une main au mât qui supportait la haute voile de natte, Véa tenait aussi ses yeux attachés sur la corvette. Nous échangeâmes ainsi et du cœur et du geste un suprême adieu. Enfin la distance ne me laissa plus distinguer qu'une forme indécise; je m'assis sur le bastingage et, — oserai-je l'avouer aujourd'hui? — je cachai ma tête dans mes mains pour pleurer.

III.

Les quinze jours que nous venions de passer dans le port de Tonga-Tabou furent les derniers beaux jours de notre campagne. Jusqu'alors nous avions subi de grandes privations, nous avions traversé mille dangers : le temps des véritables épreuves approchait. Je ne m'appesantirai plus sur tous les périls que présenta notre navigation à travers des parages complétement inconnus : je craindrais la monotonie de pareils récits, qui ne peuvent offrir un véritable intérêt qu'aux hommes vieillis dans le métier ou à ceux qui se préparent à en affronter avec joie toutes les fortunes. Ces périls nous rappelèrent souvent ceux que nous avions déjà courus sur les côtes de la Nouvelle-Hollande ou de la Nouvelle-Calédonie. Si *la Durance* en sortit sans échouage, il en faut rapporter tout l'honneur à l'admirable coup d'œil et à la froide énergie de M. de Mauvoisis. Cet officier est certainement le meilleur manœuvrier que j'aie rencontré dans le cours de ma carrière. Que ne joignait-il à une aussi éminente qualité un caractère moins indomptable et le désir de captiver ceux qui servaient sous ses ordres!

Le plan de nos opérations futures était arrêté déjà lorsque nous avions quitté la terre de Van-Diémen. Nous devions suivre la côte septentrionale de l'archipel de la Louisiade et passer entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Bretagne pour gagner, par le détroit de Dampier, la mer des Moluques. Le détroit de Bouton et celui de Salayer nous conduiraient ensuite par un chemin facile dans la mer de Java. La position géographique de quelques-uns des points de l'Océanie avait été soigneusement déterminée par les observations de nos devanciers. C'étaient autant de jalons posés sur notre route pour nous aider à relier nos travaux à ceux de Cook, de Bougain-

ville et de Lapérouse. Le port de Tonga-Tabou, dans l'archipel des Amis, était un de ces jalons; le havre de Balade, situé sur la côte orientale de la Nouvelle-Calédonie, en était un autre. Nous avions donc intérêt à prendre de ce dernier port notre point de départ avant de nous engager dans de nouvelles reconnaissances. De Tonga-Tabou à Balade, nous avions quatre cents lieues à parcourir; mais Balade se trouvant à l'ouest de Tonga-Tabou, les vents alisés nous assuraient vers ce point une prompte traversée.

Les premières terres que nous aperçûmes, distantes de quatre-vingts lieues environ de la Nouvelle-Calédonie, appartenaient à l'archipel auquel Quiros avait donné le nom de *terre du Saint-Esprit* et Cook celui de *Nouvelles-Hébrides*. Nous avions franchi le canal qui sépare, à l'extrémité de ce groupe important, l'île Tanna de l'île d'Annatom, et nous approchions avec précaution des côtes de la Nouvelle-Calédonie, faisant peu de voiles pendant la nuit, nous arrêtant dès que le ciel commençait à s'obscurcir, et toujours prêts à changer de route, si quelque danger soudain venait à se présenter sur notre passage. Cette conduite prudente nous épargna un naufrage. Quelques heures avant le jour, nos corvettes se trouvèrent entourées d'une multitude d'oiseaux de mer dont les cris attirèrent l'attention de l'officier de quart. Les oies du Capitole ne s'envolèrent pas plus à propos. L'officier de quart se hâta de mettre en panne, et les premières lueurs de l'aube nous montrèrent à peu de distance une chaîne de récifs, sur laquelle nous eussions infailliblement couru nous briser, si nous avions poursuivi quelques instans de plus notre route. La vigilance est la première qualité du marin; la seconde est la présence d'esprit, car la navigation ne connaît guère que des dangers imminens.

Cette rencontre inattendue fut la seule que nous fîmes jusqu'au moment où nous jetâmes l'ancre dans le havre de Balade; mais combien de sillons il a fallu tracer sur la surface de l'Océan-Pacifique avant que ces périls inopinés cessassent d'être des incidens habituels! Là où les roches végètent et poussent insensiblement leurs rameaux jusqu'à la surface, il n'est pas de sentier qui soit sûr, pas de route si fréquentée qui ne soit semée d'embûches. Faut-il donc s'étonner que les mers de l'Océanie aient vu se succéder tant de naufrages? La seule chose qui devrait surprendre au contraire, c'est qu'un si grand nombre de navires, échappant aux dangers d'une semblable navigation, regagnât chaque année le port.

Le cœur encore rempli des riantes visions de Tonga-Tabou, nous ne remarquâmes pas sans tristesse l'aspect âpre et stérile des montagnes qui dominent le havre de Balade. Un ciel voilé, des eaux sombres, une plage dépouillée, ajoutaient à la mélancolie de ce paysage. Les naturels, accourus à bord de nos corvettes dans des piro-

gues grossières, nous rappelèrent les nègres de la terre de Van-Diémen. C'était, à s'y méprendre, la même race, rendue plus hideuse encore par la famine et par les passions féroces dont sa physionomie portait l'empreinte. Pauvre peuple! il n'était pour nous qu'un objet de dégoût, quand il eût dû plutôt être un objet de pitié. Ceux qui ont vu les Nouveaux-Calédoniens, leur face bestiale, leur front déprimé, leur regard de cannibales, pourront seuls apprécier tout ce qu'il y eut de touchant dans la pensée qu'eut Mgr d'Amata de leur porter en 1844 les lumières de la foi. Choisir ainsi les membres les plus déchus de la grande famille, montrer pour eux cette espèce de prédilection qu'une mère accorde au malheureux enfant disgracié de la nature, à l'être chétif ou difforme dont l'œil de l'étranger se détourne avec horreur, c'est là certes un dévouement dont les annales de l'antiquité n'ont jamais offert d'exemples, et qui ne pouvait être inspiré que par la douceur et l'humilité de la loi nouvelle.

L'amiral ne se fût arrêté que quelques jours dans le havre de Balade, si les progrès rapides que faisait la maladie de M. de Terrasson ne lui eussent inspiré la crainte de troubler, en reprenant la mer, les derniers momens d'un ami qu'il ne pouvait plus conserver l'espoir de sauver. Depuis deux mois, une fièvre lente tarissait chez le commandant de *la Durance* les sources de la vie. M. de Terrasson vit arriver sa fin avec la sérénité d'un sage et la douceur d'un chrétien. En mourant, il voulut nous laisser un dernier souvenir de son inépuisable bonté : non-seulement il légua toute sa bibliothèque, qui était assez considérable, à ses officiers, mais il prit soin d'en faire lui-même la répartition avec un discernement qui seul eût indiqué l'intérêt qu'il portait à chacun de nous. L'aumônier de *la Durance* fut le dépositaire de la correspondance que M. de Terrasson avait échangée avec l'amiral. C'est là qu'il eût fallu chercher le secret de la blessure qui l'avait frappé au cœur. Ami sincère et dévoué, M. de Terrasson avait plus consulté ses sentimens que ses forces lorsqu'il avait entrepris ce long et périlleux voyage. Cependant son énergie le soutint jusqu'au jour où il put soupçonner que l'intrigue lui avait ravi la confiance et l'affection de son ami. A dater de ce moment, il ne fit plus que languir. M. de Bretigny essaya vainement d'effacer l'impression douloureuse dont il avait été la cause involontaire : il est un âge où l'âme, comme le corps, semble avoir perdu son élasticité, où toute plaie devient un ulcère, où tout chagrin dure jusqu'à la mort. Le commandant de *la Durance* eut du moins la douceur, avant de s'éteindre, de savoir qu'il avait complétement dissipé des préventions qu'on ne lui eût jamais laissé entrevoir, si son amitié inquiète ne les eût devinées et obligées à se découvrir. M. de Terrasson succomba au milieu de la nuit. Les officiers de *la Durance* entouraient son chevet, et ce fut la main de l'amiral

qui lui ferma les yeux. Des sanglots éclatèrent de toutes parts à bord de la corvette, quand l'équipage apprit la perte irréparable qu'il venait de faire. Pour nous, qui, plus rapprochés de ce chef vénéré, avions pu mieux connaître encore la noblesse de son âme, qui chaque jour recevions de nouveaux témoignages de sa bienveillance, nous portâmes jusqu'à la fin de la campagne son deuil dans nos cœurs. Si M. de Terrasson eût vécu, l'issue de cette expédition eût peut-être été moins funeste. En tout cas, il n'eût jamais séparé, comme devait le faire M. de Mauvoisis, son sort de celui de ses compagnons.

A peine les dépouilles mortelles de M. de Terrasson eurent-elles été confiées à la terre, que nous vîmes arriver à bord de *la Durance* le capitaine de pavillon de l'amiral. M. de Mauvoisis venait prendre le commandement de notre corvette, et le lieutenant en pied de *la Truite*, M. de Vernon, le remplaçait dans ses fonctions de capitaine de pavillon à bord de ce dernier bâtiment. La nomination de M. de Mauvoisis à un commandement qui lui appartenait d'ailleurs de droit ne fit qu'ajouter à nos regrets. Nous partagions toutes les préventions qu'avait inspirées aux officiers et aux passagers de *la Truite* l'humeur altière de notre nouveau commandant. Dans l'empressement que sembla mettre l'amiral à investir M. de Mauvoisis d'un commandement à peine vacant depuis vingt-quatre heures, nous voulûmes voir le secret désir d'éloigner de sa présence un homme qu'il pouvait accuser d'avoir égaré sa raison et son cœur.

Plongé pendant quelques jours dans un accablement qui nous fit craindre une nouvelle catastrophe, M. de Bretigny donna enfin des ordres pour le départ, et le 29 mai 1793, les corvettes, favorisées par une fraîche brise de sud-est, s'éloignèrent avec joie des funèbres parages de Balade.

Pendant deux mois, nous naviguâmes au milieu des récifs et des orages, échappant chaque jour par miracle à quelque nouveau danger. Ce fut presque au sortir du havre de Balade que, dirigeant notre route vers l'archipel de Santa-Cruz, situé entre les Nouvelles-Hébrides et l'archipel de Salomon, nous entrevîmes, malheureusement sans songer à nous y arrêter, l'île sur laquelle les frégates de Lapérouse avaient fait naufrage il y avait déjà onze ans. Nous ne soupçonnâmes pas qu'au milieu de tous ces archipels où chaque îlot, chaque récif avait pu devenir le tombeau de nos compatriotes, c'était précisément cette île inconnue qui avait été le théâtre du tragique dénoûment dont nous cherchions à percer le mystère. Ce voile ne devait être soulevé que trente-cinq ans plus tard par le capitaine Dillon et par le capitaine Dumont d'Urville. Du reste, il paraît aujourd'hui certain que, quand bien même nous eussions abordé alors à l'île de Vanikoro, nous n'y eussions plus rencontré un seul des naufragés dont le sort excitait en France un si vif et si légitime intérêt. Ceux qui avaient

survécu au désastre s'étaient hâtés de construire, à l'aide des débris d'une des deux corvettes, un fragile esquif sur lequel ils avaient quitté l'île : courageuse tentative qui ne devait aboutir qu'à un nouveau naufrage! C'eût été le lieu où était venue se briser cette épave qu'il eût fallu découvrir pour rendre à la France quelques-uns des enfans dont elle attendait avec anxiété le retour. Plus de soixante années de recherches n'ont point éclairci ce nouveau problème.

Notre campagne se poursuivait cependant au milieu de difficultés sans cesse croissantes. Nous visitâmes vainement la côte méridionale des îles Salomon, nous pénétrâmes au cœur de ce dangereux labyrinthe que forme, à l'extrémité de la Nouvelle-Guinée, l'archipel de la Louisiade, et qui s'étend du cap de la Délivrance, découvert par Bougainville, au cap du Roi-Guillaume, découvert par Dampier, labyrinthe où nul ne s'était aventuré avant nous, où nul ne nous a suivis et ne nous suivra peut-être jamais. Nous explorâmes ainsi près de deux cents lieues de récifs. Que de fois, entraînés par la brise ou dominés par de violens courans, il nous fallut nous engager dans des canaux douteux, franchir des hauts-fonds qu'effleurait notre quille, ou chercher à tout hasard une issue entre deux brisans! Nos corvettes rasaient de si près la côte, que la brise, en soufflant de terre, apportait jusqu'à bord les parfums les plus suaves. De chaque baie que nous traversions, nous voyions se détacher de nombreuses pirogues dont quelques-unes portaient jusqu'à vingt rameurs. Ces embarcations, se tenant toujours à distance, nous entouraient comme un essaim, non d'abeilles, mais de guêpes, car il était rare que les sauvages qui les montaient ne nous envoyassent pas comme adieux, après quelques insignifians échanges, une volée de leurs flèches ou une décharge de leurs frondes. Un de nos marins atteint d'une de ces flèches, sans doute empoisonnée, mourut, dans la nuit même, du tétanos. Quelquefois nous ripostions par un coup de fusil qui mettait en fuite tous ces misérables assaillans. Le plus souvent nous poursuivions notre route, dédaigneux de pareilles attaques, et gémissant de ne pouvoir rencontrer sur aucun point des êtres qui nous parussent dignes du nom d'hommes.

Les pluies abondantes qui nous avaient assaillis depuis notre atterrage sur les îles Salomon avaient répandu à bord de nos bâtimens une humidité qui seule eût suffi pour disposer les équipages au scorbut. Une relâche était devenue indispensable, mais il fallait que cette relâche eût lieu dans un pays qui nous offrît quelques ressources pour réparer nos forces épuisées, et qui nous permît aussi de renouveler nos vivres de campagne. Des cocos, des ignames et des bananes pouvaient bien apporter quelque soulagement à nos misères : ce n'étaient pas là les provisions qui pouvaient nous permettre de continuer notre voyage et d'accomplir de longues traver-

sées. Ce qui nous restait des vivres emportés de France était complétement gâté. Le vin s'était aigri, les farines s'étaient échauffées, et ces alimens malsains hâtaient le développement du principe scorbutique dont nous étions depuis longtemps infectés. Cette affreuse maladie faisait chaque jour à bord des progrès effrayans. La plupart des matelots et des officiers, l'amiral lui-même, en ressentaient les atteintes. Dans cette situation fâcheuse, il n'y avait plus à hésiter : il fallait s'éloigner de la Nouvelle-Guinée, que nous savions, par l'expérience acquise l'année précédente, fertile en orages et en calmes. Nous eussions voulu gagner l'île de Java, où nous étions certains de trouver à nous ravitailler; mais la rapidité avec laquelle se propageaient et s'aggravaient les symptômes du scorbut indiquait assez que nous ne pourrions aller jusque-là sans toucher du moins à un port intermédiaire. Aussi, dès que nous eûmes pris la résolution d'ajourner à des temps meilleurs la continuation de nos travaux, nous n'eûmes plus d'autre pensée que d'atteindre les Moluques par le chemin le plus court et le plus prompt. C'est ainsi qu'après avoir franchi le détroit de Dampier (1), qui sépare la pointe méridionale de la Nouvelle-Bretagne de l'île Rook, voisine de la Nouvelle-Guinée, après avoir suivi d'assez près la côte occidentale de la Nouvelle-Bretagne, de plus loin celle de la Nouvelle-Irlande, nous nous décidâmes à diriger notre route de manière à passer encore une fois au nord des îles de l'Amirauté et des Anachorètes.

Pendant quelques jours, les vents furent très variables, le temps sombre et pluvieux. Ce ne fut que le 16 juillet, à la pointe du jour, que nous vîmes les îles des Anachorètes. A partir de ce moment, nous semblâmes nous traîner plus lentement encore vers le but ardemment désiré; la brise ne soufflait plus que par bouffées orageuses, et notre sillage ne se ranimait un peu que lorsque des torrens de pluie venaient fondre sur nous. Quand le ciel ne se déchirait pas pour livrer passage à ces effroyables averses, un dôme de plomb semblait peser sur nos têtes. C'était une voûte d'un bleu noirâtre qui s'appuyait de chaque côté à l'horizon sans laisser une fissure par où pût poindre un coin du véritable ciel. Une morne mélancolie régnait à bord de nos bâtimens. M. de Bretigny n'avait pu se relever de l'impression douloureuse que lui avait causée la perte de son ami. Il était resté sombre et silencieux, éprouvant un dégoût presque invincible pour toute espèce d'alimens. Peu de jours après notre départ du havre de Balade, les premiers symptômes du scorbut étaient venus se joindre à cet abattement moral et avaient aggravé un état qui inspirait déjà de vives inquiétudes. Lorsque nous arri-

(1) Il ne faut pas confondre ce détroit avec le canal du même nom qui, à 360 lieues plus à l'ouest, trace un sinueux passage au navigateur entre Batenta et les îlots qui entourent l'île du Roi-Guillaume, peu distante de la côte méridionale de Waygiou.

vâmes sur les côtes de la Nouvelle-Bretagne, le scorbut avait fait de rapides progrès, et de nouveaux accidens indiquaient que l'amiral venait d'entrer dans la dernière période de cette cruelle maladie. L'air de la terre pouvait seul encore le sauver. Les officiers de *la Truite* le pressaient de se séparer de *la Durance*, dont la marche inférieure n'avait pas cessé, depuis le commencement de la campagne, de retarder sa conserve : M. de Bretigny résistait à toutes leurs instances. On lui fit enfin comprendre que le danger n'était pas pour lui seul, que chaque jour de plus passé à la mer pouvait coûter la vie à quelques-uns de ces malheureux, dont il ressentait les souffrances plus cruellement que les siennes. Dès qu'on eut cessé de l'entretenir de sa sûreté personnelle, et qu'on eut réussi à intéresser l'affection si vive qu'il portait à ses subordonnés, l'amiral se sentit vaincu. L'île Waygiou n'était plus, si les vents nous favorisaient, qu'à deux ou trois jours de marche des corvettes. Il autorisa M. de Vernon à forcer de voiles pour s'y rendre; mais il était trop tard. Dans la nuit même, les symptômes les plus alarmans se déclarèrent; les douleurs devinrent si violentes, qu'il fallut perdre tout espoir d'atteindre l'île Waygiou en temps opportun. *La Durance* était encore en vue; *la Truite* mit en panne, et notre chirurgien-major fut appelé à bord de cette corvette. Une consultation eut lieu entre les officiers de santé des deux navires et les naturalistes qui étaient en même temps médecins. Il s'agissait de donner ou de ne pas donner un bain au malade : on discuta longtemps, et l'on finit par tomber d'accord sur la nécessité d'essayer de l'unique moyen que l'on crut avoir de calmer des douleurs si aiguës qu'elles ne pouvaient manquer d'amener une congestion cérébrale. Malheureusement à peine l'amiral fut-il plongé dans l'eau, qu'il fut pris de convulsions terribles. Une heure après le coucher du soleil, il rendit le dernier soupir.

La mort de l'amiral causa à bord des deux corvettes une stupeur générale. M. de Mauvoisis, que son rang et son ancienneté appelaient désormais au commandement en chef de l'expédition, ne parut pas le moins affecté. Le lendemain, les derniers devoirs furent rendus aux restes mortels de l'amiral. Nous confiâmes son corps à la mer, ce muet tombeau qui a englouti tant de nobles dépouilles, et dont les gouffres se refermeront encore sur tant d'illustres victimes. Pendant cette lugubre et triste cérémonie, des larmes et des gémissemens n'exprimèrent pas seuls les pénibles sentimens dont chacun de nous était affecté. L'éloge de ce chef si respectable, si bienveillant et si humain était dans toutes les bouches, comme son souvenir devait rester gravé dans tous les cœurs.

Après la perte que nous venions de faire, le pavillon de contre-amiral passa du mât d'artimon de *la Truite* au mât d'artimon de *la Durance*. M. de Mauvoisis, en prenant le commandement de l'ex-

pédition, s'appuya sur un article de l'ordonnance de 1768 pour arborer cette marque distinctive d'un grade dont il ne lui était point permis de porter les insignes, mais dont il se trouvait appelé à remplir temporairement les fonctions : légitime et glorieux héritage d'un chef qu'il avait noblement secondé depuis le commencement de la campagne, mais héritage peu enviable en ce moment et fait pour refroidir la plus ardente ambition! La mésintelligence qui s'était introduite sur *la Truite* et sur *la Durance*, avec les élémens si disparates dont on avait composé les états-majors, s'était beaucoup accrue par les longues souffrances que nous avions endurées. Il n'avait fallu rien moins que la sagesse de M. de Bretigny, le respect universel qu'il inspirait, pour contenir l'aigreur des esprits et l'empêcher de faire explosion; mais à un chef sage et conciliant, les malheurs de notre campagne donnaient pour successeur un homme redouté, en butte aux plus absurdes calomnies, et dont le caractère impérieux se refusait à un système de tempéramens devenu, hélas! trop nécessaire... Pour montrer quelle influence peut avoir sur le sort d'une expédition maritime le caractère personnel du chef qui la dirige, il suffira peut-être de reprendre et de terminer ce récit.

Depuis le déplorable événement qui nous avait ravi M. de Bretigny jusqu'au moment où nous arrivâmes en vue de l'île Waygiou, il ne s'écoula pas moins de vingt et un jours. Nous n'avancions qu'à la faveur de quelques orages. Le chiffre de nos scorbutiques ne cessait d'augmenter, et la tâche du petit nombre d'hommes qui étaient demeurés valides en devenait chaque jour plus pénible. A bord de *la Durance*, tous les officiers avaient été plus ou moins atteints du fléau. J'étais le seul que cette affreuse maladie eût épargné. Aussi, dès qu'un grain se présentait à l'horizon, s'empressait-on de me faire appeler pour prendre le commandement de la manœuvre. L'officier de quart se mettait à l'abri, et je restais sur le pont jusqu'à ce que la pluie fût passée. Ce surcroît de service ne laissait pas d'être à la longue fort pénible, car il ne me dispensait pas de faire presque toutes les nuits mes quatre heures de quart. A l'âge de vingt ans, on supporte aisément la fatigue; on résiste moins bien à la privation de sommeil. Je ne sais en vérité comment je réussissais à me tenir éveillé pendant ces quatre mortelles heures, où le calme et le battement monotone des voiles contribuaient encore à appesantir mes paupières. Je me promenais constamment à grands pas, me heurtant souvent à l'angle de quelque claire-voie ou à quelques-uns des taquets cloués sur le pont. C'était moins de la veille qu'un sommeil lucide; mais enfin je faisais de mon mieux pour ne pas succomber à la tentation. Si j'avais eu l'imprudence de m'asseoir sur le banc de quart ou sur le bastingage, je n'aurais pas gardé une minute les yeux ouverts, et un coup de canon ne m'eût point tiré de ma

léthargie. Un jour que les grains avaient été plus fréquens que de coutume, et qu'il m'en avait fallu, de six heures du soir à quatre heures du matin, recevoir plus d'un qui ne m'était pas destiné, le moment de prendre pour mon propre compte le quart que j'avais fait jusque-là pour le compte de mes camarades arriva sans que j'eusse pu consacrer un seul instant à ma toilette. Le lever du soleil me surprit donc dans une tenue fort peu militaire : j'étais en pantoufles. Ce n'était pas un grand crime ni une grande étrangeté à bord de *la Durance*. Les campagnes scientifiques finissent toujours par conduire à un certain relâchement dans cette étiquette dont il est si important de ne pas se départir à bord d'un navire de guerre. Tourmenté par une insomnie fiévreuse, M. de Mauvoisis, qui n'approuvait guère les dispositions conciliantes de son prédécesseur, trouva l'occasion bonne pour montrer que le commandement avait changé de mains, et il m'adressa une sévère réprimande. J'avais la conscience d'avoir mérité par ma conduite l'éloge plutôt que le blâme. Fixant sur M. de Mauvoisis un regard qui semblait défier le sien, je lui répliquai sèchement « qu'un officier qui, depuis plus de quinze jours, recevait la pluie sur le corps pour le compte de tous ses camarades n'avait pas le temps de s'occuper de sa toilette. » Je m'attendais à recevoir l'ordre de me rendre aux arrêts. M. de Mauvoisis ne m'infligea pas cette punition, et son indulgence fut ici une faiblesse, car dans le service militaire s'il faut avoir grand soin de ne point être injuste, il est plus important encore de ne jamais laisser l'autorité recevoir une leçon de ses inférieurs; mais M. de Mauvoisis avait au fond une certaine estime pour ce jeune homme qu'il savait étranger à toutes les coteries qui divisaient nos états-majors. Peut-être aussi, comme tous les caractères fiers, avait-il un secret respect pour la fierté. Il tourna brusquement sur ses talons et rentra dans sa chambre sans m'adresser une nouvelle parole.

Je me suis plus tard reproché ce mouvement de vivacité. Il eût été plus généreux, dans la situation où nous nous trouvions, d'accepter en silence un injuste reproche. M. de Mauvoisis avait un orgueil intraitable; mais son plus grand malheur avait été de s'engager dans une expédition où ses qualités mêmes devinrent des défauts. La révolution de 89 venait d'inaugurer le règne des encyclopédistes. Notre commandant n'avait aucune sympathie pour ces tendances nouvelles. Il disputait avec humeur son navire aux envahissemens de la science, qui venait installer malgré lui des arbres à pain jusque sur la dunette. Tous ces prétendus bienfaiteurs de l'humanité, avec les herbiers dont ils devaient doter la France, les graines potagères dont ils enrichissaient des plages désertes, lui rappelaient, disait-il, le titre bien connu d'une pièce de Shakspeare, *Beaucoup de bruit pour rien*. Les savans dont M. de Mauvoisis ménageait si peu

la susceptibilité représentaient à bord le parti de la révolution. La politique associa insensiblement à leurs griefs la plupart des officiers qui n'appartenaient pas à la noblesse, et comme le camp qui attaque est toujours plus ardent que celui qui défend, M. de Mauvoisis, à cette époque de notre campagne, n'eût peut-être pas trouvé à bord des deux corvettes une seule voix qui osât s'élever en sa faveur.

Par un bonheur inespéré, les équipages demeuraient fort calmes au milieu de ces luttes. Nos officiers étaient tous des hommes d'élite, et quand les matelots se sentent commandés par des gens qui savent leur métier, on a bien rarement à leur reprocher des actes d'indiscipline. Cependant il était temps qu'une relâche vînt apporter quelque soulagement à nos misères, car si la patience de nos marins eût pu supporter de plus longues épreuves, à coup sûr la santé des plus robustes ne les aurait pas subies impunément.

Enfin le 11 août à midi nous aperçûmes à l'horizon le sommet des hautes montagnes de l'île Waygiou. Nous allions entrer dans la Malaisie. Les nouvelles populations que nous devions rencontrer n'étaient point faites sans doute pour nous inspirer une confiance sans limites. Habituées cependant à reconnaître la suprématie de la compagnie des Indes néerlandaises, il était probable qu'elles nous réservaient un accueil moins hostile que les féroces insulaires avec lesquels nous avions vainement tenté de lier des relations amicales. Des vents très faibles et variables continuaient par malheur à retarder notre marche. Des embarcations furent expédiées en avant pour chercher un port où nos navires épuisés pussent jeter l'ancre. Sur la côte orientale de Waygiou, les officiers chargés de cette reconnaissance découvrirent, à l'abri d'un îlot, un havre que les naturels du pays leur désignèrent sous le nom de Boni-Soïné. Nous n'avions pas à espérer de ressources bien abondantes sur ce point, quoiqu'on eût reconnu dans le voisinage des cocotiers et quelques traces de culture; mais ce qu'il fallait à nos scorbutiques, c'était l'air de la terre. Un bain de sable pris au soleil eût plus avancé leur guérison que tous les rafraîchissemens du monde. Pendant sept mortels jours, des calmes ou des brises contraires nous empêchèrent de pénétrer dans le canal qui devait nous conduire au mouillage. C'était pour nos malheureux malades le supplice de Tantale. Dans notre impatience, nous prîmes le parti de franchir une chaîne de récifs qui laissait à peine quelques pieds d'eau sous notre quille. Quand notre ancre mordit le fond, nous comptions quatre-vingt-dix-neuf jours de traversée. Des pirogues parties des villages environnans nous apportèrent dès le lendemain quelques ignames, du poisson et des tortues.

Notre premier soin avait été d'établir des tentes sur la plage et d'installer nos malades à terre. Sans les pluies qui nous poursuivirent jusqu'à ce mouillage, quelques jours auraient suffi pour nous

délivrer de l'horrible fléau qui avait menacé de décimer les états-majors et les équipages des deux corvettes. La plupart de nos malades cependant, même les plus gravement atteints, recouvrèrent des forces et virent disparaître les symptômes qui annonçaient chez quelques-uns d'entre eux une dissolution prochaine. Nous savions qu'en poussant plus avant dans la mer des Moluques, nous trouverions la mousson d'est établie et le ciel plus serein qui l'accompagne. L'île de Bourou et le port de Cayéli, où avait relâché Bougainville, étaient sur la route qui devait nous conduire à Java. Si nous pouvions espérer la guérison complète de nos scorbutiques, c'était à Bourou, où nous étions sûrs de rencontrer toutes les ressources d'un établissement européen, et non à Waygiou, où l'on ne se procurait qu'avec beaucoup de peine quelques rafraîchissemens. L'ordre fut donc donné de se préparer à lever l'ancre dix jours après notre arrivée dans le havre de Boni.

La place du chef de l'expédition était à bord de *la Truite*, qui, par la supériorité de sa marche et son ameublement plus recherché, méritait cette distinction. M. de Mauvoisis transporta son pavillon sur cette corvette aussitôt que les circonstances le lui permirent. M. de Vernon vint le remplacer à bord de *la Durance*. Je fus désigné par M. de Mauvoisis pour le suivre à bord de *la Truite*, preuve évidente qu'il ne m'avait point gardé rancune de la scène dans laquelle je m'étais montré si pointilleux et si imprudent. L'état-major de *la Truite* avait plus souffert encore que le nôtre. Le renfort que lui amenait M. de Mauvoisis était presque indispensable. Je n'en éprouvai pas moins un vif regret de me séparer de mes camarades. Je n'avais reçu d'eux, pendant tout le cours de notre navigation, que des témoignages d'estime et de sympathie. Je n'étais pas, il est vrai, tout à fait étranger à bord de *la Truite*. Je devais y trouver un assez bon nombre d'amis. Ce que je redoutais, c'était la mésintelligence qui régnait à bord de la corvette amirale. Nous avions bien eu nos dissentimens et nos coteries à bord de *la Durance*, mais moins vives et moins tranchées qu'à bord de *la Truite*. D'ailleurs j'avais réussi sur ce bâtiment à garder la neutralité la plus complète; j'ignorais si je serais aussi heureux dans un autre milieu. Je le fus, Dieu merci. Si j'eus mes querelles, — on en avait à cette époque plus souvent qu'aujourd'hui, — ce furent bien les miennes, et non celles des autres. Jusqu'au dernier moment, je sus me tenir en dehors de divisions qui me paraissaient regrettables sous tous les rapports, et j'eus le bon sens de ne m'associer aux prétentions exagérées ni des uns ni des autres.

Le jour même où nous devions reprendre la mer, M. de Mauvoisis, dont la santé était depuis longtemps très gravement altérée, éprouva une nouvelle crise nerveuse qui le mit dans l'impossibilité

de continuer à diriger la navigation des deux corvettes. Il fit appeler M. de Vernon et lui remit, non le commandement supérieur, mais le soin de conduire nos bâtimens au port de Cayéli. Ce fut d'ailleurs une courte et facile traversée. La mer des Moluques connaît peu de tempêtes et ne cache que de rares écueils. En six jours, nous eûmes franchi les cent lieues qui séparent le havre de Boni de la côte orientale de Bourou. Nous trouvâmes dans cette possession hollandaise l'accueil bienveillant et les ressources inappréciables que nous avions rencontrés l'année précédente à Amboine. Si, en arrivant dans la capitale des Moluques, nous étions déjà dignes de sympathie, cette fois nous étions vraiment dignes de pitié. Lorsque nous avions mouillé sur la rade d'Amboine, nous n'avions encore éprouvé que quelques fatigues. Aucune maladie n'avait exercé ses ravages parmi nous. Nous étions pleins d'ardeur et de confiance. En quelques mois, tout avait changé. La mort avait frappé successivement les deux chefs de l'expédition, et leur avait donné pour successeur un homme d'un mérite incontestable, mais qui, placé sous l'influence d'une maladie nerveuse, impérieux, passionné, cédant mal à propos à l'entraînement de ses opinions politiques, s'était aliéné par ses exigences l'affection de ses subordonnés. Tel était le chef auquel étaient remises les destinées de deux équipages affaiblis et de deux états-majors divisés, à la veille des graves complications qu'il était facile de prévoir. Bien des choses ont changé dans la marine depuis le temps où *la Truite* et *la Durance* erraient au milieu des récifs de la Louisiade. Ce qui ne changera jamais, c'est le cœur de l'homme. Nos officiers n'ont plus à craindre les misères dont je viens de tracer le triste tableau. Il n'est pas certain que l'histoire de nos dissensions ne puisse leur être encore un avertissement salutaire. Si jamais l'indulgence fut une vertu et une nécessité, c'est à bord d'un navire. Lorsqu'il n'y a point de divorce possible, il ne faut pas altérer légèrement la bonne harmonie du ménage. Ce n'est point merveille qu'après avoir voyagé trois ou quatre ans face à face, comme deux amans placés dans une litière, on s'inspire mutuellement un peu de lassitude. Que l'on découvre chaque jour à son voisin quelque imperfection qu'on n'avait pas jusqu'alors soupçonnée, ce n'est pas chose non plus dont il faille s'étonner outre mesure; mais avec un peu de clémence, un peu de généreuse sagesse de part et d'autre, on peut encore parcourir dans une douce intimité une assez longue carrière. Seulement qu'on n'oublie pas une condition essentielle : il faut que le désir de l'union soit surtout dans le cœur du chef, et que, bien différent sur ce point de Tibère, il n'ait d'autre but que de *concilier pour régner*.

E. Jurien de Lagravière.

LA CHINE

A LA VEILLE DE LA GUERRE

SOUVENIRS D'UNE CAMPAGNE DANS LES MERS DE TARTARIE, DE CHINE ET DU JAPON.

I. *The Rationale of the China-Question*, etc., by an American, Macao 1857. — II. *Six Letters of an outside Barbarian*, Edinburgh 1857. — III. *Middle Kingdom*, by Wells Williams, New-York 1847.

Le 15 juillet 1857, la nouvelle officielle de l'envoi d'un plénipotentiaire français près de la cour impériale de Pékin arrivait dans la colonie anglaise de Hong-kong. Cette mesure importante, depuis longtemps prévue, détruisait les espérances secrètes du vice-roi de Canton, et montrait que sur ce lointain théâtre, comme dans la vieille Europe, les deux premières nations de l'Occident poursuivent un but commun, à travers des différences inhérentes à leur nature, à leurs intérêts matériels, à leur constitution, — différences qui s'effacent heureusement dès que se trouvent en jeu les grands intétêts de la civilisation européenne. Que les esprits superficiels aient vu, qu'ils voient encore dans la nouvelle guerre où l'Angleterre est engagée contre l'empire du milieu le résultat d'un malentendu entre des autorités rivales; qu'ils lui donnent pour cause telle passion personnelle, orgueil, vanité, intolérance : quiconque a étudié la marche des événemens en Chine depuis la guerre de 1840 ne peut voir dans cette nouvelle rupture qu'une conséquence fatale de la situation où se sont trouvées, dès la première difficulté qui les a mises en présence, deux civilisations différentes de principes, deux races hostiles et convaincues chacune de sa propre supériorité.

Du jour où la lutte, motivée d'abord par l'insignifiante question de l'*Arrow* (1), est devenue inévitable, des voix se sont élevées du sein même de la colonie anglaise de Hong-kong pour assigner à la nouvelle guerre de Chine des motifs d'un ordre plus élevé. Ce ne sont plus seulement les droits concédés par le traité de Nankin qu'il s'agissait de garantir, il fallait, dans l'intérêt du commerce anglais en Chine, inspirer une terreur salutaire à la cour impériale, et combattre par des coups décisifs l'influence constamment hostile aux Européens dont l'attitude de la population cantonaise est le trop sûr indice. Sans rejeter complétement cette opinion, il est permis de croire que ces préoccupations, si graves qu'elles soient d'ailleurs, n'expliquent pas seules la conduite de l'Angleterre dans son différend actuel avec la Chine. Quiconque voudra suivre les relations de cette puissance avec l'empire du milieu, avant et depuis 1840, reconnaîtra que la modération, la patience, la réserve, ont été un des caractères distinctifs de la politique anglaise dans cette partie de l'Orient. Pour qu'aujourd'hui cette politique entre dans une voie nouvelle, il faut qu'elle ne soit plus dominée exclusivement par des considérations commerciales; mais quelles sont les idées qui doivent prévaloir? Nous espérons les exposer en recherchant combien d'intérêts divers s'agitent aujourd'hui en Chine, en jetant un rapide coup d'œil sur les faits qui ont amené la guerre de 1840 et sur ceux qui l'ont suivie.

I.

Tant que le monopole commercial de la Chine fut entre les mains de la compagnie des Indes, les Anglais, malgré les ambassades des lords Macartney et Amherst, peut-être même à cause de ces ambassades, ne furent jamais regardés que comme des *barbares du dehors*, admis par la *bienveillance seule* de l'empereur à commercer avec l'empire du milieu. La compagnie ne fut autorisée à entrer en relations qu'avec les *hongs*, et ces relations furent purement commerciales. Dans leurs communications, peu fréquentes d'ailleurs, avec les autorités chinoises, les directeurs de la factorerie anglaise acceptaient comme légitime la supériorité que les fonctionnaires impériaux s'attribuaient vis-à-vis des Européens établis à Canton.

(1) On n'a pas oublié que la saisie de l'*Arrow*, petit bâtiment monté par des Chinois avec capitaine et pavillon anglais, et l'obstination du vice-roi de Canton Yeh refusant de donner satisfaction pour cet outrage, sont une des causes accidentelles de la guerre qui va commencer. On trouvera, sur cet épisode comme sur l'état présent de la société chinoise vis-à-vis des Européens, de précieux détails dans une étude qu'il est superflu sans doute de rappeler ici, *la Question chinoise* (voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1857).

C'était une concession à la vanité chinoise que la compagnie des Indes croyait pouvoir faire en vue des immenses avantages qui découlaient pour elle de ses priviléges commerciaux; mais un agent choisi pour représenter le souverain de la Grande-Bretagne en Chine ne pouvait montrer la même condescendance. Aussi, dès que lord Napier arriva à Macao comme surintendant du commerce anglais, après l'abolition des priviléges commerciaux accordés en Chine à la compagnie des Indes, les difficultés de sa position vis-à-vis des autorités impériales surgirent menaçantes, laissant entrevoir la guerre comme l'unique solution possible des problèmes que soulevait la présence sur le territoire du Céleste-Empire du haut fonctionnaire envoyé par le gouvernement anglais.

Les instructions de lord Palmerston prescrivaient à Napier de s'adresser lui-même au vice-roi de Canton, *au moins par une lettre;* d'un autre côté, dès le jour où son arrivée en Chine fut connue à Canton, des ordres émanés du vice-roi signifièrent à l'agent anglais de rester à Macao, attendant que des instructions fussent venues de Pékin sur la conduite à tenir à son égard. Ces ordres ne le trouvèrent plus à Macao. Un officier militaire chargé d'empêcher son départ pour Canton le croisa en route. Napier arriva dans la ville où résidait l'autorité à laquelle l'adressaient ses instructions. Il voulut transmettre au dignitaire chinois la lettre qui contenait ses pouvoirs. Cette lettre fut rejetée avec mépris, et la mort du surintendant anglais survint (décembre 1834) avant que des relations politiques eussent pu s'établir entre lui et le vice-roi.

Ainsi dès cette époque la lutte semblait réellement engagée, lutte où étaient en jeu non-seulement les plus grands intérêts matériels, mais encore la dignité d'une des plus grandes puissances du monde en face d'un empire barbare. Nul doute que, dans de pareilles circonstances, en Europe et vis-à-vis d'une nation européenne, ce débat n'eût amené une guerre immédiate; les choses cette fois se passèrent autrement. « Ce dont nous avons besoin en Chine, dit alors un des plus illustres personnages de la chambre haute, le duc de Wellington, est de conserver ce que nous avons acquis, » et l'Angleterre accepta la ligne de conduite tracée par cette parole. A Napier succédèrent des surintendans établis à Macao, vivant à Macao, ayant en un mot renoncé à toutes relations officielles et directes avec le vice-roi. Napier fut remplacé par sir John Davis, celui-ci par sir G. Robinson, et ce dernier par M. Axtel, qui eut pour successeur le capitaine Elliot. « Obéissez, vous resterez; désobéissez, vous partirez, » avait dit aux barbares le vice-roi Loo dans une dépêche restée fameuse. De ces deux alternatives, les Anglais semblaient avoir accepté la première. Ils avaient *obéi,* le commerce continuait, et

plus que jamais la cour de Pékin devait croire à sa supériorité sur toutes les autres nations du monde.

L'excès de confiance est fatal cependant aux gouvernemens comme aux particuliers. Ce premier résultat de la lutte, ce succès de la politique de Loo devait conduire le haut commissaire Lin aux actes d'arbitraire qui lassèrent enfin la patience de la Grande-Bretagne. Nous n'avons pas à discuter ici la question de l'*opium trade* (1); mais n'y a-t-il pas tous les symptômes d'une violence aveugle dans cette mesure de Lin frappant de la même menace et les marchands d'opium et les négocians qui s'étaient toujours publiquement opposés à ce trafic, comme M. Charles King, et des missionnaires, des médecins, comme le docteur Parker, bénis par des milliers de malades, et qui tous furent retenus en otages à Canton jusqu'au moment où le capitaine Elliot vint partager leurs dangers et les délivrer, en assumant la responsabilité de la remise aux mains du commissaire impérial de plus de vingt mille caisses d'opium? Si l'Angleterre a laissé flétrir du nom d'*opium war* la guerre de 1840, si l'Europe, indifférente d'ailleurs, n'a pu après elle lui donner un autre nom que celui contre lequel le gouvernement britannique ne protestait point, il est bon de montrer que telle n'était pas l'opinion des Européens qui, résidant depuis longtemps en Chine, voyaient les événemens de plus haut et de plus loin. « Tous ceux qui avaient vécu en Chine, dit M. Wells Williams (2), sentaient que les motifs qui poussaient l'Angleterre dans cette lutte étaient supérieurs au prétexte de recouvrer une somme quelconque... Dans toutes leurs relations avec les étrangers, les Chinois maintenaient une politique hautaine, méprisante, qui ne leur laissait pour alternative que de se retirer des rivages de l'empire, ou de se soumettre à des humiliations que nul homme ayant quelques sentimens de dignité ne pouvait souffrir. Justement fiers de leur pays en le comparant aux états voisins, l'empereur, les magistrats, le peuple, tous le croyaient inattaquable, redoutable et singulièrement riche en science, en pouvoir, en territoire, en population. Nul d'entre eux n'imaginait qu'il pût gagner quelque profit ou quelque instruction à entrer en rapports avec les autres nations. Les Chinois avaient, à la vérité, de mauvais spécimens du pouvoir, de la science, du caractère des sociétés occidentales, mais ils eussent pu facilement apprendre la vérité réelle sur tous ces points. Cette prétention des Chinois à la supériorité et la ligne de conduite qui en découlait étaient une plus puissante barrière autour de l'empire que les immenses murailles qui l'enferment. La force semblait le seul

(1) La question anglo-chinoise de 1840 a été traitée par M. Adolphe Barrot dans la *Revue*, livraisons du 15 février, 1er mars, 1er et 15 juin 1842.

(2) *Middle-Kingdom*, v. II.

moyen de renverser cette barrière, quoique les autres moyens d'y parvenir n'eussent pas été sérieusement essayés, et à ce point de vue on pouvait dire que la guerre était nécessaire pour forcer le gouvernement chinois à traiter les gouvernemens étrangers comme ses égaux, ou au moins les sujets de ces gouvernemens comme les siens propres... »

La guerre eut lieu, le traité de Nankin fut signé; le dernier résultat indiqué par M. Wells Williams était-il au moins atteint? Les leçons de l'expérience sont bien vite oubliées. L'orgueil, la vanité, ces préjugés que l'éducation enracine dans les cœurs les rendent la plupart du temps vaines et inutiles. Il en est surtout ainsi des leçons que la Providence donne aux nations : l'esprit public réagit contre elles avec d'autant plus de force et de promptitude que l'ignorance et la vanité ont bien plus d'action sur les masses que sur les individus isolés. La marche triomphante de l'armée anglaise, ses victoires étonnantes et si faciles, la chute des forteresses les plus redoutables, le traité de Nankin, tous ces coups qui vinrent successivement humilier l'esprit hautain de la cour impériale, n'eurent qu'un effet passager. Quelques années s'étaient à peine écoulées, que le souvenir en semblait perdu, et que gouvernement et population semblaient avoir repris toute leur aveugle confiance dans leur supériorité, tout leur insultant dédain pour les *barbares*.

L'Angleterre, fidèle à toutes les stipulations du traité de Nankin, avait remis, le 16 juin 1846, aux autorités impériales les îles de Chusan, la seule garantie qu'elle eût prise de la bonne foi du gouvernement de Pékin, et dès le mois d'avril 1847, c'est-à-dire moins d'un an après cet acte de loyale modération, non-seulement la population de Canton se refusait à l'exécution d'une des plus importantes clauses de ce traité, *l'entrée de la ville aux Européens*, mais encore, furieuse, exaltée par ces passions auxquelles Lin avait fait le premier un appel, elle menaçait l'existence de ces Européens dans leurs factoreries. La présence des forces anglaises qui franchirent immédiatement le Bogue et vinrent mouiller en face des factoreries, la conduite loyale de Ki-yng, alors gouverneur des deux Hwangs, ses efforts persévérans, prévinrent la reprise des hostilités. Toutefois il y avait dans ce refus, dans cette haine, une menace pour l'avenir, et comme un présage qu'on ne pouvait mépriser. Derrière la foule, derrière ses préjugés et ses haines, on entrevoyait une pensée politique, la pensée d'un parti, celui de Lin, un moment vaincu, mais qui attendait l'heure d'une éclatante revanche.

Trois hommes représentaient à cette époque l'esprit de conciliation dans les conseils de l'empereur Tao-kwang : c'étaient Muh-changah, principal ministre, Ki-yng et Hwang-nganton. Ces deux

derniers surtout, ayant suivi parallèlement la même carrière, s'étaient imbus des mêmes idées; ils étaient depuis longtemps convaincus, même avant la guerre, de la nécessité d'une politique nouvelle, de concessions plus larges à faire aux Européens, dont ils avaient pu reconnaître à des signes non équivoques la puissance morale et matérielle. Signataire des traités de Nankin, de Wang-hia et de Whampoa, Ki-yng, « de la maison impériale, vice-gardien de l'*héritier apparent*, vice-haut chancelier, directeur du bureau de la guerre, membre du censorat, » avait été nommé vice-roi des deux Kwangs; Hwang-nganton, membre du bureau de la guerre, avait été placé par Ki-yng au gouvernement du Kwang-tong. Les postes éminens qu'occupaient ces deux hommes d'état, la faveur dont ils semblaient jouir, leurs dispositions bien connues, paraissaient un gage de la bonne foi de la cour impériale, et faisaient, aux yeux de tous, retomber sur la population cantonaise la responsabilité tout entière, non-seulement de la violation du traité, mais encore des actes hostiles aux Européens qu'on vient de rappeler. Cependant, si les emplois les plus élevés appartenaient à des hommes de ce caractère, des fonctions moins brillantes peut-être, mais certainement plus importantes, avaient été confiées à des magistrats qu'animaient des dispositions tout à fait contraires. Parmi ces hommes qui ne négligeaient rien pour exciter les Chinois contre les *barbares du dehors*, se trouvait Suh-kwang-tsing, qui devait plus tard remplacer Ki-yng et se montrer le digne successeur des Loo et des Lin. Dans leurs rangs figurait aussi le commissaire impérial Yeh, parvenu si rapidement de cette position médiocre aux grandes charges qu'il occupe aujourd'hui.

Le 5 avril 1847, au moment même où sir John Davis, avec toutes les forces anglaises, se présentait devant Canton pour protéger les factoreries menacées, des placards affichés dans toutes les rues de la ville dénonçaient à la haine publique Ki-yng comme un traître vendu aux barbares, et il est facile de reconnaître, par un curieux passage du *Chinese Repository*, quel était l'isolement où le laissaient, dans ces graves circonstances, les mandarins placés sous ses ordres: « Ki-yng est dans la plus grande perplexité, il ne peut ni manger ni dormir. Les personnes les mieux placées pour connaître l'état réel des choses pensent qu'il a été abandonné de tout le monde, et que sa conduite trouve une sérieuse opposition chez quelques-uns des plus hauts fonctionnaires de la province. » Les principes de l'administration chinoise font, *depuis le dernier des mandarins jusqu'à l'empereur lui-même*, l'opinion publique juge de tous les magistrats de l'empire. La dégradation d'un gouverneur incapable d'apaiser la révolte de sa province se rencontre à chaque instant dans les actes

officiels publiés par la *Gazette de Pékin;* elle est motivée sur cette incapacité seule (1). Ces principes expliquent la perplexité du vice-roi devant le soulèvement de la population cantonaise contre les étrangers et l'abandon où le laissaient ses principaux officiers. C'était la condamnation de son système, et si dès le mois précédent Hwang-nganton avait été dégradé, Ki-yng dut sentir que sa propre disgrâce était imminente. Un an ne s'était pas écoulé, que Ki-yng était en effet rappelé à Pékin pour s'y justifier. Suh-kwang-tsing le remplaçait comme vice-roi des deux Kwangs, Yeh-mengehin remplissant sous lui les fonctions de gouverneur du Kwang-tong.

Six années avaient donc suffi pour effacer les souvenirs des humiliations et des défaites de la guerre et rendre à la cour impériale toute son imprudente sécurité. Les Anglais se retrouvaient, dès 1849, dans la même position vis-à-vis des autorités chinoises qu'aux jours de Lin et du capitaine Elliot. Une nouvelle guerre semblait non moins imminente, non moins nécessaire, et cette fois l'Angleterre n'eût pas pris les armes pour venger seulement ses propres griefs, car d'autres peuples voyaient aussi leurs intérêts de plus en plus menacés par les tendances de la politique chinoise : nous voulons parler des Portugais, des Américains et des Français.

Le mauvais vouloir de la Chine pour les Portugais s'est révélé dans une circonstance mémorable. Le nom du vice-roi Suh-kwang-tsing restera dans l'histoire douloureusement associé au souvenir du noble gouverneur de Macao, dom J. de Amaral. Le meurtre odieux qui a pour longtemps arrêté l'essor que cet homme intrépide et supérieur avait imprimé à la vieille colonie portugaise, s'il n'a pas été commandé par le vice-roi, a du moins été secrètement approuvé par lui, et les assassins ont trouvé un asile dans la capitale de la province jusqu'au moment où l'accord unanime des représentans des trois puissances occidentales, et surtout les énergiques protestations du représentant de la France, M. Forth-Rouen, forcèrent Suh-kwang-tsing à livrer les coupables aux autorités portugaises.

Essentiellement marchands en Chine, les Américains ont pourtant depuis le traité de Wang-hia un ministre chargé d'affaires résident à Canton. La lettre qu'on va lire montre quelle était la nature des relations qu'il entretenait avec le vice-roi.

A son excellence le commodore Perry, commandant en chef.

« Monsieur,

« Son excellence le commissaire impérial semble, par sa conduite, ignorer

(1) « Tout officier qui, par sa conduite en dehors *des lois* et des usages de l'empire, excite une révolte et qui est chassé de la ville capitale de la province, siége de son gouvernement, sera condamné à la peine de mort. » Sect. ccx du code des lois de l'empire.

complétement que je suis à Canton, bien que depuis une semaine il ait pu entendre les canons du *Mississipi* me saluer à Whampoa. Le jour de mon arrivée, la lettre que je lui écrivis le 11 de Macao est parvenue. Je lui écrirai de nouveau ce matin pour lui annoncer que s'il ne m'a pas répondu le 28, j'enverrai immédiatement au consul des États-Unis, à Shang-haï, l'ordre de suspendre les droits qui se paient dans ce port au gouvernement impérial. Je pense qu'il est essentiel que nos forces navales soient augmentées à Shang-haï lorsque cet ordre y sera exécuté, car le gouvernement impérial y a une flotte considérable mouillée dans le port même et une armée nombreuse sur le rivage, et sans prétendre annoncer d'avance les mesures que croiront devoir adopter les autorités chinoises, on peut penser qu'elles auront recours à la force. C'est mon intention fermement arrêtée de courir toutes les chances de la position que j'ai prise, *car c'est celle qui découle des clauses de notre traité.* « H. MARSHALL.

« Canton, 26 décembre 1853, six heures. »

La Chine, on le voit, ne ménage guère plus les Américains que les Portugais. Quelle est donc son attitude vis-à-vis de la France? Constatons d'abord, à l'honneur de notre pays, qu'un édit a été rendu, en conséquence du traité de Whampoa, pour protéger les Chinois convertis au christianisme contre les rigueurs des autorités nationales. Il est bon de citer le rapport de Ki-yng relatif à cette mesure :

» Ki-yng, commissaire impérial, ministre d'état, etc., s'adresse respectueusement au trône par ce mémorial :

« Il paraît, après mûr examen, que la religion du *Seigneur du ciel* est celle que professent toutes les nations de l'Occident, que son but essentiel est d'encourager les bons, de corriger les méchans, que depuis son introduction en Chine, sous la dynastie des *Mings*, elle n'a jamais été interdite, et que si, dans la suite, des Chinois pratiquant cette religion en ont fait souvent un masque pour leur méchanceté, même jusqu'à séduire des femmes et des filles et arracher les yeux des malades, le gouvernement a su les découvrir et leur infliger un châtiment, comme cela est écrit spécialement sous le règne de Kia-king, qui fixa des punitions particulières pour de tels crimes. La prohibition était dirigée contre ceux qui faisaient mal sous le couvert de la religion, et non contre la religion professée par les nations occidentales.

« Maintenant il semble possible de satisfaire à la demande de l'ambassadeur Lagrenée, tendant à ce que ceux qui professent cette religion soient exempts de toute persécution. Pour ce motif, il est donc juste de transmettre cette demande, afin que, par une faveur céleste, tous natifs ou étrangers qui apprennent la religion du *Seigneur du ciel* et qui n'excitent pas de troubles par une mauvaise conduite soient désormais exempts de persécution.

. . . . . .

« Cette requête, moi (le commissaire), poussé par la raison et le devoir qui m'est imposé, je la dépose humblement devant le trône, suppliant l'auguste empereur de permettre qu'elle soit mise à exécution. »

Ki-yng publiait à la suite de ce mémoire la réponse de l'empereur

écrite avec le pinceau rouge : « Qu'il soit fait suivant ta demande! » et cet édit était bientôt proclamé dans tout l'empire. Les faits ont-ils répondu à cette démonstration de tolérance? Qu'on parcoure simplement les journaux de Hong-kong et de Shang-haï, et l'on verra que pas une année ne s'est écoulée sans que quelque chrétien n'ait scellé de son sang, ou des douleurs de ces prisons si terribles que le peuple appelle des *enfers,* sa croyance et sa foi religieuse depuis le jour où le représentant de la France croyait avoir conquis la liberté de conscience pour les chrétiens de l'empire jusqu'à celui où le père Chappedelaine et la sœur Agnès mouraient sous la main des bourreaux. Ce désaccord entre le langage officiel du gouvernement impérial et la conduite de ses fonctionnaires indique une ligne de conduite bien arrêtée dans les conseils du souverain de la Chine. Aujourd'hui même le gouvernement chinois ne prend plus la peine de déguiser sa politique sous des manifestes empreints d'une modération apparente. Un document publié par le jeune empereur Yen-foung, peu de temps après son avénement, emprunte à sa date même une haute signification, et révèle clairement quelles sont les vues politiques du parti hostile aux étrangers, maître dès cette époque de l'influence suprême dans les conseils impériaux.

« Le premier devoir du souverain du grand empire est sans nul doute d'employer les bons et d'éloigner les méchans; mais jusqu'à ce que les méchans aient été chassés de leurs postes, l'administration ne peut être confiée exclusivement aux bons. Aujourd'hui la ruine causée à l'empire par une coupable nonchalance est arrivée à son point extrême, et c'est sur nous que retombe le blâme de la faiblesse du gouvernement, de la démoralisation chaque jour croissante de la nation; mais n'est-ce pas le devoir de deux ou trois grands officiers de proposer ce qui est à faire, et de nous assister quand nous avons besoin de secours?

« Muhchangah, comme principal ministre du cabinet, a été pendant plusieurs règnes reconnu comme très propre à cet office; mais il n'a pas fait une étude suffisante des difficultés qui l'attendaient dans cette position; il n'y a pas donné l'attention qu'elles méritaient, il n'a pas senti la nécessité de s'identifier avec la vertu et les bonnes intentions de son souverain. Loin de là, tout en conservant sa position, tout en ambitionnant le crédit qu'il en retirait, il a tenu en arrière, au détriment de l'état, les hommes qui méritaient d'être employés. Déloyal et sans foi, pervertissant sa science et ses talens, cachant ses projets et ses pensées, il ne faisait qu'approuver et prévenir par ses suggestions les projets de son seigneur. La dégradation qu'il a fait tomber sur ceux qui pensaient autrement que lui à propos des *barbares* est un sujet de profonde indignation. Ainsi l'extrême loyauté, la noble énergie de Ta-hungah et de Yangung (1) contrarialent ses projets; il dut par conséquent essayer leur ruine, mais en revanche il faisait tout ce qu'il pouvait

(1) Ta-hungah est ce mandarin qui fit à Formose massacrer sans pitié deux cents naufragés anglais des deux navires *Nerbudda* et *Ann.*

pour favoriser Ki-yng, parce qu'en lui il trouvait un homme sans pudeur, perdu pour la vertu, et par suite un aide et un complice. Combien de ses actions montrent que son but était de s'approprier une partie du pouvoir qui ne pouvait lui appartenir! Sa majesté le dernier empereur notre père était lui-même trop droit pour agir autrement qu'avec bienveillance, et cette bienveillance a permis à Muhchangah de poursuivre sans crainte ses projets coupables. Si la lumière de la sainte intelligence était venue éclairer la raison de l'empereur notre père, il eût été puni sévèrement : certes nulle pitié ne lui eût été accordée; mais, n'ayant pas été démasqué, il s'est appuyé sur la faveur qui lui était accordée pour se livrer aux plus grands excès, et a continué jusqu'à ce jour sans se corriger. Au commencement de notre règne, dans la première lune de cette année, toutes les fois qu'il était consulté, ou il donnait son avis d'une manière évasive, ou il demeurait silencieux; mais quelques mois après il commença à laisser voir ses artifices. Ainsi, même lorsque le navire des *barbares Anglais* arriva à Tin-tsin, il s'appuyait sur Ki-yng pour faire prévaloir ses idées, et il eût ainsi exposé les fils aux cheveux noirs de cet empire à une répétition d'anciennes calamités. Lorsque Twan-shi-ngan recommandait Lin-tsch-suh (1) pour être employé, il nous répétait sans cesse que la faiblesse et les infirmités de Lin l'en rendaient incapable, et lorsque nous l'envoyâmes dans le Kwang-si pour exterminer les bandits de cette province, Muhchangah mit à diverses reprises en doute qu'il fût capable de s'y rendre (2). Il a égaré nos regards par le mensonge en nous empêchant de connaître ce qui se passait au dehors, et là en vérité est sa faute.

« Les tendances *antipatriotiques* de Ki-yng, sa lâcheté, son incapacité ne sont pas moins faites pour surprendre. Lorsqu'il était à Canton, il n'a su qu'opprimer le peuple pour satisfaire les *barbares*, sans regarder jamais à l'intérêt de l'état. D'un côté il outrageait le divin principe de la justice, de l'autre les sentimens naturels à l'homme, et sa conduite n'a fait qu'occasionner des hostilités auxquelles on ne pouvait s'attendre. Sa majesté le dernier empereur, complétement informé de sa duplicité, lui ordonna de retourner en toute hâte à la capitale, et quoiqu'il ne l'ait pas dégradé immédiatement, il l'eût fait certainement plus tard. Souvent, dans le cours de cette année, lorsque nous l'appelions en notre présence, Ki-yng a parlé des barbares Anglais, en établissant combien ils étaient à craindre et quelle était la nécessité de nous les concilier si quelque difficulté s'élevait entre eux et nous. Il espérait nous tromper, mais plus il s'efforçait de conserver sa place et ses émolumens, plus il parlait, plus évident apparaissait son manque de tout principe. Son discours était comme les aboiemens d'un chien; il était moins encore, un objet de pitié.

« La conduite de Muhchangah était cachée et difficile à découvrir, celle de Ki-yng était évidente et facile à discerner, mais le crime de tous deux en ce qui concerne le tort fait à l'état est le même. A moins que la loi ne soit exécutée, qui est-ce qui maintiendra le respect du devoir dans le cœur des hommes? et nous-mêmes, ne serions-nous pas indignes de la charge importante que nous a confiée sa majesté le dernier empereur? Cependant, nous souvenant que Muhchangah est l'ancien ministre de trois règnes, nous ne

(1) Le commissaire impérial du Kwang-tong en 1840.
(2) Lin-tsch-suh est mort en effet avant d'arriver dans le Kwang-si.

pouvons supporter la pensée de lui infliger la punition sévère qu'il mérite. Par notre faveur spéciale, qu'il soit seulement privé de son rang, et qu'il ne soit jamais recommandé pour être employé!

« L'incompétence de Ki-yng est extrême, mais, à cause des difficultés de sa position, que lui aussi soit traité avec la plus grande indulgence, qu'il soit dégradé jusqu'au cinquième rang, et qu'il devienne *yeu-wai-long*, sous-aide-secrétaire de l'un des six bureaux! . . . . . .

« La conduite intéressée de ces deux hommes et leur oubli de leur souverain sont des choses patentes pour tout l'empire. — Ne faisant rien en excès, nous ne les avons pas condamnés à une punition extrême; nous avons agi après mûre délibération. — Nous y avons longtemps réfléchi, et, comme nos serviteurs peuvent le penser, nous sommes affligé d'être forcé d'agir ainsi.

« Désormais tout officier, élevé ou non, civil ou militaire, employé dans la capitale ou ailleurs, devra montrer qu'il agit en vertu des bons principes et qu'il sert loyalement l'état, afin que la ruine qui allait grandissant par la faiblesse et la négligence puisse être arrêtée. — Que personne ne s'effraie des difficultés ou ne s'abandonne à la faiblesse. Et si quelqu'un a le pouvoir de développer de grands principes qui soient importans pour la politique de l'empire ou le bien-être des populations, qu'il le fasse sans crainte et sans réserve! — Que nul ne se laisse influencer, soit par attachement à son protecteur, soit par d'autres sentimens, mais que tous s'appliquent, comme c'est mon espérance, à remplir leurs devoirs! — Que ceci soit publié et dans la ville et au dehors, afin que chacun sache notre volonté! — Décret spécial du 18e jour de la 10e lune de la 30e année de Tao-kwang (21 novembre 1850). — Respectez ceci. »

Ce document, qui n'a été rendu public que depuis peu de temps, montre jusqu'à l'évidence que le gouvernement impérial secondait et favorisait de tout son pouvoir les passions et les haines des populations du Kwang-tong contre les Européens; mais pouvait-il en être autrement?

La constitution politique de la Chine, immuable à travers toutes les révolutions qui remplissent ses annales, repose, depuis Ching-tang, fondateur de la dynastie des Tchang, c'est-à-dire depuis quarante siècles, sur ce principe : l'empereur est choisi par le ciel pour être son représentant sur la terre, pour gouverner sans conteste, sans limite et sans restriction, tous les peuples du monde. Aussi tous ces peuples ne sont-ils pour les Chinois que des *barbares du dehors*, et lorsque, comme les Anglais, ils ont envoyé des ambassadeurs à Pékin, cette démarche les constitue vassaux de l'empire du milieu (1). Dès lors, la guerre de 1840 n'est plus qu'une de

(1) Cet état de vasselage n'implique nullement une action politique de la cour impériale sur les affaires du pays vassal. Dans leurs écrits, Confucius et Mencius s'appliquent à montrer que, pour un roi, le plus sûr moyen de faire des conquêtes est un bon gouvernement des peuples qui lui sont confiés. « Les nations qui verront votre sagesse se rangeront en foule sous votre administration, » disent-ils. Les ambassades et les

ces rébellions si fréquentes dans l'histoire, rébellion un moment victorieuse, devant laquelle le pouvoir impérial a dû fléchir, à laquelle il a fait des concessions forcées, mais avec la pensée bien arrêtée de les annuler soit ouvertement par la force, soit secrètement par une ruse persévérante. Ainsi s'expliquent, et la disgrâce de Muhchangah et de Ki-yng, et l'élévation de Yeh, et la réaction si prompte dans les conseils impériaux contre les doctrines qui un moment avaient prévalu sous la pression des victoires anglaises et par l'influence de Ki-yng et de Muhchangah.

La dégradation de Hwang-nganton, la disgrâce de Ki-yng, la nomination de Suh-kwang-tsin au poste de vice-roi des deux Kwangs précisent l'époque où cette réaction s'accomplit. Les conséquences logiques d'un tel changement ne tardèrent pas à se produire; nous en avons cité quelques-unes. Depuis, l'assassinat de six Anglais à Hwang-chu-ki et le refus hautain qu'essuyèrent les plénipotentiaires anglais et américains en 1850 vinrent leur donner une plus grande portée, et la proclamation suivante, publiée à cette occasion, montre la part de responsabilité qui incombait à l'empereur lui-même :

« Les officiers de cet empire ont chacun leur sphère particulière de devoir, en dehors de laquelle ils n'ont pas à parler, car une pareille irrégularité engendrerait la confusion. C'est par la libéralité de ce gouvernement et par l'extrême bienveillance du dernier empereur que la permission de commercer a été accordée aux *barbares*, et ils auraient dû montrer leur reconnaissance en se tenant tranquilles. En venant comme ils l'ont fait à Tsien-tsin, et en transmettant ouvertement des lettres aux ministres du cabinet, ils ont été coupables d'un très grand manque de respect et d'une extrême irrégularité, et nous ordonnons qu'on ne leur fasse aucune réponse, et que l'on agisse comme si rien ne s'était passé. Et comme il est écrit, dans le recueil des règles, que les officiers publics n'ont pas de relations avec les étrangers, les ministres du cabinet se rendraient coupables d'un très grand manque de respect en accusant réception de cette lettre. D'ailleurs, comme Suh-kwang-tsin, gouverneur général des deux Kwangs, dirige très bien les affaires, comme il a pénétré la malice diabolique du cœur de ces *barbares*, comme de plus Canton est la voie naturelle de leurs communications, nous ordonnons que désormais toutes leurs affaires soient déférées à Suh-kwang-tsin, et qu'aucun des gouverneurs généraux ou des gouverneurs des provinces maritimes n'ose s'en occuper. Nous ordonnons de plus que cette loi soit publiée, comme devant être observée à jamais. Respectez ceci. »

Après de pareils actes, on ne peut accuser l'Angleterre d'avoir manqué de modération. On est plutôt tenté de s'étonner qu'elle n'ait pas demandé à la force matérielle la réparation des justes griefs qu'elle avait à reprocher au gouvernement impérial, et qu'elle ne

hommages des peuples vassaux ne sont qu'une consécration de cette maxime, que les Chinois appliquent à leur gouvernement.

pouvait même, comme on vient de le voir, lui exposer librement. On a vu que des causes bien diverses expliquaient à la fois et cette patience endurante et l'attitude résolue qui lui a enfin succédé. D'abord, et avant tout, il faut tenir compte de la situation si grave où s'est trouvée l'Europe pendant les années qui ont suivi la secousse générale de 1848. Il ne faut oublier ni l'importance des relations commerciales de l'Angleterre avec la Chine, ni les progrès de l'insurrection Taï-ping (1), et les espérances secrètes qui s'y rattachaient. Il faut reconnaître aussi la conduite habile du gouverneur-général Yeh aux prises avec l'insurrection. Dès 1856, la plupart de ces considérations ne pouvaient plus retenir l'Angleterre, et de nouvelles et sérieuses complications avaient surgi, rendant nécessaire, au lieu de cette temporisation, une action directe au centre même de l'empire sur l'esprit des conseillers impériaux et une révision complète des traités sur lesquels étaient fondées les relations de l'Europe avec la Chine, traités inexécutés en partie, et dont les stipulations incomplètes, temporaires d'ailleurs, ne répondaient plus, n'avaient jamais répondu aux besoins, aux nécessités de la situation respective des deux parties en présence.

II.

Quelque temps avant sa mort, l'empereur Tao-kwang, jetant un douloureux regard sur le vaste empire qu'il avait gouverné pendant un quart de siècle, laissait tomber des paroles dont la publicité s'est emparée : il semblait, triste prophète, annoncer la fin de son illustre dynastie. « La prospérité est toujours suivie de décadence, s'écriait-il; après les jours glorieux de Kang-hi et de Kien-lung, la décadence approche pour notre empire. » Le règne du successeur de Tao-kwang a justifié ces prédictions. Le vaste ensemble que les fondateurs de la dynastie des Tsing avaient réuni sous leur domination, cet empire qui, des frontières du Thibet et du Kokonor, s'étendait jusqu'aux rivages extrêmes de la Mandchourie, et dont les populations énervées semblaient avoir repris une nouvelle énergie au contact des races tartares, croule maintenant de toutes parts : il s'affaisse sous son propre poids, ou sous la pression de ces *barbares étrangers* si longtemps dédaignés, contenus dans d'étroites limites, et qui semblent accourir de tous les points de l'horizon pour venger d'anciennes injures, pour se partager les dépouilles du colosse expirant.

Certes les annales de la Chine nous montrent une série de révo-

(1) Voyez encore, sur l'insurrection chinoise et sur le chef des insurgés, la *Revue* du 1er juin 1857. La dynastie nouvelle a pris le nom de *Taï-ping*, qui signifie *souverain pacificateur*. Le chef de la dynastie s'appelle le *Taï-ping-wang*, littéralement le *prince souverain pacificateur*.

lutions plus nombreuses peut-être que celles qui marquent l'histoire de tous les autres peuples : la plupart de ces révolutions entraînaient la misère et la désolation pour les provinces de l'empire; aujourd'hui cependant une crise plus grave encore s'est déclarée. « L'empereur a perdu la *commission divine*, le ciel l'a départie à notre dynastie, » telle est la formule, habilement empruntée au texte des *Kings* (livres sacrés), qui servait de devise aux anciennes insurrections, et que des passages tirés des plus illustres philosophes chinois venaient appuyer. « Quand le prince, dit Mencius, est coupable de grandes erreurs, le ministre doit les lui reprocher, s'il s'en rend encore coupable. S'il ne veut pas écouter les conseils de la raison, il doit le détrôner et nommer un autre à sa place. » Il était réservé à notre époque (et c'est là le symptôme de décadence ou plutôt de régénération que nous avons à signaler) de voir une révolution s'accomplir chez un tel peuple au nom de principes nouveaux, qui s'écartent complétement des principes constitutifs de la civilisation chinoise.

Sept années se sont passées depuis le jour où la dynastie Taï-ping est entrée en lutte avec la dynastie tartare, et l'on n'ose encore asseoir un jugement définitif sur l'homme qui l'a fondée. Chrétien convaincu, tel que peut l'être un homme qui n'a eu pour tout enseignement que la Bible et vivant au milieu d'une société païenne, imposteur cherchant un appui dans de prétendues révélations divines, politique profond ou simple instrument d'hommes ambitieux, le *Taï-ping-wang* est encore pour l'Europe, pour le monde entier, un mythe inexpliqué. Cependant, si toutes les conjectures, toutes les opinions sont permises sur l'homme, les tendances nouvelles qui dominent l'esprit des populations chinoises sont désormais trop visibles. Hung-tsew-tsuen peut être un imposteur, mais les principes auxquels il a dû une armée, les lois auxquelles se sont soumis ces milliers de soldats qui, partis du Kwang-si, ont marché de victoire en victoire jusqu'à quelques lieues de la capitale du nord de l'empire, et ont constitué la domination du chef rebelle depuis plus de cinq ans sur les provinces centrales de la Chine, — ces lois, ces principes s'écartent profondément des *Kings* et découlent de la Bible. Les visites de l'*Hermès*, du *Cassini*, du *Susquehannah* à Nankin, les livres qu'on a rapportés de ces expéditions, et qui contiennent le fond réel de la nouvelle doctrine, ne permettent plus aucun doute à cet égard (1).

Quel travail mystérieux s'est donc accompli dans ces esprits livrés au matérialisme le plus absolu, dans ces populations que tant d'é-

(1) Parmi ces livres, il faut noter surtout l'ouvrage si remarquable de M. T. Meadows, *The Chinese and their Rebellions*, ainsi que le travail du docteur Hamsberg.

crivains ont cru pouvoir appeler les *moins spiritualistes* du monde entier? La nature humaine est la même partout, et quelque puissance qu'ait l'erreur, il vient pour les nations, comme pour les hommes isolés, une heure, marquée par la Providence, où elle s'efface et fait place à la vérité. Beaucoup des illusions qu'avaient éveillées les succès de Hung-tsew-tsuen se sont évanouies. Il est douteux que l'évêque protestant de Victoria fonde encore sur le chef rebelle les espérances qu'il laissait éclater à Shang-haï dans un discours demeuré célèbre; mais pour n'être pas le triomphe du protestantisme, l'insurrection Taï-Ping n'en reste pas moins le symptôme irrécusable d'un changement profond dans les tendances des populations chinoises, une preuve évidente qu'elles cherchent à se dégager de ce matérialisme, de cette indifférence sceptique qui leur ont toujours été reprochés, peut-être trop légèrement d'ailleurs, par des écrivains qui jugeaient de tout l'empire d'après les populations d'une seule province, quelquefois même d'un seul district.

Toute révolution morale entraîne cependant une révolution politique. Après avoir attendu patiemment l'issue de la lutte, l'Angleterre et l'Europe avec elle, voyant qu'elle se prolongeait indéfiniment, durent se préoccuper des conséquences finales aussi bien que des résultats qui s'étaient déjà produits.

Au mois d'octobre 1856, l'insurrection chinoise occupait, autour de Nankin, l'ancienne capitale des Mings, la majeure partie des provinces de Hoope et de Hoonan, ainsi que du Kiang-si. Un ancien transfuge du parti des insurgés, Chang-kwo-liang, défendait contre eux Tanyang, forteresse située sur le Grand-Canal, clé du Kiang-si méridional, et protégeait par des prodiges d'audace la grande ville de Sodchow, que les bandes rebelles menaçaient d'ailleurs par des chemins détournés. Les forces impériales, sous les ordres du généralissime Iliang, étaient répandues en face de Nankin et de Chin-kiang-fu et à l'embouchure du Grand-Canal, sur la rive gauche du fleuve; mais, sans discipline, composées de la lie de la population, mal payées, vivant sur un pays déjà dévasté, en proie à la plus complète anarchie, elles étaient incapables d'opposer une sérieuse résistance aux vieilles bandes rebelles, lorsque leurs chefs sortiraient enfin de l'inaction où ils semblaient être plongés. Après l'énergie et la volonté déployées par Hung-tsew-tsuen et ses lieutenans, cette inaction avait lieu de surprendre, et l'on en recherchait vainement la cause, lorsque le bruit, bientôt démenti, puis définitivement confirmé, arriva à Shang-haï du massacre du *prince oriental* et de plusieurs milliers de ses partisans par ordre du *chef suprême*. Cette nouvelle expliquait l'inaction des rebelles et révélait Hung-tsew-tsuen sous un nouveau jour, en même temps qu'elle montrait que l'insurrection entrait dans une nouvelle phase. Délivré en effet,

par cet acte de cruauté peut-être nécessaire, des prétentions de son plus habile, mais aussi de son plus ambitieux lieutenant, le Taï-ping-wang restait seul maître de toutes les forces insurgées.

Le commerce européen, surtout celui de Shang-haï, entrepôt naturel des provinces centrales occupées par les rebelles ou dévastées par leur passage et celui des troupes impériales, se ressentit forcément d'un tel état de choses. Les crises commerciales qui marquent ces dernières années, surtout celle de 1856, sont là pour l'attester. Pourtant ce danger n'était pas celui que devaient le plus redouter les puissances occidentales.

Si le but que le tsar Pierre le Grand a tracé à la Russie, but que ses successeurs ont poursuivi avec tant de persévérante énergie, est la conquête des provinces méridionales qui limitent leur immense empire et qui en compriment l'essor, n'était-il pas à craindre que l'affaiblissement de la dynastie mandchoue, à la suite de cette longue lutte qui épuisait ses forces sans amener de résultat définitif, ne donnât au gouvernement de Saint-Pétersbourg les moyens de réaliser les rêves secrets de sa politique? De vagues rumeurs venues du nord, des rapports incomplets révélaient dès 1853 un travail souterrain dont les esprits ne s'étaient point préoccupés jusqu'alors. La *Gazette de Pékin* du mois de novembre 1853 publia une requête de l'amiral russe Poutiatine, adressée à la cour impériale, tendant à obtenir la liberté pour les navires russes de commercer dans les cinq ports ouverts aux puissances occidentales par les traités de 1842. Cette demande significative, à laquelle la cour de Pékin avait répondu par un refus basé sur le monopole du commerce intérieur que possédait la Russie par la voie de Kiachta, était passée inaperçue; mais lorsque les expéditions anglo-françaises au Japon et en Tartarie eurent révélé les bases formidables sur lesquelles s'appuie la prépondérance russe dans l'extrême Orient, les esprits les plus indifférens s'émurent, et non sans raison.

Que les établissemens militaires de l'Amour et de la Mandchourie assurent à la Russie les moyens de résister avec succès, dans ces régions lointaines, aux forces supérieures de l'Angleterre et de la France, rien n'est moins surprenant. Les croisières anglo-françaises ont apporté, à défaut de renseignemens positifs sur ces établissemens militaires, de curieux détails sur l'ensemble des plans et des tentatives de la Russie. On sait que les Russes, sous prétexte de protéger les populations tartares voisines du Japon, occupent aujourd'hui la Mandchourie orientale, depuis le port appelé Nicolaïef, à l'embouchure de l'Amour, jusqu'au 42e degré au moins de latitude nord. On comprend dès lors l'importance des explorations faites en Corée par la division de l'amiral Poutiatine, en même temps que la portée de la demande que cet amiral adressait à la

cour impériale d'un libre accès, pour les navires de sa nation, dans les cinq ports chinois ouverts aux Européens.

C'est en 1856 que l'académie impériale de géographie publiait à Saint-Pétersbourg les résultats scientifiques obtenus par la commission chargée de déterminer d'une façon rigoureuse le cours de l'Amour et celui de ses principaux affluens. Vers la fin de la même année, à la *procure* des missions étrangères à Hong-kong, un des officiers russes qui avaient fait partie de cette commission s'entretenait devant nous avec un de nos missionnaires, et nous fûmes ainsi éclairé sur les résultats pratiques que la Russie attend de ses explorations.

L'Amour (Grand-Fleuve) prend sa source à une quarantaine de lieues environ du comptoir de Kiachta. A partir de Baklanova, il coule à l'est et longe le pied des collines qui terminent au nord la chaîne des monts Sialkoï, mais il tourne bientôt au sud-est, et se fraie un chemin, par une succession de rapides, à travers une étroite vallée comprise entre les Sialkoï et l'un des éperons de la chaîne des Hingan, jusqu'à son confluent avec le Songari par le 47e degré de latitude. Se dirigeant alors au nord-est, il court verser ses eaux, grossies par des milliers d'affluens, au milieu desquels l'Usuri occupe la première place, dans un vaste estuaire qui porte le nom de golfe de l'Amour, et qui sépare du continent l'île de Tarrakaï. Le lit de ce grand fleuve est donc de l'est à l'ouest, sur une étendue de 35 degrés de longitude, la voie de communication des provinces de la Mongolie et de la Mandchourie septentrionale. Du nord au sud, c'est le Songari qui remplit le même office, et de grandes rivières, parmi lesquelles il faut nommer le Tumen, relient le bassin de l'Amour aux rivages de la Mer-Jaune et de la mer de Tartarie. Un autre fleuve, non moins important, s'appelle *Siramuren* et traverse des régions voisines de celles que baigne le Songari. Peu importe dans ces rigoureux climats la profondeur de ces divers cours d'eau : pendant six mois de l'année, de novembre en mai, une épaisse couche de glace transforme le lit de ces fleuves en une route aussi sûre que rapidement parcourue par les traîneaux des tribus tartares.

Un officier russe que nous avons rencontré dans la baie de Castries, à trente lieues au sud de l'embouchure de l'Amour, et qui vint à notre bord en parlementaire, nous assura que moins de quarante jours suffisaient pour que les ordres émanés de Saint-Pétersbourg fussent transmis aux ports de Nicolaïef et de la baie de Castries. Tout nous fait un devoir de croire à l'exactitude de ce renseignement, qui se rattachait d'ailleurs à l'espérance de la paix et à la possibilité, pour nos ennemis d'alors, d'en recevoir les premiers l'heureuse nouvelle. Si l'on accorde cette facilité, cette rapidité de communication

non-seulement à l'Amour, mais au Songari et aux autres fleuves de la même région, on comprendra quelle prépondérance acquerrait le commerce russe dans ces pays, en Chine et au Japon, pour peu que ce commerce trouvât un entrepôt, non plus à l'embouchure de l'Amour ou à la baie de Castries, dans des parages fermés par les glaces pendant huit mois de l'année, mais soit à l'embouchure du Tumen, soit sur un point quelconque du littoral coréen.

Les intérêts privés sont plus prompts à s'émouvoir que les intérêts politiques des dangers que leur réserve l'avenir. Les commerçans anglais et américains de Shang-haï et de Hong-kong ont déjà ressenti les effets de la concurrence russe. Venus par les caravanes à travers les déserts de Chamo et les provinces septentrionales de l'empire, les draps russes ont conquis, par leurs qualités réelles et leur prix inférieur, la première place sur les marchés du Che-kiang et du Kiang-si. Les renseignemens qui nous ont été transmis par un lazariste venant des frontières du nord, rapprochés de la mesure récente qui élève Kiachta au rang de ville provinciale, doivent nous faire croire que l'importance des relations de la Russie avec la Chine s'est considérablement accrue depuis 1843, époque à laquelle nous placent les derniers renseignemens officiels, qui évaluent à 104,150,000 fr. la valeur des affaires traitées alors entre les deux pays. Peu de voyageurs ont pénétré dans l'intérieur de la Mandchourie; mais on aurait tort de supposer, avec la plupart des géographes modernes, qu'elle ne se compose que de vastes solitudes çà et là animées par la présence de hordes nomades errant à la recherche des pâturages nécessaires à leurs troupeaux. D'un autre côté, les livres chinois ne contiennent que des mensonges au sujet de ce pays, berceau de la dynastie impériale, y compris le fameux éloge de Moukden, composé par l'empereur Kien-loung. Après avoir parcouru et exploré toutes les côtes de cette immense province, nous avons été assez heureux pour compléter nos propres observations par celles d'un voyageur qui a traversé cette curieuse contrée dans sa plus grande étendue et dans des circonstances qu'il convient de rappeler brièvement.

Embarqué sur un baleinier français, les mauvais traitemens auxquels ce voyageur était en butte le poussèrent à déserter son navire à la baie Napoléon, un mois tout au plus avant notre arrivée. C'était pendant l'été, et la splendide nature de ces pays, la pureté de ce ciel qu'aucun nuage ne ternit en cette saison, lui cachèrent sans doute les fatigues et les dangers qu'il allait courir. Il s'enfonça hardiment dans l'intérieur, et ne tarda pas à rencontrer une troupe nombreuse de cavaliers campés sur les bords d'une petite rivière qui se jette au fond de la baie. Cette troupe se composait de Tartares ve-

nus de l'intérieur, pour faire, sur les pentes des montagnes dénudées par la fonte des neiges, dans les ruisseaux torrentiels libres enfin de leurs glaces, une facile moisson de pepites et de paillettes d'or. L'aventurier européen fut bien accueilli par les Tartares; plein d'espoir, il s'associa à leurs travaux, et ne tarda pas à se familiariser avec leur langue, leurs mœurs et leurs habitudes. A l'approche de l'automne cependant, les Tartares se disposèrent à reprendre le chemin de leurs vallées natales. L'étranger réclama sa part de bénéfice, ses réclamations furent reçues avec dédain; il les renouvela, le chef de la troupe le fit lier et se mit en marche vers son pays, l'emmenant prisonnier à sa suite. Dans ces pénibles circonstances, le voyageur ne perdit pas courage. Dans une ville située, d'après ses calculs, à trente lieues dans l'intérieur, le hasard lui donna un compagnon : c'était un matelot de la frégate anglaise *Nankin*, que tous nous croyions mort, et qui, lui aussi, avait déserté son navire. Réunis, ils tentèrent de fuir; ils furent promptement repris, mais le bruit de leur évasion parvint aux oreilles du gouverneur : ils furent conduits devant ce magistrat et eurent plusieurs longs interrogatoires à subir, où ils établirent avec force leur nationalité respective, et après lesquels il fut décidé qu'ils seraient conduits à Pékin sous une escorte officielle. Quatorze mois après leur désertion, les deux aventuriers arrivaient de la capitale chinoise à Shang-haï, où ils étaient remis à leurs consuls, ayant ainsi traversé des pays qu'ont seuls visités quelques courageux missionnaires. Accompli dans de pareilles circonstances, ce voyage ne peut donner sans doute aucun résultat scientifique, mais il a laissé dans l'esprit des deux marins quelques traces qu'il est bon de recueillir. Le pays qu'ils ont traversé leur a offert le spectacle d'une assez grande animation commerciale. Les excursions entreprises par les Tartares à la recherche des terrains aurifères révèlent une race entreprenante et avide, dont le concours peut être facilement obtenu et utilisé par un gouvernement habile. Or l'administration russe, dans ces lointains pays, montre une habileté incontestable.

Nous n'avons jusqu'ici considéré les résultats de l'occupation de la Mandchourie qu'au point de vue commercial, mais il y a là une question politique dont il faut aussi tenir compte. Ce que la Crimée et Sébastopol étaient pour Constantinople et le midi de l'Europe, les établissemens russes de la Mandchourie vont, sous l'action puissante de l'administration impériale, le devenir pour la Corée, pour le Japon, pour la Chine. Les officiers qui ont défendu pendant trois ans Nicolaïef, la baie de Castries, et n'ont abandonné qu'à la dernière heure l'établissement de la baie du Tsar-Nicolas, n'ont pas tous quitté les lieux où se sont déployées leur persévérance et leur énergie. Militaires, et militaires distingués au moment de la lutte,

ils ont aussi le génie de l'initiative et de l'organisation. Les communications faciles qu'on peut établir entre Saint-Pétersbourg et les rivages de la Mandchourie contribueront puissamment à la réussite de leurs projets. Les dix-huit mille soldats échelonnés de poste en poste depuis Nicolaïef jusqu'à la capitale de la Sibérie orientale n'ont plus désormais d'ennemis à combattre. Les travaux de la paix trouveront en eux des ouvriers patiens et bien disciplinés. Ni le bois, ni le fer, ni le charbon de terre, ces premiers et indispensables élémens d'une colonie naissante, ne leur manqueront : bois, fer, charbon de terre, abondent sur tous ces rivages que nous avons explorés, sur toutes ces côtes découpées en baies profondes, en canaux sinueux, où vient presque toujours aboutir une rivière au courant rapide, et qui semblent depuis des siècles attendre, ports inconnus, que le génie de l'Europe leur donne l'importance que leur promettaient la nature et leur position géographique.

Les navires de San-Francisco, qui, pendant la guerre, se dirigeaient vers Nicolaïef et la baie de Castries pour apporter aux familles russes fugitives de Petropolavski les objets de luxe de Paris et de la France, viendront les premiers animer du génie puissant de la race saxonne ces nouveaux ports élevés en face du Japon, sur la route de l'Amérique en Chine, en même temps que les flots de l'émigration chinoise se porteront vers ces nouveaux pays si voisins de l'empire du milieu, où les attireront et l'attrait de mines d'or peut-être aussi riches que celles de l'Australie, et cette sécurité à laquelle les fils de Han attachent un si grand prix, et qui découle d'une administration protectrice. L'importance de ces établissemens russes, dont on peut dire que les expéditions anglo-françaises révélèrent presque l'existence, l'avenir qui leur est réservé, n'ont pu échapper aux gouvernemens alliés. L'Angleterre, plus sérieusement menacée dans ses intérêts commerciaux, s'est émue la première. Déchirant, par son audacieuse entrée dans le port intérieur de Nagasaki, les conventions récemment passées avec la cour impériale d'Yedo, l'amiral sir Michaël Seymour révéla la nouvelle ligne de conduite à laquelle se croyait obligée la politique anglaise. Cet acte de la part d'un homme aussi expérimenté que l'amiral Seymour ne montrait-il pas que le temps de la réserve et de la modération était passé, et que l'Angleterre était résolue à conquérir sur ce lointain théâtre une influence politique égale à celle de toute autre puissance européenne? C'était la première pierre posée à la digue qui doit, dans la pensée des pouvoirs occidentaux, arrêter la marche envahissante de la Russie. Dès lors on pouvait prévoir la guerre avec le Céleste-Empire. Et lorsque l'Angleterre prit enfin les armes contre la Chine, comme pour ne laisser aucun doute sur la raison véritable qui motivait sa conduite, un des organes les plus accrédités de la colonie de Hong-

kong publiait quelques lignes écrites, tout nous porte à le croire, par un des personnages les plus influens de la colonie. Nous les citerons textuellement :

« On ne peut voir sans surprise, après des années sans nombre, les mêmes révolutions se produire dans des contrées et au milieu de races entièrement distinctes. Derrière les frontières de la Thrace se cachait, il y a des siècles, une race de petits tyrans qui gouvernaient la Macédoine, tandis que les républiques de la Grèce, avançant en arts et en sciences, créaient une civilisation à laquelle la nôtre est encore inférieure en quelques points. Le nom de cette province éloignée se trouve à peine dans les historiens classiques, au milieu du brouillard qui pour eux enveloppait les confins du monde habitable. Tout à coup le nuage se déchire, et les hommes de la Macédoine apparaissent, qui, ayant par la ruse fomenté les jalousies nationales, conquis la Grèce malgré sa civilisation, ses guerriers, ses orateurs, emploient le courage, l'habileté, la science de ces mêmes Grecs à la conquête de l'Asie.

« Pendant des milliers d'années, le duc de Moscovie n'a-t-il pas été pour l'Europe un mythe tel que le prêtre Jean lui-même? Quel soin, par exemple, prenait Wallenstein, conduisant ses bandes à Lutzen, du chef tartare éloigné que le grand Gustave lui-même ne connaissait que comme un voisin barbare? Et cependant un siècle ne s'était pas écoulé que la maison de Hapsbourg reconnaissait son titre impérial; deux siècles plus tard, cette fière maison devait la conservation de la couronne de saint Étienne à l'intervention d'un Romanof. Puisse l'Europe profiter de l'avertissement que nous donne l'histoire de la Grèce, car c'est une lutte de vie et de mort dans la Baltique, en Perse, dans le Pacifique, entre l'Europe et ce grand pouvoir qui du nord veille sur le monde, et dont l'ambition ne trouve rien de trop grand ou de trop petit, — le village de Bolgrad ou l'empire de la Chine!

« *Communicated* (1). »

III.

Les considérations qu'on vient de présenter ont montré le principe fondamental de la lutte où se trouve engagée l'Angleterre avec le Céleste-Empire, et la plus importante peut-être des causes qui ont précipité l'heure de la crise. Quels que soient les événemens qui se passeront dans l'Inde, quelques difficultés que l'avenir réserve au gouvernement de la reine Victoria pour vaincre la révolte des troupes de la compagnie et rétablir sa puissance ébranlée, mais non sérieusement menacée par un mouvement sans portée politique, nous avons foi dans la persévérante énergie de la race anglo-saxonne, et nous croyons que ni ces événemens, ni ces difficultés n'auront assez de pouvoir sur l'esprit des hommes d'état de l'Angleterre pour leur faire oublier les graves intérêts que la guerre avec la Chine est appelée à régler, les dangers réels qu'elle doit prévenir. Se retirer de

(1) *Hong-kong Register*, 10 mars 1857.

la lice où elle s'est si fièrement avancée, ne serait-ce pas pour l'Angleterre abdiquer le rang qu'elle occupe dans le monde, qu'elle a conquis au prix de tant de persévérans efforts, où elle ne peut se maintenir qu'en se montrant, par sa confiance, supérieure à la position difficile que lui font des circonstances imprévues? D'ailleurs, quelle que soit la voie qu'elle suive, l'avenir ne peut être douteux; la tâche qu'elle rejetterait comme supérieure à ses forces sera, sans nul doute, entreprise et achevée par quelque autre peuple héritier de son rôle glorieux. La lutte commencée à Canton n'est pas en effet une querelle particulière à deux peuples; les intérêts qui sont en jeu ne sont point des intérêts purement matériels: c'est la lutte de deux civilisations rivales, la lutte de la vérité contre l'erreur, de l'Europe éclairée, régénérée par les lumières de l'Évangile, contre les sociétés barbares de l'extrême Asie.

Le théâtre de la lutte s'agrandissant ainsi, il convient de ne plus arrêter ses regards seulement sur l'empire chinois, mais sur quelques-uns des pays qui l'avoisinent, et qui semblent, eux aussi, destinés à devenir les foyers de révolutions dont nul pouvoir humain ne saurait arrêter l'essor.

Trois royaumes accessibles aux Européens, dans des conditions différentes et à divers degrés, subissent cette influence du Céleste-Empire : le royaume annamite et ses annexes au sud-ouest, la Corée au sud-est, enfin le Japon, malgré les différences profondes qui existent entre l'empire des *siogouns* et les deux autres pays.

Les relations politiques de la Cochinchine avec l'Europe, avec la France surtout, remontent à une période déjà reculée. En 1787, un traité signé à Versailles entre les représentans du souverain annamite et ceux du roi de France concédait à celui-ci la possession en toute propriété de la baie de Touranne. C'était l'époque où, après les luttes sanglantes de la Cochinchine et du Tonkin, l'évêque d'Adran sauvait le fils du roi Gia-long, et le conduisait en France à travers les plus grands périls. L'influence de l'évêque, l'élan qui animait alors la marine française et qui poussa en Cochinchine de nombreux officiers, comme autrefois à Siam les Forbin et les Saint-Chaumont, promettaient à notre patrie un rôle digne d'elle sur ces lointains rivages. La révolution de 1789 fit avorter et les projets du roi Louis XVI et les espérances des missionnaires. Les souvenirs des services rendus par le pieux évêque furent bientôt effacés. A ces années trop rapides de tolérance religieuse, de liberté commerciale, succéda bientôt une période de persécution contre les chrétiens, de haine contre les idées européennes, qui s'est prolongée jusqu'à nos jours. De loin en loin, comme pour revendiquer ses droits de *fille aînée de l'église*, son titre de *protectrice des missions catholiques*, la France est intervenue entre les bourreaux et les victimes; mais les actes de

vigueur qui se rattachent au nom des commandans de *l'Héroïne*, de *l'Alcmène*, de *la Victorieuse*, de *la Gloire*, et qui tous ont eu pour résultat la délivrance de quelque glorieux soldat du Christ, ne reliaient en rien le présent à la tradition politique de la France dans ce royaume. Leur œuvre de salut partiel accomplie et les martyrs arrachés au supplice, *les nobles et puissans navires de l'Occident* s'éloignaient de ces rivages, où leur présence, saluée par quatre cent mille chrétiens, soulevait tant de vœux et de bénédictions.

Lorsqu'en 1856 *le Catinat*, sous les ordres du commandant Lelieur-de-Laville-sur-Arce, vint à Touranne annoncer l'arrivée d'un plénipotentiaire français, lorsque, par une audace habilement calculée, il eut en un seul jour jeté à terre les vains obstacles que les mandarins lui opposaient, et qu'il les eut forcés, par l'occupation des forts qui dominent la ville, à recevoir la lettre que le ministre français écrivait à leur souverain, avec quelle rapidité électrique cette nouvelle ne se répandit-elle pas dans l'intérieur de la Cochinchine! Quelles espérances trop souvent déçues, quels rêves longtemps caressés dans l'exil ne vint-elle pas éveiller au cœur des missionnaires et des chrétiens groupés autour d'eux! Nous ne dirons rien de ce voyage, entrepris à travers les dangers de la persécution et les périls d'une mer soulevée par les typhons; nous ne dirons rien d'un prélat qu'il nous a été donné de saluer de nos respects à bord de notre frégate, et que le bruit de l'arrivée du *Catinat* vint surprendre au fond de la province éloignée qu'il administrait : un tel récit offenserait la modestie d'une vertu qui s'ignore elle-même. Bornons-nous à constater que les succès du *Catinat*, la facile occupation des forts de Touranne, la terreur dont se montrèrent frappés les membres du gouvernement annamite après cet acte de vigueur, sont des symptômes décisifs. Ils montrent la faiblesse de ce pouvoir oppresseur et la facilité qu'aura toujours une puissance européenne d'occuper un point quelconque des rivages cochinchinois, surtout lorsque (comme c'est le cas pour notre pays) cette puissance s'appuierait et sur les droits d'un traité antérieur et sur les sympathies de la partie réellement intelligente et éclairée de la population.

Quoi qu'il en soit, les révolutions dont la Chine est le théâtre, le développement sur les frontières septentrionales de l'empire de la domination et de l'influence russes semblent avoir déplacé vers le nord le théâtre de la lutte qui va troubler l'extrême Orient. La Corée, le Japon, plus que la Cochinchine, paraissent appelés par leur position géographique à y prendre une part plus ou moins active et directe. Dans tous les cas, ces états ne pourront pas plus maintenir leur politique d'isolement que ne l'a fait l'un d'entre eux lors de la dernière guerre, durant laquelle les ports de Nagasaki et d'Hakodadi ont été les principaux points de rendez-vous des escadres

alliées. Le séjour prolongé dans les ports japonais des vingt navires à voile ou à vapeur qui composaient les divisions des deux escadres a eu d'ailleurs un résultat important, et dont on ne peut que s'applaudir. Si le traité de Kanagawa, ce premier succès de la civilisation européenne, fait le plus grand honneur au gouvernement des États-Unis d'Amérique, il faut reconnaître aussi qu'un sentiment très concevable de vanité nationale, ou si l'on veut d'intérêt malentendu, semble avoir voulu faire servir ce succès à un seul pays, à un seul peuple, celui qui venait de réussir. Le commodore et le compilateur des journaux de l'expédition américaine affectent, bien à tort, de ne connaître ni les travaux de nos missionnaires, ni d'autres écrits remarquables, au milieu desquels on ne peut oublier les études du commandant de *la Bayonnaise*, l'amiral Jurien de La Gravière (1). A quoi faut-il attribuer ce dédain ou ce silence, si ce n'est à l'esprit d'*exclusivisme*, de vanité puérile dont la jeune nation américaine semble de plus en plus disposée à subir l'influence? La présence des forces imposantes que l'Angleterre et la France avaient réunies dans les mers du Japon n'a pas tardé à détruire l'impression fâcheuse laissée par les Américains et à ramener l'esprit des autorités japonaises à une plus exacte appréciation des divers états de l'Occident. Le résultat obtenu par les forces alliées est d'autant plus considérable que la Russie exerce ici comme en Chine une redoutable influence, révélée par les paroles mêmes des plus hauts personnages de l'empire japonais : « La Russie a une inclination pour le Japon, » disait le *siogoun* au commodore Perry, et bien avant 1854 cette inclination s'était manifestée autant par l'ambassade de l'amiral Poutiatine que par la tentative de la prise de possession de la baie d'Aniwa, au sud de la grande île. Un des principaux officiers de la suite du personnage envoyé pour protester contre cette occupation était, pendant notre séjour à Hakodadi, interprète en chef du gouverneur impérial. Que de fois, dans les fréquentes occasions où son service l'appelait à bord de notre frégate et le délivrait ainsi de l'inquiète surveillance de ses collègues, nous a-t-il avoué que le gouvernement japonais attribuait à la guerre que nous soutenions alors en Orient le succès de la mission d'Aniwa et l'apparente modération des autorités russes! Que de fois aussi, une carte de l'ancien monde sous les yeux, n'avons-nous pas ensemble étudié la marche envahissante de la Russie, du fond de ses solitudes glacées vers les riches contrées du midi! Si on pouvait lire quelquefois une singulière émotion sur le visage de

(1) Voyez dans la *Revue* les *Souvenirs d'une station dans les mers de l'Indo-Chine* par M. Jurien de La Gravière, et notamment les livraisons du 1er septembre 1851 et du 1er janvier 1853.

l'officier japonais, bientôt aussi on le voyait reprendre le calme affecté de sa nation : « Pourquoi, nous disait-il, la France ne fait-elle pas un traité avec nous? » Puis à cette demande succédait une foule de questions, qui toutes révélaient non-seulement le désir de s'instruire de la situation politique, des tendances, des forces des différens peuples de l'Europe, mais encore une connaissance réelle de cette situation et de ces tendances.

Plus franchement, plus librement exprimés dans des conversations presque intimes, ces idées, ces sentimens étaient ceux que révélaient, même dans les entrevues officielles, la conduite et les paroles de toutes les autorités japonaises que nous avons rencontrées. Toutes les conférences entre l'amiral Guérin et le gouverneur d'Hakodadi, personnage de la plus haute distinction depuis que cette ville a été élevée au rang de *ville impériale*, peuvent se résumer dans ces paroles presque textuelles : « La France est une nation civilisée entre toutes; nous sommes sûrs que vous ne voudriez rien entreprendre contre les lois de notre pays. Ces lois nous défendent toutes relations avec les peuples qui n'ont pas de traités avec nous. Pour la France, nous faisons taire nos lois. Nous savons les impérieuses nécessités qui vous ont conduits dans nos ports. Ce dont vous avez besoin vous sera fourni. Vos équipages, fatigués de leur longue croisière, peuvent descendre à terre. Une pagode est disposée pour recevoir vos malades. » Singulières concessions de la part d'un tel peuple, et qui montrent les tendances nouvelles qui animent ce gouvernement, dont la politique est restée pendant si longtemps aussi hautaine qu'inflexible dans la ligne que lui avait tracée un de ses plus habiles empereurs, le *siogoun* Yieiyas!

Bien d'autres symptômes révèlent un travail mystérieux dans les conseils du *siogoun*. Qu'est devenue cette intolérance religieuse ou plutôt cette haine du nom chrétien qui a dicté de si sanglantes proscriptions? Nos aumôniers n'ont-ils pas, sur les tombes de nos camarades, planté la croix catholique au milieu d'une foule recueillie qui semblait s'associer à nos sentimens? S'il est un danger que redoutent les conseillers impériaux en voyant crouler sous leurs pieds l'antique barrière qui les séparait du monde, ce n'est plus l'action religieuse de nos humbles missionnaires, mais l'ambition de la Russie et aussi le génie envahissant de la race anglo-saxonne. C'est donc vers notre pays que les Japonais se tournent avec le plus de confiance, c'est avec la France qu'ils ambitionnent le plus de se lier par des traités.

Ainsi, tandis que d'un côté le Céleste-Empire, malgré la guerre de 1840, malgré les traités de Nankin, retourne avec ardeur vers les traditions du passé, le Japon, lui, se dégage peu à peu de ces

traditions, entre lentement dans les voies d'une politique nouvelle, et demande même à la civilisation européenne les moyens de maintenir son indépendance (1).

Placée entre ces deux empires, soumise à leur influence, la Corée est peut-être de tous les pays de l'extrême Orient celui auquel l'avenir réserve les plus prochaines révolutions. Sa position géographique semble la désigner comme le centre d'action de l'influence européenne et le gage d'exécution du traité qui terminera la lutte de l'Europe avec le Céleste-Empire. L'étude des conséquences probables et des moyens de cette lutte nous paraît dès lors devoir précéder l'exposé de l'état social d'un pays inconnu pendant longtemps, et qu'une longue croisière, accomplie avec autant d'intrépidité que de persévérance par l'amiral Guérin, nous a permis d'explorer dans toute son étendue.

IV.

Le but que poursuivent en Chine les puissances occidentales a été publiquement annoncé. Révision des traités de 1842 et 1843, libre accès dans l'intérieur de l'empire, liberté des transactions commerciales, égalité dans les relations politiques consacrée par le séjour d'un ambassadeur à Pékin, telles sont les concessions que réclament l'Angleterre et la France, telles sont les conditions auxquelles de gré ou de force devra se plier, dans un prochain avenir, la politique chinoise. Ces demandes ont un tel cachet de justice et de modération, qu'il semble que la folie seule puisse y répondre par un refus. Pourtant il est douteux, — si l'on tient compte de l'esprit qui anime les populations de l'empire et les conseillers de l'empereur Yen-foung, — que les difficultés actuelles aient une solution pacifique.

Ki-yng, Muhchangah, Hwang, tous les hommes d'état qui pouvaient faire prévaloir la voix de la modération sont en exil ou dégradés; les populations du Kwang-tong célèbrent leur triomphe sur les *barbares,* Yeh et les mandarins de son parti sont plus puissans que jamais. La guerre paraît donc inévitable; il y a plus, elle est nécessaire pour donner à l'œuvre qu'on veut réaliser des bases sérieuses et durables. Dans quelles conditions doit-elle s'accomplir?

Les partisans nombreux d'un démembrement de l'empire du mi-

(1) Quarante mille fusils à piston, sur le modèle des fusils anglais, ont été construits dans les manufactures de Miakao et d'Oosaka. Des officiers étudient, à bord des deux *steamers* dont le roi de Hollande a fait présent au *siogoun,* les principes de la navigation européenne, et enfin nous avons rencontré à Singapore le yacht *Emperor,* destiné à l'empereur du Japon par la reine Victoria. C'est un bâtiment à hélice, et que doivent aussi manœuvrer des officiers et des matelots japonais.

lieu (1) voudraient voir la guerre se circonscrire dans le Kwang-tong. La conquête, l'occupation définitive de cette riche province seraient à leurs yeux un gage suffisant de prépondérance commerciale et politique dans le présent; elles permettraient à l'Angleterre de surveiller les événemens que l'avenir réserve à la Chine, et que l'on peut facilement prévoir. L'insurrection de l'armée indienne doit avoir, pour le moment du moins, mis un terme à de telles spéculations, et il est à croire que l'influence de notre gouvernement donnera à la lutte un but plus élevé, plus digne des idées que la France et l'Angleterre représentent dans le monde. Ces deux puissances ne peuvent toutefois atteindre un tel but qu'en faisant sentir leur influence au cœur même de l'empire la voix de leurs représentans doit retentir aux oreilles des membres du ***kium-ki-chu*** (conseil des affaires étrangères) eux-mêmes. L'expérience acquise depuis 1840 n'est-elle pas suffisante pour convaincre tous les esprits que l'occupation d'une province, surtout d'une province aussi éloignée que le Kwang-tong, serait impuissante à vaincre l'orgueil et la politique des conseillers de l'empereur? On n'obtiendrait pas ainsi un traité sérieux. L'édit impérial promulgué en 1850, lors de l'excursion de sir George Bonham à Tsien-tsin, et que nous avons cité textuellement, lève tous les doutes sur ce point.

Deux routes pourraient conduire une armée européenne jusqu'à la capitale de l'empire : celle du Pei-ho, celle du Yang-tz'-kiang. Le Pei-ho, dont un des affluens passe non loin de Pékin, se jette dans le golfe de Pe-tchi-li, après avoir traversé une contrée stérile, dont le niveau est souvent au-dessous de celui du fleuve. Le peu de profondeur des eaux du golfe dans sa partie septentrionale, la barre du Pei-ho, qui n'offre guère à mer basse que trois ou quatre pieds de ***brasseyage***, rendent presque impraticable aux navires européens l'accès de Tsien-tsin, un des principaux marchés de l'empire, situé à l'embranchement du Pei-ho et du Grand-Canal, à vingt milles seulement de l'embouchure du fleuve; mais, en supposant que des moyens de descente pussent être réunis à temps et que le débarquement fût accompli, l'armée d'invasion aurait encore à franchir une distance de cent vingt milles en ligne directe, de cent quatre-vingt-deux milles en suivant les contours du fleuve, pour arriver à la capitale. Et cette marche aurait lieu à travers un pays marécageux, coupé de canaux et de rizières, dont le sol ne peut suffire à nourrir les habitans, même dans les années d'abondance, et qu'on inonderait avec la plus grande facilité en ouvrant les écluses qui maintiennent le Pei-ho dans son lit. C'est au village de Ta-ku, situé

(1) Voyez, sur les espérances de ce parti, qui avait pour organes, avant l'insurrection de l'armée indienne, certains journaux de Calcutta et de Madras, un article très significatif du *Calcutta Morning Chronicle* du 10 décembre 1856.

à l'embouchure du fleuve, qu'eut lieu la première entrevue des plénipotentiaires anglais et chinois au début des hostilités de 1840. Les reconnaissances qui furent exécutées à cette époque, aussi bien que les renseignemens fournis par le voyage du docteur Gutzlaf en 1833, décidèrent sans doute en 1840 les chefs de l'expédition anglaise à choisir un autre théâtre d'action, bien qu'ils semblent avoir eu tout d'abord l'intention d'arriver à Pékin par cette route, la plus directe d'ailleurs.

Les progrès réels et incontestables que les Chinois ont faits dans l'art de la guerre depuis cette époque, l'esprit de résistance énergique qui les anime, les préparatifs déjà commencés pour repousser un débarquement, ajoutent de nouvelles difficultés à celles qui ont une première fois arrêté les chefs de l'armée anglaise. N'oublions pas non plus les obstacles que présente la navigation dans le golfe de Pe-tchi-li, navigation presque impossible d'octobre en avril, et que nous connaissons pour l'avoir expérimentée. La grande artère commerciale de la Chine est ou plutôt était, à cause même des dangers de ces parages, le Yang-tz'-kiang et le Grand-Canal; de Hang-chu-fu à Ching-kiang-fu, de Ching-kiang-fu au Hoang-ho, du Hoang-ho à Tien-tsin, de Tien-tsin à Pékin, telles étaient les principales étapes de la route que prenaient autrefois les jonques sans nombre chargées de porter à la capitale les impôts et les productions des provinces occidentales et méridionales de l'empire. Aussi la prise de Ching-kiang-fu (le grand marché du fleuve) décida-t-elle le gouvernement de Tao-kwang à fléchir devant les armes victorieuses de l'Angleterre. Le blocus du Grand-Canal, ordonné par M. Rutherford Alcook, consul d'Angleterre à Shang-haï, décida de même le *taoutaï* de cette ville à consentir à toutes les réparations qu'exigeait l'agent britannique. Toutefois l'insurrection victorieuse des *Taïpings*, l'établissement du siége de leur empire à Nankin et l'occupation de Ching-kiang-fu par leurs bandes ont singulièrement diminué l'importance politique de cette grande voie de communication. Et quand même on contesterait l'exactitude des rapports qui ont annoncé la destruction matérielle du Grand-Canal entre Ching-kiang-fu et le Hoang-ho, la présence de forces européennes dans l'ancienne province de Kiang-nan n'aurait plus aujourd'hui l'effet décisif que cette opération a obtenu dans la première guerre. Les obstacles que ces forces auraient à vaincre se compliqueraient d'ailleurs des relations politiques que leur présence établirait nécessairement entre les gouvernemens occidentaux et la dynastie Taï-ping.

Ce tableau rapide du théâtre de la guerre suffit pour montrer les difficultés qu'aurait à vaincre une armée européenne avant d'arriver à Pékin, difficultés dont les campagnes de la première guerre ne peuvent donner qu'une idée inexacte. L'armée anglaise, jusqu'à

Nankin, avait alors une flotte formidable qui appuyait sa marche et suivait tous ses mouvemens, tandis que, dans les circonstances actuelles, sur le nouveau théâtre de la lutte, les canonnières mêmes ne pourront, malgré leur faible tirant d'eau, prêter leur concours à l'armée d'invasion. Néanmoins le résultat ne peut être douteux, et il est certain que l'approche des *barbares* de la capitale de son empire forcerait l'empereur à toutes les concessions. Seulement quelle sera la garantie matérielle de l'exécution du traité qui les consacrera?

Les stipulations de Nankin, celles de Whampoa et de Wang-hia n'ont jamais été complétement remplies; celles du nouveau traité, soit que la guerre et de nouvelles victoires, soit qu'une simple démonstration armée dans le golfe de Pe-tchi-li en amène la conclusion, seront-elles plus fidèlement exécutées? L'empereur Yen-foung montrera-t-il plus de bonne foi que Tao-kwang? La loyauté de ses conseillers sera-t-elle plus scrupuleuse, ou du moins plus efficace que celle des Ki-yng et des Muhchangah? L'histoire des quinze dernières années doit ici servir de guide. Tant que l'île de Chusan fut aux mains des forces anglaises, l'esprit de haine et de résistance se déguisa sous les apparences d'une loyauté égale à celle de l'Angleterre. Ce gage rendu, il se dévoila soudain.

L'Angleterre et la France ne peuvent vouloir de conquêtes dans le Céleste-Empire; elles ne peuvent désirer la chute de ce colosse aux pieds d'argile. Cette chute servirait trop bien les ambitions secrètes d'un rival trop puissant déjà. Les deux nations veulent au contraire, en forçant les populations chinoises à se mêler au mouvement qui emporte le monde, jeter parmi elles les germes régénérateurs et fécondans de la foi, de la civilisation chrétienne, et les faire ainsi participer à l'avenir meilleur vers lequel marchent les sociétés modernes. C'est là l'expression la plus haute, en même temps la plus réelle et la plus pratique, de la pensée qui les guide, du but qu'elles poursuivent. Toutefois, pour que leur œuvre s'accomplisse, il faut que le temps, en effaçant le souvenir de leurs victoires, ne puisse affaiblir l'influence que ces victoires leur auront donnée. Il faut que cette influence soit de tous les instans, que rien ne puisse en arrêter les développemens légitimes, les conséquences logiques, et que jamais, dans une heure de fol orgueil ou de faux patriotisme, les conseillers impériaux ne puissent songer à s'affranchir des liens et des devoirs qui leur auraient été imposés. Il faut en un mot, en dehors de l'empire, mais sur ses frontières, un centre d'où rayonnera l'influence européenne protectrice des traités, et appuyée sur la force matérielle, la seule que reconnaissent en définitive ces peuples à demi civilisés. D'un autre côté, l'heure est venue d'opposer une barrière sérieuse au développement de la puissance russe, déjà prépondérante dans ces régions. Nul pays mieux que la

Corée ne paraît réunir toutes les conditions qu'exigerait, pour atteindre ce double but, un établissement européen au milieu des populations de l'extrême Asie.

Située entre les golfes de Leao-tung, la Mer-Jaune et les mers du Japon, entre les 30e et 40e degrés de latitude nord, la Corée forme une immense presqu'île que les détroits de Brougthon et de Krusenstern séparent, au sud, de l'île japonaise de Kioussiou. Le Yaluh-kiang, qui vient déboucher dans la Mer-Jaune, forme sa frontière nord-ouest, et la sépare de la province mandchoue de Shinking. Les avantages de cette position au centre du triangle formé par Pékin, Yedo et les établissemens russes de la Mandchourie justifient l'importance du rôle que nous venons d'assigner à la Corée au point de vue politique, et en face des révolutions qui menacent ces contrées. Ces avantages ne sont pas les seuls. De la baie Yong-kin au havre Chosan, de Quelpaërt aux îles Chodo, les rivages de la presqu'île coréenne, les îles sans nombre qui se groupent sur la côte occidentale présentent une série non interrompue de rades magnifiques, abris aussi sûrs que commodes, assez vastes pour recevoir les flottes les plus nombreuses. Partout des villages serrés les uns près des autres, des cultures entretenues avec le plus grand soin, révèlent la présence d'une population nombreuse et active; des rivières accessibles, sinon aux navires européens, du moins aux jonques du pays, font participer Séoul et les autres *taos* (provinces) au mouvement commercial qui règne sur toute la côte. Ce mouvement, cette population intelligente, ces rades abritées, enfin des mines d'or, d'argent, de cuivre argentifère, dont l'existence, constatée par les missionnaires, est révélée à première vue par l'usage des ustensiles les plus communs, tels sont les élémens matériels qui, ajoutés aux avantages de la position géographique de la Corée, assureraient sans nul doute le développement, la prospérité d'un établissement européen dans cette région. Des causes plus puissantes faciliteraient d'ailleurs ici l'action de l'Europe occidentale, et il faut noter en première ligne l'état social et politique du royaume coréen, comme les dispositions des peuples qui l'habitent, et dont le lecteur pourra juger par quelques souvenirs de nos campagnes. Ce qu'on pourra surtout reconnaître, c'est le contraste qui existe entre la politique ombrageuse des autorités locales et l'esprit bienveillant des populations coréennes.

En 1855, après notre première croisière en Tartarie, nous vînmes mouiller avec l'escadre anglaise dans le havre Chosan, entrepôt des relations commerciales de la Corée et du Japon. C'était une simple relâche, un moment de repos donné aux équipages fatigués d'une longue campagne, peut-être une visite inspirée par la curiosité, mais par une curiosité sans but politique. Des vivres frais, de l'eau,

la facilité de descendre à terre, telles furent les demandes adressées par l'amiral Stirling, qui nous commandait, aux autorités coréennes. A ces demandes, on ne répondit que par un refus hautain et absolu. Plantées sur la limite du rivage dès que nos embarcations s'approchaient de terre, les bannières des mandarins nous avertissaient que toute communication nous était interdite; des soldats en armes semblaient prêts à opposer la force à la force, si nous avions tenté de franchir ces barrières. L'intention de l'amiral anglais n'était point de s'engager dans une agression dont l'issue n'eût cependant pas été douteuse. Après un séjour de vingt-quatre heures dans cette rade inhospitalière, nous appareillions tous pour Nagasaki sans avoir même achevé nos reconnaissances hydrographiques. La relation de cette visite, la nouvelle de notre départ, transmises à la capitale, durent donner aux mandarins de Séoul une excessive confiance dans leur sagesse, et les confirmer dans les traditions de leur politique d'exclusion et d'isolement.

Un an après cette relâche à Chosan, au mois de juillet 1856, nous mouillions de nouveau, mais seuls cette fois, dans un des ports coréens, dans la baie de Young-hin. Notre but réel ou apparent était la reconnaissance de ces parages inexplorés, et nous commencions nos travaux par le point extrême situé au nord-est de la péninsule coréenne. Il était à craindre toutefois que les autorités du pays, fidèles aux traditions de leur politique et encouragées par leur succès de l'année précédente, ne cherchassent à entraver nos opérations; il fallait donc adopter dès le début une ligne de conduite qui tranchât toutes les difficultés. Cette ligne de conduite fut ainsi formulée aux autorités de la ville de Young-hin.

« Nous venons en amis dans votre pays et nous agirons comme tels tant que votre conduite ne nous forcera pas à devenir vos ennemis. Nous voulons respecter vos usages, vos habitudes et vos lois; mais en dehors des lois particulières à chaque nation, il en est d'autres qui sont générales et qui obligent tous les peuples de l'univers : ce sont les lois de la justice et de l'humanité. Après une longue campagne, nous avons besoin de renouveler nos provisions d'eau, de bois et de vivres frais; vous devez nous les fournir, mais nous paierons exactement et à un prix avantageux pour vous tout ce que nous prendrons. Nos hommes ont besoin de descendre à terre. Enfin, dans l'intérêt de la science, dans celui de la sécurité de nos navires qui traversent chaque année les mers qui baignent votre pays, nous devons en faire la reconnaissance hydrographique. Tels sont nos besoins, telles sont nos intentions : ils ne sont en rien opposés à la justice. Consentez donc à nos demandes; mais si vous y opposez une résistance quelconque, soyez sûrs que cette résistance sera inutile. »

Ces demandes, quelque simples qu'elles fussent, ce raisonnement dont on ne pouvait contester la logique, renversaient pourtant toutes

les traditions de la vieille politique coréenne. Y consentir, c'était pour les autorités de Young-hin s'exposer à une dégradation certaine, peut-être à la mort. D'un autre côté, un refus était-il possible? De nombreux visiteurs, espions déguisés et aux formes polies, avaient reconnu la force de notre frégate, la supériorité de nos terribles machines de guerre. Traîner les affaires en longueur, faire des réponses évasives, temporiser en un mot pour pouvoir soumettre la nouvelle de notre arrivée, de nos exigences, au gouvernement de Séoul, et en obtenir des instructions spéciales, tel fut le système adopté à notre égard. Ce système était prévu. Un ultimatum fut signifié, et lorsque le mandarin supérieur de la province, accouru en toute hâte, se vit enfin mis en demeure de se prononcer au sujet des vivres que nous demandions, sa réponse ayant été négative, douze bœufs furent en un instant saisis par des tirailleurs cachés dans un repli du terrain et embarqués sous les yeux de la foule émerveillée, des chefs frappés de stupeur, en même temps que 300 piastres étaient déposées devant le mandarin comme paiement de ce singulier marché.

Ainsi dès les premiers jours notre position fut parfaitement dessinée aux yeux de ce peuple. Nous avions la force de notre côté, mais nous ne voulions l'employer que pour maintenir les droits communs à toutes les nations du monde, et après avoir essayé tous les moyens pacifiques. L'impression laissée par notre apparition à Young-hin fut aussi durable que profonde. Dans cette longue croisière de quatre mois, pendant lesquels la frégate, trois canots en reconnaissance, ont fait flotter sur tous les rivages, dans toutes les baies de la Corée, les couleurs inconnues de la France, partout nous l'avons retrouvée aussi vive qu'aux premiers jours. C'était de la part des mandarins une crainte mêlée de confiance qui les poussait à venir visiter la frégate, à se prêter à toutes nos démonstrations de bienveillance et d'amitié, tout en maintenant en secret contre nous les traditions de leur politique défiante. C'était de la part des hommes du peuple une bienveillante curiosité mêlée à de secrètes et vagues espérances qui éclataient avec une liberté complète loin des mandarins, et que leur présence ne réussissait pas toujours à comprimer.

Un autre épisode de la même campagne fera mieux comprendre encore quel point d'appui le peuple coréen pourrait offrir aux puissances armées pour défendre et propager la civilisation dans l'extrême Asie. Nous étions parvenus dans la province de Séoul, et la frégate se trouvait au mouillage dans le golfe du Prince-Jérôme, où se jette la rivière qui arrose la capitale du pays. L'incertitude des membres du gouvernement sur nos intentions était à son comble. Un des chefs de cette ombrageuse oligarchie avait reçu la mission de

surveiller tous nos mouvemens, et depuis quelques jours il nous suivait à mesure que nous nous transportions d'un point à un autre pour continuer nos travaux hydrographiques. Désireux de pénétrer nos véritables desseins, il vint en grande pompe visiter la frégate. Reçu par l'amiral avec une extrême bienveillance, il se retira charmé du spectacle vraiment extraordinaire pour lui qu'il venait de contempler. Une heure après son départ, l'amiral s'aperçut que la montre suspendue dans sa cabine avait été enlevée. Le coupable était nécessairement un des hommes de la suite du chef coréen. Cet incident pouvait donner à l'amiral les moyens de pénétrer les véritables sentimens de l'aristocratie coréenne : il nous envoya donc réclamer la montre, et nous partîmes accompagnés de nos interprètes.

L'heure était avancée déjà. Dans le hameau voisin de notre mouillage, abandonné de ses habitans dès le jour de notre arrivée par ordre des mandarins, on remarquait à peine quelques soldats chargés d'épier notre conduite. L'un de ces soldats nous servit de guide. Conduits par lui, nous pénétrâmes dans l'intérieur du pays en suivant un sentier qui contournait les flancs d'une haute colline et aboutissait au village où le mandarin avait établi sa résidence temporaire. La maison où nous fûmes introduits était un vaste bâtiment carré qui semblait servir de maison commune. A la porte étaient les licteurs veillant autour des bannières du mandarin, déployées pour attester sa présence. Dès que le bruit des *gongs* annonça notre arrivée, le mandarin accourut à notre rencontre avec un empressement à travers lequel perçaient une surprise et une curiosité faciles à comprendre. A sa suite, nous pénétrâmes dans une immense salle qu'éclairaient de nombreux visiteurs, tenant des torches à la main, tandis qu'une foule d'hommes du peuple se pressait dans la cour, à peine contenue par les satellites du mandarin. Quand chacun de nous se fut assis, lorsqu'on eut échangé les politesses d'usage, notre interprète prit la parole et raconta brièvement les motifs de notre arrivée. Comment décrire la surprise, l'indignation, la colère du mandarin, à mesure que tombaient une à une les paroles de ce récit? Des ordres brefs et rapides sont donnés, les licteurs les répètent, la foule silencieuse les redit comme un écho, et les transmet de distance en distance. Un quart d'heure s'écoule, un jeune homme et un homme déjà vieux sont introduits et s'agenouillent au milieu de nous, en face du mandarin. Le plus âgé tient la montre d'une main tremblante et balbutie quelques paroles qui semblent demander grâce. Cet homme est le père du coupable. Enfant de quinze ans, attaché à la maison du mandarin, son fils a succombé à une tentation fatale, mais bientôt il a tout avoué à son père, lui a remis la montre, et, prenant la fuite, il s'est soustrait à

la punition de sa faute. Cette punition, son père et son frère, plus âgé, viennent la subir à sa place. Que la justice du juge soit clémente!

Désireux de voir dans toutes ses formalités l'exécution de la justice coréenne, sûrs d'ailleurs d'en arrêter le cours à notre gré, nous faisons taire la compassion que nous inspirent ce vieillard suppliant et cet enfant, prêts tous deux à expier la faute d'un autre. « Le vol est un crime honteux, sévèrement puni en France, » dit l'un de nous. « En Corée aussi, » répond le mandarin, et bientôt, au milieu du silence le plus profond, la sentence est rendue. Le fils est garrotté, jeté à terre, tandis que le père, armé d'une sorte de planche en forme de rame et sur laquelle sont inscrits le titre, le rang et le nom du juge, se dispose à en asséner un coup sur la tête du jeune homme. Au refrain d'un chant lent et monotone que répète la foule, la planche s'abaisse et vient frapper le patient, qui se tord sous le coup. Quelques secondes se passent, le chant recommence, la punition continue; mais la tendresse du père a désarmé son bras, et la planche retombe sans force. D'un geste, le mandarin s'adresse à ses licteurs; le malheureux père tombe à côté de son fils. Un véritable bourreau a pris sa place, déjà son bras est levé; mais, incapables de prolonger plus longtemps cette cruelle étude, nous intervenons, demandant grâce pour les coupables, ou plutôt pour ces malheureux, grâce qui ne nous est accordée qu'après quelques minutes d'insistance de notre part, d'hésitation de la part du juge.

Quand bourreaux, licteurs, patiens se furent retirés, le mandarin offrit à ses hôtes le *saki* (1) et le *uwo* (2), gages de cordiale réception en Corée comme au Japon; il s'efforça, par ses gracieuses prévenances, de détruire l'impression fâcheuse qu'avait dû produire dans notre esprit le vol de son domestique, et lorsque nous témoignâmes le désir de nous retirer, dix porteurs de torches passèrent devant nous, éclairant la route. Lui-même voulut nous accompagner jusqu'au bout du village.

Le gouvernement dont la politique forme un si singulier contraste avec les dispositions de son peuple et de ses propres agens, — ce gouvernement porte en lui un germe de faiblesse et de ruine qui explique trop bien son attitude défiante et timide vis-à-vis des étrangers. L'organisation sociale et politique de la Corée diffère essentiellement de celle du Céleste-Empire; par mille liens, par celui de la conquête peut-être, elle se rattache à celle du Japon. Un roi confiné dans son palais, ignorant et abruti par les plaisirs; une aris-

(1) Eau-de-vie de riz.
(2) Poisson salé.

tocratie composée de quelques familles privilégiées, dont l'hérédité perpétue la puissance, dominant au moyen d'une classe intermédiaire la masse de la population, et la courbant sous le joug d'un despotisme implacable; un peuple de pêcheurs et de serfs dont ce despotisme n'a pas complétement éteint les instincts d'indépendance, ce sont là les élémens de la société coréenne. Quand un prêtre chinois vint, il y a cinquante ans à peine, prêcher l'Évangile à ces pêcheurs, à ces montagnards, le succès de sa parole tint du prodige. En quelques années, une église nouvelle fut fondée dans l'ombre, ignorée même de nos missionnaires. Cette église compte déjà des martyrs, au milieu desquels brillent deux prêtres français. Qu'importe? elle se maintient et s'accroît même de jour en jour. Quant à l'oligarchie coréenne, elle n'a pu voir flotter sans terreur sur les côtes du royaume dont elle pressure les habitans le drapeau de la France, le drapeau *du pays des saints* (c'est le nom que les Coréens donnent à notre patrie), et dès lors elle a cru devoir adopter un système de concessions que le sentiment de sa faiblesse ne lui permettait plus de repousser. Quoi qu'il arrive, le despotisme oligarchique qui pèse sur la Corée ne peut plus compter sur l'appui des populations qu'il a longtemps fait trembler, et qui sous l'influence des idées chrétiennes se tournent vers l'Europe, vers la France surtout, avec un sentiment d'affection reconnaissante.

Ces considérations, ces souvenirs, recueillis pendant trois ans de campagne, auront suffi sans doute pour montrer quel est l'état de l'extrême Orient en présence de la guerre qui va s'ouvrir. Tandis qu'une politique imprudente engage la Chine dans une lutte redoutable, la Russie ne perd pas de vue les causes de dissolution qui travaillent le Céleste-Empire, et rêve des agrandissemens qui peuvent lui assurer la prépondérance en Asie. Le gouvernement japonais, plus sage que le gouvernement chinois, étudie avec une curiosité de plus en plus inquiète les ressources et les armes puissantes dont dispose la civilisation occidentale. Les malheureuses populations de la Corée rêvent un sort meilleur, et l'influence chrétienne semble enfin les disputer victorieusement à l'aristocratie qui les a si longtemps opprimées. Au milieu des événemens qui se préparent, quel sera le rôle de la France? On nous permettra de poser cette question sans y répondre, et de ne pas nous hasarder dans le champ stérile des hypothèses. Il nous suffit de savoir que la France est dignement représentée dans ces lointains pays. Là comme ailleurs, nous l'espérons, elle saura rester fidèle aux nobles traditions de sa politique, et faire respecter une influence qui ne s'est jamais exercée qu'au profit de la civilisation.

TH. AUBE.

En mer, décembre 1857.

CONFIDENCES

D'UN HYPOCONDRIAQUE

Je voudrais décrire un fort singulier état de l'âme que j'ai vu de très près, et que je crois connaître parfaitement. Ce n'est autre chose que la vieille maladie connue depuis longtemps sous le nom d'ennui, mais l'ennui arrivé jusqu'à ses dernières limites, et pénétrant l'être physique tout entier de ses poisons subtils et de ses énervantes léthargies. A celui qui posséderait la plume du violent Swift, il serait facile, avec cette simple description, de faire un de ces pamphlets comme il savait les faire, un de ces pamphlets où il concentrait en quelques pages toute l'énergie de cette haine qui aurait pu suffire à une génération entière de cœurs haineux; mais je ne possède pas la plume de l'illustre misanthrope, et n'ayant d'ailleurs aucun sentiment personnel à mêler à cette description, je dois me borner à transcrire le plus exactement possible les confessions qui m'ont été faites un certain jour. Je voudrais les transcrire sans aucune mise en scène littéraire, comme un naturaliste décrit une plante inconnue, ou comme un médecin décrit une maladie, sèchement, avec méthode et précision. Un pareil travail, s'il était accompli par un esprit attentif et délicat, ne serait inutile, je le crois, ni au moraliste, ni au médecin, ni à l'historien futur des mœurs contemporaines. Le premier y trouverait la preuve que la nature humaine a des ressources infinies, même lorsqu'elle est placée dans les conditions les plus déplorables; le second y trouverait des indications certaines sur le tempérament des hommes d'aujourd'hui et sur les causes de leurs bizarres maladies, qui se concentrent de plus

en plus sur la substance pensante et l'appareil de la sensibilité; le dernier enfin pourrait s'en servir pour mesurer les progrès de la grande infirmité du siècle. Pour moi, mon ambition serait satisfaite, si le lecteur, après avoir achevé ces quelques pages, leur donnait lui-même pour titre : ***Mémoire pour servir à l'histoire de l'ennui au dix-neuvième siècle.***

Comme très peu de personnes ont connu le héros de ces confidences, je crois fort inutile de vous faire ici son portrait et de vous raconter son histoire en détail. Il était, comme nous tous, composé de bonnes et de mauvaises qualités : très impérieux et très faible en même temps, très sensible à toute chose et très indifférent à toute chose, très facile à tromper et très difficile à retenir dans l'erreur où on l'avait engagé. Prompt à s'abandonner, il se passionnait en un instant pour un système, pour un principe moral, pour une œuvre d'art nouvelle, pour un ami de la veille; mais il pénétrait rapidement au fond des choses et voyait vite le peu que cela était. J'oubliais cependant que je ne dois tracer de lui aucun portrait. Contentez-vous donc de savoir que, pour des causes très complexes, dont quelques-unes trop légitimes, il avait de bonne heure respiré ce mortel poison de l'ennui. Les ravages de cette maladie, lents et sourds d'abord, s'accrurent, à mesure que les années s'écoulèrent, avec la progression de vitesse des corps qui approchent du terme de leur chute, si bien que ce fut à l'époque où l'on supposait qu'il était près de la guérison, que la maladie prit une marche plus rapide et un caractère plus incurable. Quoiqu'il se soit ennuyé obscurément et qu'il ait été un mélancolique sans aucune célébrité, je crois pouvoir avancer que depuis les deux grands ennuyés de notre siècle, Chateaubriand et Benjamin Constant, le fardeau de la vie n'avait semblé plus lourd à personne. Il n'avait fait, il est vrai, ni ***René*** ni ***Adolphe;*** mais je doute que René ait plus bâillé sa vie, et qu'Adolphe ait senti plus que lui l'ennui descendre de son cerveau dans son cœur. Il était une preuve vivante que cet ennui dont tous les grands poètes de notre âge ont accusé l'existence chez les générations modernes était bien une maladie réelle, et n'était pas un jeu de l'imagination, une attitude choisie pour attirer les regards du vulgaire, une ***pose*** savante pour appeler les sympathies des âmes romanesques. Il est permis en effet d'avoir quelques soupçons quand le malade s'appelle Byron, Chateaubriand ou Benjamin Constant; on peut supposer qu'il tient à sa maladie comme à une partie de sa gloire. Malheureusement ici il n'y avait à faire aucune supposition semblable : le malade était un homme sans nom. Perdu dans la foule confuse de ses contemporains, il n'avait aucune gloire à espérer, n'en désirait aucune, et vivait seul, loin des

hommes, sous l'œil maternel de la fatalité. Mais, inconnu ou non, il avait plus qu'aucun poète été favorisé de l'amitié assidue de ces deux divinités redoutées des heureux, le *spleen* et la mort. Elles l'aimaient, parce qu'elles savaient qu'il n'avait à leur opposer aucune formule de conjuration, aucune résistance, et qu'il leur obéirait docilement, sans appeler à son secours l'aide des divinités protectrices des joies bruyantes et conservatrices de la vie. Que de services il leur avait rendus d'ailleurs! Quand la ville était trop gaie, elles savaient qu'il y avait toujours dans Paris un asile qui ne leur serait pas fermé. Elles entraient donc comme des amis familiers, s'asseyaient au coin du feu, à la place qu'elles connaissaient si bien, et alors, par reconnaissance pour l'hospitalité reçue, l'ennui faisait pleuvoir autour de son hôte l'épais brouillard de ses malsaines rêveries, et la mort ouvrait devant ses yeux les riantes perspectives qui mènent au bienheureux royaume de l'anéantissement.

Je l'ai vu passer successivement par toutes les phases de ce mal redoutable, je l'ai vu renoncer tour à tour à toutes les chimères que les hommes poursuivent sous le nom de bonheur, éclat, renom, amour, amitié, opinion du monde, orgueil de soi-même, et je lui dois cette justice, que jamais homme n'a dit adieu à toutes ces choses qui sont si chères à notre nature avec plus d'égalité d'âme et plus de sérénité. Chaque fois qu'il a dû renoncer à quelqu'une de ces vaines illusions, il l'a fait avec une bonne grâce parfaite, sans contorsions et sans déclamations, en prenant respectueusement congé de l'idole qui s'enfuyait. Oh! que le destin est bon! Cet être, qui semblait condamné à devenir le plus malheureux des hommes, avait trouvé dans son malheur même la source d'une joie infinie et d'une paix profonde. Religieusement soumis aux inexorables décrets qui avaient été prononcés sur lui, il savait qu'il lui était défendu d'espérer, et il se résignait humblement. Il savait que nul ami n'est aussi assidu que l'ennui, nul amour aussi fort que celui de la mort, et il s'estimait heureux d'avoir conquis une amitié qui devait durer toute la vie, un amour qui le suivrait pendant toute l'éternité.

Rien cependant dans sa personne n'indiquait au premier abord qu'il fût en rapport avec d'aussi grandes puissances, ni qu'il fût honoré d'aussi illustres amitiés, rien, si ce n'est une certaine tendance à s'isoler, qui pouvait faire supposer un mystère dans sa vie. Cet isolement lui avait été souvent reproché par les rares personnes dont il supportait la rare société, et il avait été interprété de diverses façons; mais aucune de ces interprétations n'était la vraie. Il s'isolait, parce qu'une sévère expérience lui avait révélé plusieurs fois que la solitude était sa condition naturelle, que s'il tentait d'en sor-

tir, il le ferait à ses risques et périls, et que l'ennui était, à tout prendre, préférable au ridicule et à la lâcheté. D'ailleurs cet ennui si funeste avait fini par lui devenir nécessaire, il était devenu une habitude comme l'opium et le tabac. Lorsqu'il s'abandonnait à un élan de gaieté, on le voyait s'arrêter subitement, comme s'il eût reçu à l'oreille quelque sévère avertissement, ou que la pensée qu'il mentait à sa véritable nature lui eût traversé l'esprit. « Que fais-tu, misérable présomptueux? tu t'avises d'être gai, comme si tu avais quelques motifs de l'être; *memento quia pulvis es*, souviens-toi que tu dois être le fidèle serviteur de l'ennui; bâille en son honneur, et ne recommence pas tes impertinentes incartades. » Telles étaient les paroles qu'il lui semblait entendre prononcer par sa conscience, et qui le ramenaient modeste et soumis aux conditions pour lesquelles il était créé... Jamais homme, depuis le philosophe de Pascal, ne s'est montré acteur si docile, et n'a joué avec plus de scrupule le personnage que les dieux lui avaient confié dans la vaste comédie dont ils s'amusent.

Grâce à ces heureuses dispositions, il tomba enfin dans cette sombre maladie qui renferme toutes les autres, l'hypocondrie, et ce qui n'avait été jusque-là qu'une rêverie malsaine devint une sinistre réalité. Il eut dès lors toujours présent avec lui un spectre invisible pour tout le monde, visible pour lui seulement, et la pensée du néant, qui ne se présente à l'esprit des autres hommes que pour en être chassée par les préoccupations des plaisirs et des affaires, lui devint familière et chère entre toutes. Toutes ces légères velléités de bonheur qui de loin en loin agitaient encore son cœur cessèrent de le tourmenter, et le désir même de vivre mourut en lui. Dans cette stérilité, dans ce silence de toutes les voix de la nature, il trouva pourtant paix et douceur. Cette quiétude au sein d'un ennui aussi profond devint enfin tellement effrayante, que ses meilleurs amis ne virent d'autre remède qu'une réaction violente, de quelque nature qu'elle fût; ils le supplièrent de s'arracher à ce bonheur sinistre, de secouer cette paix plus mortelle qu'une eau marécageuse et dormante, d'essayer de vivre en un mot. Ils tentèrent une dernière fois de le bercer de vains rêves, ils essayèrent d'attiser en lui les flammes des espérances. Inutiles tourmens! les flammes étaient éteintes, et le foyer où elles s'alimentaient refroidi depuis longtemps.

C'est alors qu'un soir, après avoir fait tous les efforts qu'il était en mon pouvoir de faire pour l'engager à rebrousser chemin dans la voie où il était entré, et à rentrer brusquement dans la vie, je reçus en réponse à mes conseils ces tristes confidences que j'essaierai de reproduire telles qu'elles furent faites, sans amplification ni développement inutile, et dans leur concision cruelle et ironique.

« Vous me plaignez, mon ami; vous me jugez malheureux et désespéré! Si vos conseils ressemblaient à ceux que je reçois chaque jour d'amis indifférens ou d'indifférens trop officieux, je vous répondrais tranquillement ce que j'ai répondu si souvent déjà : « Oui... sans doute... j'essaierai; merci, en attendant, de vos excellens conseils. » Mais comme je vois en vous plus de sincérité que chez la plupart de ceux qui m'entourent, je vous répondrai franchement : Ne me plaignez pas. Si j'ai souffert, depuis longtemps toutes les blessures sont cicatrisées; si j'ai été malheureux, je ne le suis plus; le sort compatissant, ne trouvant plus rien à ronger en moi, a bien voulu me rendre la paix et chercher ailleurs une autre proie. Maintenant je jouis d'un bonheur inaltérable que rien, je crois, ne pourra troubler désormais, car j'ai conquis dès ce monde le repos de l'éternité. Ah! mon ami, les sentiers par lesquels vous fait passer l'ennui ressemblent aux sentiers pénibles que préfère, dit-on, la vertu; mais au terme du désagréable voyage on trouve, je vous assure, la récompense de ses fatigues. Je voudrais vous faire bien comprendre le bonheur dont je jouis, et en vérité c'est une tâche difficile. Je chercherai donc dans l'histoire morale de l'homme un fait historique qui puisse vous servir de point de comparaison pour juger de l'état de mon âme. Vous savez ce que les bouddhistes appellent le *nirwana*. C'est une des plus singulières méthodes de perfectionnement mystique que l'enthousiasme humain ait encore inventées, comme le bouddhisme lui-même me semble, si je puis m'exprimer ainsi, une des atmosphères morales les plus étranges que l'âme humaine ait traversées jusqu'à présent. De quel immense ennui, de quelle lassitude ne témoigne pas cette doctrine, qui a fait de l'athéisme une religion, qui a donné à l'homme la promesse du néant comme récompense de la vertu et de la piété! L'âme humaine, qui partout ailleurs a reculé d'effroi devant la pensée du néant, s'est sentie un jour saisie de terreur devant la pensée qu'elle ne mourrait jamais; elle a eu, pour ainsi dire, la panique de l'immortalité. Alors elle a embrassé l'idée du néant comme sa plus chère espérance, et n'osant y croire cependant, elle s'est creusée elle-même, elle s'est épuisée à trouver des méthodes ingénieuses de mériter cette récompense. De là un système de métaphysique extrêmement subtil et profond, où le néant est considéré comme l'essence divine elle-même, où la raison humaine est considérée comme d'autant plus parfaite qu'elle se rapproche davantage du néant. Le but suprême de la sagesse consiste à trouver le moyen de ne plus vivre. Qu'est-ce qui constitue la vie? demande le bouddhiste. Le désir, l'espérance, la passion, voilà les racines qui rattachent l'âme à la vie; lorsqu'elle veut quitter son enveloppe mortelle, ces liens la re-

tiennent et l'emprisonnent encore dans un nouveau corps, l'empêchent d'aller se perdre au sein de l'éternel rien. Mourons donc dès cette vie, si nous voulons mériter ce bienheureux anéantissement, coupons ces tyranniques racines qui entravent notre perfection et retardent notre bonheur; travaillons à ne plus espérer, à ne plus aimer, à ne plus désirer, à ne plus penser, et ainsi nous monterons successivement les degrés de l'échelle mystique qui conduit au vide infini.

« Que de peines se donnent les pieux talapoins, les bonzes mystiques, les vertueux ascètes, sectateurs de Bouddha, pour arriver à cet état qu'on pourrait définir la mort dans la vie! Il n'est pas de moyens absurdes devant lesquels ils aient reculé, pas d'expédient ridicule dont ils aient eu honte, pas d'attitude obscène ou grotesque qu'ils aient hésité à prendre. Quels labeurs pour s'abêtir, quelles ruses ingénieuses pour se mutiler! Mais en vérité tout cela me paraît bien enfantin. Dans leurs rituels d'abêtissement, les pauvres gens ont oublié l'ennui, qui les eût dispensés de tant d'expédiens ridicules; l'ennui, plus puissant pour sécher le cœur et tarir les sources de la pensée que tous les exercices monastiques, que tous les tours de force inventés par les stylites orientaux. J'en sais plus long qu'eux sur la perfection suprême sans avoir eu besoin de recourir à leurs méthodes, et avec le seul ennui pour auxiliaire, j'ai franchi rapidement tous les degrés du *nirwana*.

« Vous qui jugez mon sort si malheureux, vous ignorez tout le bonheur que l'ennui peut procurer à ceux qu'il a choisis pour ses victimes. Jamais tyran italien n'a fait mourir ses ennemis avec plus de grâce, et en les couvrant de plus de fleurs. Ses premières visites, par exemple, sont charmantes, pleines de douces rêveries, de tendres entretiens, d'affectueuses larmes. Il s'assied à vos côtés, le perfide, et en même temps qu'il vous insinue ses poisons, il vous conseille d'espérer, de prendre goût à la vie, de l'oublier même. Conseils hypocrites! il sait bien qu'on ne peut guérir de ses poisons. Il s'insinue auprès de vous comme un ami, et un long temps s'écoule avant que vous ayez aperçu qu'en lui vous avez un maître. Et les heures coulent rapidement en sa compagnie, quoi qu'en dise l'opinion vulgaire! Il peuple votre solitude d'une foule de génies et d'esprits malfaisans, et des essaims de mélancolies légères viennent par son ordre, comme les océanides de Prométhée, vous prodiguer leurs impuissantes consolations. Cette première période du *spleen* est donc pleine de charme et de dangereux attrait; l'âme s'y laisse doucement aller, et apprend à tirer de son infortune même un funeste plaisir. Cependant un rayon de véritable bonheur pourrait faire fondre en un instant tous ces enchantemens malsains, toute cette

magie vaporeuse; mais il refuse de briller, et le brouillard s'épaissit de plus en plus.

« Le bonheur seul en effet, le bonheur réel, non les vaines chimères auxquelles nous donnons ce titre, peut lutter avec avantage contre cet ennemi terrible, lorsqu'il n'a pas pris depuis trop longtemps possession de notre âme. Toutes les autres armes sont vaines, quoi qu'on dise, et l'énergie d'un Hercule faiblirait dans une pareille lutte. Que veulent dire les pédagogues qui n'ont jamais subi les atteintes de ce mal, les mondains à la vie bruyante, lorsqu'ils nous prêchent qu'il est de notre devoir de lutter, ou qu'ils nous proposent leurs plaisirs comme moyens de défense? Pensent-ils donc que la lutte n'ait pas eu lieu? Il y a toujours un moment où la réaction arrive, où l'âme s'agite avec une fiévreuse impatience pour secouer son engourdissement, où nous nous indignons contre cet asservissement que nous n'avions pas prévu, où nous essayons de reconquérir notre liberté. C'est l'heure des vaines colères et des inutiles violences, l'heure des blasphèmes lancés dans le vide, des cris auxquels nul écho ne répond, des larmes que nul souffle du ciel ne vient sécher; mais, pareille à un peuple révolté qui vient de lui-même se remettre sous le joug d'un tyran, l'âme se lasse de ces stériles combats. Oh! comme elle revient domptée, soumise et châtiée de sa tentative d'indépendance! Avec quelle muette servilité et quel obéissant empressement elle reprend le collier de son ancienne servitude! Désormais elle ne fera plus un mouvement : elle comprend qu'elle est une victime marquée par la fatalité, et, pleine de repentir pour ses hardiesses impies, elle courbe pieusement la tête devant cette éternelle puissance qui régissait les anciens dieux et qui régit toujours les hommes.

« C'est alors que cet ancien ami, cet aimable compagnon de vos longues journées solitaires et de vos veilles silencieuses, l'ennui, se présente à vous avec son véritable visage, imposant, solennel, despotique. Désormais docile et revenu à jamais de vos incartades d'écolier, vous prêtez attentivement l'oreille à ses graves leçons, vous n'en perdez plus une syllabe. L'amour de ce maître austère vous vient, vous comprenez enfin que son dessein est de vous donner, malgré vous, le bonheur. Il veut vider votre âme et votre cœur de tout cet assemblage profane d'idées, de sentimens, de passions, sources d'erreurs et de mensonges que les sages ont toujours fuies. Il veut y faire régner un désert solennel qui soit un tabernacle digne de recevoir l'idée du *rien* éternel. Une telle opération vous semble dépasser de beaucoup, n'est-il pas vrai, les opérations chirurgicales les plus douloureuses que nous connaissions? Cependant il n'en est rien. L'ennui procède dans son œuvre de destruction comme la

ture, comme le temps, comme toutes les forces éternelles qui ne sont pas de l'homme, qui n'ont pas de fiévreuses impatiences et de puériles précipitations; il procède avec lenteur et avec mesure. Oh! comme le cœur de l'homme, ce fragile organe qui semblerait devoir être brisé en quelques minutes, peut résister longtemps! Quelles solides et subtiles racines l'attachent à la vie! Quelle force il a pour souffrir! Avec quelle élasticité et quelle souplesse il rebondit contre l'adversité! Quelle source inépuisable d'amour, quels mystérieux trésors d'affection et de bonté sont cachés en lui! Pour dessécher cette source, pour dissiper ces trésors, il faut des années. C'est un grand martyre, pensez-vous sans doute, d'assister chaque jour, à toute heure, sans intervalle de repos, à la destruction de son propre cœur, que de le voir s'en aller par imperceptibles lambeaux comme une étoffe rongée des vers? Lorsqu'il nous est infligé par une main humaine, celle d'un tyran domestique par exemple, ou celle d'une femme aimée, ce martyre nous paraît insupportable. Eh bien! avec l'ennui, je vous assure, ce supplice est supportable après tout; l'ennui n'a pas ces lourdeurs et ces maladresses de main, cette ignorance grossière, cette rudesse cruelle qui distinguent nos bourreaux humains; lui, il panse en même temps qu'il blesse, il endort en même temps qu'il tue. Sa puissance narcotique est telle que dans mes rares heures de libre fantaisie, lorsque, pareil à l'esclave, je raillais mon maître absent, j'ai souvent pensé que les savans devraient chercher le moyen d'utiliser l'ennui dans les opérations chirurgicales qui réclament l'emploi de l'éther.

« Il a deux baumes pour apaiser l'irritation des plaies qu'il creuse dans l'âme, le mépris et l'oubli. On se console de bien des choses, je vous assure, en méprisant et en oubliant. Je vous recommande surtout le mépris comme une volupté que très peu d'hommes connaissent, et qui est une des plus délicieuses qu'on puisse goûter sur cette terre. Si un jour vous en prenez le goût, usez-en largement: c'est une volupté dont il est nécessaire d'abuser pour la sentir, et qui perd toute sa saveur lorsqu'elle est prise à petites doses. C'est, après l'amour, la plus grande volupté dont l'âme humaine soit capable; seulement je la crois plus délicate que l'amour, plus exquise, plus *distinguée,* comme on dit aujourd'hui, moins à la portée de la foule grossière, moins conforme aux instincts du vulgaire. On dit que ceux qui ont aimé une fois cherchent à aimer jusqu'à leur mort; ceux qui ont méprisé une fois ne se guérissent aussi que par la mort de cet aimable poison. Le mépris est l'auxiliaire le plus actif de la mort; c'est celui qui, de tous nos sentimens, nous fait le mieux prendre la vie en dégoût et l'humanité en pitié. Essayez-en, et vous me direz plus tard si vous pensez qu'il soit un cœur qui puisse vivre

longtemps, s'il est soumis à cette volupté violente. Et c'est à ce régime que j'ai été soumis. Non-seulement j'ai cessé de croire à la possibilité de vivre, mais j'ai cessé de sentir même le désir de la vie.

« Pendant longtemps, à mesure que je sentais mon cœur se fermer et mon âme se dépouiller, comme un arbre aux approches de l'hiver, il me semblait que j'éprouvais comme une lassitude vague qui se traduisait par un immense besoin de repos; mais aujourd'hui j'ai conquis ce repos : le vide est maintenant complet. Si le bonheur existe, je n'en veux rien savoir; si la vérité existe, elle ne m'est plus nécessaire. Que la vérité reste entre les mains jalouses des dieux, qui rient de nos efforts pour l'atteindre, je ne les divertirai pas plus longtemps de mes souffrances et de mes travaux : je n'ai jamais eu aucun goût pour les rôles ridicules. Que le bonheur aille où il le voudra chercher ses élus, je ne l'appellerai plus, car j'ai une certaine fierté, et je n'ai jamais poursuivi longtemps ce qui s'obstinait à me fuir. Pour parler un langage poétique : non, je ne serai plus la dupe des olympiens et des mortels. L'ennui, le bienfaisant ennui m'a enfin délivré de tous ces soucis qui nous causent de si cruelles souffrances, et qui pourtant nous sont si chers, tant que nous n'avons pas dominé notre nature charnelle et dompté l'ancien Adam qui est en nous, comme disent les théologiens. Moi, j'ai dompté l'ancien Adam, je m'en flatte, à l'aide du tout-puissant *spleen*, et je suis entré dans le royaume de l'*ataraxie* la plus stoïque. Le calme règne en moi et autour de moi; je suis comme plongé dans l'infini du vide. Comment pourrais-je vous dépeindre les joies que j'éprouve. Une bouche mortelle n'a pas de mots pour décrire à une oreille mortelle des voluptés qui dépassent notre nature. Comment exprimer ce bonheur de l'insensibilité absolue, cette plénitude du néant? Il faudrait pour une telle œuvre la plume des grands poètes qui ont entrepris de chanter les joies célestes et les voluptés séraphiques. Je suis donc heureux, très heureux, et en même temps que j'ai trouvé le bonheur, j'ai travaillé à mon perfectionnement moral, s'il faut en croire les docteurs bouddhistes. Je me suis dépouillé successivement de tout ce qui pouvait m'attacher à la vie, et qui me rendait indigne d'entrer dans le néant éternel. Maintenant j'attends ma récompense, que le sort, malgré ses rigueurs, ne peut me refuser sans une iniquité trop criante, c'est-à-dire ce néant éternel, que j'aurai bien gagné à la sueur de mon front, je vous assure, et que je vous souhaite lorsque vous serez arrivé à l'état de perfection auquel je suis arrivé. »

Je n'eus pas le courage de remercier mon pauvre ami de l'aimable vœu qu'il faisait pour moi; ce souhait d'anéantissement, étant une

formule de politesse fort inusitée jusqu'à présent, me frappa de surprise et me laissa sans réponse. Quelques années se sont écoulées depuis le soir où cette navrante confession me fut faite, et celui qui la fit jouit maintenant, il faut l'espérer, d'une immortalité plus douce que cet anéantissement qu'il attendait avec un calme si religieux; mais ses paroles me sont restées dans la mémoire comme la meilleure expression de la tournure qu'a prise, vers le milieu de notre siècle, ce sentiment de l'ennui, qui depuis tantôt cent ans à joué un si grand rôle dans le monde. Tout ce que j'ai vu de caractères mélancoliques et entendu de discours splénétiques portaient le même cachet d'ironie amère, calme, méprisante et un peu brutale. L'ennui a subi une transformation, comme toute chose autour de nous; il eût été fort singulier en effet que lui seul n'eût pas changé, et que dans notre société matérialiste il eût gardé ses délicatesses de dilettante, de touriste grand seigneur et de poète allemand. Au commencement de notre siècle, l'ennui fut presque une religion; il se confondit avec une noble inquiétude des choses éternelles; il cherchait, il rêvait; que dis-je? il osait même espérer. Aujourd'hui l'ennui règne plus qu'autrefois; mais ce n'est plus un noble tourment, c'est une maladie, lourde, fatigante, monotone; il ne se contente plus d'enivrer l'âme, il la tue. L'ennui n'est plus une inquiétude, comme au temps de Goethe et de Rousseau, c'est une négation; ce n'est plus ce scepticisme qui rougissait de lui-même et osait à peine s'avouer, c'est l'athéisme qui s'avoue sans fausse honte, froidement et franchement. Nous allons vite en vérité, dans le siècle où nous vivons, vite comme la cavalcade sinistre de la ballade de Bürger. Nous marchons d'un pas rapide et hardi dans le chemin de la mort. Tout s'en va, tout se décolore et s'abâtardit, même le désespoir, même l'ennui. On dirait que l'âme humaine a atteint la limite de volupté, de pensée, de curiosité, qu'elle ne peut franchir sans se paralyser ou s'hébéter. Lasse d'espérer, fatiguée d'attendre, veuve depuis trop longtemps des sentimens qui donnaient un but à son activité, elle se tient accroupie au fond de l'organe que les philosophes lui ont assigné pour séjour, et contemple d'un air hagard les sens qui simulent encore les grimaces de la vie. Comme mon ami l'hypocondriaque, elle tire maintenant son bonheur de son impuissance, et place dans le néant son suprême espoir et sa dernière récompense.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 janvier 1858.

Au seuil de cette année qui commence à peine, que trouvons-nous tout d'abord? Les morts se pressent déjà dans la politique et dans les armées comme dans les arts. L'Angleterre perd dans l'Inde quelques-uns de ses chefs les plus héroïques. L'Autriche voit mourir son vieux soldat, le feld-maréchal Radetzky, qui figurait à Marengo il y a plus d'un demi-siècle, et qui, plié par l'âge, retrouvait encore assez de verdeur martiale pour relever la fortune des armes impériales au milieu des dernières révolutions italiennes. Rechid-Pacha, le grand-vizir du sultan, disparaît surpris par la mort au faîte du pouvoir. Mais à part ces événemens qui marquent ces premiers jours d'une teinte funèbre, sous quels auspices s'ouvre cette année? Le premier fait, si l'on peut ainsi parler, est un bruit répandu subitement et commenté par toutes les polémiques européennes. Est-il vrai que l'Angleterre et l'Autriche auraient signé, il y a quelques mois, une alliance secrète à laquelle il n'aurait manqué que l'adhésion de la Russie et de la Prusse pour devenir une véritable coalition? Autant qu'on en peut juger, c'est là bien évidemment une de ces mille conjectures auxquelles peut toujours prêter la situation de l'Europe telle que la dernière guerre l'a faite, parce que le caractère de cette situation est justement l'indécision, parce qu'en l'absence des combinaisons anciennes de la politique qui ont disparu, il est tout simple que des combinaisons nouvelles s'essaient, et qu'on prenne quelquefois pour une réalité ce qui n'est qu'une apparence. Qu'on remarque en effet que la guerre d'Orient a laissé l'Europe dans cet état singulier où tout a été interverti diplomatiquement, et où il n'est plus resté qu'un ensemble de rapports réguliers sans intimité, dans les conditions d'une indépendance mutuelle. Que l'Angleterre se soit rapprochée de l'Autriche en ces derniers temps, cela n'est point douteux; mais que ce rapprochement ait pris le caractère d'une alliance intime et invariable, c'est ce qui est plus difficile à croire. L'affaire

de l'organisation des principautés a rapproché les deux états; la question de la navigation du Danube les divise aujourd'hui. D'ailleurs n'est-ce pas une tradition pour l'Angleterre de ne point se lier par des alliances permanentes? Lord Palmerston particulièrement aurait-il consenti à effacer de la politique le nom de l'Italie? Si tout se réduit à une entente spéciale sur un point précis, il n'y a rien en cela qui soit en désaccord avec les données actuelles de la politique. La seule explication possible d'une telle combinaison eût été cet autre rapprochement dont on a parlé quelquefois entre la France et la Russie; mais alors il n'y avait point réellement coalition, la France n'était point isolée. L'Europe était partagée en deux. Heureusement les faits démentent ici les conjectures.

Les coalitions! elles ne se nouent pas ainsi, ce nous semble; il est assez inutile de les consigner dans des protocoles qui risquent de rester une lettre morte. L'alliance qui a subsisté longtemps, après 1815, entre les principales puissances, qui a été restreinte ensuite aux trois premières cours du Nord, et qui reposait sur une identité de principes d'action, sur la solidarité dans la défense d'une certaine politique en Europe, cette alliance était une coalition permanente. Elle s'est affaiblie peu à peu pour disparaître dans le dernier conflit. La politique des alliances de principes a été remplacée réellement par une politique d'intérêts. Or les intérêts sont mobiles et se heurtent souvent. Ils font de la vie diplomatique une succession de dissidences et de rapprochemens, justement ce que nous voyons aujourd'hui. Ils ne peuvent donner naissance qu'à des coalitions de circonstance, nouées par la force des choses, ayant un but précis, et déterminées surtout par la faute d'un gouvernement surpris en flagrant délit d'agression contre la paix publique. Alors tout change, sans qu'il y ait eu de protocoles. On a eu ce spectacle il y a quelques années. Quelle est la puissance qui paraissait plus isolée que la France au lendemain de la résurrection de l'empire? Peu après cependant elle avait un des premiers rôles dans les affaires européennes. Quel pays semblait avoir de plus solides alliances et exercer un plus grand ascendant que la Russie? Bientôt pourtant la Russie avait tout le monde contre elle. Et quel était l'unique auteur de ce prodigieux changement dans la situation de l'Europe? Il n'y en avait point d'autre que l'empereur Nicolas lui-même. Les conventions secrètes n'avaient certes joué aucun rôle dans ces surprenantes évolutions. Cela veut dire qu'il n'y a de coalitions possibles aujourd'hui que contre ceux qui les provoquent par leurs fautes, en inquiétant ou en violentant tous les intérêts, et c'est une politique que la France doit peu songer à pratiquer pour elle, après l'avoir combattue chez les autres. S'il reste quelque chose à éclaircir dans ces mystères diplomatiques, M. Disraeli, à la prochaine réunion du parlement anglais, ne manquera pas sans doute d'amener lord Palmerston sur ce terrain, et on verra, nous le supposons, s'évanouir ce nouveau fantôme des polémiques actuelles.

Le plus clair au moment où nous sommes, c'est qu'en l'absence d'un principe supérieur de politique qui règle toutes les situations et auquel se subordonnent toutes les considérations secondaires, il y a des dissidences inévitables qui naissent de l'antagonisme des intérêts, comme aussi il y a des affinités naturelles. L'Angleterre n'a point partagé toutes les vues de la France au

sujet des principautés, elle a incliné au contraire vers l'Autriche. Voici une question qui l'éloigne de l'Autriche et qui la rapproche de la France : c'est la question de la navigation du Danube, qui passe aujourd'hui au premier rang, et va devenir sans doute un de ces champs de bataille diplomatiques où s'agitent tous les intérêts. C'est d'ailleurs une question des plus complexes, et s'il s'élève des difficultés qu'il est désormais assez facile de prévoir, il faut bien dire que l'Autriche aura singulièrement contribué à les créer par la façon inattendue dont elle a conduit une affaire que rien ne peut soustraire en définitive à l'arbitrage souverain de l'Europe. Le Danube, on ne l'ignore pas, n'a point été soumis jusqu'ici au régime de la liberté de navigation proclamé en 1815, par la raison bien simple que l'empire ottoman n'était point admis alors aux bénéfices du droit public européen. C'est le traité du 30 mars 1856 qui, en introduisant la Turquie au sein des puissances de l'Europe, a prononcé l'assimilation du Danube aux autres fleuves, et pour assurer l'application du principe de l'acte final de Vienne, le congrès de Paris instituait deux commissions. L'une était chargée de tout ce qui concernait l'embouchure du fleuve, les travaux à exécuter, et se composait de représentans de toutes les puissances européennes; l'autre se composait de délégués des états riverains, et avait pour mission d'élaborer des règlemens de navigation; les règlemens une fois préparés devaient être transmis au congrès réuni de nouveau et être arrêtés en commun pour devenir la loi souveraine de la navigation sur le Danube. Il résulte de ceci deux choses : premièrement, que les commissions instituées n'étaient en quelque sorte qu'une émanation du congrès de Paris, et qu'elles n'existaient qu'en vertu d'un mandat européen; en outre, les règlemens adoptés pour la navigation n'ont évidemment de valeur que par la sanction de l'Europe, qui reste libre de les examiner et de les accepter ou de les rectifier. — Maintenant comment ces prescriptions ont-elles été exécutées et respectées? La chose est bien simple : l'Autriche, selon sa coutume, a considéré la navigation du Danube exclusivement au point de vue autrichien, et elle a cherché à faire prévaloir ses idées, qui ne sont pas des plus libérales. Elle a convoqué des délégués des états riverains; de longues négociations ont été suivies, une convention diplomatique a été signée pour réglementer la liberté fluviale, et tout récemment on a su que les ratifications de cet acte entre riverains venaient d'être échangées à Vienne.

C'est un premier succès que l'Autriche a voulu habilement et vivement emporter; seulement la question n'est pas résolue, et tout semble assez étrange, on en conviendra, dans le fond et dans la forme de ce procédé. D'abord les délégués de la Servie, de la Moldavie et de la Valachie, que le congrès de Paris avait eu la précaution d'introduire dans la commission riveraine, ont été évincés; mais de plus il s'élève ici une question singulière, où l'Autriche paraît vraiment avoir oublié ses habitudes de circonspection, ses connaissances dans l'étiquette diplomatique et son respect des traditions : elle compromet sa bonne renommée dans les chancelleries. Que voyons-nous en effet? On sait ce que c'est en diplomatie qu'une convention et une ratification. La ratification est la signature du souverain qui rend un acte immédiatement obligatoire. En est-il ainsi de la convention signée et ratifiée

par tous les riverains du Danube, c'est-à-dire par l'Autriche, la Turquie, la Bavière et le Wurtemberg? Nullement; la compétence du congrès de Paris ne reste pas moins entière, et elle ne saurait être contestée, quoiqu'on en ait eu peut-être la pensée. Or que va-t-il arriver? La convention de Vienne présente ce phénomène anormal d'une transaction diplomatique dénuée de valeur réelle, bien que marquée du sceau qui la rend exécutoire. Si elle est sanctionnée par le congrès, l'acte de souveraineté accompli par les rois de Bavière et de Wurtemberg n'aura pas moins été suspendu. Ce serait bien mieux encore, si les règlemens stipulés pour la navigation du Danube étaient modifiés, et cette prévision n'a rien d'inadmissible; l'Autriche aurait exposé deux souverains à voir un acte de leur prérogative infirmé par une réunion diplomatique où ils n'ont pas de représentans, par une autorité dont ils ne relèvent pas, et dont la juridiction ne peut les atteindre. Telle est la situation bizarre créée par la précipitation du cabinet de Vienne. L'Autriche a-t-elle espéré passer à travers tous les obstacles et assurer le succès de ses vues en présentant un acte définitif revêtu d'une solennité particulière? Elle l'a cru peut-être, et elle se fonde, dit-on, sur une expression du traité qui semble laisser entendre que le congrès prendra simplement acte de la communication qui lui sera faite des règlemens de navigation : à quoi il est facile de lui répondre par un autre article, stipulant formellement que ces règlemens seront arrêtés en commun, et là est manifestement la pensée, l'esprit qui a inspiré les dispositions du traité. Cela est si vrai que la Turquie elle-même, en envoyant sa ratification à Vienne, paraît avoir hésité, et a réservé la souveraine juridiction de l'Europe. Quant aux autres puissances, l'Autriche n'en est pas sans doute à savoir que, dans leur pensée, la convention signée par les états riverains du Danube n'a rien qui diminue les droits d'examen et de révision du congrès de Paris. C'est un point sur lequel la France et l'Angleterre, la Russie et la Prusse, aussi bien que la Sardaigne, ne peuvent qu'être d'accord, puisqu'il s'agit pour l'Europe de maintenir l'autorité d'un principe établi par elle, ou de l'abandonner à l'interprétation un peu intéressée, on en conviendra, du cabinet de Vienne. L'Autriche poursuit avec une invariable persévérance l'accomplissement de ses desseins sur le Danube, on ne peut absolument lui en faire un crime; de même il est tout simple que les autres puissances ne laissent point énerver la force des prescriptions libérales sous l'empire desquelles elles ont voulu placer le commerce universel.

Cette lutte d'influences qui se prépare n'a point en vérité d'autre sens, et la forme ne serait rien après tout, si dans le fond la convention signée par les états riverains du Danube et inspirée par l'Autriche offrait une sérieuse et franche satisfaction à tous les intérêts du commerce et de la navigation. Malheureusement c'est là ce dont on peut douter. L'histoire de cette liberté des fleuves, pour laquelle les cabinets luttent en Europe et même en Amérique, au Brésil particulièrement, serait assez curieuse. On a pris pour point de départ, dans le dernier congrès, les dispositions de l'acte final de Vienne, qui consacrent le principe de la liberté de navigation. En réalité, c'est le traité de 1814 qui proclamait le premier ce principe, et il le posait dans des termes beaucoup plus larges en ouvrant les fleuves à tous les pavillons. De-

puis, il y a eu une sorte de retraite successive. Les transactions de 1815 laissaient déjà la porte ouverte à plus d'une interprétation. L'acte définitif de navigation promulgué plus de dix ans après restreignait singulièrement la liberté dans la pratique; il finissait, à vrai dire, par n'admettre tous les pavillons que dans les eaux maritimes. Il y a donc une sorte de conflit entre le principe qui a été à l'origine dans la pensée de l'Europe et l'application qui en a été faite. D'un côté est la liberté des fleuves, de l'autre une tendance incessamment restrictive, cachée sous le voile d'une réglementation nécessaire. L'acte récemment adopté à Vienne est loin de revenir au principe libéral qui a été le premier point de départ dans cette question; il ne ferait que consacrer, si ce n'est aggraver le système des restrictions par des mesures habilement calculées. Il crée des facilités matérielles peut-être, mais en limitant le droit de navigation. L'objet bien évident de cet acte est de fermer le plus possible le Danube aux pavillons étrangers. Il est même un fait curieux qui ressortirait de ces arrangemens. Au moment présent, il y a un commerce de cabotage assez considérable fait à l'embouchure du Danube par des bâtimens de toute nationalité. Ce cabotage serait désormais réservé exclusivement aux riverains, de telle façon que le commerce général perdrait en réalité plus qu'il ne gagnerait. Il serait dépouillé d'un avantage existant pour le bénéfice illusoire ou affaibli dans la pratique de pouvoir remonter le Danube à travers toute sorte de gênantes restrictions. L'Autriche trouve dans ces combinaisons une garantie de l'extension de son commerce; les autres peuples n'y peuvent trouver que des améliorations douteuses ou peu sensibles. Tel serait un des résultats de la dernière guerre, et il ne laisserait pas d'être assez étrange. Voilà comment les avantages péniblement conquis se répartiraient en proportion des sacrifices de chacun des états! Les autres gouvernemens européens sanctionneront-ils ces arrangemens, s'ils sont réellement dominés, ainsi qu'on le dit, par cet esprit restrictif? La France, l'Angleterre, la Russie, la Prusse, la Sardaigne, n'ont évidemment qu'un même intérêt, qui consiste à faire prédominer le plus possible un principe libéral, et, comme on voit, s'il y a entre l'Angleterre et l'Autriche des points d'affinité, il y a aussi, même dans la question d'Orient, des points où elles se heurtent et sont en antagonisme.

A travers ces affaires communes de l'Europe, qui sont plus propres à mettre en relief des diversités de politiques et à créer des troubles passagers qu'à déterminer des combinaisons durables ou à produire des ruptures, l'Angleterre ne cesse pas d'avoir sa préoccupation de l'Inde. L'insurrection indienne est plus qu'un grand intérêt pour les Anglais, c'est une émotion patriotique et nationale. Tout semblait s'éclaircir récemment dans les choses de l'Inde. Le général en chef, sir Colin Campbell, avait dégagé la résidence de Lucknow; il avait livré des combats heureux. Des renforts arrivaient chaque jour. Dehli et Lucknow, ces deux victoires semblaient indiquer le déclin de l'insurrection. Rien n'est compromis assurément aujourd'hui, et au fond la situation reste la même; seulement sir Colin Campbell a été obligé de quitter Lucknow et de se replier vers Cawnpore. Il a délivré un moment une citadelle assiégée et sauvé des Anglais cernés par les insurgés; il n'a pas conquis une position. Le général Windham, vainqueur dans un combat sou-

tenu contre un contingent insurgé de Gwalior, a éprouvé un échec dans une rencontre qui a suivi. Sur d'autres points, dans le pays des Mahrattes jusqu'ici tranquille, le désarmement devient une occasion de révolte. La population belliqueuse du royaume d'Oude reste en armes, et sans douter du succès définitif, on s'aperçoit que cette insurrection indienne est une grande et longue affaire, même réduite aux proportions d'une répression laborieuse, étendue à de tels espaces et à de telles populations. C'est ce qui a contribué à jeter quelque trouble dans les dispositions récentes des Anglais à se rassurer après la délivrance de Lucknow. Il y a eu visiblement une sorte de déception, mais il est surtout un événement qui a servi à raviver cette plaie, à jeter comme un voile de tristesse sur ces affaires: c'est la mort du général Havelock, l'un des chefs qui ont le plus illustré l'armée anglaise dans le premier effort de résistance opposé à l'insurrection. Havelock est mort après six mois de luttes, de marches épuisantes, de prodiges d'intrépidité. Cette mort a retenti en Angleterre; c'était simple et juste, car tout d'abord Havelock a été le héros de la guerre de l'Inde; on a vu en lui le chef qui personnifiait avec le plus d'éclat l'énergie virile et l'indomptable fermeté de la race britannique. Il n'était rien au commencement de l'insurrection: il n'était que simple colonel vieilli dans le service; seulement c'était un de ces hommes comme l'Angleterre en a trouvé quelquefois dans l'Inde, qui sortent tout à coup de l'obscurité au moment voulu, s'élèvent en quelque sorte avec le péril, et se sentent responsables du nom anglais. Il avait parcouru en héros ces étapes de Cawnpore à Lucknow, conduisant sans faiblir sa petite troupe décimée à chaque pas par le feu et la maladie. L'Angleterre s'était aussitôt montrée fière de ce mâle serviteur: elle lui avait voté des pensions; la reine lui accordait la noblesse héréditaire. Ces récompenses ne s'adressent plus aujourd'hui qu'à un mort, et Havelock, comme on sait, n'est pas le seul général qui ait succombé. Il est le dernier inscrit sur une liste déjà longue: terrible exemple des sacrifices nécessaires pour réparer des désastres que la politique aurait pu prévoir et détourner peut-être! Cette question est l'affaire du parlement, qui se réunira bientôt.

Pour la France, elle a fini l'année dans le calme intérieur, et elle commence aussi l'année nouvelle dans le calme. La vie administrative suit son cours sans bruit, avec cette puissance régulière et silencieuse d'un vaste mécanisme qui embrasse tout un pays et lui imprime un mouvement uniforme, inaperçu, quoique perpétuellement actif. Les conditions que crée cet état nouveau ne sont pas toujours faciles, et il se rencontre aisément de singuliers docteurs qui ne demanderaient pas mieux que de les aggraver, s'ils le pouvaient. Volontiers ils réduiraient le pays à vivre de leur sagesse, de leur intelligence et de leur éloquence, ce qui ne serait point, il faut le dire, la plus fortifiante des nourritures. Si un professeur aimé de la jeunesse, écouté et applaudi depuis bientôt trente ans, accoutumé à parler avec une honnête liberté, si ce professeur mêle dans ses leçons la littérature et l'histoire, les vues ingénieuses sur l'art et les considérations sociales, ce qui charme l'esprit et ce qui le relève, aussitôt ils signaleront ce dangereux exemple, sans songer que leurs réquisitoires s'adressent encore plus au public qu'au professeur. Si les académies se réfugient dans ces immunités naturelles et lé-

gitimes qui sont la force de la science et des traditions littéraires, ils menaceront les académies. Ils se feront les surveillans des fonctionnaires qui n'attendent pas leur mot d'ordre et qui écrivent où bon leur semble, ils leur rappelleront même qu'ils sont inscrits au budget et qu'ils sont perpétuellement révocables. La modération surtout et l'indépendance leur causent d'indicibles malaises. Ce zèle, en vérité, a par momens des recrudescences toutes particulières. Il s'est institué un tout petit comité de surveillance publique qui sans mission spéciale dresse périodiquement sa liste de suspects dont le pouvoir, ainsi qu'on peut l'attendre de son intelligence, se hâte de ne point faire usage. Cette *Revue* n'est point épargnée dans cette guerre, on le conçoit; il y a longtemps qu'elle a le privilége d'exciter de telles humeurs. Elle est seulement affligée de tant de pauvreté d'invention de la part de ceux qui ne trouvent rien de mieux à répéter sans cesse que de la représenter comme un foyer d'hostilités indirectes et d'opposition systématique. Que veut-on dire en parlant ainsi? Lorsque des fonctionnaires éminens répandent les lumières de leur esprit sur les plus hautes questions économiques, est-ce la marque d'une hostilité préméditée? Lorsque d'autres hommes occupant des positions dans l'état tracent des tableaux d'histoire, écrivent sur la littérature ou sur les arts, y a-t-il quelque pensée ennemie? Lorsque durant la dernière guerre nous avons soutenu, dans la mesure de nos forces, une politique qui nous semblait la seule digne du pays, était-ce opposition systématique? Est-ce encore faire de l'opposition que de réfuter des théories dangereuses, de remettre sans cesse en honneur les principes qui font la dignité de la vie publique, d'être juste même pour le passé?

Ce qu'on veut dire peut-être, et en cela on n'aurait vraiment pas tort, c'est que les rédacteurs de cette *Revue* n'obéissent qu'à leur propre inspiration. Ils ont vu assez de choses, et quelques-uns même sans avoir beaucoup vécu, pour accepter le bien, de quelque main qu'il leur vienne. Ils ont des principes avant d'avoir des préférences personnelles, et à leurs yeux le meilleur gouvernement est celui qui s'inspire de ces principes, qui travaille à la grandeur du pays au dehors, qui lui donne dans la vie intérieure les garanties qui font sa sécurité aussi bien que la sécurité des pouvoirs publics. Ils aiment la liberté, ils croient en elle : est-ce donc que la liberté est un nom proscrit? Ils croient à son efficacité et à son retour sur la foi de la parole de l'empereur lui-même, et en attendant ils observent les lois, ce que ne font pas toujours ceux qui les accusent dans le moment où ils rédigent leurs réquisitoires. Ils ne cherchent nullement à cacher les choses utiles là où elles apparaissent. Par-dessus tout, ils tiennent comme au premier des biens à l'indépendance de l'esprit, et là est le lien de tant d'écrivains qui, sans abdiquer leurs opinions, se rencontrent sur un même terrain. Qu'y a-t-il en cela d'incompatible avec le gouvernement? Où sont les combinaisons mystérieuses et les oppositions systématiques? Il resterait à savoir si c'est une grande habileté de vouloir persuader aux pouvoirs publics qu'ils ont un ennemi partout où il y a un homme debout, dans les académies, dans les chaires de Sorbonne aussi bien que dans les plus sérieuses publications. La vérité est plutôt que le nom du gouvernement n'est le plus souvent invoqué que pour couvrir des intérêts et des rivalités fort subalternes, qui veulent à

toute force protéger le pouvoir, lequel ne sent pas absolument la nécessité d'une telle protection. Ces étranges protecteurs ont besoin de trouver un but à leur zèle : s'ils ne découvraient pas ou ne supposaient pas des ennemis, à quoi serviraient-ils? Ils ne voient pas que là où le pouvoir est armé de facultés administratives considérables, supposer des intentions au lieu de discuter des opinions, signaler de prétendus systèmes d'hostilité, désigner des fonctionnaires coupables d'avoir du talent et d'écrire selon leur goût, cela prend un nom dans toutes les langues humaines. Qu'en est-il résulté jusqu'ici, dira-t-on? Rien. Cela prouve que le pouvoir, jugeant de plus haut, attache un juste prix à ces intempérances; cela ne prouve pas que ceux qui se livrent à ce singulier métier soient innocens parce qu'ils sont impuissans. Le gouvernement en effet, et c'est son honneur comme aussi c'est son intérêt, peut se mettre facilement au-dessus de ces excès de zèle. Il ne se croit pas tenu de voir un danger dans la liberté de parole d'un professeur ou dans une immunité académique. On l'a vu récemment encore. L'Institut a eu à défendre une de ses prérogatives au sujet de la nomination d'un de ses fonctionnaires : ce fonctionnaire serait-il nommé par l'administration ou par l'Institut? Le gouvernement n'a point eu de peine à sanctionner le droit qu'a l'Institut de s'administrer lui-même. Et pourquoi le gouvernement s'est-il ainsi arrêté devant cette simple et légitime revendication? Parce qu'il a reconnu que l'unité de direction administrative, nécessaire et utile quand elle s'applique aux choses matérielles, devient impuissante ou malfaisante quand elle prétend régler les choses de l'intelligence, parce qu'il a vu que, dans ce privilége académique, il y avait une garantie de liberté qui, en tournant au profit de la science et de l'art, tourne au profit du pays lui-même.

Dans un corps tel que l'Institut, où se rassemblent des traditions, des convenances, des influences de différente nature, et qui reste la seule chose à peu près immuable à travers tant de variations, il est un degré d'indépendance qui est la vie même, et c'est en cela que les académies apparaissent réellement comme des institutions, au lieu d'être une collection banale de talens réunis au hasard. En cherchant à se préserver des envahissemens de l'esprit administratif, l'Institut défend justement cette indépendance de la littérature, de l'art et de la science. Il pourrait y avoir quelquefois cependant un ennemi d'un autre genre pour l'Institut et particulièrement pour l'Académie française : c'est l'esprit de coterie, qui n'est pas l'esprit de corps. Qu'est-ce donc que l'esprit de coterie? C'est cet esprit de combinaison intime qui puise dans toute sorte de considérations, sauf dans les considérations littéraires et scientifiques, les motifs d'un choix à faire ou d'une récompense à décerner. Le talent se trouve-t-il de plus par hasard dans l'homme ou dans l'œuvre, ce sera véritablement heureux; s'il n'y était pas, le choix serait absolument le même. Il suffit qu'il réponde à certains arrangemens préparés par des mains habiles dans une ombre discrète. L'Académie française, à l'heure actuelle, est en travail d'une double élection désormais prochaine : qui va-t-elle nommer? Ce ne sont pas sans doute les candidats qui manqueraient; ils abondent. Il en est qui consentiraient volontiers à se désigner eux-mêmes, et ce ne sont pas, on le pense, les plus sérieux; il est aussi des candidats avoués et désignés en quelque sorte par le suffrage anti-

cipé de l'opinion, qui n'est point certes sans avoir sa puissance. Si l'Académie veut nommer un poète d'une inspiration sérieuse, elle a M. de Laprade, à qui elle a déjà donné des voix, sinon le succès; si elle veut choisir une plume habile et sobre qui a su préserver l'art du roman des atteintes de toutes les corruptions, qui préférerait-elle à M. Jules Sandeau? Si elle veut élire un écrivain qui a porté une ferme et libérale intelligence dans l'étude de l'histoire et des problèmes contemporains les plus épineux, elle trouve M. de Carné. Entre ces esprits sérieux, élevés ou charmans, que l'Académie eût des scrupules et qu'elle hésitât, n'ayant pour le moment que deux élections à faire, cette hésitation même révélerait une juste préoccupation littéraire; mais voici l'embarras : quand elle a des candidatures naturelles, l'Académie en veut chercher d'autres, ou du moins on se plaît à les chercher pour elle.

Une élection est tout un drame savamment combiné, où se croisent mille influences, et où ce qui est public n'est peut-être pas ce qui est le plus curieux. Il y a de grands électeurs et même, dit-on, de grandes électrices, qui se reposent de leurs fatigues mondaines en s'essayant à faire des académiciens. On discute les titres, — non les titres littéraires, il s'entend, — on dirige d'avance le scrutin, et c'est ainsi que naissent des candidatures qui semblent tout à fait imprévues ou improvisées, même quand elles sont le mieux préparées. Supposez quelque combinaison de ce genre, la candidature si simple et si naturellement indiquée de M. Jules Sandeau aura tout à coup les inconvéniens les plus inattendus. Dans ce dernier roman que vous avez lu, dans ce gracieux et émouvant récit de *la Maison de Penarvan*, M. Jules Sandeau, — le croiriez-vous? — a commis un grand crime sans y songer : il a attaqué la noblesse, à ce qu'il paraît. Dans l'auteur de *Marianna* et du *Docteur Herbeau* s'est révélé tout à coup un esprit des plus dangereux, sinon un révolutionnaire fort menaçant. Qu'en faut-il conclure? C'est qu'il est de toute nécessité que l'Académie, pour sauver les traditions sociales, songe à un autre candidat et nomme M. de Marcellus. Il n'y aurait vraiment rien à dire, si M. de Marcellus, qui a employé son zèle à doter la France de la Vénus de Milo, et qui a fait des travaux d'érudition sur la littérature grecque, entrait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; mais évidemment l'honorable candidat s'est trompé de porte. S'il entrait à l'Académie française, M. Jules Sandeau n'aurait plus qu'à se présenter à l'Académie des Inscriptions, tandis que M. de Carné irait solliciter les suffrages de l'Académie des sciences mathématiques, et tout serait à sa place dans le monde nouveau créé par les grands électeurs de l'Institut. Ceci est plus grave qu'on ne le dirait au premier abord, et passe par-dessus toutes les questions personnelles. L'Académie a quelquefois à soutenir des luttes directes ou indirectes, cachées ou ostensibles, pour défendre ses priviléges, ces franchises traditionnelles qui ne sont pas la liberté même de l'esprit, mais qui en sont l'image. Où peut-elle trouver sa force, si ce n'est dans l'opinion? L'opinion s'intéressera à l'Académie; elle lui prêtera cet appui invisible, insaisissable et pourtant si réel, qui est son unique moyen d'action, tant qu'elle verra des choix heureux, des récompenses justement accordées au talent et au travail. S'il n'en était plus ainsi, elle se retirerait peut-être. L'opinion ne sévit pas, elle

abandonne; elle n'a point de rigueurs matérielles, elle a l'indifférence, la raillerie, et même quelquefois elle se tourne contre ce qui l'intéressait la veille. C'est un tort sans doute, parce qu'enfin l'Académie a bien le droit de se tromper sans cesser d'être une institution littéraire éminente, comme aussi l'Académie, en personne sensée, n'ignore pas que tout ne serait point avantage dans une de ces situations d'isolement et d'abandon où elle resterait sans défense, parce que la faveur publique se serait refroidie.

Quelles que soient ces diversions de la vie de l'esprit, il y a un mot qui a été répété quelquefois depuis le jour où M. le duc de Broglie le rappelait à l'Académie, et qui semble merveilleusement résumer le besoin intime encore plus peut-être que l'aspiration ostensible du temps présent : c'est le dernier mot d'ordre que l'empereur Sévère donnait avant de mourir : *Laboremus,* travaillons! Pour les uns, c'est l'apprentissage de la vie, c'est la préparation de l'avenir et le gage d'une généreuse virilité; pour les autres, c'est la continuation active d'une carrière déjà remplie d'œuvres, c'est la dignité dans la retraite, et pour ainsi dire le moyen de prolonger la jeunesse par la séve toujours renaissante de l'esprit et de la pensée. Ainsi fait M. Villemain en préparant des études nouvelles qu'il rassemble sous le titre de *la Tribune moderne,* et ces études, qui s'étendront successivement à d'autres personnages, tels que M. de Serre, M. Royer-Collard, l'auteur les commence par Chateaubriand, non parce que Chateaubriand a été un orateur de tribune, mais parce qu'il a été l'un des plus éminens, le premier peut-être, parmi les hommes qui ont agi par la parole écrite ou parlée, parce que ce nom, venu à la gloire avec le siècle, se lie à tous les mouvemens de l'opinion. C'est une carrière qui commence en l'année des grandes *nativités,* selon le mot de l'écrivain, l'année où naissaient Napoléon, Cuvier, Wellington, et qui vient se clore en 1848 au bruit de l'effroyable bataille de juin, après s'être mêlée durant quatre-vingts ans aux plus mémorables événemens. Quel est le secret de M. Villemain pour rajeunir ce tableau et animer cette biographie déjà retracée par le héros lui-même? M. Villemain se souvient, il raconte ce qu'il a vu et ce qu'il a connu, ajoutant plus d'un trait nouveau à tout ce qui a été dit; il peint et il juge; il montre l'enfant rêveur des grèves de Bretagne, le poète grondant et révolté sous le joug de l'empire, le publiciste retentissant de la restauration, le vieillard dégoûté et morose des derniers temps. Là est l'intérêt de ce livre conçu dans le dessein de caractériser encore une fois *M. de Chateaubriand, sa vie, ses écrits, son influence littéraire et politique sur son temps.*

Chateaubriand a été traité sévèrement, surtout depuis qu'il n'est plus là, depuis qu'il a disparu derrière le nuage épais de la mort, laissant ce dangereux et puissant testament des *Mémoires d'Outre-Tombe,* dont il avait de son vivant fait savourer la poésie sans dévoiler ce qu'il y cachait d'aiguillons. Il est vrai, Chateaubriand eut souvent d'impétueux mouvemens d'orgueil qui se traduisent en aveux singuliers; il avait fini par pousser jusqu'à l'affectation le dédain, l'ennui des choses et des hommes de son temps. Comme politique, il ne mesura pas toujours les coups qu'il portait, et dans ses *Mémoires* il a une manière à lui de jeter sa fidélité à la face de la monarchie tombée en 1830. On peut lui reprocher tout cela : il ne reste pas moins un homme

d'une supériorité exceptionnelle, et il serait aussi injuste de rapprocher des *Mémoires d'Outre-Tombe* tant d'autres confessions vaniteuses que de comparer à cette carrière tant d'autres carrières versatiles. Chateaubriand se peint lui-même quittant avec regret le « vieux rivage, » s'avançant avec espérance vers ce monde inconnu où tendent les générations nouvelles, et reflétant dans sa vie, dans son esprit les émotions, les troubles, les idées, les instincts de cette époque de transition. Là est le secret de ses contradictions apparentes, peut-être de ses faiblesses et aussi de sa grandeur, de son influence. Il a écrit dans le petit livre de *René* le poème des tristesses modernes; par le *Génie du Christianisme*, il a attaché son nom à la renaissance des idées religieuses à l'aurore du siècle; dans *la Monarchie selon la Charte*, il a tracé l'un des premiers le programme des idées constitutionnelles. Comme écrivain, il n'a point d'égal, il a surtout ces merveilleuses créations de style dont parlait M. de Fontanes, selon le témoignage de M. Villemain; comme homme public, il est après tout quelques points sur lesquels il n'a ni varié ni fléchi, et si l'on remarque qu'il aurait pu en 1830 se retirer de meilleure grâce dans sa fidélité, qu'il n'aurait point dû faire rejaillir sur les autres, sur ses amis comme sur ses adversaires, les éclats de son humeur, cela sera vrai, sans qu'il en résulte cependant que cette injustice de Chateaubriand envers ses contemporains ait tourné en infidélité aux cultes essentiels de sa vie. Laissez retomber ce qui porte une trop vive empreinte de la passion humaine, ce qui surnage c'est la démission après la mort du duc d'Enghien, c'est la publication de la *Monarchie selon la Charte*, c'est la guerre d'Espagne elle-même, c'est la polémique pour l'intégrité des franchises du pays, puis la retraite opportune, et c'est enfin une puissance d'imagination qui a régné sur un siècle dont elle a inauguré la grandeur littéraire. M. Villemain n'a point eu la pensée de tout réhabiliter en Chateaubriand, de transformer en vertus ses affectations et ses faiblesses; bien au contraire, il rectifie avec sûreté ses inexactitudes, et il le montre parfois dans ses entraînemens d'imagination. En un mot, c'est une œuvre de juste et éloquente critique poursuivie à travers la vie d'un homme et la vie d'un siècle. Seulement cette œuvre est accomplie avec une sympathie admirative, et on sent que l'auteur est sous la fascination d'un grand souvenir. Pour M. Villemain, Chateaubriand est un de ces hommes rares qui savent conquérir et conserver jusqu'au bout cette royauté du génie, qui n'est pas plus inamissible que les autres royautés: exemple salutaire fait pour montrer quelle distance il y a toujours entre les supériorités véritables et les glorieux vulgaires!

Certes, depuis quelque temps, dans les lettres comme dans les arts, les morts se succèdent et les vides se font. Aujourd'hui ce n'est plus un poète, ce n'est plus un critique ou un statuaire, c'est Mlle Rachel qui s'en va; c'est une comédienne d'une destinée et d'un talent exceptionnels. Mlle Rachel était depuis quelques années exilée de la scène, où le déclin de ses forces ne lui permettait plus de remonter. Elle avait épuisé sa vie dans toutes ces luttes du théâtre et dans tous ces voyages multipliés en Russie, en Angleterre, aux États-Unis, où elle cherchait le succès, la fortune, et où elle n'a trouvé que la mort, une mort qui l'a prématurément vaincue. Le nom de Mlle Rachel se liera, dans l'histoire littéraire de ce siècle, à l'un des plus sérieux et des

plus intéressans épisodes, à une renaissance de la tragédie. Un jour on a vu cette comédienne, inconnue la veille, monter sur la scène et faire revivre toutes ces héroïnes de Corneille et de Racine. Elle a été tour à tour Monime et Camille, Esther et Phèdre, Hermione et Pauline. Par un don spontané, elle ranimait ces œuvres merveilleuses, dont un habile interprète fait toujours des œuvres émouvantes. C'est là en effet le trait distinctif de cette organisation d'artiste : Mlle Rachel ne devait rien à une tradition d'école; la nature avait tout fait pour elle, et jamais peut-être diction plus sévère et plus correcte n'a mieux fait sentir la force, la majesté et la grâce de ce grand art du XVIIe siècle. Là était le don véritable de ce talent, et, chose remarquable, l'originalité de la comédienne n'apparaissait tout entière que là, dans cette interprétation des œuvres anciennes; elle diminuait ou s'effaçait dans les créations modernes, pour lesquelles elle semblait avoir peu de goût. Son mérite a été de contribuer pour sa part à faire briller aux yeux des contemporains une image de cet esprit littéraire d'un autre siècle qui résume l'intelligence française dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus complet. Poussée tout à coup de l'obscurité à la gloire de la scène, Mlle Rachel a eu les vertiges de cette fortune et de cette vie. Si elle eût moins promené son talent sur tous les théâtres de Saint-Pétersbourg, de Londres ou de New-York, sans compter les plus humbles théâtres de province, elle l'eût conservé plus sobre et plus sévère, et, en restant plus fidèle à l'art, elle eût plus longtemps vécu peut-être. Elle est morte aujourd'hui. Qu'on reconnaisse les dons de l'artiste, ce sera une justice; seulement il ne faudrait pas tout confondre, et faire pour l'interprète du génie ce qu'on ne fait pas toujours pour le génie lui-même ou pour le talent de l'écrivain.

La situation du Piémont, telle que les dernières élections l'ont faite, commence-t-elle à s'éclaircir un peu à mesure que se déroule la session du parlement? A vrai dire, cette session n'a été marquée jusqu'ici que par le discours du roi Victor-Emmanuel. La chambre des députés en est encore à vérifier ses pouvoirs. Seulement, dans cette première opération, il est facile d'observer la trace des préoccupations éveillées par le résultat du dernier scrutin. Ce résultat a été évidemment imprévu. Tandis qu'on croyait au succès infaillible d'une majorité libérale considérable, il s'est trouvé, comme on sait, que la droite voyait sa position agrandie et fortifiée dans le parlement. Des ecclésiastiques ont même été élus. Il n'en fallait pas plus pour exciter la susceptibilité d'une certaine fraction de l'opinion libérale, qui ne peut admettre un tel démenti de ses prévisions et de ses espérances. Le premier mouvement a été de prendre en méfiance ce résultat électoral; le second mouvement a été de voir s'il n'y aurait pas quelque moyen de l'infirmer ou de l'atténuer. On peut dire que de là sont nées les propositions qui se sont fait jour dans la vérification des pouvoirs et quelques-unes des décisions qui ont été prononcées. La question principale qui a été agitée est celle d'une enquête sur la participation du clergé aux élections, ou sur ce qu'on nomme les menées cléricales. Cette enquête a été votée après une discussion animée, à laquelle ont pris part des orateurs de toutes les nuances, notamment M. de Cavour et M. de Camburzano, un des membres nouveaux de la droite, qui s'est fait remarquer par son langage habile et

conciliant. L'enquête va donc se faire. Il ne faut pas croire pourtant qu'elle soit sans difficulté : elle peut être périlleuse ou impuissante. Lorsqu'en Angleterre des enquêtes sont ordonnées sur une question administrative, sur les affaires de l'Inde, sur la situation d'une industrie ou d'un district manufacturier, il y a là une base certaine et précise d'investigation, et encore même dans ces conditions les enquêtes parlementaires ont quelquefois leurs embarras, comme on l'a vu à l'époque de la guerre de Crimée. S'il s'agit, en l'absence de données précises, de faire en quelque sorte une révision des votes, d'évaluer la participation d'une certaine classe, de certains hommes, à un mouvement électoral, les élémens d'une enquête deviennent extrêmement vagues. Comment peut-on procéder? Si le clergé a commis des illégalités, des délits qualifiés, il est coupable sans doute; mais en ce cas il relève de la justice, gardienne des lois, non du parlement. S'il n'a fait qu'exercer son influence, quel moyen aura le parlement de constater la mesure dans laquelle cette influence a été légitime ou illégitime? Pourra-t-il faire la distinction entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas? Ira-t-il s'interposer entre un prêtre et la conscience qu'il dirige? Là est le danger; il résulte du vague même d'une telle résolution, de sorte qu'une enquête de ce genre, inoffensive en apparence, peut aboutir à une impossibilité ou à une intervention qui dépasserait toute mesure.

L'essentiel est de ne point faire de cette enquête une arme de parti, et M. de Cavour s'est proposé justement de lui enlever ce caractère dans un discours des plus modérés. En se prononçant pour cette mesure, le président du conseil semble avoir voulu donner une satisfaction aux méfiances qui se sont élevées, sans se faire trop d'illusions sur le résultat, et surtout sans mettre en doute le droit du clergé; il n'a tourné sa sévérité que contre les abus de pouvoir. Au fond, cette discussion ne change pas la situation du Piémont, qui reste ce qu'elle était; elle ne fait qu'indiquer les forces probables des partis. Quant à M. de Cavour, autant qu'on en peut juger par ses premiers discours, il semble fermement décidé à ne se point départir de la politique qu'il a suivie jusqu'ici. Seulement le chef du cabinet de Turin est trop homme d'état et trop homme d'esprit pour ne point voir que, dans les dernières élections, tout ne peut être attribué à des menées du clergé. Il y a l'expression d'un instinct conservateur dont il ne peut que tenir compte, et qui n'est nullement incompatible d'ailleurs avec un système libéral. Combiner ces nécessités diverses, c'est là l'œuvre de M. de Cavour, et on ne peut croire qu'il rencontre des obstacles sérieux dans une portion notable de la droite. Que ce parti ait ses exagérés, cela n'est point douteux; mais il y a aussi des hommes sincèrement constitutionnels, qui se sont montrés toujours dévoués à un régime sagement libéral, et de ce nombre sont MM. Menabrea, Arnulfi, Genina, le comte de Revel, qui sera sans doute élu dans un des colléges aujourd'hui vacans. Entre ces hommes et M. de Cavour, la distance n'est point aussi grande qu'on peut le croire. C'est dans ces opinions modérées, prudentes, en même temps que libérales qu'est la vraie force du Piémont.

L'Espagne n'est point dans d'autres conditions morales et politiques. Malheureusement il y a dans ses affaires une singulière apparence de trouble.

Ce n'est point un désordre matériel, c'est un trouble qui est dans les esprits, dans les partis. On peut, depuis quelque temps, voir se développer cette confusion dont le premier symptôme a été un travail de quelques-unes des fractions conservatrices contre le ministère, et qui vient de se produire dans les chambres tout récemment ouvertes. M. Bravo Murillo a été en effet élu président du congrès contre M. Luis Mayans, qui était le candidat choisi et appuyé par le cabinet. En réalité, quelle est le sens de cette nomination et quelle est la situation de l'Espagne? D'un côté est un ministère dont les chefs, comme on sait, sont le général Armero et M. Mon, et qui est évidemment animé d'un esprit libéral. S'il n'a point marqué jusqu'ici son existence par des actes nombreux, ce qui a été un grief contre lui, il vient de montrer qu'il n'était point resté inactif depuis son avénement. La reine, dans le discours qu'elle a prononcé devant les chambres réunies, annonce un arrangement avec le saint-siége au sujet des biens du clergé, des mesures de désamortissement, des lois organiques sur les élections, sur l'administration, de nouvelles combinaisons financières propres à régulariser le budget. Ainsi se présente le ministère devant le parlement. D'un autre côté, il y a un assez grand nombre de nuances du parti conservateur. Ces diverses fractions ne sont point fort intimement unies entre elles, mais elles s'allient d'habitude contre le ministère qui existe, et c'est ainsi que, par une de ces combinaisons qui se reproduisent sans cesse, elles viennent d'élire M. Bravo Murillo moins comme un président du congrès que comme un candidat au pouvoir. Dans l'état actuel, c'est la seule signification possible de cette élection. Maintenant que fera le ministère? L'Espagne se trouve probablement placée entre la dissolution du congrès et la démission du cabinet. Si le congrès est dissous, la Péninsule va entrer dans une nouvelle crise électorale; si la reine ne consent pas à prononcer la dissolution de la chambre élective, c'est sans doute M. Bravo Murillo qui sera appelé au pouvoir. Le fait certain pour le moment, c'est que le ministère a présenté un candidat pour la présidence du congrès, et que ce candidat a échoué. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le général Narvaez est tombé il y a quelques mois parce qu'il était accusé de pousser trop loin la réaction, et que le ministère actuel voit s'élever des hostilités contre lui parce qu'on le soupçonne d'inclinations trop libérales. Ce sera bientôt un problème de savoir où un ministère espagnol ira chercher sa force et son appui.

CH. DE MAZADE.

REVUE LITTÉRAIRE

Lettres de Pesth sur la Littérature, l'Art, le Théâtre et la vie de Société, par M. Demeter Dudumi.

Depuis quelques années, la plupart des villes de l'Europe se sont transformées. On cherche dans Édimbourg l'ancienne ville décrite par le romancier; il faut sortir de Munich pour trouver la ville de palais et de monumens du roi Louis; on rebâtit Paris. L'ancienne capitale de la Hongrie n'a pas voulu rester en arrière. « Si l'un des habitans de Pesth morts il y a vingt-cinq ans, dit M. Demeter Dudumi, pouvait sortir de sa tombe, il regarderait avec des yeux bien étonnés les admirables embellissemens de sa ville. » Dans ses *Lettres sur Pesth* (1), M. Demeter Dudumi raconte rapidement ces divers travaux, qui datent tous de ces dernières années. La plupart sont dus à des Anglais. Le pont suspendu qui réunit aujourd'hui en une seule les deux villes de Pesth et d'Ofen (ou Bude) est l'ouvrage de M. Adam Clark, ainsi que le beau tunnel pratiqué presque vis-à-vis, sous la citadelle d'Ofen, et que, sauf l'élévation et la longueur, on pourrait comparer à la voie souterraine par laquelle passe l'une des routes de Naples à Pouzzoles, et connue sous le nom de *grotte du Pausilippe*. Le quai d'Alt-Ofen s'est appelé quelque temps la *colonie anglaise*, et l'un des plus beaux cafés de Pesth est le *café Victoria*.

Par le chemin de fer, Pesth n'est plus qu'à quelques heures de Vienne. Il n'y a que les touristes qui vont encore d'une ville à l'autre par le bateau à vapeur, pour visiter les bords du Danube. M. Demeter Dudumi a suivi cette voie : nous ne l'y accompagnerons pas, de peur d'être importuné comme lui par un cicerone trop savant qui nous nommerait tous les châteaux et toutes les ruines. Nous citerons seulement la légende populaire qui donne au nom de Komorn cette fière étymologie : « *Komm morgen* (viens demain), » répondit le défenseur de la place à l'ennemi qui lui parlait de se rendre.

Le principal objet des *Lettres* de M. Demeter Dudumi, c'est la littérature, l'art, le théâtre et la vie de société dans la ville de Pesth. La Hongrie a une littérature comme elle a une langue nationale. Forte et énergique, dominée par l'esprit militaire du peuple, cette littérature a eu surtout pour monumens des épopées et des odes ou chants patriotiques. Après de longues années d'engourdissement, une véritable renaissance littéraire s'est déclarée à la fin du règne de Joseph II. Les diètes décrétèrent que la langue hongroise serait enseignée dans toutes les écoles; on répandit les livres hongrois, on publia des journaux hongrois, et on institua des prix de poésie et de littérature. A la fin du XVIIIe siècle, il y avait trois écoles de poésie en Hongrie. Elles eurent à lutter contre l'école française et contre l'école latine. Dans

(1) *Pester Briefe ueber Literatur, Kunst, Theater und Gesellschaftliches Leben*, von Demeter Dudumi, Pesth 1856.

cette lutte, la langue s'épura, grâce surtout aux travaux de Franz Kazinczi, dont M. Demeter Dudumi compare l'influence à celle de Herder en Allemagne. Charles Kisfaludy continua son œuvre en fondant en 1822 le recueil d'*Aurora*, qui subsista seize ans, et où se produisirent toutes les gloires poétiques de la Hongrie. Czuczor et Voeroesmarty s'illustrèrent dans la poésie épique, le premier par *le Combat d'Augsbourg* et par *la Diète d'Arad*, le second par *la Conquête de la Hongrie par Arpad*, *le Siége d'Erlans* et *la Forêt enchantée*. Bissenyei, Faludy, Rivai, ont composé des odes restées célèbres. A leur suite est venue une jeune phalange de poètes et d'écrivains parmi lesquels il faut citer les noms de Csassar, d'Arany, de Petoefi, et surtout ceux de Lessnyai et de Toth, de Joseph Coetvoos et de Nicolas Josika.

Bien que plusieurs de ces écrivains se soient aussi essayés dans le genre dramatique, ce sont moins des œuvres originales que des traductions ou des imitations qui sont représentées sur la scène de Pesth. Le théâtre national n'a été inauguré qu'en 1837. On était déjà las des pièces faites à l'imitation de celles de Shakspeare et remplies des traditions nationales. On s'est presque renfermé dans le répertoire de quelques écrivains français. Malheureusement, après avoir épuisé ce qu'il y avait de meilleur, on s'est inspiré de nos vaudevilles et de nos drames du boulevard. Effrayé de cette trop prompte décadence, M. Demeter Dudumi invite les Hongrois qui traduisent pour le théâtre à puiser à une nouvelle source. N'y a-t-il pas le théâtre italien, auquel on n'a encore rien emprunté? Il vaudrait mieux cependant conseiller aux Hongrois de composer des pièces originales. On commencerait par des essais aussi faibles que le *Dioclétien* de Szighgoh, ou *le Roi Coloman* de Bérenyi; on arriverait peut-être, dans un avenir peu éloigné, à des épopées dramatiques semblables aux anciennes trilogies et comparables à celles de Shakspeare ou de Schiller. Cette rivalité pourrait naître d'autant plus facilement, qu'à côté du théâtre national Pesth possède un théâtre allemand où les chefs-d'œuvre dramatiques de l'Allemagne trouvent souvent de dignes interprètes.

L'académie hongroise (*Magyar tudos tarsarag*), qui doit présider à ce progrès comme à tous les progrès littéraires, date à peine de trente ans. Le comte Stephan Szechenyi en a posé la première pierre en 1826, et a souscrit pour une somme de 60,000 florins. En 1830, quand le plan des constructions a été adopté, le total des souscriptions s'élevait à 300,000 florins. Le règlement de l'académie a été arrêté en 1836. Aujourd'hui elle possède un revenu de 22,000 florins, et compte cent soixante-treize membres. Sa bibliothèque, considérablement enrichie par un don de la famille Teleky, renferme cinquante mille volumes. Un prix annuel de 200 ducats est institué pour le meilleur ouvrage écrit en hongrois, et deux de 100 pour les meilleurs mémoires sur les sciences. Déjà l'académie a publié plus de la moitié d'un grand dictionnaire de la langue nationale, une grammaire et plusieurs lexiques. Elle a fait imprimer d'anciens monumens historiques, dix-sept volumes d'ouvrages couronnés, des traductions des classiques. Elle fait enfin paraître un *magasin scientifique* qui en est à sa treizième année de publication. Indépendamment des prix académiques, la nation a pour le talent de nobles et généreux encouragemens. Après la mort du grand poète Voeroesmarty, la

Hongrie a joint à tous les honneurs qu'elle lui avait rendus pendant sa vie une souscription nationale de 60,000 florins en faveur de ses fils.

Le musée national, beau monument avec un péristyle soutenu par huit colonnes corinthiennes, entre lesquelles se trouvent les statues de la Pannonie, du Danube, de la Theiss et autres figures allégoriques, renferme plusieurs collections importantes, entre autres celle des manuscrits, au nombre de plus de deux mille, celles des bois, des minéraux, des monnaies et des objets d'antiquité. Les tableaux sont en petit nombre. Pour la musique hongroise, elle semble avoir fait peu de progrès depuis les chants patriotiques, dont elle formait l'accompagnement. Elle conserve toujours le pouvoir d'exalter les âmes par le prestige des vieux souvenirs, mais l'art a peu ajouté à sa simplicité primitive.

Qu'on nous permette d'entrer avec l'auteur hongrois dans quelques détails qu'il ne faudrait pas se hâter de rejeter comme superficiels : il s'agit de la vie magyare étudiée dans ses distractions de chaque jour. Les concerts sont rares à Pesth. M. Demeter Dudumi nous apprend que pendant le carême, malgré l'exemple général que donnent les autres pays de l'Europe, il n'y a qu'un petit nombre de réunions musicales. Les hommes se réunissent plutôt au cercle ou dans les cafés. « Le nombre multiplié des cafés et des bains chauds pourrait servir à indiquer l'origine asiatique du peuple hongrois. » Depuis les derniers événemens, les cafés de Pesth ont perdu leur ancienne physionomie; le Café des Échecs, où Szen battit deux fois les célèbres joueurs Loewenthal et Grimm, le café de Zrinyi, illustré sur la scène par Szigligeti, et celui d'Herrengasse, où se réunissaient les étudians, ont fait place à des cafés modernes et splendides, tels que ceux de la *Reine Victoria*, de l'*Hôtel de l'Europe* et de la *Promenade*, où l'on ne retrouve plus aucune tradition politique.

La presse allemande ou hongroise est représentée à Pesth par de nombreux organes. La première feuille politique publiée en allemand fut le *Pest-Ofener-Zeitung*, qui commença à paraître dans cette ville en 1845; le *Pester Llyod* parut ensuite : organe du commerce, il est celui qui a le plus d'abonnés. Depuis 1855, il paraît à Pesth une nouvelle feuille politique, l'*Ungarische-Post*. Il faut y joindre une petite feuille, le *Localblatt*, et deux revues, le *Sonntags-Zeitung* et le *Pester-Sonntags-Blatt*. Tous ces écrits sont en allemand; il n'y a que deux feuilles rédigées en hongrois, ce sont le *Buda-Pesti-Harlap* et le *Pesti-Naplo*. M. Demeter Dudumi s'arrête plutôt sur le caractère littéraire que sur le caractère politique de ces diverses publications. Il cite seulement de Paul Gyulai un morceau de critique intéressant sur une maladie morale et littéraire qui, après avoir fait le tour de l'Europe, semble menacer la jeune Hongrie : la mélancolie ou le pessimisme, ce que les Allemands appellent *Weltschmerz*, « une douleur que tout le monde semble nourrir. » Ce morceau témoigne d'une critique forte et saine.

La vie de société semble assez imparfaite dans la capitale hongroise. Il y manque, comme dans beaucoup de pays aujourd'hui, l'influence salutaire des femmes. Faute de cette direction, les jeunes gens n'y apportent pas assez de politesse ni d'élégance. Le monde est d'ailleurs divisé en deux classes par la langue. Les artistes et les écrivains vivent entre eux. Les savans alle-

mands demeurent souvent des mois entiers à Pesth sans se connaître. « La science a été de tout temps le premier amour d'un Allemand, et le symbole de la science est la chouette, l'oiseau de Minerve et l'ami de la solitude. » On se réunit en famille, on joue aux cartes pendant la fin de l'automne, on fête l'arbre de Noël, on boit du punch à la Saint-Sylvestre, et l'on danse pendant le carnaval. L'esprit de caste disparaît dans ces réunions; il y règne la même liberté de ton que dans les soirées dansantes des villes de bains. Les danses à figure et à caractère, les danses nationales des tsiganes deviennent de plus en plus rares; on ne les retrouve qu'aux bals de *jeunes gens*. Le *coasdas* se conserve cependant à côté du quadrille. Le Lloyd de Pesth et la Société de Charité des dames donnent presque seuls de grands bals. A Pesth, comme partout aujourd'hui, on danse pour l'amour du prochain et sous la présidence de dames patronesses. Cette société des dames a été fondée en 1817, pendant une famine, par la grande-duchesse Hermine, deuxième femme du grand-duc palatin Joseph. Le 20 mars 1852, une crèche a été établie avec une douzaine de lits. On y paie deux kreuzers par jour pour un enfant de moins d'un an, et trois pour ceux au-dessus de cet âge. Un institut des jeunes aveugles a été créé en 1842, et un établissement des orphelins en 1843.

Toutes ces fondations, en même temps que le mouvement intellectuel, semblent avoir été arrêtées par les derniers événemens. L'aristocratie s'est retirée dans ses terres : elle n'en sort que l'hiver, pour aller, il est vrai, à Presbourg et à Pesth plutôt qu'à Vienne, afin de conserver la richesse dans le pays; mais à Pesth même, elle ne fait plus rien pour l'embellissement d'une ville dont elle possède les deux tiers. M. Demeter Dudumi se plaint beaucoup de cette conduite des magnats. « Ils oublient, dit-il, que la devise de leurs pères a toujours été : Aide-toi, le ciel t'aidera; ils proclament par leur silence qu'ils ne se sentent plus appelés à diriger la vie nationale. Ils succombent moins par la perte de leurs droits que par leur faiblesse et l'oubli d'eux-mêmes. Au lieu d'avoir conscience de leur force et de mettre leur gloire à la montrer, ils ne savent que s'abstenir. Leurs pères leur avaient pourtant légué d'autres traditions. Au XVIIIe siècle, comme au commencement du XIXe, *la grande seigneurie* donnait l'exemple de toutes les vertus civiques, elle fondait des musées et des bibliothèques, elle encourageait l'agriculture et l'industrie, elle protégeait les arts, véritable rôle de l'aristocratie, aujourd'hui que les chevaliers du glaive doivent devenir les chevaliers de l'esprit, et que l'on ne dit pas le baron Joseph Coetvoos, mais le spirituel poète Coetvoos. Cependant la noblesse semble ne plus lire. Aussi n'est-ce plus à elle que s'adressent nos modernes écrivains. Au lieu de s'élever, la littérature s'abaisse; elle se fait populaire, et à bon marché. Le *Journal du Dimanche* a dix mille abonnés, la *Bibliothèque du Dimanche*, qui donne dix volumes pour 2 florins, a aussi des abonnés en grand nombre; mais qu'y gagnent l'art et la poésie? »

Nous ne saurions partager entièrement l'opinion exprimée par M. Demeter Dudumi sur les tendances actuelles de la littérature de son pays. La vie intellectuelle sommeille en Hongrie depuis quelques années, nous voulons bien l'admettre avec lui; mais il y a des repos qui ne sont qu'apparens, et si à

Pesth le règne de l'esprit semble suspendu, on aime à croire que cela tient à des conditions qui ne sauraient durer, et après lesquelles tous les progrès retracés par le spirituel écrivain hongrois reprendront leur cours interrompu.

E. DE SUCKAU.

Mémoires du marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères, édités par M. le marquis d'Argenson. — **Les Courriers de la Fronde**, par Saint-Julien, édités par M. Moreau (1).

Deux documens curieux, et d'un caractère bien différent, sur la société française du XVIIe et du XVIIIe siècle, s'offrent à nous d'une part avec les *Mémoires du marquis d'Argenson,* de l'autre avec la gazette rimée du poète bourgeois Saint-Julien.

René-Louis de Voyer, marquis d'Argenson, naquit le 18 octobre 1694; son père fut lieutenant-général de police au Châtelet de Paris, puis garde-des-sceaux en 1720. Tandis que son frère cadet était rapidement arrivé au ministère de la guerre, René avait parcouru les divers échelons de la carrière administrative, et n'avait pas été aussi heureux. Après avoir pris part, comme plénipotentiaire, aux travaux du congrès de Cambrai, il fut ensuite désigné pour l'ambassade de Lisbonne, puis remplacé avant son départ et enveloppé, en 1740, dans la disgrâce de son ami M. de Chauvelin. M. d'Argenson occupa ces loisirs forcés, partie à la rédaction de ses volumineux *Mémoires*, partie à « un métier où il y a prodigieusement à gagner, car personne ne s'en avise : celui d'être parfaitement honnête homme. Joignant à cela une grande application, ajoute-t-il, qui amène nécessairement quelque intelligence, il est impossible que, de degré en degré, l'on ne soit pas recherché pour les premières places. » M. d'Argenson voyait juste, ou peut-être était-il, par ses espérances, conduit à prophétiser ainsi. Peu après il remplaça aux affaires étrangères M. Amelot, dont le bégaiement agaçait la belle duchesse de Châteauroux. Les deux frères se trouvèrent alors ministres en même temps, et ils payèrent brillamment de leur personne à la bataille de Fontenoy, qui inaugura leur administration, et valut au marquis d'Argenson ce billet de Voltaire : « Ah! le bel emploi pour votre historien! Il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux : je suis fou de joie. Bonsoir, monseigneur. »

L'un des principaux événemens diplomatiques qui signalèrent le ministère de M. d'Argenson fut le congrès de Bréda, par lequel on essaya de conclure une paix qu'il fallait cimenter avec ses alliés, comme disait le marquis, avant de la négocier avec ses ennemis. Le gouvernement français avait été alors vivement occupé des prétentions du prince Charles-Édouard, comme aussi des troubles de l'Italie, où un parti rêvait déjà la formation d'une république italienne. Les complications qui surgirent en Espagne amenèrent bientôt la chute de M. d'Argenson, que le roi abandonna complétement après lui avoir accordé la plus entière confiance : il donna sa démission par ordre, le 10 janvier 1747, et fut remplacé par le marquis de Puisieux,

(1) Bibliothèque elzévirienne de P. Janet.

qui adopta un système entièrement opposé à celui de son prédécesseur. M. d'Argenson fut le dernier des ministres français qui poursuivit les vues de Richelieu et de Mazarin pour l'abaissement de la maison d'Autriche. Après lui, la cour de Versailles devint l'alliée de l'empereur et l'ennemie du roi de Prusse. Le ministre disgracié rentra dans la vie privée; mais il ne fut pas seulement éloigné des affaires, il fut exilé, ce qui l'affecta au plus haut point. Il n'obtint qu'à la fin de sa vie la permission de venir se faire traiter à Paris, et y mourut le 22 août 1764, un peu trop délaissé par son heureux frère, demeuré secrétaire d'état de la guerre.

La vie politique, à proprement parler, ne fut qu'un épisode dans l'existence du marquis d'Argenson. Il était très intimement lié avec Voltaire et toute la coterie des beaux-esprits philosophes, qui étaient alors si fort tenus en honneur à Paris et dans toute l'Europe. L'éditeur de ces *Mémoires* consacre à M. d'Argenson une longue et très inséressante notice. Sans prétendre entrer ici dans un examen approfondi de ce curieux ouvrage, je ne puis que le signaler comme digne de l'intérêt des gens du monde et de l'attention des hommes sérieux.

Les Courriers de la Fronde nous font encore remonter cent ans en arrière pour nous conduire au milieu de cette société élégante et ferrailleuse où l'on était ami le matin et ennemi le soir, sans toujours bien savoir pourquoi et souvent par simple esprit de boutade. Saint-Julien, poète-bourgeois de Paris, nous a laissé une très curieuse gazette rimée des événemens accomplis depuis mai 1648 jusqu'en avril 1649 : c'est une chronique piquante et qu'on doit lire avec Loret, dont l'édition paraît aussi en ce moment. Ces histoires burlesques, il faut bien se servir de ce mot, sont des témoignages utiles à entendre et surtout instructifs. L'historien burlesque, comme Saint-Julien, comme Loret, comme tous ceux qui rimaillèrent alors en ce sens, est l'écho et bien souvent l'organe d'un parti ou d'un homme. « Il a écrit, dit M. Moreau, en présence des événemens, sous l'influence des sentimens et des idées qui prévalaient alors, et qu'il a traduits à sa manière : il a été l'instrument de toutes les rivalités, de toutes les jalousies, il s'est prêté à toutes les passions comme à toutes les haines; mais il y a tout un côté des mœurs publiques qu'il enlumine de couleurs éclatantes et qu'il éclaire d'une chaude lumière. C'est dans ces vers surtout qu'on voit bien la foule qui grouillait sur le Pont-Neuf, autour du cheval de bronze ou devant la Samaritaine, dès que le moindre bruit se répandait dans Paris, et qui vociférait au Palais et jusque sous les piliers de la Grand'Salle dans les jours d'émeute. » Saint-Julien et Loret font merveilleusement connaître cette singulière phase de notre histoire révolutionnaire, avec laquelle, grâce aux nombreuses publications contemporaines, nous sommes presque aussi familiarisés qu'avec la nôtre.

ED. DE BARTHÉLEMY.

V. DE MARS